



**HAL**  
open science

# Piraterie et marginalité dans la littérature du début du XIXe siècle : Lord Byron, Walter Scott, Honoré de Balzac

Paul Roudaut

► **To cite this version:**

Paul Roudaut. Piraterie et marginalité dans la littérature du début du XIXe siècle : Lord Byron, Walter Scott, Honoré de Balzac. Sciences de l'Homme et Société. 2018. dumas-02117237

**HAL Id: dumas-02117237**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02117237>**

Submitted on 2 May 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

PAUL ROUDAUT



# PIRATERIE ET MARGINALITÉ

DANS LA LITTÉRATURE  
DU DÉBUT DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

LORD BYRON, WALTER SCOTT ET HONORÉ DE BALZAC



MASTER 1 / 2018

MÉMOIRE DIRIGÉ PAR POUNEH MOCHIRI,  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN LITTÉRATURE



**Piraterie et marginalité  
dans la littérature du début du XIXe siècle**

Paul Roudaut

**Piraterie et marginalité**  
**dans la littérature du début du XIXe siècle**

(Lord Byron, Walter Scott, Honoré de Balzac)

Mémoire de Master 1 de Lettres Modernes

sous la direction de Pouneh Mochiri, maître de conférences en littérature générale et  
comparée

Université de Bretagne Occidentale

Faculté de Lettres et Sciences Humaines

Septembre 2018

*Je voudrais tout d'abord remercier Madame Mochiri pour avoir accepté de diriger mon mémoire, pour sa patience et son aide tout au long de l'année universitaire.*

*Je voudrais également exprimer ma reconnaissance envers Madame Léonard-Roques qui a accepté de faire partie de mon jury et qui m'a prêté son livre sur la figure de Caïn.*

*Je tiens aussi à témoigner toute ma gratitude à Benjamin C. et à Morgan P. pour leurs illustrations, leurs dessins et leurs encouragements, à Alice R. pour la traduction de la chanson du pirate, à Johanne L.G. pour ses conseils et ses encouragements. Enfin, un grand merci à tous ceux qui m'ont encouragé et qui m'ont donné leurs conseils.*

## Introduction

Qu'on nous pardonne la métaphore un peu facile, avant d'embarquer à bord, il nous a semblé indispensable de rappeler la différence entre pirate et corsaire. En effet, ces deux termes ne renvoient pas à la même activité maritime. Les auteurs eux-mêmes, à l'instar de Honoré de Balzac ou George Sand, emploient ces deux termes sans distinction. Par conséquent, il convient de dissiper cette erreur commune en rappelant l'étymologie et le sens propre de ces deux appellatifs. Le substantif masculin « corsaire » prend son origine dans le terme italien *corsaro* qui provient du bas-latin *cursarius*, une dérivation de *cursus* (le cours, la course). La course semble donc primordiale pour comprendre le sens du mot corsaire. Si on s'attache à la définition du dictionnaire du *Trésor de la langue française*, en droits internationaux de guerre, la course renvoie à une pratique de guerre maritime consistant à donner à des particuliers le droit d'armer des navires marchands pour aller piller les navires des adversaires de l'État. La lettre de marque donnée par le gouvernement belligérant fait autorité et permet au corsaire de piller en toute légalité. Le corsaire est donc le capitaine d'un navire possédant une lettre de marque et pratiquant la course. Cet encadrement gouvernemental n'est sûrement pas le fait du pirate. Le substantif masculin « pirate » trouve sa source dans le mot de la langue grecque ancienne, *πειρατής* (peiratès), qui vient de *πειρᾶν* (peiro), « tenter ». A l'origine, le pirate est ainsi « celui qui tente, celui qui se hasarde sur la mer ». Dans la langue latine, le mot apparaît sous la forme féminine *pirata* signifiant « brigand, pirate ». Le pirate pratique une activité de pillage sans l'accord d'un gouvernement officiel. Même s'il les prétend synonymes, le dictionnaire du *Littré* rappelle qu'à la fin du XIXe siècle, l'on opérait bien la distinction entre l'activité du pirate

et l'activité du corsaire : « Le corsaire est muni de lettres par son gouvernement et armé seulement en temps de guerre ; pris, il est traité comme prisonnier de guerre. Le pirate n'a point de lettres de marque, attaque même en temps de paix, et, pris, est traité comme voleur<sup>1</sup>. » La différence d'appréciation est déjà perceptible entre les deux activités. L'une est mieux considérée que l'autre alors que dans les faits, pirates et corsaires exercent la même activité : le pillage et le meurtre. Le pirate est considéré comme un brigand, comme un simple voleur. Il est l'ennemi de tous selon Cicéron<sup>2</sup> : il est ainsi proscrit de tous les ports. Son métier illégal n'a rien de prestigieux. Notons également que la signification de *corsair* en langue anglaise (provenant directement du mot français « corsaire ») a pour simple définition « a pirate » dans la quatrième édition du dictionnaire *Oxford Advanced Learner's*. Le moins que l'on puisse dire est que la langue anglaise différencie moins le pirate et le corsaire que la langue française. Cette particularité linguistique expliquerait les raisons qui poussent Lord Byron et Walter Scott à user des deux termes pour parler de leurs personnages. En ce qui concerne notre étude, en accord avec la sémantique française, nous n'emploierons que le terme « pirate » pour qualifier les personnages du corpus car ils ne travaillent pour aucun gouvernement. Nous pouvons trouver curieuse la volonté de mettre au premier plan cette figure dans la littérature, à moins que l'attrait romantique pour toutes les espèces de marginaux en soit l'une des explications. A l'époque romantique, la figure de l'aventurier se confond avec celle du pirate ou du corsaire et elles deviennent ainsi récurrentes dans le renouveau du genre romanesque.

Qu'on nous pardonne encore de filer la métaphore, briquons le pont assidûment et

---

1 Littre, Émile. Dictionnaire de la langue française. Paris, L. Hachette, 1873-1874. Electronic version created by François Gannaz. <http://www.littre.org>.

2 CICERON, *De Officiis*, Livre III, 107 : « nam pirata non est ex perduellium numero definitus, sed communitis hostis omnium ; cum hoc nec fides debet nec ius iurandum esse commune » : « car le pirate n'est pas compté au nombre des belligérants, mais c'est l'ennemi commun à tous ; avec lui, on ne doit avoir de commun ni foi ni serment. » (traduction de Maurice Testard, Les Belles Lettres, 2014.)

prenons immédiatement de la distance avec la nouvelle *L'Uscoque* de George Sand. Celle-ci fonctionne comme un contre-exemple des figures que nous allons développer. En effet, l'histoire ne met pas en scène une rédemption et préfère mettre en avant un pirate plus monolithique et moins atypique. Nous avons opté pour l'étude de personnages plus complexes, ce qui ne nous interdira pas de laisser parfois monter à bord le pirate sandien, Orio Soranzo, même si ses apparitions resteront mineures.

Armons-nous de notre longue-vue et tâchons de discerner la côte de la marginalité. Le terme « marginal » est un dérivé du latin *margo, marginis* signifiant « marge », « borne » ou « frontière ». Le sème spatial oppose alors le dehors et le dedans. Il désignait initialement le gueux ou l'improductif délétère<sup>3</sup>. En 1804, le mot signifie « qui est sur le bord de quelque chose. » Si on s'attache à la définition du *Trésor de la langue française*, un marginal est un individu « en marge de ou qui n'est pas conforme aux normes, aux critères admis ou retenus dans un système donné » ou bien une personne « vivant ou se situant en marge d'un groupe social déterminé ou plus généralement de la société dans laquelle elle vit<sup>4</sup>. » Le substantif « marge » implique donc une limite. Notons la différence entre le marginal et l'exclu : l'exclu est banni et considéré comme un hors-la-loi alors que le marginal peut être toléré dans la société, bien qu'il soit toujours menacé d'exclusion. Le pirate paraît s'apparenter davantage à l'exclu qu'au marginal. Cette opposition conduit parfois à l'incompréhension, voire à la crainte ou encore à la répulsion. La subversion, ou la transgression, du marginal peut prendre diverses formes : il peut être un mendiant, un étranger ou tout aussi bien un dandy ou un artiste excentrique. C'est la figure idéale pour

---

3 CARA, *La marginalité dans la littérature et la pensée anglaise*, Actes du Colloque de 1983, Avant-propos, Marseille, Université de Provence, 1983 : cette acceptation initiale est confirmée par les travaux d'historiens comme Bronislaw Geremek ou Roger Chartier.

4 *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.

tout romancier désirant critiquer la société : Jean Valjean en tant que forçat fugitif ou encore Nana en tant que prostituée sont bien des personnages marginaux. Trois chemins s'offrent au marginal : la réintégration, la confirmation de la marginalité ou l'élimination. N'oublions pas que le marginal fascine les lectrices avides d'aventures et d'amants hauts-en-couleurs. Le romantisme va installer la marginalité au cœur de sa conception. Tout héros romantique se sent à l'écart de ses semblables et par la manifestation de sa mélancolie et de sa misanthropie, il préfère la communion avec la nature plutôt que la compagnie des hommes. En conséquence, il n'est pas étonnant que certains écrivains comme Lord Byron ou Walter Scott aient choisi le pirate comme personnage. Il se prête bien à la marginalisation car il n'est pas conforme aux normes et à l'ordre établi. On voit aussi converger dans la littérature du début du XIXe siècle l'attrait pour le pirate et la fascination pour la figure du marginal.

Continuons la métaphore, révélons notre équipage, en l'occurrence un corpus de quatre œuvres : le chant poétique du *Corsair* de Lord Byron paru en 1814, le roman *The Pirate* de Sir Walter Scott publié en décembre 1821 et les deux romans de jeunesse de Horace de Saint-Aubin (pseudonyme de Honoré de Balzac), *Le Vicaire des Ardennes* (1822) et sa suite, *Annette et le criminel* (1824). Elles mettent toutes en avant un personnage appartenant à la piraterie : Conrad chez Byron, le capitaine Cleveland ou Clément Vaughan chez Scott, enfin Argow (ou Maxendi ou Durantal ou Jacques) chez Balzac.

Avant d'appareiller et d'entrer dans le vif de notre exposé, on est en droit de s'interroger sur la présence d'un écrivain comme Honoré de Balzac dans le corpus, plus connu pour son œuvre réaliste que pour son penchant pour les récits d'aventures. Les deux

œuvres retenues dans cette étude demeurent des écrits de jeunesse inavouables et publiés sous un pseudonyme, celui d'Horace de Saint-Aubin. Le jeune Honoré travaille encore sa plume et, à la manière d'un apprenti peintre qui au commencement imite les tableaux de son maître, il s'est fortement inspiré de nombreux auteurs et d'œuvres reconnues avant de forger son propre style. L'influence de Lord Byron mais surtout de Walter Scott est manifeste, dans le choix des personnages et dans certaines composantes de l'intrigue. Balzac, en outre, épris d'une passion pour Mademoiselle de Berny, choisit d'inscrire *Le Vicaire des Ardennes* puis *Annette et le criminel* dans la veine des romans « d'intrigue sentimentale » de l'époque et se laisse peut-être influencé par les idéaux du mouvement romantique, tout en maintenant une forme de distance. On pourrait encore s'étonner de la présence d'une œuvre poétique parmi les romans du corpus. Si *The Corsair* relève bien du genre poétique, il peut être qualifié de romanesque tant le héros des trois chants traverse des aventures et de nombreuses péripéties. Mais son intégration à notre corpus résulte surtout du fait qu'il demeure un texte très influent pour l'époque : il a ainsi inspiré le jeune Balzac mais également Walter Scott et George Sand. Lord Byron est le premier à véhiculer une certaine image du forban, que l'on pourrait qualifier de romantique, qui a perduré jusqu'à Robert Louis Stevenson.

Excepté les chants poétiques de Lord Byron, les trois œuvres s'inscrivent bien dans le genre du roman. Nombre de critiques voient en Walter Scott le précurseur du roman historique. Ce sous-genre romanesque semble naître à l'époque de la chute de Napoléon Ier, au début du siècle. George Lafoucarde en donne la définition suivante : « Il s'agit d'une narration où les éléments fictifs se mêlent à une proportion plus ou moins forte d'éléments vrais (ou historiques), l'auteur ayant l'intention de ranimer des personnages mémorables, un

esprit du temps, des aspirations d'hommes du passé, des événements anciens, en un mot une époque<sup>5</sup>. » On pourrait encore rattacher ce corpus romanesque au genre du roman d'aventures. Si l'on reprend les termes de Jean-Yves Tadié, « un roman d'aventures n'est pas seulement un roman où il y a des aventures ; c'est un récit dont l'objectif premier est de raconter des aventures et qui ne peut exister sans elles<sup>6</sup>. »

Filons notre métaphore jusqu'à son terme : avant de lever l'ancre et de déployer nos voiles, penchons-nous sur la réception de ces différentes œuvres. *The Corsair* eut un immense succès à sa publication : dix mille exemplaires auraient été vendus le premier jour ! Toutefois, aujourd'hui, *The Corsair* n'est pas l'œuvre poétique la plus appréciée de son auteur. Au XXe siècle, Walter Scott a été longtemps rangé dans le rayon jeunesse. Aussi il a perdu de potentiels lecteurs car aujourd'hui, *Le Pirate* de l'écrivain écossais est méconnu : en témoigne l'absence de traduction française récente. Mais à l'époque, le roman est un véritable succès en Angleterre et en France. Quatre traductions françaises étaient en cours de publication en 1822<sup>7</sup>, date de publication du *Vicaire des Ardennes* de Balzac. Certains grands auteurs et critiques de l'époque témoignent de leur connaissance du livre comme Barbey d'Aurevilly dans ses *Diaboliques*, Gustave Flaubert dans ses lettres à Louis Bouilhet ou encore dans la revue satirique *Les Guêpes*<sup>8</sup>. En Écosse, la majorité des critiques sont admiratives (comme le *Edinburgh Review*). Quant aux deux œuvres de Balzac, elles sont d'emblée peu considérées car elles demeurent des œuvres de jeunesse et font souvent l'objet de critiques virulentes (comme celle du théoricien Maurice Bardèche<sup>9</sup>).

---

5 George Lafoucarde cité dans Gilles NELOD, *Panorama du roman historique*, Paris-Bruxelles, SODI, 1969, p. 23-25.

6 Jean-Yves TADIE, *Le Roman d'aventures*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 5.

7 Henrich HEINE, Lettres de Berlin dans *De tout un peu* (1867), traduction anonyme, Paris, Michel-Lévy frères, 1890, p. 53-55.

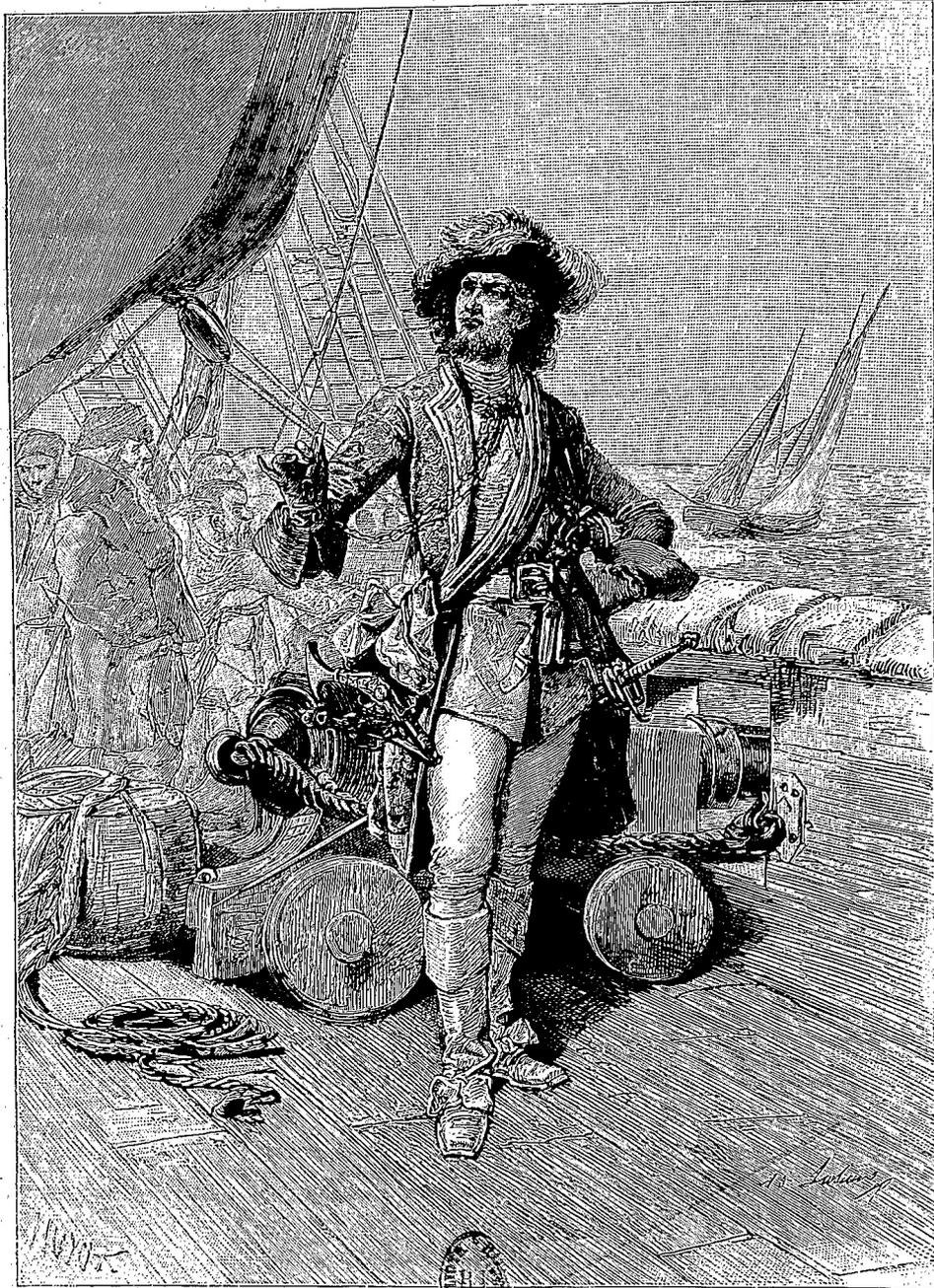
8 Voir Annexes, p. 227.

9 Maurice BARDECHE, *Balzac*, Collection « Les Vivants » dirigée par Camille Bourniquel, Paris, Biographie Julliard, 1980.

Afin de mieux cerner le rapport entre marginalité et piraterie, il conviendra dans une première partie de poser le cadre des différentes intrigues, de rendre compte de leur singularité, et notamment de l'inscription des œuvres dans une mouvance romantique. On mesurera ainsi à quel point l'horizon d'attente du lecteur, confronté à une promesse d'aventures non tenue, est bouleversé. Sera détaillé ensuite le portrait des pirates marginaux, en opposition avec les autres personnages et définie la marginalité qui les caractérise. La troisième et dernière partie confirmera cette marginalité qui n'est pas seulement d'ordre social et psychologique : l'aventure du pirate tourne à l'itinéraire spirituel, voire au questionnement métaphysique.



Première partie :  
Une promesse d'aventures décevante



LE PIRATE CLEVLAND.

(dessin réalisé par Ad. Lalauze, 1889)

Tout lecteur contemporain désireux de lire des romans mettant en scène un ou plusieurs pirates s'attend à maintes aventures : des abordages, des combats navals, des îles perdues, des trésors cachés, voire de belles jeunes femmes en détresse. Il serait étonné à la lecture des romans du jeune Balzac et de Walter Scott : les aventures se déroulent à terre, dans des lieux inhospitaliers ou ordinaires, loin des îles et les pirates ne brillent pas par leurs exploits sanguinaires. Seul Lord Byron choisit de rendre son chant poétique romanesque avec un Conrad violent mais aux idéaux quasi-chevaleresques. Pouvons-nous donc parler d'une promesse d'aventures non tenue ? Ce qu'un lecteur, contemporain ou non de l'époque des auteurs, pourrait attendre d'une histoire mêlant des pirates est absent, ou du moins demeure en arrière-plan. L'horizon d'attente du lecteur est perturbé au sens où les ingrédients romanesques traditionnels paraissent amoindris. Il ne s'agit pas pour autant d'œuvres subversives, chacune s'inscrivant plus ou moins dans une mouvance particulière et s'inspirant de plusieurs modèles. Marqué par des idées religieuses et un certain mysticisme, le jeune Balzac a choisi de composer deux romans d'intrigue sentimentale, dont un devient l'histoire de la rédemption d'un ancien pirate. Il choisit de raconter le temps d'après et non le déroulement en cours des aventures romanesques du forban, en suivant le modèle du *Pirate* de Walter Scott qui préfère raconter l'histoire d'amour entre Minna et le capitaine Cleveland plutôt que les expéditions maritimes du celui-ci. Pour reprendre les termes bien connus de Hans Robert Jauss, le lecteur du XIXe siècle n'erre pourtant pas dans des eaux inconnues : il retrouve « l'expérience préalable » du genre dont l'histoire relève et « la forme et la thématique d'œuvres antérieures »<sup>10</sup>. Le bouleversement n'est

---

10 JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, 1978, p. 49 : « l'analyse de l'expérience littéraire du lecteur échappera au psychologisme dont elle est menacée si, pour décrire la réception de l'œuvre et l'effet produit par celle-ci, elle reconstitue l'horizon

donc pas complet. Le lecteur d'aujourd'hui, en revanche, serait plus dérouté car plus influencé par Robert Louis Stevenson et ses nombreux héritiers, préférant le goût direct de l'aventure et du dépaysement au détriment de la vraisemblance et de la cohérence historique. Les œuvres de notre corpus constituent même des cas isolés au sein de leur genre : les romans de Balzac et de Scott appartiennent bien au genre romanesque mais ils hésitent entre roman historique et roman sentimental. La question de leur appartenance à un mouvement littéraire est aussi complexe. Balzac semble hésiter entre romantisme et réalisme embryonnaire. Dans la préface du *Vicaire des Ardennes*, il qualifie non sans ironie ses œuvres de « demi-romantiques » et déclare qu'un « honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles<sup>11</sup> ». Il revendique une influence romantique, tout en affichant un détachement par rapport à ce mouvement.

---

d'attente de son premier public, c'est-à-dire le système de références objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne.»

11 Honoré de BALZAC, *Premiers Romans 1822-1825, Le Vicaire des Ardennes*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1999, p. 444.

## I - Le canevas narratif des romans et du chant poétique

Commençons notre étude par l'analyse du canevas narratif des romans et du chant poétique.

### 1) *The Corsair*

Lord Byron a publié « *The Corsair* » en 1814 chez l'éditeur John Murray. Nous ne pouvons affirmer avec certitude l'époque à laquelle se déroule la diégèse : aucune indication temporelle dans les trois chants ne permet de dater le périple de Conrad. En revanche, il se déroule assurément en Grèce comme le montrent plusieurs éléments, à commencer par le toponyme « Coron » aux vers 607 et 608 du deuxième chant poétique. La ville de Coron est l'endroit où Conrad se retrouve enchaîné par le pacha Seyd. Appelée également Koroni, elle se situe au sud du Péloponnèse en Messénie. Elle a été longtemps sous domination vénitienne puis ottomane, et elle l'est encore lors des aventures du pirate. Comment Lord Byron connaît-il cette cité ? Dans une lettre adressée à Thomas Moore le 28 août 1813, il déclare être familier avec l'œuvre de Louis Castellan (1772-1838) sur la Turquie. Des lettres sur la Morée, du même auteur, publiées en 1808 à Paris contiennent des descriptions vivantes de Coron et du palais de Beys. L'influence de Castellan percerait ainsi dans l'œuvre poétique<sup>12</sup>. Il faut également ajouter que Lord Byron a toujours été fasciné par la Grèce et en sera un des fervents protecteurs contre la domination ottomane.

La trame du « *Corsair* » se développe sur trois chants. Le premier chant commence

---

<sup>12</sup> George Gordon BYRON, *The Works of Lord Byron*, Londres, John Murray, 1898-1903, Introduction to *The Corsair*.

par la chanson des pirates dans le repaire insulaire de Conrad. Un vaisseau arrive et l'équipage veut voir le chef, Conrad. On apprend à ce dernier que le pacha Seyd a pour projets de lancer une expédition contre son île. Le devoir de Conrad le pousse à partir la nuit-même pour l'attaquer en premier. Mais auparavant, il rend visite à Medora, sa bien aimée. Celle-ci le prie de rester avec elle : il a assez de fortune et de biens, il peut mener une vie paisible et simple dans sa demeure insulaire avec elle. Le pirate choisit de partir malgré l'insistance de son amante. Pourtant, il est déchiré entre son sens de l'honneur et sa passion qu'il dissimule avec peine pour la belle jeune femme. Les adieux sont déchirants : Medora et Conrad sont persuadés qu'il s'agit là de leur dernière rencontre. Le premier chant s'achève sur leur séparation, lorsque le pirate réussit à s'infiltrer chez le pacha. Le chant suivant s'ouvre sur la fête organisée par Seyd pour célébrer son prochain triomphe sur Conrad. Déguisé en derviche, Conrad parvient à s'introduire dans la salle du banquet et piège son ennemi. De violents combats s'ensuivent, les navires et le palais sont incendiés. Conrad demande à son équipage de laisser libres les femmes du harem et il sauve des flammes la préférée de Seyd, Gulnare. Le pacha, fou de rage, ne se laisse plus impressionner par les forbans et entreprend une contre-attaque qui se solde par la capture du capitaine pirate. Conrad sent sa mort prochaine. Malgré ses souffrances physiques, seul le regret d'abandonner Medora le tourmente. Reconnaissante d'avoir été sauvée de l'incendie et commençant à éprouver des sentiments pour le criminel, Gulnare cherche un moyen de le libérer. Le troisième chant débute sur l'île de Conrad : Medora ne voit toujours pas revenir son amant. Elle apprend finalement par les forbans survivants que le capitaine pirate est en vie mais est retenu chez Seyd. Son équipage décide d'aller le sauver. Pendant ce temps, Gulnare essaie de plaider en faveur de Conrad auprès du pacha : pourquoi ne

demanderait-il pas une rançon ? Seyd refuse et devine l'amour de Gulnare pour son prisonnier. La femme propose à Conrad de s'enfuir. Elle a soudoyé les sentinelles : ils ne rencontrent aucun obstacle dans leur fuite. Gulnare demande à Conrad de se venger de Seyd, qu'elle n'a jamais aimé. Le pirate se refuse à être un assassin. La femme disparaît quelque temps et revient : Conrad comprend qu'elle a tué le pacha à la goutte de sang qu'elle porte sur le front. Le forban se sent coupable de ce crime. Rencontrant un vaisseau avec son pavillon, il parvient à rentrer sur son île. Mais arrivé au phare, il trouve Medora morte. On cherche Conrad partout, en vain. Il ne laissera aucun monument mais son histoire restera dans les mémoires. Lord Byron a ainsi choisi de raconter la dernière aventure de Conrad, son dernier éclat.

## 2) *The Pirate*

*The Pirate* de Walter Scott prend place dans l'archipel des Shetland dans les Orcades, au nord de l'Écosse. Les éditeurs de la récente édition du roman, Mark Weinstein et Alison Lumsden, avancent l'idée que l'histoire se déroulerait à la fin du XVIIIe siècle, probablement vers 1689. L'histoire met en avant deux protagonistes opposés : Mordaunt, un héros plus classique, et le capitaine Cleveland, un pirate.

Le roman débute par la venue d'un étranger mystérieux et de son fils, Mordaunt. Cet étranger, Basile Mertoun, incarne le misanthrope désabusé ne désirant qu'une vie d'ermite. Son fils et lui louent un château délabré appartenant à Magnus Troil. Le jeune homme n'est pas son père : une nouvelle vie s'offre à lui et il compte bien en profiter. Il visite l'île de long en large et accompagne même les pêcheurs en mer. Il fréquente

également Magnus Troil et sa famille dans son château de Burgh-Westra. Il joue ainsi avec ses deux filles : la grave Minna et la gaie Brenda. Une forme d'amitié les lie tous les trois. Un lendemain de tempête, alors que le père et le fils se promènent, Mordaunt aperçoit une carcasse de vaisseau puis distingue une forme humaine en proie aux assauts des vagues. N'écoulant que son courage, il sauve un homme, au péril de sa vie. Pourtant, les Shetlandais l'avaient mis en garde : dans ces îles, il existe une superstition prétendant que quiconque vient au secours d'un naufragé s'exposera inévitablement à des ennuis. Mordaunt se rend compte que cet étranger, un certain Clément Cleveland, se révèle être un homme déplaisant et brusque. Il sera recueilli plusieurs semaines chez Magnus Troil et le fils de Basile Mertoun n'aura plus la moindre nouvelle. Il s'étonne du silence de Magnus et de ses deux filles : il n'est même pas convié à la grande fête de la Saint-Jean ! Il décide de s'y rendre même en se doutant que Cleveland l'a remplacé auprès de la famille Troil. A Burgh-Westra, il est accueilli froidement par ses amis. Brenda lui fera néanmoins savoir qu'elle n'a pas cru le capitaine Cleveland quand il a prétendu que Mordaunt aurait tenu des propos calomnieux à leur égard. Minna est attirée par ce mystérieux étranger qui correspond à ses attentes romanesques. Le lendemain de la fête, une chasse à la baleine conduit Cleveland à sauver Mordaunt de la noyade : ils sont maintenant quitte. Désormais rivaux, leur prochaine rencontre pourrait très bien finir en duel. A la nuit tombée, Norna, une lointaine parente de Magnus, une prétendue magicienne ou sorcière pouvant accomplir des miracles et chevaucher des nuages, vient raconter aux deux filles Troil son pacte avec un nain et sa passion inavouable avec un étranger. Elle aurait préféré jadis l'amour de cet étranger à l'amour plus raisonnable du jeune Magnus. Serait-ce une mise en garde pour la belle Minna ? Au chapitre vingt-deux, la jeune femme brune apprendra la vérité sur

Cleveland : il est un pirate. Pourtant, cette nouvelle ne semble pas la décevoir : elle voit dans le pirate la figure du combattant libre. Elle continue à aimer le capitaine qui s'adoucit lorsqu'elle est à ses côtés. Cependant, elle est troublée lorsqu'elle entend en pleine nuit deux hommes se disputer violemment : elle comprend que Mordaunt et Cleveland se battent et croit que le pirate a fini par tuer son rival. Heureusement, Mordaunt, seulement blessé, sera soigné par Norna dans sa demeure. Coup de théâtre : l'étrange magicienne prétend être sa mère et le destine à Minna. A Kirkwall, Clément Cleveland retrouve son équipage et son lieutenant Bunce. Il avoue à celui-ci qu'il songe à quitter la piraterie pour vivre son amour avec Minna. Mais ni le lieutenant, ni son équipage ne veulent qu'il abandonne son poste de capitaine : ils préfèrent son commandement à celui de Goffe. Un enchaînement de circonstances mène à l'emprisonnement de Cleveland par les autorités. Les forbans abordent le bâtiment de Magnus qui avait décidé de se rendre à Kirkwall. Bunce reconnaît l'aimée de son capitaine, Minna. Il décide de laisser partir les deux filles de Magnus. Norna fait évader Cleveland qui délivre Magnus Troil. Toutefois, avant de reprendre la mer, il désire voir Minna. Le rendez-vous permet à Mordaunt de faire Cleveland prisonnier. Les forbans sont également faits prisonniers grâce à l'arrivée d'un vaisseau anglais prévenu grâce à Norna. Nouveau coup de théâtre : Basile Mertoun et Norna se rencontrent enfin. On apprend alors que Basile n'est autre qu'un pirate appelé Vaughan et que c'est lui l'étranger aimé par Norna dans sa jeunesse. Ils ont eu un enfant mais alors que Norna croit qu'il s'agit de Mordaunt, Basile l'assure qu'elle ne peut être sa mère. Ils comprennent alors que Clément Cleveland est leur fils. La mère a livré son propre fils aux autorités. Cependant, leur fils sera gracié : il aurait accompli une belle action aux yeux de la justice en s'étant porté au secours de femmes.

Les années passent. Magnus Troil accepte le mariage de Brenda avec Mordaunt. Minna, elle, demeure seule jusqu'à sa mort à un âge très avancé. Toutefois, elle est informée par Bunce que Cleveland s'est battu et a péri avec honneur et bravoure. L'histoire s'achève ainsi. Au héros, Mordaunt, qui fondera un foyer avec Brenda, est réservée une fin heureuse. Cleveland et Minna ne connaîtront jamais cette joie.

Walter Scott insère de nombreux rebondissements, des coups de théâtre (secrets familiaux) mais il préfère éclipser le passé aventureux de Cleveland ainsi que celui de Basile Mertoun, à savoir leurs péripéties en mer et sur terre en tant que pirates. Ce qui intéresse l'écrivain écossais, ce sont la suite et la fin des aventures de Cleveland : il veut peut-être signifier que l'amour représente un véritable frein à l'aventure, ce qui est également le cas dans les poèmes de Lord Byron.

### 3) *Le Vicaire des Ardennes*

*Le Vicaire des Ardennes* ne met pas au premier plan le pirate Argow. Il ne deviendra protagoniste que dans la suite intitulée *Annette et le criminel*. La première œuvre aborde l'histoire passionnelle de deux amants : Joseph et Mélanie, deux êtres élevés ensemble sur une île retirée et paradisiaque à la manière des deux héros éponymes de *Paul et Virginie* de Bernadin de Saint-Pierre (dont l'imitation est plus que manifeste). Croyant qu'il est le frère de Mélanie et comprenant que leur amour est impossible dans un monde dans lequel l'inceste est prohibé, Joseph va trouver secours dans la religion et se faire vicaire dans un village des Ardennes. Il y retrouvera notamment sa mère et finira par connaître l'identité de son père, découvrant alors qu'il n'est pas le frère de Mélanie mais son cousin. Il est alors

trop tard : ayant pris connaissance de sa nouvelle charge d'ecclésiastique et affligée par le mensonge de Joseph, Mélanie en mourra. La figure du pirate se trouve ici en position d'antagoniste. Argow (appelé également Maxendi) incarne le mal et va amener les deux protagonistes à la séparation puis à la mort. Dès sa première apparition, il est représenté comme un être vicieux. C'est la mutinerie qu'il organisera à bord du navire de M. de Saint-André, la *Daphnis*, qui va amener le candide Joseph à apprendre l'existence du vice. Cet acte de révolte fomenté par « toutes ces figures sauvages » et par le « brutal » Argow marquera le jeune héros :

ce fut le premier spectacle que me donna l'état social : cette scène avait pour acteurs les plus grossiers des hommes, et comme ils ne retenaient point l'expression de leurs passions, j'en vis le jeu à découvert<sup>13</sup>.

Au chapitre vingt du troisième tome, Joseph retrouve Argow sous l'identité d'un « gros banquier » appelé Maxendi et ne tarde pas à le reconnaître à cause de son comportement grossier, comme s'en moque le narrateur à plusieurs reprises : « il trahissait à chaque instant et son défaut d'éducation et une brusquerie innée, qui dénotaient une profession guerrière<sup>14</sup> ». Au chapitre vingt-et-un du tome troisième, le narrateur explique comment Argow est devenu banquier et demeure toujours accompagné de son lieutenant Vernyct : le passé aventureux des deux forbans sera raconté brièvement. Le narrateur s'arrête toutefois sur le siège de Charlestown par l'armée britannique et insiste sur la « furie » des forbans à combattre les Anglais et à les contraindre à lever le siège. Argow a ensuite réussi à gagner Paris en amassant une petite fortune et il « goût[e] [désormais] les douceurs du repos<sup>15</sup> ». Il faut attendre quelques pages pour que l'on revienne à lui : il a pour projet d'acheter une terre appartenant à l'évêque de Saint-André et se rend chez lui. Dans un premier temps, on

---

13 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. X, tome deuxième, p. 230.

14 *Ibid.*, chap. XX, tome troisième, p. 324.

15 *Ibid.*, chap. XXI, tome troisième, p. 328.

le fait attendre « dans [une] pièce voisine » car l'évêque et son frère s'entretiennent au sujet de Joseph. Mais M. de Saint-André, le contre-amiral, demande à ce qu'il se mette à table avec eux : « un homme qui nous apporte sept ou huit cents mille francs, un million, mérite bien [cet] honneur<sup>16</sup>. » Quelle n'est pas sa surprise quand il reconnaît en ce banquier le chef des mutins qui lui avait pris son vaisseau ! « L'audacieux Argow dissimul[e] la peur qui l'envahi[t] » et demande au frère de l'évêque la cause de son « étonnement », en « portant la main à la poche de son habit, pour tâter et s'assurer de la présence de petits pistoles anglais extrêmement plats qu'il portait toujours<sup>17</sup>. » M. de Saint-André s'emporte : « tu ne peux plus échapper ». Maxendi a beau nier et mentir : le contre-amiral veut l'arrêter. Mais le criminel reste confiant : « personne ne vous a entendu », il pourrait les tuer et s'enfuir sans le moindre souci. De plus, il a un atout de taille dans sa manche : il détient la fille de son adversaire, Mélanie. S'il tente de l'arrêter, le père ne reverra plus jamais sa fille. M. de Saint-André est contraint de promettre tout ce qu'Argow veut pour qu'il lui rende Mélanie. Le pirate raconte les circonstances de sa rencontre avec la jeune femme : M. William Badger, un honnête garçon devenu un ami lui a conseillé de se marier « pour jouir de la vie ». Il lui présente une jeune fille nommée « Mélanie de Saint-André ». Le pirate est satisfait : « n'est-ce pas un coup de maître que de devenir [le] gendre » de son « plus cruel ennemi<sup>18</sup> » ? Malheureusement pour lui, la jeune femme n'a pas consenti à l'épouser. M. de Saint-André lui promet de ne pas trahir le secret de sa vie passée de pirate et le supplie de lui rendre sa fille. Argow jure de la lui remettre s'il garde son secret. Mais au chapitre suivant, le chapitre vingt-deux, le pirate accompagné de son lieutenant assassine M. de Saint-André. Il désire également tuer Joseph mais ce dernier parvient à tromper le forban.

---

16 *Ibid.*, p. 329.

17 *Ibid.*, p. 329-330.

18 *Ibid.*, p. 333.

Joseph se rend au château de Vans et devra user de multiples ruses pour délivrer Mélanie. Ils s'enfuirent et finiront par se marier. Cependant, Argow n'a pas dit son dernier mot : au chapitre trente du tome quatrième, il révèle une partie de la vérité à l'innocente Mélanie : « tu te crois belle, vertueuse ... tu n'es qu'une infâme, ton mariage est *nul*, ton mari est *prêtre* ! ... et tu es ... une *concubine* ! ...<sup>19</sup> » Cette nouvelle bouleverse Mélanie : Joseph lui aurait menti ! Elle finit par tomber malade, et meurt. Joseph n'aura pas eu le temps de lui apprendre qu'il n'était plus prêtre grâce à l'intervention pontificale. Argow est donc responsable de la mort de Mélanie. Il a été mutin, il a empoisonné M. de Saint-André, a enlevé sa fille et a entraîné sa mort. La figure du pirate incarne bien la figure de l'antagoniste en tant que personnage malveillant et maléfique et s'oppose en tout point au héros Joseph. Les deux veulent un seul et même objet : Mélanie mais seul Joseph recevra son amour.

#### 4) Annette et le criminel

Deux ans séparent la publication d'*Annette et le criminel* du *Vicaire des Ardennes* : Honoré de Balzac choisit de reprendre le monde qu'il avait commencé à développer dans le premier tome et élit pour protagonistes une jeune femme angélique nommée Annette mais surtout Argow, le pirate et criminel. Le criminel ne restera pas un être vicieux très longtemps : le récit se concentre sur sa rédemption. On pourrait juger invraisemblable son repentir tant Argow entre en contraste avec celui qu'il était dans le précédent roman. *Annette et le criminel* (ou *Argow le pirate*, titre de la réimpression de 1840) débute par une scène de la vie quotidienne, dans le bureau de M. Gérard, le père d'Annette. L'histoire

<sup>19</sup> *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 408.

commence à Paris en 1817 avec le renvoi de M. Gérard de son poste dans l'administration. Son retour chez lui va amener le narrateur à présenter sa femme mais surtout son neveu, Charles (le futur rival d'Argow), et Annette, l'héroïne du roman. Nous apprenons qu'à dix-huit ans, les deux cousins se sont avoués leur amour et que leur union se fera assurément. M. Gérard révèle son renvoi à sa famille. On repousse le voyage à Valence aux vacances prochaines. Cette visite dans le Midi se réalisera : au chapitre deux, la famille apprend que la sœur de Charles, Adélaïde, se mariera là-bas. Madame Gérard laisse son mari à Paris et part avec Charles et Annette. Un peu auparavant, le narrateur a insisté sur l'éducation chrétienne d'Annette par M. de Montivers (dont le rôle reste important tout au long du roman). On compare bientôt cette jeune femme à un ange rempli de qualités mais craintif et superstitieux. Le trajet pour Valence commence dans un fiacre dans lequel une inconnue « jeune » et « belle » va séduire l'ambitieux Charles. Cette « sirène charmante » et le futur avocat parleront longtemps ensemble et il faudra les sous-entendus du militaire qui les accompagne pendant le voyage ainsi que certains faits pour confirmer les soupçons d'Annette : « votre cousin n'est plus digne de vous<sup>20</sup> » conclut le militaire. Au chapitre trois, une calèche les dépasse à une vitesse folle et a un accident au bas de la montagne. Annette, dans un « élan d'humanité qui remplit le cœur à l'aspect de l'infortune » apparaît « comme un ange aux deux messieurs<sup>21</sup> » de la calèche en piteux état. Dès lors qu'elle croise le regard de l'un d'entre eux, elle est frappée de sa singularité. Les deux hommes montent dans le fiacre de la jeune femme et de sa famille et sont l'objet de l'examen des voyageurs à bord. Celui qui a provoqué une émotion chez Annette est quelqu'un qu'on ne pouvait « voir avec indifférence, il fallait ou l'admirer ou détourner la tête avec répugnance<sup>22</sup>. » On

---

20 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. III, tome premier, p. 468.

21 *Ibid.*, chap. IV, tome premier, p. 469.

22 *Ibid.*, p. 471.

comprend alors que cet homme est déjà un être à part : il s'agit d'Argow. S'ensuit une description des deux étrangers qui laissent présager leur métier criminel. La nuit tombe et le fiacre se fait attaquer par des brigands. L'équipage reste stupéfait quand il voit les brigands reconnaître les deux étrangers et s'agenouiller devant leur « capitaine ». Pourtant, après qu'on aura rendu à Annette sa bourse et que les brigands se seront enfuis, les deux hommes restent avec les voyageurs dans le fiacre. On ne sait plus que penser de ces deux individus. Ces indices permettent d'entretenir un mystère autour des deux étrangers mais surtout autour de celui qui a l'air d'être le chef. Les deux hommes sont interrogés par la police puis emmenés : c'est l'occasion pour Argow de montrer son imposante force et sa férocité. Le préfet les libère et on a enfin des détails sur cet étranger : « c'est ce riche Américain qui s'est rendu acquéreur du château de Durantal : cet homme-là a des millions<sup>23</sup> ! » s'exclame un des gendarmes. Pendant ce temps, Annette et sa mère se rendent chez Mme Servigné et rencontrent sa fille Adélaïde ainsi que son fiancé. Annette reste froide avec son cousin à cause de son aventure avec l'étrangère du fiacre. A l'église, elle remarque la présence de l'étranger fortuné qui ne cesse de la fixer. Des sentiments naissent dans le cœur de la jeune femme. Lorsque Charles et elle se promènent dans la ville, l'ancien équipage d'Argow la remarque et sait que leur ancien capitaine s'est épris d'elle, au point de ne plus vouloir reprendre la mer. Aussi l'équipage fomenté un plan pour enlever Annette et forcer Argow à reprendre son métier de criminel. Au chapitre sept, lors du mariage d'Adélaïde, Annette va être enlevée au cours d'une danse. Il faudra le secours héroïque d'un Argow furieux pour qu'elle reprenne ses esprits. Elle restera au château de Durantal. Cependant, au tome deuxième, Charles, accompagné du juge d'instruction et du commissaire, se rend dans la demeure de l'ancien pirate, assuré qu'il est le responsable de

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, chap. V, tome premier, p. 477.

cet enlèvement. Le temps de tuer Navardin, le chef de ce forfait, Argow se défend verbalement. Charles blesse sa cousine en prétextant qu'elle a simulé son enlèvement et pour se jeter dans les bras du propriétaire du château. Annette, choquée, veut retourner à Valence voir sa mère. De retour chez Madame Servigné, la mère et la fille Gérard comprennent qu'elles ne sont plus les bienvenues : les médisances et les attitudes pleines d'aversion d'Adélaïde et de son frère en disent long sur leurs sentiments. Elles choisissent de repartir à Paris. Argow s'invite dans le fiacre au milieu du trajet mais Annette lui demande de s'en aller : il lui fait honte. L'homme obéit et disparaît. A Paris, tout reprend son cours, du moins jusqu'à ce qu'Annette remarque la présence de M. de Durantal à l'église. Il ose se présenter à Madame Gérard et l'accompagne en lui demandant s'il pourra lui rendre visite à son gré. La mère accepte. Dès le lendemain, il ne manque « pas de venir ». Il trouve un autre emploi à monsieur Gérard et est vite apprécié par les parents mais Annette reste « froide » et « réservée ». On apprend qu'Argow a acheté l'immeuble d'en face. Conquérir le cœur de la jeune femme n'est pas aisé : « il fallait donc qu'Argow vainquît tout un système religieux. » Annette est atteinte par une violente fièvre lorsqu'elle apprend que M. de Durantal n'est pas chrétien et n'éprouve pas la foi. Elle cherche à le convertir. La révélation chrétienne du pirate se produit lorsque M. de Montivers prononce un long discours à la messe. Il veut se repentir et se confesse à l'ecclésiastique. Ce dernier sortira horrifié de cet entretien tant les actes du pirate sont barbares mais presse Annette de le secourir et de l'aider dans le chemin de la rédemption (« secourez-le » s'exclame-t-il au chapitre douze). Argow va se cacher d'Annette mais celle-ci, résolue à le convertir et à l'amener au repentir, le pousse à accepter d'être son fiancé : « je vous aime parce que vous êtes le seul être que la nature m'ait donné pour compagnon, je le sens<sup>24</sup> » lui confie-t-elle.

---

24 *Ibid.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 547.

Annette et M. de Durantal se marieront au chapitre quinze. Leur trajet vers Durantal ne se déroulera pas comme prévu : à cause d'intempéries, ils seront obligés d'entrer dans la maison de Mademoiselle Sophy, une femme influente chez qui se retrouvent nombre de commères. Ce groupe composé de personnalités influentes de la ville de Valence chercheront à tout prix à connaître les origines de la fortune d'Argow. Mademoiselle Sophy et la famille de Charles s'associeront dans leur enquête. Le mariage au château est des plus réussis. Malheureusement certains personnages importants des environs ne sont pas conviés comme Mademoiselle Sophy ou le maire De Secq. Quand un des jardiniers du domaine de Durantal retrouve le corps de Navardin, Mademoiselle Sophy et ses amis chargent M. De Secq de s'y rendre pour voir le corps. C'était sans compter sur les ruses et les manigances du lieutenant d'Argow, le fidèle Vernyct qui a remplacé le cadavre de Navardin par le cadavre d'une chèvre appartenant à son amante Jeanneton. Le juge de paix et le maire sont ridiculisés. Lorsque De Secq rencontre M. de Durantal, ils se reconnaissent : le premier a libéré le second lorsqu'il avait été emprisonné à cause de ses crimes. Vernyct menace le maire : il devra ne rien dire. Toutefois, son grand trouble et son changement d'attitude envers le propriétaire de Durantal intrigueront sa femme et Mademoiselle Sophy. Le lieutenant d'Argow pousse le couple à déménager et à partir « pour un grand voyage ». Les meubles commencent à être emmenés. Charles souhaite avoir un entretien avec sa cousine avant que son mari et elle ne les quittent. Désirant reconquérir Annette, Charles compte discréditer Argow mais un incident va le faire changer d'avis : un taureau fonce sur les deux cousins. Il faudra l'intervention de l'ancien pirate pour les sauver et tuer la bête. Malheureusement, Charles conduit le mari d'Annette à sa perte : il avait auparavant mené une enquête sur ses origines et en avait parlé aux

autorités. Il n'avait pas obtenu de réponse jusqu'alors mais il en reçoit alors que le jeune homme cherche à faire disparaître les éléments de l'enquête. Les autorités veulent emprisonner M. de Durantal. Vernyct se fera passer pour son maître et sera emmené. Pendant ce temps, Annette et l'amante du lieutenant, Jeanneton, essaient de faire en sorte qu'Argow s'enfuit. Ils n'y parviennent pas à cause de Mademoiselle Sophy qui les trahit. Le pirate se rend et est emprisonné. Un long procès se tient où l'on énumère les crimes du forban. Charles défend le mari de sa cousine mais ne réussira finalement pas à lui éviter la peine de mort. La folie d'Annette et la fureur sauvage de Vernyct conduiront à une révolte puis à l'incendie de la prison. Argow, après maintes supplications, finira par accepter de s'enfuir. La fuite dure plusieurs jours mais se déroule selon le plan précis et rigoureux du lieutenant. Malheureusement, le couple de Durantal sera découvert et le mari finira pendu. Toutefois, il confiera à M. de Montivers qu'il est heureux d'expier ses crimes sur terre et qu'il a espoir de monter au ciel. L'enterrement aura lieu discrètement, Annette mourra de douleur et rejoindra son mari dans la tombe, sa mère succombera également et le pauvre monsieur Gérard n'aura pour seule occupation de venir voir chaque jour les tombes de sa fille et de sa femme. Charles se rendra à l'étranger et mourra là-bas. Quant à Vernyct, il mènera une vraie révolte à travers tout le pays mais finira par être tué avec Jeanneton après l'incendie de son auberge par les autorités. Ainsi s'achève le roman d'Horace de Saint-Aubin, pseudonyme du jeune Honoré de Balzac.

Les quatre œuvres de notre corpus n'ont pas le même canevas narratif, même si certains passages peuvent être mis en parallèle. *The Corsair* montre la dernière aventure du pirate révolté et amoureux face à son ennemi. *Le Pirate* raconte la lutte entre deux frères et

la volonté d'un homme qui choisit d'abandonner la voie de la piraterie par amour. Le *Vicaire des Ardennes* puis *Annette et le criminel* relatent l'histoire d'un être vicieux qui désire se repentir et qui abandonne également la piraterie par amour.

## II - La coloration des œuvres

### 1) Des œuvres entre modernité et classicisme

Afin de mieux comprendre les raisons de la marginalité du pirate, les différents enjeux ainsi que le traitement réservé à l'aventure dans les œuvres du corpus, il semble important de rappeler les caractéristiques de chaque écrivain et d'analyser la place de l'aventure au sein des œuvres. Suivons l'exemple de Gustave Lanson, le père de l'histoire littéraire, et rendons compte de l'art et de la vie de l'auteur, dans l'espoir d'apporter de nouveaux éclairages à l'analyse des œuvres.

#### a) Walter Scott : le conteur moderne de récits anciens

##### a.1. La genèse de *The Pirate*

Le roman intitulé *The Pirate* fut publié le 21 décembre 1821 à Édimbourg chez Archibald Constable and Co., et le 24 décembre 1821 à Londres chez l'éditeur Hurst, Robinson and Co. Il reste loin du projet initial désiré par l'éditeur Constable. Dans une lettre du 25 décembre 1820, ce dernier propose le titre *The Bucanier* pour la prochaine production littéraire de l'écrivain écossais. Il lui suggère même d'entreprendre le récit des trois régicides, John Dixwell, Edward Whalley et William Goffe, qui se sont réfugiés aux Amériques après la Restauration. Walter Scott accepte de donner le rôle de premier plan à un hors-la-loi mais refuse de raconter ce pan de l'histoire britannique. Il a le souvenir de

son séjour aux Orcades en août 1814. Dans ces îles sauvages, il a entendu parler de l'histoire du « Orkney Pirate » (ou John Gow). Il a aussi pris des notes à propos des paysages traversés et des mœurs et coutumes de ces insulaires. Mais son ignorance de la région et des événements finalement peu connus ralentissent son écriture. Heureusement, un invité de la maison, un certain William Erskine, ancien ami d'école devenu shérif des Shetland, a pu l'aider à compléter ses recherches et ses souvenirs grâce à ses propres connaissances de la région et de son folklore. Pour obtenir plus d'informations sur le pirate Gow et sur la piraterie, Scott aurait lu *A General History of the Robberies and Murders of the Most Notorious Pirates* et *The anonymous History and Lives of the Most Notorious Pirates and their Crews* du capitaine Charles Johnson (dont la critique soupçonne fortement que la véritable identité soit Daniel Defoe). Les comptes rendus de l'historien Malcom Laing, dont le grand-père aurait permis la capture de Gow, ainsi que ceux d'Alexander Peterkin ne semblent pas avoir influencé grandement l'écriture du roman. Walter Scott a d'ailleurs choisi de remplacer Gow par un pirate fictif dénommé Cleveland. La représentation de la vie en mer dans *The Pirate* s'inspire en particulier des aventures de *Peregrine Pickle* de Smollett. L'intention initiale de l'éditeur, à savoir de raconter une partie de l'histoire britannique, montre une volonté d'inscrire le nouveau récit de Scott dans le sillage du roman historique. En déplaçant son histoire dans les îles Shetland, l'écrivain s'est inspiré d'un événement historique mais l'a fortement modifié.

#### a.2. *The Pirate* : un roman historique

Walter Scott est considéré comme le fondateur du roman historique. Il semble donc

nécessaire de rappeler les composantes du roman historique. Selon Claudie Bernard, le roman historique a pour fonction la représentation, sous-entendue fictionnelle, du passé effectif<sup>25</sup>. Le théoricien Lukács souligne le lien étroit entre l'histoire et le romanesque. Il explique que le roman historique, en puisant dans le passé, permet de comprendre le présent. En d'autres termes, lorsqu'il n'est pas simple divertissement, ce genre pourrait prétendre suppléer les livres d'histoire. Racine déclare dans sa préface de *Bajazet* que « le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. » En conséquence, pour entreprendre un roman historique, il faut prendre une certaine distance avec l'époque racontée, ne serait-ce que pour qu'elle puisse éclairer le présent. Il faut également penser à l'authenticité de la couleur locale : le pittoresque des paysages ou encore la psychologie historique des personnages.

Avec *The Pirate*, Walter Scott reste dans le sillage du roman historique. Sans surprise, on retrouve sa patte : le goût pour le folklore et les paysages pittoresques notamment. Le récit alterne naufrage, tempête, chants des bardes, danses ou encore chasse à la baleine. Une fois encore, l'auteur a une idée précise de ce que signifie pour lui l'authenticité historique. Il cherche à ressusciter l'esprit d'une époque grâce aux développements extérieurs (les dialogues et les comportements) mais aussi intérieurs de ses personnages et aux descriptions pittoresques des différents lieux de l'intrigue. Les interventions de personnages comme Claude Halcro, Norna, Swertha ou encore Bryce Snailfoot servent à renforcer la dimension historique du roman.

Comme l'indique Jean-Yves Tadié<sup>26</sup>, Walter Scott a pris l'habitude d'opposer un

---

25 Claudie BERNARD, *Le Passé recomposé. Le roman historique français du XIXe siècle*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, p. 17.

26 Jean-Yves TADIÉ, « De grands Européens (¼) : Walter Scott : Rouvrir la porte des fées », *La Compagnie des Auteurs*, entretien mené par Matthieu Garrigou-Lagrange, Paris, France Culture, 2017.

groupe dominé à un groupe dominant. Dans ce roman, les Shetlands sont les dominés et les Écossais les dominants, à moins, mais c'est peu probable, que les dominés soient les pirates et les dominants la société tout entière. L'écrivain écossais aurait choisi pour arrière-plan la Révolution Glorieuse dans le but de montrer les tensions entre les insulaires shetlandais et les envahisseurs écossais. Il décide de déplacer les événements plus loin dans le passé afin de représenter au mieux l'effondrement de l'ancien monde, incarné par les croyances anciennes, le folklore et Norna, et l'avènement du nouveau, incarné par le protestantisme, et par Yellowley et sa soeur, symboles de l'invasion écossaise. Toutefois, il ne faudrait pas voir Walter Scott comme un nostalgique ou un partisan des modèles, anciens ou présents. Dans *The Pirate*, il ne semble prendre aucun parti et montre simplement le basculement d'un ordre ancien à un ordre nouveau.

Pour construire son roman, Walter Scott se documente énormément. En 1814, il fait partie d'une expédition dans les Orcades. Il a espoir de trouver de l'inspiration pour son poème, *Lord of the Isles*, sur lequel il travaille. Ses romans sont toutefois mieux reçus et plus vendus : il entrevoit alors la possibilité de prendre pour décor les îles Shetland pour un futur roman. Lorsqu'il entame enfin la rédaction de *The Pirate*, il reprend le carnet de notes de son voyage et se documente abondamment. Il a d'ailleurs laissé une série de notes à l'intention de son public à la fin de chaque partie de son œuvre afin de témoigner de ses études sur le folklore et la topographie des îles Shetland<sup>27</sup>. Ses recherches dépassent le simple cadre historique, géographique et culturel. Pour preuve, une étude de pathologie nerveuse cite l'un des personnages de *The Pirate*, le nain Nick Strumpfer, et explique que

---

27 On y apprend par exemple que la scène de la bonne aventure chez les Troil remonte à une coutume très ancienne de ces îles, que la danse des épées faisait partie intégrante du folklore shetlandais, que Scott s'est servi de différents commentateurs comme M. Barry ou le docteur Wallance pour les descriptions des paysages. Voir les notes de l'édition de référence.

l'écrivain écossais s'est intéressé à un cas de pathologie infantile appelée l'athétose double<sup>28</sup>.

Walter Scott surprend le lectorat et bouleverse son horizon d'attente avec ses romans. Il ne met pas scène des héros glorieux mais se penche plutôt sur la vie populaire, ce qui fait la modernité de son œuvre. Les événements et personnages historiques ne sont plus au premier plan : la priorité est désormais de ressusciter poétiquement l'âme d'une époque donnée, et l'esprit des masses qui ont vécu lors de ces événements passés. C'est pour cette raison que Scott le romancier insiste sur des personnages figurants comme le poète exalté Claude Halcro ou l'agriculteur écossais Triptolème Yellowley, et des personnages du peuple comme Swertha, la servante de Mertoun ou encore Bryce Snailfoot, le colporteur. Cet ensemble de personnages renforce l'atmosphère folklorique du roman mais également l'authenticité historique et l'esprit de ce temps passé. De plus, Walter Scott se démarque de ses prédécesseurs en mettant en avant l'analyse psychologique et comportementale des individus peuplant ses romans. L'écrivain et poète Heinrich Heine résume cette modernité en ces termes :

Les romans de Walter Scott reproduisent parfois l'esprit de l'histoire anglaise bien plus fidèlement que Hume<sup>29</sup>.

Walter Scott ne prétend pas être un antiquaire ou un historien cherchant la parfaite fidélité historique. Il a conscience de l'anachronisme nécessaire de l'art comme Goethe :

Toute poésie, en fait, se meut d'anachronismes<sup>30</sup>.

L'écrivain écossais préfère se concentrer sur la vérité psychologique de ses personnages et

---

28 Jean AUDRY, *L'athétose double et les chorées chroniques de l'enfance : étude de pathologie nerveuse*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1892, p. 130 : « Le plus souvent l'athétose est très marquée et entraîne des grimaces grotesques et violentes. [...] Au dire de J. Ross, c'est probablement d'après nature, et guidé par un des cas, que Walter Scott aurait décrit, dans le *Pirate*, les traits du nain Nick Strumpfer. »

29 Heinrich HEINE cité par Georges LUKACS, *Le Roman historique* [1ère édition 1937], traduit par Robert Saille, Paris, Payot et rivages, 2000, p. 40.

30 *Ibid.*, p. 41.

sur les descriptions de paysages, témoins d'événements historiques. De plus, l'auteur sait pertinemment l'impossibilité d'être fidèle car le comportement de ses personnages et leur langue sont nécessairement modernes dans l'espoir d'intéresser le lecteur<sup>31</sup>.

*The Pirate* demeure une œuvre fidèle à l'esprit scottien : elle ressuscite l'esprit d'une époque, fait parler le peuple, multiplie les jeux d'opposition, et est témoin de l'amour de l'écrivain pour l'histoire et pour les croyances populaires.

## b) Lord Byron : le poète sulfureux et marginal

### b.1. *The Corsair* : Conrad, reflet mythique de son auteur ?

Dans l'espoir de comprendre comment le mythe byronien s'est forgé, il faut s'intéresser à la vie de George Gordon Byron. L'Angleterre refusant ses débordements amoureux, Lord Byron est forcé de quitter son pays natal en 1816. Il laisse de lui l'image d'un poète incompris et d'un homme proscrit. En juillet 1823, l'écrivain quitte l'Italie et rejoint les insurgés grecs qui combattent pour l'indépendance de leur pays contre la domination ottomane. Le 19 avril 1824, il meurt au siège de Missolonghi, en Grèce. Menant une vie de dandy transgressive et sulfureuse, il a fasciné bon nombre de ses contemporains et surtout la génération romantique suivante. Il est perçu comme un véritable aventurier et un combattant de la liberté. Victor Hugo contribue au sacre de cet auteur légendaire en déclamant :

---

31 Walter SCOTT, *Ivanhoe*, Préface, Édinburgh, Constable, 1819 : « Il est nécessaire pour susciter un intérêt quelconque que le sujet choisi soit en quelque sorte traduit dans les manières et la langue de l'époque où nous vivons ... Il est vrai que cette licence a ses propres limites ; l'auteur ne doit rien introduire d'incompatible avec les manières de l'époque. » (traduction de Robert Saille)

Il avait apporté son épée et sa lyre aux descendants des premiers guerriers et des premiers poètes<sup>32</sup>.

Le mythe byronien est né. En même temps que celui du héros byronien : un individu romantique, mélancolique, désabusé, révolté et rejeté par la société. Le héros byronien est ainsi à l'image de son auteur, à tel point que Walter Scott déclarera dans la période de sa disgrâce sociale que Byron est devenu son personnage (« Childe Harolded himself<sup>33</sup> »). Par conséquent, la mise en parallèle de Conrad, le héros fictif de *The Pirate*, et de son auteur ne semble pas hors de propos : tous deux révoltés contre la domination ottomane, rejetés par la société, menant une vie transgressive, ils partagent les mêmes vertus et les mêmes travers.

## b.2. Autres inspirations pour Conrad

Dans *Life, Writings, Opinions, and Times of the R. H. George Gordon Noel Byron* (1825), Lord Byron rapporte qu'en quittant Constantinople, atteignant l'île de Zea en juillet 1810, il aurait « déambulé » [« strolled about »] sur ce bout de terre en compagnie d'un gentilhomme vénitien et boucanier dont l'histoire et les aventures l'auraient inspiré pour son Conrad. Toutefois, sa correspondance de 1810 à 1811 ne mentionne ni un voyage dans les îles grecques, ni ce mystérieux boucanier.

Henri de Régnier s'exprime sur un ami et un compagnon de Byron, un certain Edward John Trelawny. Il raconte sa vie passée de corsaire, son amour pour une insulaire décédée trop tôt et son long chagrin à la suite de cette tragédie. Il ne fait aucun doute que

---

32 José-Luis DIAZ, *L'écrivain imaginaire, Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 411.

33 *The Norton Anthology of English Literature*, Norton Topics Online. The Romantic Period. 2010 – 2018. Consulté en juin 2018 <[http://www.wwnorton.com/college/english/nael/romantic/topic\\_5/welcome.htm](http://www.wwnorton.com/college/english/nael/romantic/topic_5/welcome.htm)>

cet homme ait inspiré le corsaire de Byron :

Même écrites, pourtant, ces histoires ont un mouvement et une couleur. Trelawney est éloquent. Il est déclamateur et ironique. C'est un romantique<sup>34</sup>.

Dans la préface des écrits de Trelawney, le traducteur déclare :

Le barde anglais [Byron], pendant son séjour en Grèce, passait une grande partie de son temps avec cet homme singulier ; il en avait fait son compagnon, son ami. Ses sublimes inspirations ne pouvaient choisir une plus belle statue, de proportions plus nobles pour se personnifier. Le Corsaire, le Giaour, ces deux géants de la poésie moderne, ne sont que Trelawney lui-même, le héros et l'auteur de ces Mémoires<sup>35</sup>.

Certains critiques émettent l'hypothèse que Conrad se serait inspiré de la vie du flibustier français, Jean Lafitte. Les deux hommes sont contemporains : Lafitte est né en 1782 et Byron en 1788. Si on essaie de comprendre les raisons de cette hypothèse, on découvre à son origine un roman romantique de 1836, *Lafitte : The Pirate of the Gulf*, écrit par l'auteur américain Joseph Ingraham. Ce dernier a inséré des vers du *Corsair* de Byron dans l'histoire romancée de Lafitte. Son public puis la critique ont alors pensé que Lord Byron se serait inspiré de la vie du gentleman pirate français. William C. Davis, dans sa biographie de Lafitte, déclare qu'il n'y a aucune influence du flibustier sur l'œuvre de Lord Byron. En effet, la fameuse bataille de la Nouvelle-Orléans qui a porté au rang de légende Lafitte a eu lieu après la composition du *Corsair*.

### b.3. Genèse et limites du romantisme de Byron

*The Corsair* est publié en 1814 par l'éditeur John Murray, à Londres. L'orientalisme byronien, même s'il n'occupe pas le premier plan, se manifeste dans ces chants poétiques à travers le philhellénisme de son auteur. Les aventures de Conrad intégreront le champ

34 Henri de REGNIER, *Figures et caractères*, Paris, Société du Mercure de France, 1901, p. 211.

35 Edward John TRELAWNY, *Mémoires d'un cadet de famille*, Tome premier, traduit par Floran, Paris, Librairie de Dumont, 1833, p. 12-13.

romantique et renforceront le mythe romantique du héros byronien. Toutefois, il convient de souligner que Lord Byron ne pratiquait qu'un romantisme d'apparat. En effet, *Le Pèlerinage de Childe Harold (Childe Harold's Pilgrimage)*, première oeuvre mettant en scène le héros byronien, devait être dans un premier temps un poème burlesque comme *Don Juan*. Lord Byron n'appréciait pas la poésie préromantique et préférait écrire de la poésie parodique. R. C. Dallas, un parent de Byron par alliance, ainsi que l'éditeur John Murray le poussèrent néanmoins à écrire de la poésie romantique et sentimentale. Ils savaient que la poésie satirique n'aurait pas le même succès commercial que la poésie lyrique. Le poète, désirant le succès commercial autant que critique, accepta d'intégrer ses poèmes dans le sillage romantique en disséminant les ingrédients coutumiers nécessaires dans le but de satisfaire le public. Lord Byron, le 3 mars 1814, déclare n'être pas satisfait de la qualité artistique de ces oeuvres réalisées sous l'influence de la mode littéraire :

Je commence à trouver depuis quelques temps que mes oeuvres ont été étrangement surfaites... Je peux bien te dire une chose que je ne dirais à personne : les deux dernières ont été écrites, la *Bride* en quatre jours et le *Corsair* en dix. C'est une confession que je considère comme fort humiliante, car elle démontre mon manque de jugement et celui du public, moi en publiant et lui en disant des choses qui n'ont pas l'étoffe nécessaire pour mériter une admiration durable<sup>36</sup>.

Selon Robert Escarpit, Lord Byron aurait encouragé le mythe du héros byronien et aurait forgé sa propre légende dans le but de mieux mystifier le public et de s'en faire connaître, mais aussi dans l'espoir de fustiger cette société qui avait refusé ses travers. Cependant, il convient de nuancer les propos du critique Escarpit. Il est probable que Byron jouait le jeu du héros romantique mais sa comédie avait peut-être ses limites. Il est fort possible que le poète sulfureux détenait en lui quelques idéaux romantiques.

---

36 Robert ESCARPIT, *Lord Byron. Un tempérament littéraire*, Paris, « Le Cercle du Livre », 1957, p. 347.

## c) Le jeune Honoré de Balzac : un écrivain hésitant

### c.1. Genèse du *Vicaire des Ardennes*

En 1822, Balzac avait l'intention de rédiger le roman avec sa sœur Laure et l'ingénieur Surville. Cette collaboration n'a rien d'étonnant car sa sœur avait les mêmes ambitions littéraires à cette époque. Toutefois, l'œuvre ne sera que le fruit de la plume de Honoré.

Les inspirations sont nombreuses mais certaines sont plus manifestes que d'autres. Par exemple, tout lecteur aura reconnu dans l'enfance de Joseph et de Mélanie sur leur île paradisiaque l'enfance des deux enfants dans *Paul et Virginie* de Bernadin de Saint-Pierre. On sent également l'influence rousseauiste à travers les thèmes abordés, notamment à propos des questions familiales et de la nature humaine.

Ce roman abonde en allusions autobiographiques. Dans quelques scènes, Joseph ressemble à son auteur :

ses cheveux noirs, coupés par devant et tombant en grosses boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure un air inspiré, qu'augmentait encore la vivacité d'un œil noir, pénétrant et rempli d'une sombre énergie<sup>37</sup>.

Balzac se regarde dans un miroir. De plus, Joseph n'a jamais connu sa mère, Madame de Rosann. Il lui reproche cet abandon :

Comment une mère a-t-elle pu abandonner son fils aîné ? Comment a-t-elle pu le reléguer dans un village loin d'elle et le confier aux soins d'une étrangère<sup>38</sup> ?

A travers la voix de Joseph, le jeune écrivain paraît s'adresser à sa propre mère qui l'a laissé chez une nourrice avec sa sœur pendant un certain nombre d'années.

---

<sup>37</sup> *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. I, tome premier, p. 163.

<sup>38</sup> *Ibid.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 215.

## c.2. Genèse d'*Annette et le criminel*

Assigner une date de composition à ce roman n'est pas aisé. On sait que le manuscrit du roman est cédé le 16 décembre 1823 à l'éditeur Buisson<sup>39</sup>. Mais l'idée de raconter les aventures d'un criminel remonte bien avant 1823 car une note à la fin du *Vicaire des Ardennes* indique l'envie de l'auteur de donner une suite à son livre :

Au moment où je termine cette relation, des amis m'ont procuré des documents qui me permettront de donner une suite à cette histoire. [...] je livrerai au public la suite du *Vicaire*. Elle paraîtra au commencement de décembre prochain ; et ce nouveau roman aura pour titre : *Le Criminel*, 3 vol. in – 12<sup>40</sup>

Le jeune écrivain a emprunté à différents auteurs, comme de coutume. Pour la peinture de la famille d'Annette et la description du château de Durantal, il a probablement été inspiré par la famille des Morvkays de Saint-Ronan et du château dans les *Eaux de Saint-Ronan* de Walter Scott. Il a aussi subi l'influence des romans gothiques anglais à la mode comme *Le Moine* de Lewis. *Jean Sbogor* de Nodier semble également être une source probable : l'épisode dans lequel Sbogor se trouve dans une voiture avec la femme qu'il aime, Antonia, et est contraint de révéler son identité de criminel à la suite d'une attaque de sa propre troupe contre la voiture est à mettre en parallèle avec l'attaque de l'ancien équipage d'Argow contre la calèche transportant Annette et Argow. On peut aussi penser à l'histoire romanesque mais pourtant bien réelle du bagnard Vidocq car dans les mémoires de ce singulier individu est faite mention une femme fidèle et dévouée au forçat

---

39 Honoré de BALZAC, *Correspondance, Tome I, 1809-1835*, édition établie, présentée et annotée par Roger Pierrot et Hervé Yon, Paris, Gallimard, 2006, p. 229 : « Mr H. Balzac [sic] vend et cède par ces présentes au S[ieu]r Buisson qui l'accepte la propriété de la première édition d'un roman de sa composition ayant pour titre *Annette et le Criminel* faisant suite au *Vicaire des Ardennes*, roman de Mr Balzac [sic], le roman a été saisi et anéanti. »

40 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, p. 417.

qui s'appelait Annette. Annette pourrait être aussi la réminiscence d'Immalie (Isidora) du *Melmoth ou l'Homme errant* de Maturin car elles sont toutes deux prêtes à suivre un proscrit « dans l'exil et dans la solitude<sup>41</sup>. »

Mais la source principale de Balzac reste *The Pirate* de Walter Scott, en témoigne l'emprunt du nom Gow, le pirate historique dont s'est inspiré l'écrivain écossais dans le patronyme du pirate balzacien, Argow. La description de Minna, l'amante du pirate dans le roman scottien ressemble à celle d'Annette : elles partagent la même élévation d'esprit et la même mélancolie.

### c.3. Les deux romans, entre un romantisme inavoué et un réalisme en devenir

Aujourd'hui, Balzac est rangé parmi les grands auteurs du mouvement réaliste. L'existence de romans comme *Le Vicaire des Ardennes* et *Annette et le criminel* pose toutefois la question d'une certaine présence romantique dans l'œuvre balzacienne. C'est en imitant des écrivains du préromantisme comme Lord Byron ou Walter Scott que le jeune écrivain réinvestit certains thèmes propres au mouvement romantique, notamment la correspondance entre les sentiments et le paysage (à travers la figure de Joseph) ou bien le sentiment de la nature<sup>42</sup> en lien avec la religion. On sent un certain romantisme dans la relation d'Annette et d'Argow, de Joseph et de Mélanie. Les deux romans s'inscrivent parfaitement dans la veine des romans sentimentaux. Abordant la transgression, l'inceste, l'adultère ou le crime, ils forment avec *Wann-Chlore* la trilogie passionnelle balzacienne.

41 LACASSIN Francis, *Romans terrifiants*, Paris, Robert Laffont, p. 815-816.

42 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. XIX, tome deuxième, p. 263 : Madame de Rosann à Joseph, « Il y a [...] dans la nature, des choses qui ne peuvent qu'être *senties* : par exemple, la sensation qui s'élève en nous à l'aspect de la nuit étoilée, ou en entrant dans une sombre forêt, ou en écoutant le bruissement des vagues de la mer, ne peut être exprimée ; l'âme frappée rend un son indistinct, pour lequel il n'y a point de paroles. »

Dans ses romans de jeunesse, le jeune Balzac opère toutefois une distance satirique avec le romantisme. La préface du *Vicaire des Ardennes* illustre bien cet esprit parodique. Le bachelier en lettres, Horace de Saint-Aubin (autrement dit Honoré de Balzac), rencontre dans le cimetière du Père-Lachaise un jeune homme dans un état de profond abattement rédigeant un manuscrit. L'auteur l'observe et croit reconnaître un héros romanesque et romantique. Il s'attendait néanmoins à d'autres topoï romantiques :

Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'il ne poussa point de soupirs, ne versa point de larmes, ne se rongea point les ongles<sup>43</sup>.

La satire culmine quand Horace essaie de compatir à la douleur du jeune homme en usant « du grand style employé depuis dix ans par les hommes dont la France s'honore<sup>44</sup> », c'est-à-dire le style emphatique romantique. On retrouve la même distanciation dans la préface d'*Annette et le Criminel* dans laquelle l'auteur parle de ses « œuvres demi-romantiques : car un honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles<sup>45</sup>. »

Certains proches de l'écrivain lui reprochent le caractère commercial trop prononcé de ses premières œuvres. Le 4 avril 1825, Laure émet des réserves à l'égard de son frère qu'elle qualifie d'entrepreneur. Deux amis de Balzac, Jean Thomassy et un certain Alfred émettent des réserves quant à la qualité littéraire de ses œuvres. Alfred en 1823, à la publication du *Vicaire des Ardennes*, lui écrit :

J'aime beaucoup votre imagination et la flexibilité de votre style, mais je désirerais que vous plantiez là les Gausses, les proverbes et les Margotons, et qu'une véritable production s'échappât de votre plume<sup>46</sup>.

Et Thomassy en 1824 :

Il faut renoncer à ce genre de travaux ; il peut servir de délassement, mais ne doit pas

---

43 *Le Vicaire des Ardennes*, op. cit., Préface, p. 148.

44 *Ibid.*, p. 149.

45 *Annette et le Criminel*, op. cit., Préface, p. 444.

46 BALZAC, *Correspondance*, op. cit., tome I, Lettre d'Alfred \*\*\* à Balzac, 1823, p. 231.

faire l'occupation entière d'un jeune homme qui donne de si belles espérances<sup>47</sup>.

Le jeune Honoré de Balzac cherche à se différencier de ses prédécesseurs : il choisit donc de se moquer du mouvement romantique. Il semble néanmoins être un des continuateurs du roman historique. Mais la volonté d'inscrire ses romans dans le présent et dans un certain réalisme s'explique par ce qu'en dit Lukács :

Le seul roman possible dans le passé, Walter Scott l'a épuisé. C'est la lutte du serf ou de la bourgeoisie contre la noblesse, de la noblesse contre le clergé, de la noblesse et du clergé contre la royauté. [...] Aujourd'hui l'égalité a produit en France des nuances infinies. Jadis la caste donnait à chacun une physionomie qui dominait l'individu ; aujourd'hui l'individu ne tient sa physionomie que de lui-même<sup>48</sup>.

Le roman historique de Balzac revient à la description de la société contemporaine. Cette conception est déjà en œuvre dans ses deux romans de jeunesse. Pierre Barbéris parle d'*Annette et le criminel* comme l'un des romans de jeunesse les plus balzaciens, notamment grâce aux scènes inaugurales du roman décrivant la vie de la famille Gérard et le renvoi du père<sup>49</sup>.

Ainsi le jeune Balzac semble hésiter entre l'influence romantique et un certain réalisme. Gustave Lanson résume cette tendance en ces termes :

Ainsi, par ses impuissances et par sa puissance, Balzac opérait dans le roman la séparation du romantisme et du réalisme. Il reste cependant dans son œuvre quelque chose d'énorme, une surabondance et une outrance qui en trahissent l'origine romantique<sup>50</sup>

## 2) Une histoire de pirates sans aventures ?

Nous avons parlé d'une promesse d'aventures décevante. Mais qu'entend-on

---

47 *Ibid.*, Lettre de Jean Thomassy à Balzac, 7 janvier 1824, p. 242.

48 LUKACS, *Le Roman historique, op. cit.*, p. 68.

49 Pierre BARBERIS, *Balzac et le mal du siècle, Tome I : 1799 – 1829*, Paris, Gallimard, 1970, p. 606.

50 Gustave LANSON, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1894, p. 985.

réellement par aventure ? Le terme trouve son origine dans le mot issu du latin vulgaire *adventura*, signifiant littéralement « ce qui doit arriver ». Du verbe modalisateur « devoir » se dégagent alors les sèmes de destin et de fatalité : l'aventure est un événement qui est obligé de se produire. C'est d'ailleurs les premiers sens que l'on donne au terme au onzième siècle : « ce qui doit arriver à quelqu'un, sort, destinée ». Curieusement, le changement sémantique se produit à la fin de ce siècle car il privilégie davantage le sens de « ce qui arrive inopinément à quelqu'un, ce qui advient par hasard, par accident. » Le sème de hasard se retrouve encore aujourd'hui spécifiquement dans la location adverbiale « par aventure »<sup>51</sup>. Désormais, les aventures signifient plutôt « ce qui advient dans le temps, généralement à un individu ou à un groupe d'individus, d'une manière plus ou moins imprévue ou normalement imprévisible<sup>52</sup>. » Dans *Le Littré*, cependant, « aventure » a pour premier sens : « ce qui advient par cas fortuit » mais garde pour second sens « sort ». Le dictionnaire propose pour troisième sens : « entreprise, action hasardeuse ». Le mot aventure porte ainsi en lui une tension entre le hasard et le destin, et c'est d'ailleurs ce que font apparaître les œuvres du corpus.

a) Les romans de jeunesse de Balzac : des romans d'aventures ?

*Le Vicaire des Ardennes* et *Annette et le criminel* sont-ils des romans d'aventures ?

Si on s'attache à la définition de Jean-Yves Tadié, on ne peut échapper à l'aventure car elle « est l'essence de la fiction<sup>53</sup>. » Mais ce n'est pas parce qu'elle est nécessaire à toute œuvre

---

51 TLFi : *Trésor de la langue Française informatisé*, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF – CNRS et Université de Lorraine.

52 *Ibid.*

53 Jean-Yves TADIE, *Le Roman d'aventures*, Paris, PUF Ecriture, 1982, p. 5.

fictive qu'elle n'engendre que des œuvres romanesques : « un roman d'aventures n'est pas seulement un roman où il y a des aventures ; c'est un récit dont l'objectif premier est de raconter des aventures, et qui ne peut exister sans elles<sup>54</sup>. » Dans ce sous-genre romanesque, l'aventure doit figurer au premier plan, ce qui rend difficile l'appartenance des deux œuvres de Balzac à cette tradition. Elles préfèrent mettre en avant la passion amoureuse et s'inscrivent davantage dans la veine des intrigues sentimentales. Pourtant, le paradigme de l'aventure est bien repérable. Au chapitre huit du tome deuxième, le narrateur emploie les adjectifs « extraordinaire » et « romanesque » pour qualifier l'enlèvement d'Annette par l'ancien équipage d'Argow<sup>55</sup>. Le terme « romanesque » est polysémique mais ici il signifierait plutôt : « qui évoque le roman par ses aventures extraordinaires, ses péripéties nombreuses, ses rebondissements imprévus, sa destinée exceptionnelle » pour reprendre la définition donnée par *Le Trésor de la langue française*. Les brigands de grand chemin qui arrêtent le fiacre au chapitre quatre du tome premier, voilà un motif romanesque propre au roman d'aventures. Les hommes ne sont autres que les anciens matelots d'Argow et on voit encore qu'ils perturbent leur ancien capitaine et ses nouvelles résolutions de vie. Horace de Saint-Aubin insiste bien sur les effets des récents événements sur la pauvre Annette et montre qu'elle est poussée malgré elle dans des « aventures véritablement romanesques<sup>56</sup> ». Lorsque au chapitre vingt-six du tome quatrième, Annette, Jeanneton, Milo, Argow et Vernyct s'enfuient, ils prennent le « premier chemin de traverse qui se présent[e]<sup>57</sup> ». Ce choix significatif montre que l'ancien pirate va être contraint de reprendre le chemin d'une vie aventureuse pour vivre : lui qui désirait y renoncer ne peut

---

54 *Ibid.*

55 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 504.

56 *Ibid.* chap. X, p. 522.

57 *Ibid.* chap. XXVI, p. 648.

plus y échapper. Ce premier chemin venu est à rapprocher de l'errance, du hasard de l'aventure : aucun des protagonistes ne sait ce qui l'attend en suivant cette route. L'aventure s'impose vraiment aux protagonistes comme lors du mariage de ce couple singulier au chapitre quinze du tome premier. Le postillon est « contraint de s'arrêter car il n'e[st] pas possible d'aller plus loin. La voiture de M. de Durantal risque de se casser<sup>58</sup> ». Ici se produit un cas fortuit, un imprévu qui peut être approché d'une aventure. Le pirate lui-même incarne cette aventure qu'il ne veut plus mener et dont il ne parvient pas à se dégager. Balzac le sous-entend lors de la première rencontre entre Annette et les deux forbans, Argow et Vernyct. Ce passage symbolise également l'intrusion de l'aventure dans la vie banale et simple de la jeune femme pure. Après la confrontation aux brigands, les voyageurs imaginent que les deux étrangers ont un lien plus ou moins éloigné avec eux. L'auteur écrit alors : « Jamais aventure ne renferma plus d'aliments pour la curiosité<sup>59</sup>. »

#### b) Traces du roman d'aventures dans *The Pirate* et les deux romans de Balzac

Les œuvres du corpus racontent des aventures, des péripéties pour tenir en haleine, ne serait-ce qu'un peu, les lecteurs : il faut bien leur donner des raisons de continuer leur lecture. C'est ainsi que Balzac enchaîne les coïncidences, les incidents et les révélations. Dans *Le Vicaire des Ardennes*, le départ forcé de Joseph et de Mélanie de leur île paradisiaque est le début d'une grande aventure : la mutinerie à bord du vaisseau de leur père, leur séparation puis l'enlèvement de Mélanie. Dans chaque épisode, Argow semble incarner l'aventure elle-même car il est la cause de chaque malheur des deux protagonistes.

---

<sup>58</sup> *Ibid.* chap. XV, p. 562.

<sup>59</sup> *Ibid.* chap. IV, p. 474.

Dans *Annette et le criminel*, l'accident de calèche de Vernyct et d'Argow fait entrer Annette dans une vie d'aventures : elle sera bientôt enlevée par l'ancien équipage d'Argow. Elle prendra aussi la fuite avec son mari à travers les bois de Valence.

Dans *The Pirate*, l'écrivain écossais ménage une atmosphère propice à l'aventure dans ces îles bien mystérieuses et folkloriques et entraîne son protagoniste Mordaunt puis Cleveland dans des péripéties. Il faut rappeler que Walter Scott avait un don pour raconter des aventures :

On n'avait qu'à me montrer un vieux château, un champ de bataille ; j'étais tout de suite chez moi, je le remplissais de ses combattants avec leur costume propre, j'entraînais mes auditeurs par l'enthousiasme de mes descriptions<sup>60</sup>.

Ainsi le lecteur suit les péripéties de Mordaunt : la tempête l'amenant à la demeure de Yellowley et de sa sœur, le sauvetage de Cleveland, la querelle avec le capitaine pirate. Dans la seconde partie du récit, il suit Cleveland : son exil forcé sur le vaisseau pirate, son emprisonnement puis sa fuite avortée.

Autre signe que les œuvres appartiennent au genre du roman d'aventures : l'identification au héros. Le critique Jean-Yves Tadié insiste sur l'importance de la relation protagoniste-lecteur : il faut qu'il y ait un appel à l'identification de la part du lectorat. Elle est bien présente dans l'œuvre de Scott : Mordaunt est le héros auquel le lecteur peut s'identifier. Joseph dans *Le Vicaire des Ardennes* et Annette ou Argow dans *Annette et le criminel* susciteront peut-être moins un écho chez le lecteur.

Il faut toutefois ajouter que les romans de Scott et de Balzac dépassent la simple qualification de roman d'aventures. Jean-Yves Tadié le concède lui-même dans ces lignes :

Roman romanesque, romantique, roman d'amour aussi, ce genre englobe et dépasse le roman d'aventures : les œuvres de Walter Scott [...] relèvent de la première catégorie, non de la seconde<sup>61</sup>.

60 John Gibson LOCKHART, *Life of Sir Walter Scott*, traduit par Taine, Edimbourg, 1837–1838, I, 29.

61 TADIÉ, *Le Roman d'aventures*, op. cit., p.13.

c) L'œuvre poétique serait-elle l'œuvre la plus romanesque ?

Il serait tentant d'envisager l'œuvre poétique de Byron comme l'œuvre la plus aventureuse du corpus. Elle se déroule en effet pendant la vie aventureuse du pirate protagoniste contrairement aux autres œuvres du corpus (*Le Vicaire des Ardennes* l'aborde très brièvement). Le recueil poétique *The Corsair* est composé de trois chants narratifs dans lesquels est racontée la dernière aventure du pirate Conrad. Dès le premier chant, le chant de l'île des pirates nous rappelle que :

That for itself can woo the approaching fight,  
And turn what some deem danger to delight ;  
That seeks what cravens shun with more than zeal,  
And where the feebler faint – can only feel -<sup>62</sup> ;

Les pirates courent vers le péril avec une certaine hâte, comme s'ils l'appréciaient. Ils recherchent le danger alors que le lâche veut le fuir. Leur chant fait même l'éloge de l'aventure et montre leur goût pour cette dernière : au vers cinquante-huit, ils font le vœux d'un prochain abordage : « And marvel where they next shall seize a spoil<sup>63</sup> ». D'emblée, ils sont considérés comme des êtres recherchant l'aventure. Ils incarnent l'aventure car ils mènent une vie « abrupte et sauvage » comme l'écrit Byron au vers sept (« ours the wild life in tumult still to range »). Conrad est lui-même une incarnation de l'aventure : il suffit de parcourir son portrait et de découvrir son front basané, bruni par le soleil pour en être convaincu. Le chant poétique relate des péripéties diverses : l'assaut des pirates à Coron

---

62 *The Corsair*; *op. cit.*, chant I, I, v. 17 – 20 : « qui pour la lutte elle-même, souhaite l'approche de la lutte et fait ses délices de ce que d'autres appellent le danger ? recherche avec ardeur ce que le lâche fuit avec crainte et peut seul, là où le faible tombe en défaillance, sentir. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 2.)

63 *Ibid.*, chant I, II, v. 58, « [et les pirates] se demandent vers quelle rive ennemie ils iront la nuit suivante... » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 5.)

chez le pacha, la capture de Conrad, sa libération et sa fuite. Les pirates s'illustrent dans des combats et des expéditions maritimes.

Dans les œuvres de Scott et de Balzac, la vie passée des pirates est racontée et progressivement une envie de changement se fait sentir. Aussi ne respectent-elles pas entièrement les règles du roman d'aventures. De plus, elles vont à l'encontre du schéma stéréotypé romanesque qui demande notamment un dénouement heureux : Argow et Cleveland finiront par mourir. Dans l'édition française de *The Pirate* de 1855, traduite par La Bedollière, les notes rappellent que le roman a été l'objet de quelques critiques, reprochant le manque d'action en mer ou encore le manque de relief du personnage Cleveland. Une anecdote renvoyant à James Fenimore Cooper, le romancier marin célèbre pour ses romans d'aventures, appuie l'hypothèse selon laquelle l'écrivain écossais ne possédait aucune science maritime :

On raconte, au sujet de ce dernier livre, une petite anecdote qu'il est intéressant de rappeler. Walter Scott venait de publier le *Pirate*. Un ami de Cooper causait avec lui de cet ouvrage, et en prenait acte pour exalter la science universelle de Walter Scott, même en fait de marine. Cooper partit d'un immense éclat de rire, et déclara qu'en fait de marine Walter Scott n'en savait pas le premier mot. « Je vous le prouverai, dit-il à son ami, en écrivant un roman maritime qui intéressera autant les hommes de terre qu'il paraîtra vrai aux marins<sup>64</sup>. »

On peut donc penser que Walter Scott, conscient de son ignorance en la matière, a préféré installer son aventure à terre et ne pas risquer une aventure en mer pour laquelle il aurait dû se documenter et respecter un argot marin.

Walter Scott et le jeune Balzac ont préféré mettre en avant une aventure intérieure et plus moderne. Ils ont bouleversé l'horizon d'attente propre à l'histoire de pirates en opérant un déplacement de l'aventure traditionnelle vers l'aventure psychologique, plus

---

64 Jules JANIN, *Almanach de la littérature, du théâtre et des beaux-arts*, Rubrique Nécrologie, Paris, Pagnerre, 1853, p. 87.

inattendue.

Dans la nouvelle de George Sand, *L'Uscoque*, l'aventure au sens traditionnel semble beaucoup plus présente. La romancière n'hésite pas à raconter une scène d'abordage entre des pirates et Ezzelino, la figure héroïque de la nouvelle :

Tout à coup, des rochers qui forment le promontoire nord-ouest de cette île, s'élança à sa rencontre une embarcation chargée d'hommes. Ezzelino vit du premier coup d'oeil qu'il avait affaire à des pirates missolonghis. [...] Le combat fut terrible et longtemps égal. Ezzelino, qui ne cessait d'encourager et de diriger ses matelots, remarqua que le chef ennemi, au contraire, nonchalamment assis à la poupe de son navire, ne prenait aucune part à l'action, et semblait considérer ce qui se passait comme un spectacle qui lui aurait été tout à fait étranger. [...] Voyant ses pirates en retraite, il se leva brusquement de son banc, empoigna une hache d'abordage, et s'élança contre les Vénitiens en poussant un cri terrible. Ceux-ci à son aspect s'arrêtèrent incertains : Ezzelino seul osa marcher à lui. Ce fut sur un des ponts volants qui unissaient les deux navires que les deux chefs se rencontrèrent. Ezzelino allongea de toute sa force un coup d'épée au Missolonghi qui s'avancait découvert ; mais celui-ci para le coup avec le manche de sa hache, et menaçait déjà du tranchant la tête du comte, lorsque Ezzelino, qui de l'autre main tenait un pistolet, lui fracassa la main droite. Le pirate s'arrêta un instant, jeta un regard de rage sur son arme qui lui échappait, éleva en l'air sa main sanglante en signe de défi, et se retira au milieu des siens. Ceux-ci, voyant leur chef blessé et l'ennemi encore prêt à les bien recevoir, enlevèrent rapidement les ponts d'abordage, coupèrent les amarres, et s'éloignèrent presque aussi vite qu'ils étaient venus. En moins d'un quart d'heure ils eurent disparu derrière les rochers d'où ils étaient sortis<sup>65</sup>.

Cet extrait souligne bien la différence entre les œuvres de Scott ou de Balzac et la nouvelle de George Sand qui aborde franchement la vie aventureuse d'Orio le pirate et de son rival Ezzelino. Orio ne compte pas renoncer à la piraterie et à sa vie de criminel, du moins pas dans le but de se repentir. Cependant, notre corpus propose des figures plus contrastées et moins monolithiques que celle d'Orio qui reste un pirate vicieux et quelque peu stéréotypé. La complexité psychologique du personnage vient compenser le manque d'aventures traditionnelles, il s'agit d'un vrai parti-pris des auteurs. L'intérêt est donc déplacé vers la figure du pirate en tant qu'être marginal.

---

65 George SAND, *L'Uscoque* dans *Oeuvres illustrées de George Sand*, Paris, J. Hetzel, 1854, p. 159.





**Deuxième partie :**

**Vers une aventure intérieure et psychologique**



(dessin de Cleveland par Morgan Pelé)

## I - Portraits de pirates en marge

Dans son *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Pierre Larousse s'essaie à une définition de la piraterie et souligne l'idéalisation de ce métier illégal, une poétisation en décalage avec la réalité :

Les poètes ont fort mal à propos idéalisé ces brigands, véritables fléaux de la mer et du commerce maritime, que tous les codes ont poursuivi des pénalités les plus sévères. Leur existence aventureuse, en dehors des lois sociales, a quelque chose de séduisant, comme celles des bandits napolitains et espagnols ou des outlaws, et il n'est personne qui, un moment du moins, ne se soit promené, en imagination, sur la crête des vagues, à la recherche d'une proie fantastique, en compagnie du *Lara* de Lord Byron, du *Corsaire rouge* de Cooper ou du *Pirate* de Walter Scott. Ces peintures où domine l'amour du sang et de l'or, où des scènes de meurtre et de pillage alternent avec des scènes de débauche, sont cependant plus propres à dégrader qu'à élever l'imagination. Vus de près et dépouillés de l'auréole poétique, les pirates ne sont que des hideux et grossiers pillards<sup>66</sup>.

N'est nullement niée la fascination à la mode pour ces « outlaws » et confesse, tant il est naturel qu'un lecteur puisse éprouver un certain désir d'évasion et d'aventures. Néanmoins, les pirates romanesques ne sont pas les pirates réels. La réflexion de Jack Bunce, le lieutenant du capitaine Cleveland, dans *The Pirate* est significative :

« my Captain must have a little of the gentleman about him, howsoever<sup>67</sup>. »

Ces paroles auréolent le pirate d'une dimension chevaleresque, le dotent de qualités et de vertus inattendues, à l'encontre de la réalité historique. Cette idéalisation tend à renforcer la marginalité du personnage, lequel se retrouve inadapté à sa propre communauté, celle des écumeurs des mers.

---

66 Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique ...*, Paris, 1874, tome douzième, p. 1062.

67 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 438, « Non, non, il faut que mon capitaine ait quelque chose en lui qui sente le gentilhomme ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 428.)

## 1) Les pirates : des héros traditionnels ?

Avant d'envisager l'appartenance héroïque de ces trois figures de hors-la-loi que sont Conrad, Cleveland et Argow, rappelons les définitions du terme « héros » dans des dictionnaires de l'époque. Dans sa définition, *Le Littré* insiste sur la qualité guerrière du héros : « ceux qui se distinguent par une valeur extraordinaire ou des succès éclatants à la guerre » et sur la présence de vertus d'exception : « tout homme qui se distingue par la force du caractère, la grandeur d'âme, une haute vertu. » En résumé, le héros classique excelle dans l'art de la guerre, fait preuve d'un courage sans bornes et se distingue du commun des mortels par ses qualités morales. Cette définition de l'héroïsme a subsisté jusqu'au siècle des Lumières. La parution de *l'Encyclopédie* puis les bouleversements politiques et sociaux, notamment la Révolution française, ont changé la vision du héros romanesque. Pourtant, Cleveland, Argow et Conrad semblent détenir des caractéristiques propres aux héros traditionnels : l'élégance, une certaine morale, un respect de la courtoisie médiévale, une ascendance innée sur leurs camarades et des qualités militaires certaines.

### a) Le pirate : un gentilhomme marginal ?

Les capitaines pirates ont tendance à se distinguer de leurs pairs et à présenter des traits d'honnête homme. La conception singulière de Jack Bunce, à savoir de désirer que celui qui commande un vaisseau pirate soit un vrai gentilhomme, permet de mettre en avant Cleveland. Le jeune homme semble posséder toutes les qualités requises pour

remplir ce poste<sup>68</sup>. Le personnage est d'ailleurs perçu par la plupart des habitants des îles comme un homme du monde, non comme un écumeur des mers. La surprise de Yellowley est justifiée lorsqu'il aperçoit le jeune homme au milieu de cet équipage d'individus grossiers et portant un véritable attirail militaire :

« And I wish you would tell me, instead, [...] what for all these ill-looking men, that are armed like so many Highlandmen [...] ? [...] And, now I look at you yourself, Captain, I think you have more of these foolish pistols about you than should suffice an honest man in quiet times<sup>69</sup> ? »

A plusieurs reprises dans le roman, Cleveland est décrit comme possédant un physique avantageux. Le marin adopte une démarche et un raffinement distingués, contraire aux mœurs des marins. Il a l'apparence d'un gentilhomme du XVIIIe siècle :

His dress [...] seemed a sort of uniform, richly laced, and exhibiting no small quantity of embroidery : a hat with a plume, and a small sword very handsomely mounted, then the constant companion of every one who assumed the rank of a gentleman, showed his pretensions to that character<sup>70</sup>.

De même, Argow, peinant pourtant à dissimuler ses origines populaires et ses manières brusques, se comporte en parfait galant homme avec sa femme Annette. Tandis que la jeune épouse hésite à franchir la cour boueuse et à « y mettre son joli petit pied enchâssé merveilleusement dans un soulier de satin noir qui brillait comme une escarboucle ; Argow la saisit avec avidité dans ses bras, et, saluant la compagnie, il l'emporta comme s'il eût

---

68 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 475, « He that is to command gentlemen, should be a gentleman himself, I think ; and I give my vote for Captain Cleveland, as spirited and as gentleman-like a man as ever daffed the world aside, and bid it pass ! » : « Pour commander à des gentilshommes il faut être un gentilhomme soi-même ! Moi je donne ma voix au capitaine Cleveland, le plus vaillant et le plus brave gentilhomme que la terre ait porté. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 467.)

69 *Ibid.*, chap. XV, seconde partie, p. 490, « dites-moi plutôt, je vous prie capitaine, [...] qui sont ces individus de mauvaise mine, armés jusqu'aux dents comme de véritables montagnards [...] ? [...] Mais maintenant que je vous regarde, capitaine, je me demande pourquoi diable vous portez tous ces pistolets sur vous ? Vous en avez plus qu'il ne convient à un honnête homme en temps de paix. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 482-483.)

70 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 436, « Son costume [...] ressemblait à un uniforme d'officier ; il était de drap fin, richement brodé et galonné. Ce costume se complétait par un tricorne à plumes et l'épée courte à pommeau ciselé qui, à cette époque, était la compagne fidèle de quiconque avait des droits ou des prétentions au titre de gentilhomme. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 425.)

tenu une fleur qu'il craignît de briser<sup>71</sup>... » De plus, ces forbans semblent être des gentlemen cultivés. Cleveland dispose en effet d'une culture classique grâce à son père, Basile Vaughan, lui-même pirate et possédant une large culture :

« and his acquaintance with the English language, and even with English literature, together with the pains which he took, in better days, to teach me both, plainly spoke him to be an Englishman<sup>72</sup>. »

Il surprend même Triptolème en lui répondant en latin<sup>73</sup>.

En hommes galants, Conrad, Cleveland et Argow subissent l'influence des codes de la chevalerie d'antan. Dans *The Corsair*, Conrad et ses compagnons incendient la cité où siège Seyd. Mais quand le guerrier entend les cris des femmes du harem de son adversaire, sa soif de combat s'interrompt<sup>74</sup>. Le discours que Conrad tient à ses hommes à cette occasion est révélateur d'un code d'honneur en accord avec celui d'un chevalier romanesque :

« Oh ! Burst the Haram – wrong not on your lives  
 One female form – remember – we have wives.  
 On them such outrage Vengeance will repay ;  
 Man is our foe, and such 'tis ours to slay :  
 But still we spared – must spare the weaker prey.  
 Oh ! I forgot – but Heaven will not forgive  
 If at my word the helpless cease to live ;  
 Follow who will – I go – we yet have time  
 Our souls to lighten of at least a crime<sup>75</sup>. »

71 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XVI, tome troisième, p. 570.

72 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. II, seconde partie, p. 330, « sa connaissance de la langue et même de la littérature anglaise, les soins qu'il a pris en des temps meilleurs pour réapprendre l'une et l'autre, tout cela prouve [...] qu'il était anglais. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 306.)

73 *Ibid.*, chap. XVIII, première partie, p. 251, à cette occasion, il s'exclame au moyen d'une métaphore ironique : « I have travelled books as well as seas in my day » mais nuance en filant la métaphore : « but my last voyages have been of a sort to make me forget my early cruizes through classic knowledge. » : « J'ai voyagé autrefois à travers les livres [...] ; mais mes derniers voyages sur mer m'ont un peu fait oublier ma science. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 306.)

74 *The Corsair*, *op. cit.*, chant II, V, v. 303 – 306 : « A stern delight was fix'd in Conrad's eye / But sudden sunk – for on his ear the cry / Of women struck ; and like a deadly knell / Knock'd at that heart unmoved by battle's yell. » : « Une joie féroce anime les yeux de Conrad ; mais elle s'éteint aussitôt, car des cris de femmes ont frappé son oreille, et, comme un glas funèbre, sont retombés sur son cœur, que n'ont pu émouvoir les hurlements de la bataille. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 55.)

75 *Ibid.*, v. 807 – 815, « « Oh qu'on pénètre dans le harem, — qu'on respecte les femmes, vous en répondez sur vos têtes, — souvenez-vous-en au nom de vos épouses, le moindre outrage serait puni de mort.

Sauvent-ils les femmes par pur héroïsme et de manière désintéressée ? Ou redoutent-ils une punition divine qui leur fermerait les portes du Ciel ? Cleveland se livre aussi à des sauvetages. Pourtant, il semble le réaliser sans calcul. Néanmoins, en racontant sa compassion des innocents, le capitaine cherche aussi à se disculper auprès de celle qui l'aime, Minna. Il prétend que sa charité lui a valu d'être destitué de son statut de capitaine et d'être abandonné sur une île déserte :

« I had much ado to prevent my comrades from avenging upon the crews of those baubling shallows the disappointment which they had occasioned to us. [...] while I endeavoured to save the inhabitants from the fury of my followers, the muleteers, with their precious cargo, escaped into the neighbouring woods. This filled up the measure of my unpopularity. My people, who had been long discontented, became openly mutinous<sup>76</sup>. »

Ses dires se vérifient à la fin du roman car son comportement héroïque lui permettra d'être exempté de la peine capitale<sup>77</sup>. Cette nouvelle achève de réhabiliter le marin dans le cœur de Minna.

Dans *The Corsair*, Conrad possède un certain code moral, hérité des codes de la chevalerie. Il ne se considère pas comme un assassin, ce qui peut paraître paradoxal étant donné son métier. Il préfère battre son adversaire en duel, il ne pourrait supporter de l'assassiner dans son sommeil :

---

L'homme est notre ennemi, le tuer est notre droit, mais nous avons toujours épargné et nous épargnerons toujours le sexe le plus faible! Oh ! Je l'avais oublié, mais le ciel ne me pardonnerait pas, si, par mes ordres, ces êtres privés d'appui cessaient de vivre, me suive qui voudra. — Je pars, il en est temps encore d'alléger nos âmes d'un crime de moins. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 55-56.)

76 *The Pirate, op. cit.*, chap. II, seconde partie, p. 333 – 334, « et le plus souvent j'éprouvais les plus grandes difficultés à empêcher mes compagnons de se venger de leur désappointement sur les malheureux équipages [...] pendant que je m'efforçais de préserver les habitants de la fureur de mes hommes, les muletiers et leur précieuse cargaison parvinrent à s'échapper et se réfugièrent dans les bois voisins. Cette déconvenue dont j'étais en partie responsable mit le comble à mon impopularité; mes gens, qui depuis longtemps étaient sourdement mécontents, se révoltèrent ouvertement. » (traduction de Cérissy, 1889, p. 321.)

77 *Ibid.*, chap. XXII, seconde partie, p. 575, « Captain, be you Cleveland or Vaughan, I think that, as the Quempo hero, I can assure you a free pardon when you arrive in London. » : « Capitaine, que vous soyez Cleveland ou Vaughan, je pense qu'en tant que héros de Quempo, je puis vous assurer la grâce lorsque vous arriverez à Londres. » (traduction personnelle.)

« Seyd is mine ennemy : had swept my band  
 From earth with ruthless but with open hand,  
 And therefore came I, in my bark of war,  
 To smite the smiter with the scimitar ;  
 Such is my weapon – not the secret knife -  
 Who spares a woman's seeks not slumber's life -  
 Thine saved I gladly, Lady, not for this -  
 Let me not deem that mercy shewn amiss<sup>78</sup>. »

Ces comportements de gentilhomme prouvent que ces pirates puisent bien dans les caractéristiques traditionnelles des figures héritées de l'héroïsme antique et médiéval. Ces traits chevaleresques viennent brouiller les pistes, donnent de l'épaisseur aux figures des pirates et rendent d'autant plus complexes les notions d'héroïsme et de marginalité.

#### b) Le pirate héroïque car guerrier ?

Il ne faut toutefois pas oublier que le terme « héros » met en avant les valeurs guerrières et le génie militaire. Ce trait, Cleveland, Argow et Conrad semblent aussi le détenir. Conrad est à plusieurs reprises qualifié de « guerrier ». Au signal de son équipage, dans le palais du pacha, Conrad déguisé en derviche se métamorphose en guerrier de façon spectaculaire au moyen de l'exagération épique :

Up rose the Dervise with that burst of light,  
 Nor less his change of form appall'd the sight:  
 Up rose that Dervise—not in saintly garb,  
 But like a warrior bounding from his barb,  
 Dash'd his high cap, and tore his robe away—  
 Shone his mail'd breast, and flash'd his sabre's ray!  
 His close but glittering casque, and sable plume,  
 More glittering eye, and black brow's sabler gloom,  
 Glared on the Moslems' eyes some Afrit Sprite,

78 *The Corsair*, *op. cit.*, chant III, VIII, v. 1527 – 1534, « Seyd est mon ennemi ; d'une main impitoyable, mais du moins à force ouverte, il voulait exterminer ma bande, et c'est pourquoi, sur mon navire de guerre, je vins détruire le destructeur ; le cimenterre, telle est mon arme, et non le perfide poignard. Qui respecte l'honneur d'une femme n'attaque pas une vie endormie. J'ai sauvé tes jours avec bonheur, Gulnare, et non dans un but criminel ; ne me laisse pas croire que ma générosité s'est trompée. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 107.)

Whose demon death-blow left no hope for fight.  
 The wild confusion, and the swarthy glow  
 Of flames on high, and torches from below;  
 The shriek of terror, and the mingling yell—  
 For swords began to clash, and shouts to swell—  
 Flung o'er that spot of earth the air of hell<sup>79</sup>!

Ce passage est révélateur de la tendance des auteurs à osciller entre la figure du héros classique et une figure plus moderne. Le paradigme sémantique de l'enfer est significatif : le pirate appartient plus aux limbes qu'au paradis. La figure du forban entre en décalage avec le héros classique, du paradis chrétien et digne des dieux. Conrad est, lui, qualifié de « sprite », ce qui signifie lutin ou djinn. Pour traduire ce terme, les traducteurs français ont choisi de garder le sème fantastique et folklorique. Le traducteur anonyme de l'édition de E. Dentu a traduit le terme par un « esprit infernal » et Regnault par un « vampire<sup>80</sup>. »

Les pirates se comportent tels les héros des textes homériques : ils sont vaillants au combat et sont prêts à se sacrifier pour l'honneur. La fièvre manifeste de Conrad lorsqu'il combat, cet appel du sang, pourraient faire écho à l'hybris, à la démesure de certains héros antiques en crise comme Achille. Le pirate que l'on qualifie de « guerrier » est même désespéré quand il est fait prisonnier parce qu'il désirait mourir sur le champ d'honneur :

His sole regret the life he still possest;  
 His wounds too slight, though taken with that will,  
 Which would have kissed the hand that then could kill.  
 Oh were there none, of all the many given,  
 To send his soul—he scarcely asked to heaven ?  
 Must he alone of all retain his breath,

---

79 *Ibid.*, chant II, IV, v. 747–761, « Le derviche s'est levé quand il a vu cette éclatante lumière, et le changement qui s'opère dans sa personne jette l'effroi parmi les spectateurs. Le derviche s'est levé, non revêtu d'un costume sacré, mais semblable à un guerrier s'élançant sur son coursier de bataille, il a rejeté son haut capuchon et laissé glisser sa robe. Sa cotte de mailles scintille et la lame de son sabre jette des éclairs ; son casque étroit, mais resplendissant, son noir panache, ses yeux étincelants et ses sourcils épais, qui assombrissent son visage, le font apparaître aux yeux des musulmans comme quelque esprit infernal auquel on ne peut espérer résister avec succès. La confusion, la fumée noire, les sombres reflets de l'incendie sur les hauteurs, des torches sur les murailles, les cris de terreur se mêlant au cliquetis des fers qui commencent à se croiser et aux clameurs qui s'élèvent, tout donne à ce coin de terre l'aspect de l'enfer. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 52–53.)

80 Traduction d'Amable Regnault, 1880, p. 29.

Who more than all had striv'n and struck for death?  
 He deeply felt—what mortal hearts must feel,  
 When thus revers'd on faithless fortune's wheel<sup>81</sup>

Sa punition semble divine. Banni des cieux, il ne peut mourir en vrai héros d'antan. Des preuves concrètes de courage héroïque se retrouvent dans les œuvres : dans *Annette et le Criminel*, Argow sauvera son épouse et son cousin d'un taureau en se plaçant entre la bête et eux ; dans *The Pirate*, Cleveland sauvera Mordaunt d'une noyade certaine et dans *The Corsair*, Conrad combat vaillamment Seyd et ses hommes. Il éprouvera du mal à accepter son funeste sort<sup>82</sup>. Quant à Cleveland, il prétendra livrer sa vie au hasard. Il peut être ainsi considéré comme un véritable aventurier au sens étymologique du terme. Il dit préférer se tuer car c'est le meilleur moyen de mourir libre<sup>83</sup>. Devant la mort, les pirates n'ont pas peur : les marins sont confrontés quotidiennement à la grande faucheuse.

### c) Supériorité du pirate marginal : fascination et ascendant innés

La supériorité est un signe distinctif de la figure du héros par rapport aux simples

81 *The Corsair, op. cit.*, chant II, VIII, v. 892–896, « son seul regret, c'est de posséder encore la vie ; ses blessures ne sont que légères ; pourtant il les a cherchées avec ardeur et il eût baisé la main qui eût mis fin à ses jours. Oh ! de tous ces coups qu'il a reçus, que ne s'en est-il trouvé un pour envoyer son âme... Il ose à peine penser au ciel. Doit-il, seul de tous les siens, rester vivant, lui qui plus qu'aucun autre a combattu et frappé pour recevoir la mort ? Il sent alors profondément ce que doit sentir tout cœur mortel quand l'infidèle fortune le renverse ainsi sous sa roue. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 61.) Notons la présence du mythe antique de la roue de la fortune (« on faithless fortune's wheel ») rappelant la nature capricieuse du destin.

82 *The Corsair, op. cit.*, chant III, VI, v. 1383 – 1384, « that spirit stern and high / Had proved unwilling as unfit to die » : « cet esprit fier et superbe se montrait aussi peu résigné que préparé à mourir » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 98.)

83 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 535, « I am therefore resolved I will hoist once more the flag under which I have cruised, avail ourselves of the thousand chances which have helped us in greater odds, and, at the worst, fight the vessel to the very last ; and, when mortal man can do no more, it is but snapping a pistol in the powder-room, and, as we have lived, so will we die. » : « Je suis résolu à arborer une fois encore le pavillon sous lequel j'ai toujours combattu ; nous courrons nos chances, et ce ne sera pas la première fois que nous serons sortis de passes tout aussi périlleuses ; nous combattrons jusqu'à la dernière extrémité, enfin, quand toute résistance deviendra impossible, bah! on aura vite fait de faire sauter le magasin des poudres et nous mourrons au moins comme nous aurons vécu. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 532.)

mortels. Supériorité intellectuelle ou distinction naturelle ? Argow, Cleveland et Conrad ont de l'ascendant sur autrui et possèdent une énergie rare.

L'intelligence du capitaine est admise de tout l'équipage. L'épisode du travestissement de Conrad en derviche est l'occasion pour Lord Byron de réinvestir une caractéristique antique : la ruse. Tel le personnage homérique Ulysse, le pirate s'infiltré à l'intérieur du palais du Pacha sous un déguisement et tourne en ridicule son adversaire en le flattant par des appellatifs tel que « most mighty Pacha<sup>84</sup> ». Dans *Le Vicaire des Ardennes*, Argow, en flattant les magistrats et les autorités de Valence, montre aussi qu'il est aussi rusé. Cleveland est désigné comme capitaine parce qu'il est notamment un bon diplomate pour parlementer avec les habitants de Kirkwall<sup>85</sup>. Ses pairs avaient déjà reconnu sa supériorité alors que Cleveland n'était qu'un tout jeune homme : il fut nommé très tôt capitaine<sup>86</sup>.

Ces marins se distinguent ainsi de leurs semblables grâce à leur âme de chef et à leur ascendant naturel sur autrui :

comme ce matelot avait une espèce d'ascendant sur ses camarades, il se firent part mutuellement de leurs pensées, et, sans qu'Argow eût encore rien dit, leurs esprits étaient préparés à quelque ouverture<sup>87</sup>

A la question posée par l'un des magistrats de Kirkwall (« how do we know that you are her Captain<sup>88</sup> ? »), Cleveland prouve qu'on ne peut se tromper sur son statut au sein de

---

84 *The Corsair*, *op. cit.*, chant II, III, v. 681.

85 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 480, « The matter was now put to vote ; and so confident were the crew in Cleveland's superior adress and management, that the temporary deposition of Goffe found little resistance even among his own partisans [...] » : « On mit la question aux voix, et telle était la confiance de l'équipage dans les talents supérieurs de Cleveland, que la déposition temporaire de Goffe ne rencontra que peu de résistance, même parmi ses partisans [...] » (traduction de Cérisy, 1889, p. 472.)

86 *Ibid.*, chap. XXI, seconde partie, p. 569, « His skill and bravery, though then a mere boy, gained him a seperate command » : « Tout jeune, son habileté et sa bravoure lui valurent le commandement d'un navire. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 570.)

87 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. X, tome deuxième, p. 229.

88 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 484 : « how do we know that you are her Captain ? » : « comment pouvons-nous savoir si vous êtes bien le capitaine ? »

l'équipage en répondant : « Look at me [...] and you will, I think, scarce ask the question again<sup>89</sup>. » Tout comme lui, Conrad est né pour commander. Selon Lord Byron, la nature exige qu'un être se détache de la multitude pour qu'il puisse la gouverner :

Yet they repine not—so that Conrad guides,  
And who dare question aught that he decides?  
That man of loneliness and mystery,  
Scarce seen to smile, and seldom heard to sigh—  
Whose name appals the fiercest of his crew,  
And tints each swarthy cheek with sallower hue;  
Still sways their souls with that commanding art  
That dazzles—leads—yet chills the vulgar heart.  
What is that spell, that thus his lawless train  
Confess and envy—yet oppose in vain?  
What should it be, that thus their faith can bind?  
The power of Thought—the magic of the Mind!  
Linked with success—assumed and kept with skill,  
That moulds another's weakness to its will—  
Wields with their hands—but still to these unknown,  
Makes even their mightiest deeds appear his own.  
Such hath it been—shall be—beneath the sun  
The many still must labour for the one;  
'Tis Nature's doom<sup>90</sup>—

Les articles de l'*Encyclopédie*<sup>91</sup> sur l'héroïsme et le héros, écrit par Jaucourt, mettent en avant la grandeur d'âme, le courage, la témérité, la vaillance au combat mais aussi les vertus d'éclat, c'est-à-dire suscitant l'admiration. Lors du procès d'Argow, les spectateurs dans la salle sont fascinés par l'ancien marin :

---

89 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 484 : « how do we know that you are her Captain ? » : « comment pouvons-nous savoir si vous êtes bien le capitaine ? » et « Regardez-moi [...] et je ne crois pas que vous ne fassiez une telle question une seconde fois. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 476.)

90 *The Corsair, op. cit.*, chant I, VIII, v. 173 – 191, « cependant ils ne murmurent pas, car c'est Conrad qui les commande, et qui oserait discuter ce qu'il a décidé ? Cet homme solitaire et mystérieux, que l'on a rarement vu sourire, que rarement on a entendu soupirer, dont le nom inspire de la terreur aux plus farouches de son équipage et force à s'incliner leurs fronts basanés, gouverne les âmes avec ce don de la domination qui éblouit, subjugué les cœurs vulgaires et leur impose. Quelle est donc cette puissance magique que reconnaissent et évient ces hommes sans frein, puissance à laquelle ils n'osent résister, et qui peut ainsi enchaîner leur confiance ? Le pouvoir de la pensée, la magie de l'âme ! — Conquis par le succès, ce pouvoir habilement gardé fait tourner au profit d'une seule volonté la faiblesse des autres hommes ; sans qu'ils s'en doutent, il emploie leurs bras comme des instruments et s'approprie leurs plus brillants exploits. Tel il en a été, tel il en sera toujours ainsi sous le soleil; toujours la multitude travaillera au bénéfice d'un seul! C'est la loi de la nature- » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 12 - 13) Ce constat fataliste semble être une critique sociale d'une société où les puissants gouvernent les opprimés.

91 Voir Annexes, p. 230.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité [...]. Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sérénité d'âme sur ce front, où jadis brilla tant d'énergie, qu'il y eut généralement une tendance à l'admiration<sup>92</sup>.

Dans *The Pirate*, le capitaine Cleveland fascine tout autant. A la fin du roman, Jack Bunce et lui ferment la marche des prisonniers pirates mais ne portent pas de fers. Le jeune homme s'attire même la compassion des habitants de Kirkwall :

Last came Cleveland and Bunce, who were permitted to walk unshackled ; the decent melancholy, yet resolved manner of the former, contrasting strongly with the stage strut and swagger which poor Jack thought it fitting to assume, in order to conceal some less dignified emotions. The former was looked upon with compassion, the latter with a mixture of scorn and pity ; while most of the others inspired horror, and even fear, by their looks and their language<sup>93</sup>.

Une compassion, c'est-à-dire une sympathie et une identification contrastant avec le mépris et la crainte des autres membres de l'équipage. Mais l'admiration peut s'inverser en crainte qui permet d'asseoir la domination du chef. L'équipage de pirates admire autant qu'il redoute le capitaine. Dès le premier chant, le lecteur apprend que Conrad, le chef des pirates, est synonyme de crainte :

But who that CHIEF ? His name on every shore  
Is famed and fear'd – they ask and know no more<sup>94</sup>.

De plus, il se fait immédiatement obéir par son équipage. Même ses ennemis sont impressionnés alors qu'il est prisonnier :

Still in his stern and self-collected mien  
A conqueror's more than captive's air is seen,  
Though faint with wasting toil and stiffening wound,  
But few that saw – so calmly gaz'd around :

92 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXIII, tome troisième, p. 619–620.

93 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XXI, seconde partie, p. 565, « Cleveland et Bunce suivaient les derniers ; on leur avait épargné à tous deux la honte de porter les fers ; la tristesse et le calme du capitaine contrastaient avec les attitudes théâtrales que le pauvre Jack croyait devoir prendre pour masquer des émotions moins nobles ; l'attitude de Cleveland excitait la compassion, celle de Bunce une pitié méprisante ; quant aux autres, leurs regards et leur langage ne pouvaient inspirer que de l'horreur et de la crainte. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 566.)

94 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, II, v. 61 – 62, « Mais qui donc est ce chef ? Son nom sur chaque rivage est connu et redouté, — ils n'en demandent et n'en savent rien de plus. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 5.)

Though the far shouting of the distant crowd,  
 Their temors o'er, rose insolently loud,  
 The better warriors who beheld him near,  
 Insulted not the foe who taught them fear -  
 And the grim guards that to his durance led,  
 In silence eyed him with a secret dread<sup>95</sup>.

La menace irrationnelle des geôliers est provoquée par Conrad, elle est décrite comme une terreur qui ne peut se dire (« secret dead »). Dans *The Pirate*, Minna explique à Cleveland que son simple nom est redouté par l'équipage pirate car nul n'a pas osé lui faire du mal :

« [...] they presumed nothing – your name was a spell over them. By the power of that spell over these ferocious banditti, and by that alone, I was reminded of the qualities I once thought my Cleveland's ! »  
 « Yes, said Cleveland, proudly, my name has and shall have power over them, when they are the wildest<sup>96</sup> [...]»

La première rencontre du lecteur avec le capitaine Cleveland, figure de proue du mouvement pirate dans le roman de Walter Scott, coïncide avec celle de Mordaunt Mertoun. Par les yeux du garçon, une première description du marin est réalisée :

A dress richly laced, according to the fashion of the times, fine linen, and rings upon his fingers, evinced he was a man of superior rank ; and his features showed youth and comeliness, notwithstanding they were pallid and disfigured<sup>97</sup>.

Le comportement du pirate, y compris son apparence, pourrait coïncider avec la vision du grand homme par les philosophes des Lumières. En effet, dans les articles de Jaucourt dans *l'Encyclopédie*, l'auteur opère une nette distinction entre le héros, qui doit être doué des qualités guerrières et d'un génie militaire d'exception et le grand homme, qui doit avoir une

95 *Ibid.*, chant II, VIII, v. 905 – 914, « Par sa figure sévère et calme, il semble un conquérant plutôt qu'un captif ; bien peu ont pu s'apercevoir combien l'ont affaibli la fatigue et les blessures, tant est calme le regard qu'il promène sur eux, la multitude tenue à distance fait entendre au loin ses clameurs insolentes, mais les braves qui l'ont vu de près n'insultent pas à l'ennemi qui leur apprit à trembler, et les gardes farouches qui le conduisent à son cachot le contemplent en silence et non sans une secrète terreur. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 62.)

96 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVII, seconde partie, p. 524, « ils n'ont rien osé... Votre nom a sur ces brigands la puissance d'un charme. Cette puissance seule m'a rappelé les qualités que j'avais cru un jour trouver en vous, ô mon Cleveland! - Oui, reprit Cleveland; avec orgueil, je suis tout-puissant ; ces hommes indomptés, je les tiens dans ma main » (traduction de Cérisy, 1889, p. 518.)

97 *Ibid.*, chap. VII, première partie, p. 116, « Le vêtement, richement brodé selon la mode de l'époque, dont il était vêtu, le linge fin, les bagues qu'il portait, tout dénotait un homme d'un rang supérieur; ses traits pâles et défigurés conservaient des traces de beauté et de jeunesse » (traduction de Cérisy, 1889, p. 104.)

conduite, une humanité et une douceur exemplaires. Ces trois figures de hors-la-loi ont des traits aristocratiques, à défaut d'être aristocrates de naissance : on peut y voir le thème de la nostalgie d'une aristocratie perdue (malgré la foi dans le progrès de Walter Scott).

## 2) De simples criminels ?

Le cardinal John Henry Newman dans *l'Idée d'université* de 1852 énonce les qualités d'un gentleman : il ne doit jamais commettre de tort à autrui, il doit éviter de choquer ou de perturber l'esprit d'autrui, il ne doit jamais se montrer ennuyeux, ni se mettre en avant et il doit se moquer des commérages. Sa sagesse doit forcer le respect, son âme se doit d'être noble et il doit ne pas supporter la souffrance, tout en tenant la mort en respect. Ces règles sont admises par la société anglaise depuis le début du siècle. Dans les romans de Walter Scott par exemple, le protagoniste est l'incarnation du gentleman. C'est pour cette raison que Mordaunt est désigné comme le héros de *The Pirate* : Cleveland ne peut prétendre posséder ces qualités. Les pirates ne peuvent donc pas être des gentilshommes, ni des héros.

Les appellatifs de bandits ou hors-la-loi connotent leur marginalité et leur métier va à l'encontre même des actions héroïques et des codes éthiques de leur époque. De plus, alors que les héros classiques incarnaient une conscience nationale collective (dans le registre épique notamment), ces individus s'opposent avec résolution à l'ordre et au pouvoir en place. Conrad, Cleveland et Argow dépassent leurs prédécesseurs au sens où leurs aspirations ne sont pas les mêmes : le droit à la sensibilité et à l'intériorité en sont un bel exemple. On assiste donc à une transvaluation, c'est-à-dire à un renversement des valeurs

en lien avec l'évolution de la figure du héros.

a) Le pirate marginal : un anti-héros pré-moderne ?

Il suffit d'étudier plus attentivement les portraits des pirates pour se rendre compte qu'ils dépassent le statut des héros antiques et classiques. Le portrait de Conrad est représentatif de cette nouvelle vision héroïque :

Unlike the heroes of each ancient race,  
 Demons in act, but Gods at least in face,  
 In Conrad's form seems little to admire,  
 Though his dark eye-brow shades a glance of fire:  
 Robust but not Herculean—to the sight  
 No giant frame sets forth his common height ;  
 Yet in the whole—who paused to look again,  
 Saw more than marks the crowd of vulgar men—  
 They gaze and marvel how—and still confess  
 That thus it is, but why they cannot guess<sup>98</sup>.

Lord Byron effectue des références aux figures héroïques antiques, notamment Hercule, tout en se démarquant de la tradition classique : ce qui fait de Conrad un homme d'exception n'est plus la grâce de ses traits, ni son physique athlétique, mais son aura, son énergie suscitant une impression ineffable. Le poète glisse également une critique ironique formulée par une proposition antithétique : « Demons in act, but Gods at least in face. » Cette assertion n'est pas sans rappeler une des maximes de La Rochefoucauld : « La plupart des héros sont comme de certains tableaux ; pour les estimer, il ne faut pas les regarder de trop près » ou la conception romantique et hugolienne de l'homme mi-ange,

---

98 *The Corsair, op. cit.*, chant I, IX, v. 195–204 : « Différent des héros des anciennes races : démons par leurs actes, mais dieux par leur visage, les traits de Conrad n'offrent rien qui impose l'admiration, bien que de noirs sourcils ombragent des yeux étincelants. Robuste, mais non herculéen, il n'a rien de gigantesque, sa taille ne dépasse guère les proportions moyennes ; cependant, dans l'ensemble, il y a quelque chose qui le distingue du commun des mortels. Ce que c'est, on ne peut le comprendre, mais, bien qu'on ne puisse l'expliquer, on avoue cependant que cette impression n'en est pas moins réelle. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 14.)

mi-démon.

Dans *Annette et le criminel*, Balzac dresse un portrait singulier d'Argow, en total décalage avec celui des héros classiques. Il élimine toute grâce physique mais met en avant l'énergie dégagée par cet homme :

il était [...] un peu gros, petit, l'œil plein d'une énergie étonnante et d'une assurance prodigieuse. [...] Une chose qui saisissait tout d'abord, c'était un air de majesté répandu sur sa figure, dans ses traits, et qui indiquait un homme né pour le commandement, et qui a en effet commandé<sup>99</sup>.

Le lecteur sait alors qu'il est face à un homme dépassant le commun des mortels, un être extraordinaire :

l'on n'attendait rien que d'extraordinaire et d'imprévu de son caractère, et l'on appliquait à sa figure les idées que l'on conçoit de certains hommes historiques, dont on se trace un portrait idéal. Il remplissait l'âme tout entière, et l'on ne pouvait pas le voir avec indifférence ; il fallait ou l'admirer ou détourner la tête avec répugnance<sup>100</sup>.

Cette énergie n'est néanmoins pas une qualité moderne. Elle est un rappel de la vertu propre aux orateurs et aux grands hommes depuis Plutarque. Elle renvoie au courage dont le tribun se sert afin d'imposer son point de vue à son auditoire et à ses adversaires.

## b) Refus de l'héroïsme

Les trois pirates ne cherchent pas à se présenter comme des héros. Ils arborent fièrement le pavillon noir (ou rouge). La suite du portrait de Conrad le confirme :

Sun-burnt his cheek—his forehead high and pale,—  
The sable curls in wild profusion veil;  
And oft perforce his rising lip reveals  
The haughtier thought it curbs, but scarce conceals<sup>101</sup>.

<sup>99</sup> *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. IV, tome premier, p. 470.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 471.

<sup>101</sup> *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, IX, v. 205 – 208, « le soleil a bruni ses joues, son front haut et pâle est voilé

Le teint hâlé est caractéristique du marin : il ne peut donc cacher son métier. Cleveland et Argow se distinguent par leur visage bruni par le soleil. Dans le portrait d'Argow d'*Annette et le criminel*, Balzac note : « il était très basané ». Le portrait de l'ancien capitaine pirate dans ce roman s'oppose à celui du *Vicaire des Ardennes*. Dans ce dernier, bien qu'il dote également le personnage d'une énergie majestueuse, le jeune Balzac oppose son personnage au modèle héroïque au sens où il ne cherche pas à cacher sa vraie nature criminelle :

Ce matelot, nommé Argow, était un de ces hommes que la nature semble ne pas avoir achevée : court, trapu, large vers les épaules et la poitrine, ayant une grosse tête, et une horrible expression de férocité, il régnait, parmi tout cela, un air de majesté sauvage, qui révélait une énergie rare et l'intrépidité [...] Du reste, ivrogne, sale, brutal et ambitieux<sup>102</sup>.

Tandis que dans *Annette et le criminel*, Argow détient la même férocité mais il devient plus sensible à la compassion. Exerçant sa faculté de discernement, il n'agit en criminel que lorsque la situation l'impose :

il régnait, dans sa pose et ses manières, dans ses traits et le contour de sa bouche, des indices d'une force qui sentait en quelque sorte la férocité : il aurait pu, comme l'aigle, déchirer sa proie ; mais, comme le lion, il aurait su pardonner. [...] Un physionomiste, d'après sa bouche, l'aurait jugé un être dépourvu de sensibilité ; un autre, à l'aspect de ses yeux, y aurait vu cette vaste conception, cette grandeur qui ne machinent rien de bas, et qui, dans un crime, ne commettent rien que de nécessaire, sans égorger, comme le tigre, pour le seul plaisir de se baigner dans le sang<sup>103</sup>.

Cleveland et Argow laissent échapper à quelques reprises du vocabulaire argotique et font souvent allusion au monde maritime au travers d'images et de comparaisons. Argow use d'injures stéréotypées comme « Mille boulets » ou « Triple bordée<sup>104</sup> ». Cleveland emploie nombre d'images et d'expressions maritimes :

---

par les boucles épaisses de sa noire chevelure, et souvent le mouvement de ses lèvres révèle les pensées hautaines qu'il réprime, mais qu'il peut rarement dissimuler. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 14.)

102 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. X, tome premier, p. 229.

103 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. IV, tome premier, p. 470-471.

104 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. X, tome premier, p. 230.

Cleveland answered, with his usual bluntness of manner, that time and tide tarried for no one<sup>105</sup>

Ou encore : « I can't stay in this latitude<sup>106</sup> ». Leurs manières et leur vocabulaire ne sont pas dignes de gentlemen.

De plus, leurs actes et leurs paroles indiquent qu'ils ont bien baigné dans le crime. Ils sont même souvent apparentés aux habitants de l'Enfer. Dans *The Corsair*, le portrait de Conrad s'achève par ces vers :

There was a laughing Devil in his sneer,  
That raised emotions both of rage and fear;  
And where his frown of hatred darkly fell,  
Hope withering fled—and Mercy sighed farewell<sup>107</sup>!

La haine qu'il porte en lui envers le monde lui fait commettre des atrocités. Walter Scott passe sous silence les exactions de Clément Vaughan mais quelques épisodes au cours du récit montrent l'impétuosité et la sauvagerie cachée du personnage. Dans l'un d'eux, le capitaine s'emporte face aux sornoiseries du colporteur Bryce Snailfoot qui lui a volé ses biens. Les menaces sont à peine voilées<sup>108</sup>. Le forban bouillonne et :

Cleveland [...] seizing upon the Jagger by the collar, dragged him over his temporary counter, which was, with all the goods displayed thereon, upset in the scuffle ; and, holding him with one hand, inflicted on him with the other a severe beating with this cane<sup>109</sup>

Cleveland aurait pu même le blesser grièvement, voire le tuer si les autorités de la ville n'étaient pas intervenues. Le comportement d'Argow évolue au cours des deux romans de

105 *The Pirate, op. cit.*, chap. III, seconde partie, p. 340, « Cleveland répondit, avec la brusquerie franche-qui lui était habituelle, que le temps et la marée n'attendaient personne » (traduction de Cérisy, 1889, p. 328.)

106 *Ibid.*, chap. VIII, première partie, p. 132.

107 *The Corsair, op. cit.*, chant I, V, v. 225 – 228, « Il y avait comme un démon dans son rire, qui soulevait à la fois des émotions, de rage et de crainte, et pour celui sur qui tombait son froncement de sourcils empreint d'une haine atroce, l'espérance s'enfuyait à tout jamais, il lui fallait soupirer ses adieux à la pitié. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 15.)

108 *The Pirate, op. cit.*, chap. XII, seconde partie, p. 459, « I will break your bones if you speak another word, replied Cleveland » : « Je vous briserai les os si vous prononcez un mot de plus, répliqua Cleveland. » (traduction personnelle)

109 *Ibid.*, p. 460, « Cleveland bondit sur le colporteur, et le saisissant par le collet de son habit, il l'attira à lui, renversant du même coup étalage et marchandises, et lui infligea une correction de premier ordre. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 461.)

Balzac. Dans *Le Vicaire des Ardennes*, l'homme est dépeint comme un simple criminel sans scrupules<sup>110</sup>. Dénué d'honneur, il ment à M. de Saint-André en lui promettant de lui rendre sa fille :

Eh bien, répliqua le farouche matelot avec un infernal sourire, je jure, foi de corsaire, de ne remettre votre fille qu'à vous-même<sup>111</sup> ...

Il reste l'antagoniste de ce roman et prétend être l'agent de la mort. Il le confie à Vernyct lorsqu'il entreprend son meurtre :

Il ne faut compter sur le secret de personne, je ne m'en fie pour cela qu'à une femme. [...] La mort<sup>112</sup> !

Son apparition pourrait être comparée à celle de la faucheuse et de sa charrette lorsque son carrosse arrive à la porte de Mélanie. La jeune femme éprouve « un frisson général » et « l'effroi la glace ». Le pirate prétend qu'elle n'a rien à craindre : elle est seulement condamnée à entendre ce qu'il a à lui révéler<sup>113</sup>. Il souligne alors qu'il est « vassal de Satan » et qu'il fera « tout le mal qu'[il] pourr[a] ». Il ajoute : « Puisque je dois être un démon, je le serai jusqu'à mon dernier soupir<sup>114</sup> ! » Argow est même considéré par son créateur comme la personnification du crime :

et, dans ce moment, Argow semblait par son attitude et la férocité de son visage être le crime lui-même<sup>115</sup>

Dans *Annette et le criminel*, Argow évolue et devient un criminel plus vertueux et en quête de rédemption. Néanmoins, il n'hésite pas à céder à ses pulsions et à la violence au premier signe de mécontentement. Lorsqu'il est accusé d'entretenir des relations avec les brigands des bois de Valence, le propriétaire de Durental s'emporte<sup>116</sup>. Il en vient même à tuer un de

---

<sup>110</sup> *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. XII, tome troisième, p. 338, alors qu'il va commettre un meurtre, « Argow est aussi tranquille que s'il eût donné un coup de pied dans une bouteille vide. »

<sup>111</sup> *Ibid.*, chap. XXI, tome troisième, p. 334.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>113</sup> *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 407.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>115</sup> *Ibid.*, chap. XXIV, tome quatrième, p. 360.

<sup>116</sup> *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. IV, tome premier, p. 476 : « L'étranger plissa son front, ses yeux

ses anciens camarades, Navardin, car il a osé toucher à sa bien aimée, Annette :

Argow tirait tranquillement de son doigt une bague d'or dans laquelle se trouvait une épingle, il la prit, et la plongeant dans la poitrine du brigand, ce dernier expira aussitôt que la pointe de cette arme d'un nouveau genre eut atteint le sang d'un vaisseau<sup>117</sup>.

Ces pirates sont des hommes de l'instant, qui ne réfléchissent pas, qui s'abandonnent à leurs pulsions sauvages, à leur goût de la démesure et de la cruauté. Mais le reste de l'humanité n'est-elle pas aussi coupable ? C'est la thèse de l'abbé Montivers dans *Annette et le Criminel*. En rappelant la parole du Christ (que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre), il veut signifier que nul n'est innocent et tout est question de point de vue<sup>118</sup>. Si Argow avait été un corsaire, il aurait été du côté de la légalité et n'aurait pas été perçu comme un criminel. Il n'est finalement qu'un personnage romanesque, alors que les vices qu'expose l'ecclésiastique sont des vices de la vie quotidienne, des vices cachés de la société contemporaine de Balzac et de ses lecteurs :

« S'il était ici un coupable, personne, pas même moi, n'oserait lui jeter la première pierre. Vous avez tous, tous ! ... à vous reprocher d'avoir jeté les taches sur votre robe, sur la robe céleste ! *Quis non peccavit*<sup>119</sup> ! »

De plus, les marins vivent en dehors des lois humaines et terriennes. Ils sont en deçà du bien ou du mal. La mer fonctionne comme un entre-deux, comme une société en marge de la société terrestre. Ils sont criminels lorsqu'ils rentrent au port mais en mer, ils ne sont que des hommes se battant pour leur survie dans un système régi par la loi du plus fort.

Du fait de leur statut de criminel, Cleveland, Conrad et Argow ne peuvent être des héritiers directs des conceptions antiques et médiévales de l'héroïsme. Toutefois, il ne faut

---

s'animent et les signes d'une effroyable colère se manifestèrent sur son visage, et avec la même rapidité qu'un tonneau de poudre qui s'enflamme et part. [...] Alors l'étranger alla rapidement à l'officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris ; il l'enleva en l'air, le tourna, et en un clin d'œil s'en servit comme d'une toupie, sans que les gendarmes pussent l'en empêcher. »

117 *Ibid.*, chap. IX, tome deuxième, p. 514.

118 *Ibid.*, chap. XII, tome deuxième, p. 537-542.

119 *Ibid.*, p. 538-539.

pas les réduire à de simples vauriens. Ils sont marginaux au sein de leur propre communauté. Leur aspect démoniaque, cette face sombre et inquiétante de leur personnalité, en plus d'être un ingrédient romanesque est un parti pris esthétique. Leur psychologie complexe et leur ambivalence marquent l'influence d'un certain esprit romantique et en cela, ils sont des héros de la modernité.

### 3) Des personnages en marge, empreints d'un esprit romantique et moderne

Dans *The Pirate*, Basile Mertoun/Vaughan est une belle illustration de ce nouveau genre de personnage. Banni, misanthrope, taciturne, il rassemble les traits chers au mouvement romantique.

#### a) Un pirate sublime et ambivalent atteint du mal du siècle

Comme remarqué précédemment, les pirates de notre corpus fascinent et ont de l'ascendant. Cette caractéristique est due à une qualité chère au romantisme, le sublime. On la retrouve dans le portrait de Conrad<sup>120</sup> mais aussi dans celui d'Argow<sup>121</sup>. Les portraits révèlent aussi une certaine ambivalence chez ces pirates romanesques. En effet, on assiste à une association des contraires et à une alliance du bien et du mal. On peut ainsi citer la

---

120 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, VIII, v. 181–183, « What is that spell, that thus his lawless train / Confess and envy – yet oppose in vain ? / What should it be, that thus their faith can bind ? » Quelle est donc cette puissance magique que reconnaissent et envient ces hommes sans frein, puissance à laquelle ils n'osent résister, et qui peut ainsi enchaîner leur confiance ? » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 12.)

121 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXIII, tome troisième, p. 620 : « Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sérénité d'âme sur ce front, où jadis brilla tant d'énergie, qu'il y eut généralement une tendance à l'admiration. »

proposition antithétique « Demons in act but Gods at least in face<sup>122</sup> » mais également « Sun-burnt his cheek – his forehead high and pale<sup>123</sup> » qui viennent appuyer l'ambivalence de Conrad. On retrouve bien la conception hugolienne de l'être mi-ange, mi-démon.

Chaque pirate est torturé intérieurement. Les marins mènent une vie dure et périlleuse sur la mer. Ils sont donc confrontés à subir physiquement de nombreuses épreuves. Toutefois, les écrivains préfèrent s'intéresser aux maux enfouis. Le mal prend alors une place non négligeable car on s'attache davantage à détailler la psychologie du personnage. Peut-on parler de mal de vivre romantique ? Fondamentalement, le forban est un individu qui ne sent pas à l'aise dans la société où il n'est pas à sa place. C'est la raison pour laquelle il choisit de prendre la mer et de transgresser les lois de la société humaine. Bien avant Musset, Baudelaire ou d'autres écrivains romantiques, Lord Byron et Walter Scott ont réfléchi à ce sentiment de « mal de vivre » que portent en eux certains individus. Ce trouble rejoint la crise héroïque apparue au début du XIXe siècle. Les écrivains cherchent à repenser le héros et son psychisme. Ils vont choisir de transgresser les règles de la littérature classique.

Le mal être du pirate peut s'expliquer par les torts qu'il a causés durant sa vie criminelle. Le capitaine Cleveland souligne à plusieurs reprises le remords qu'il éprouve d'avoir failli tuer Mordaunt<sup>124</sup>. Après cette tentative de fratricide, Cleveland se promène dans un palais en ruines et s'abandonne à des souffrances intérieures :

But if his exterior was so far improved, it seemed to be otherwise with this health and spirits. He was pale, and had lost both the fire of his eye and the vivacity of his step,

122 *Ibid.*, chant I, IX, v. 196, « démons par leurs actes, mais dieux par leur visage » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 14.)

123 *Ibid.*, chant I, IX, v. 205, « le soleil a bruni ses joues, son front haut et pâle » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 14.)

124 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 533.

and his whole appearance indicated melancholy of mind, or suffering of body, or a combination of both evils<sup>125</sup>.

Conrad est souvent montré en proie à des déchirements intérieurs. Dès le premier chant, l'auteur insiste sur le caractère cérébral des maux de Conrad :

Within – within – 'twas there the spirit wrought<sup>126</sup> !

Après son emprisonnement, seul dans sa geôle, le remords l'accable :

There is a war, a chaos of the mind,  
When all its elements convuls'd – combined -  
Lie dark and jarring with perturbed force,  
And gnashing with impenitent Remorse ;  
That juggling fiend – who never spake before -  
But cries, « I warn'd thee ! » when the deed is o'er<sup>127</sup>.

Il se sentira coupable du meurtre de Seyd qu'a commis Gulnare car il sait que cet acte lui a été dicté par amour. Il ne pourra donc pas savourer les joies du retour : il est torturé par de nombreuses pensées comme la perte de ses compagnons et le souvenir de sa bien-aimée, et son état s'aggrave lorsqu'il voit Gulnare derrière-lui, personnification de l'horrible crime de Seyd<sup>128</sup>.

Les regrets qui harassent les pirates les amènent à rechercher la rédemption. Alors qu'ils sont physiquement en danger, qu'ils sont blessés et voués à une mort prochaine, les écrivains insistent plus sur leurs douleurs psychologiques que physiques. Ainsi, les tortures

---

125 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 436, « Si le costume de Cleveland avait gagné, on ne pouvait pas en dire autant de son humeur et de sa santé. Il était pâle, ses yeux avaient perdu leur éclat, sa démarche son élasticité, et on lisait sur sa physionomie la trace de souffrances physiques ou de grands chagrins. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 425–426.)

126 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, X, v. 230, « Intérieur, — tout intérieur était le travail de son esprit » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 16.)

127 *Ibid.*, chant II, X, v. 933–938, « Il est une lutte, un chaos de l'âme où tous ces éléments réunis entrent en convulsion et se livrent une guerre aveugle, acharnée au milieu des grincements des remords impénitents. Le remords, démon imposteur qui jamais n'avertit, mais quand le mal est fait, crie : Je t'avais prévenu. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 63–64.)

128 *Ibid.*, chant III, XIII, v. 1625–1630, « As its far shadow frown'd above the mast, / He veil'd his face, and sorrowed as he past ; / His fleeting triumph and his failing hand ; / He thought on her afar, his lonely bride - / He turned and saw – Gulnare, the homicide ! » : « Quand il voit l'ombre du rocher se projeter au-dessus du mât, il cache son visage, il est triste, il pense à Gonsalve et à ses compagnons, à son court triomphe, à sa défaite ; il songe à elle si loin de lui, à elle, sa seule épouse ; - il se retourne et voit Gulnare, l'homicide ! » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 114.)

morales sont mises en avant pendant l'emprisonnement des pirates. Le capitaine Cleveland erre dans l'église de Saint-Magnus, sa prison, et est en proie à de sombres pensées :

Here walked Cleveland, musing over the events of a misspent life<sup>129</sup>

Avec l'emprisonnement de Conrad, Lord Byron livre une réflexion sur les tourments moraux humains. Quand l'homme est livré à lui-même, il ne peut que juger son passé et craindre pour son avenir. Mille pensées l'assaillent et le harassent sans qu'il puisse s'en défaire :

Even in that lonely hour when most it feels,  
And to itself all – all that self reveals,  
No single passion, and no ruling thought  
That leaves the rest as once unseen, unsought ;  
But the wild prospect when the soul reviews -  
All rushing through their thousand avenues<sup>130</sup> -

Les prisons, les cellules ont été créés dans ce but : les criminels se retrouvent face à leur conscience.

Ce mal de vivre peut même conduire les pirates à avoir des pulsions de mort. La philosophie de Mertoun repose sur le fait qu'une fois mort, ni la souffrance, ni les regrets ne peuvent venir le hanter :

« should he die now, will he not escape misanthropy, and remorse, and age, and the consciousness of decaying powers, both of body and mind<sup>131</sup> ? »

Cette haine de la vie est typique du héros romantique. Conrad sera aussi résigné à périr.

Mais de quoi souffrent ces pirates ? Il n'est pas aisé de lire dans ces personnages

---

129 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVII, seconde partie, p. 523, « Cleveland se promenait là, repassant mélancoliquement en revue les différentes phases d'une vie fort mal employée » (traduction de Cérisy, 1889, p. 517.)

130 *The Corsair, op. cit.*, chant II, X, v. 941–946, « dans ces heures de solitude, quand il sent, plus vivement, quand rendu à lui-même, l'homme se révèle tout entier, que nulle passion, nulle pensée ne vient comme autrefois aveugler sa conscience, d'un seul regard, il revoit la multitude des souvenirs qui l'assaillent et débordent par mille issues. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 64.)

131 *The Pirate, op. cit.*, chap. VII, première partie, p. 114, « s'il mourrait maintenant [...] il échapperait à la misanthropie, au remords, à la vieillesse, au sentiment de sa décadence de corps et d'âme. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 102.)

comme dans un livre ouvert. Les sentiments intérieurs sont si opaques que le lecteur et les personnages peinent à connaître l'individualité du capitaine. Un personnage comme Conrad ou comme Cleveland n'entretient que des relations tumultueuses avec ses semblables. Qui pourrait se targuer de connaître la raison de l'humeur sombre de Basile Mertoun ? Des bruits circulent mais aucune rumeur n'est fondée sur des faits concrets. Alors que son fils a disparu, le père semble indifférent. Swertha, sa servante, essaie de sonder ses pensées mais en vain :

She watched the looks of her master, the elder Mertoun ; but, wrapt in dark and stern uniformity of composure, his countenance, like the surface of a midnight lake, enabled no one to penetrate into what beneath. His studies, his solitary meals, his lonely walks, succeeded each other in unvaried rotation, and seemed undisturbed by the least thought about Mordaunt's absence<sup>132</sup>.

Conrad aussi est insondable. Alors que son équipage franchit le rocher escarpé dans l'espoir de trouver leur capitaine, le lecteur va effectuer sa première rencontre avec Conrad. Il s'attend à voir un chef haut-en-couleur. Il ne trouve qu'un étranger pensif :

Near yonder cave,  
What lonely straggler looks along the wave ?  
In pensive posture leaning on the brand,  
No oft a resting-staff to that red hand ?  
« 'Tis he -'tis Conrad – here – as wont - alone<sup>133</sup> »

Le portrait de Conrad met en valeur l'opacité de ses sentiments, bien qu'on puisse discerner un secret sur ses traits sans en connaître la vraie nature :

Though smooth his voice, and calm his general mien,  
Still seems there something he would not have seen:  
His features' deepening lines and varying hue

---

132 *Ibid.*, chap. IV, seconde partie, p. 356, « Elle cherchait à deviner si M. Mertoun partageait ses inquiétudes ; mais, toujours taciturne et sombre, comme la surface d'un lac à minuit, celui-ci se montrait impénétrable... Ses études, ses repas solitaires, ses promenades solitaires aussi se succédaient, dans le même ordre invariable, et sans qu'il parût le moins du monde inquiet de l'absence de Mordaunt. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 344.)

133 *The Corsair; op. cit.*, chant I, VI, v. 129 – 133, « Près de cette sombre grotte, quel est cet homme seul à l'écart dont les yeux interrogent la mer ? Il est pensif, appuyé sur son épée qui, dans sa main, ne lui sert pas souvent de bâton de repos. « C'est lui, — c'est Conrad, — seul comme toujours » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 10.)

At times attracted, yet perplexed the view,  
 As if within that murkiness of mind  
 Work'd feelings fearful, and yet undefined;  
 Such might it be—that none could truly tell—  
 Too close enquiry his stern glance would quell.  
 There breathe but few whose aspect might defy  
 The full encounter of his searching eye;—  
 He had the skill, when Cunning's gaze would seek  
 To probe his heart and watch his changing cheek,  
 At once the observer's purpose to espy,  
 And on himself roll back his scrutiny,  
 Lest he to Conrad rather should betray  
 Some secret thought—than drag that chief's to day<sup>134</sup>.

Cet extrait dévoile l'abîme insondable du psychisme du héros. Lord Byron insiste sur sa complexité en employant des termes comme « murkiness » ou encore « undefined ». Les sentiments affreux mais indéfinissables de Conrad (« feelings fearful, and yet undefined ») montrent la difficulté à saisir son individualité ambivalente. On retrouve à nouveau le goût romantique pour le sublime dans cet attrait pour l'inexprimable. Le capitaine pirate devient un héros complexe.

## b) Le pirate marginal contraint à la comédie sociale

« Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il me colle à la peau<sup>135</sup> », explique Lorenzaccio à Philippe Strozzi dans la pièce de Musset publiée en 1834, une dizaine d'années après les œuvres du corpus. Cette assertion de Lorenzo peut être appliquée

---

134 *Ibid.*, chant I, IX, v. 209 – 224, « Bien que sa voix soit douce, sa contenance calme, il semble pourtant qu'il se passe en lui quelque chose qu'il voudrait cacher. Les lignes profondes, les couleurs mobiles de son visage attireraient parfois l'attention, et déroutaient les conjectures, comme si la profonde obscurité de son âme couvrait des sentiments violents, indéfinissables. Il en était ainsi peut-être, — mais personne ne pouvait l'affirmer, — tant était prompt son terrible regard à déjouer toute investigation. Peu d'hommes pouvaient défier le choc de son œil pénétrant; quand des yeux habiles cherchaient à sonder son cœur, à pénétrer le mystère des mouvements changeant de ses traits, il avait l'art de deviner le projet de l'observateur, de le forcer à reporter son attention sur lui-même, dans la crainte de laisser entrevoir à Conrad quelque pensée cachée, au lieu de lui arracher le secret de son esprit. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 14–15.)

135 Alfred de MUSSET, *Lorenzaccio*, Paris, Garnier Flammarion, 2012, acte III, scène 3, p. 143.

aux figures étudiées. Ces hommes ont dû se vêtir du manteau du pirate dur, sévère et autoritaire alors qu'ils sont en réalité des hommes sensibles, et même parfois vertueux (dans une certaine mesure). Le capitaine Cleveland est un très bon exemple. Il feint sa marginalité au sein de son propre groupe et se comporte en vrai marin et en vrai hors-la-loi lorsqu'il prétend n'avoir aucune attache. Il prétexte avoir la coutume d'abandonner la femme au port et préférer l'appel du large :

« I never saw a woman worth thinking twice about after the anchor was a-peak-on shore it is another thing<sup>136</sup> ; »

Son jeu est si vrai que Brenda croit que sous ce masque de marin galant, se cache un cœur perfide<sup>137</sup>. Cependant, elle se fourvoie : Minna va recueillir une confession de l'élus de son cœur et comprendra que Cleveland a porté un masque de fer (« iron mask<sup>138</sup> ») pour survivre parmi ses camarades vauriens. Au début de sa carrière de pirate, le jeune homme se comportant parfois vertueusement, son équipage s'est mutiné et l'a abandonné sur une île. L'épisode de l'île a changé le marin à tout jamais. Il comprend alors la nécessité de porter un masque de fer : se montrer plus cruel garantit l'ascendant sur ses hommes. Le masque lui colle tant à la peau que ses anciens amis croient qu'il a passé un pacte avec des démons :

« My manner, speech, and conduct, seemed so totally changed, that those who formerly knew me were disposed to ascribe the alteration to my intercourse with the demons who haunted the sands of Coffinkey ; nay, there were some superstitious enough to believe, that I had actually formed a league with them<sup>139</sup>. »

---

136 *The Pirate, op. cit.*, chap. XII, première partie, p. 178, « Je n'ai jamais rencontré de femme qui valût d'y penser, une fois l'ancre levée » (traduction de Cérisy, 1889, p. 174–175.)

137 *Ibid.*, chap. XX, première partie, p. 283, « who knew know to mask a false heart with a frank brow. » : « qui savait, sous un masque de franchise, cacher une âme basse et fausse... » (traduction de Cérisy, 1889, p. 286.)

138 *Ibid.*, chap. II, première partie, p. 326.

139 *Ibid.*, p. 336, « Mes manières, mes discours, ma conduite semblaient si totalement changés, que ceux qui m'avaient connu auparavant attribuèrent cette transformation au commerce que j'avais eu avec les démons de Goffen-Key; quelques-uns même, parmi les plus superstitieux, s'imaginèrent que j'avais fait un pacte avec eux; » (traduction de Cérisy, 1889, p. 324.)

Cleveland est même parfois victime de dédoublement. Il parle de deux personnalités :

« And yet it sometimes seems to me, that I have two different characters ; for I cannot bring myself to believe, that I, who now walk this lone beach with the lovely Minna Troil, and am permitted to speak to her of the passion which I have cherished, have ever been the daring leader of the bold band whose name was as terrible as a tornado<sup>140</sup>. »

Il est vrai qu'il paraît surprenant qu'un capitaine de bandits soit capable de tant de sensibilité et tant de romantisme pour une jeune femme. Conrad joue aussi la comédie dans le but de dissimuler son amour pour Medora. A la mort de celle-ci, il semble indifférent mais comme l'explique Lord Byron :

Full many a stoic eye and aspect stern  
Mask hearts where grief hath little left to learn ;  
And many a withering thought lies hid – not lost -  
In smiles that least befit who wear them most<sup>141</sup>.

Conrad peut avoir un visage dur, il n'en ressent pas moins des émotions.

### c) Des pirates proscrits et exilés

Afin de ne pas révéler leurs pensées, ces forbans choisissent de s'exiler. Ils sont soit des proscrits volontaires car misanthropes, soit des proscrits involontaires car mis à l'écart. Cet exil, souvenir de la faute de leur ancêtre Caïn, les confronte à eux-mêmes. Basile Mertoun incarne la misanthropie si chère au mouvement romantique. Il recherche la marginalité voulue par l'écrivain anglais et d'esprit romantique William Wordsworth :

Not seldom from the uproar I retired

---

140 *Ibid.*, p. 331, « Il me semble parfois qu'il y a deux êtres en moi ; je ne puis croire que l'homme qui foule cette plage solitaire aux côtés de l'adorable Minna Troil et se permet de l'entretenir de la passion qu'elle lui inspire soit le chef audacieux de cette bande de hardis aventuriers, l'homme dont le nom est aussi redouté qu'une tourmente. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 316.)

141 *The Corsair; op. cit.*, chant III, XXI, v. 1803–1806, « Un œil stoïque, un visage sévère servent parfois de masque à un cœur auquel la douleur n'a plus guère à apprendre, et plus d'une pensée désespérante se cache sans se perdre dans un de ces sourires qui conviennent le moins à ceux qui les affectent le plus. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 125.)

Into a silent bay, or sportively  
 Glanced sideways, leaving the tumultuous throng,  
 To cut across the reflex of a star  
 That fled, and, flying still before me, gleamed  
 Upon the glassy plain<sup>142</sup>.

Quand son fils sauve Cleveland de la noyade, Basile fournit son aide mais refuse de loger l'étranger car il déclare n'être pas venu dans ce coin reculé de l'île pour vivre avec autrui<sup>143</sup>. Basile a en effet demandé la permission d'occuper, en tant que locataire de Magnus, la demeure abandonnée d'Jarlshof, à l'extrémité du territoire de Dunrossness et situé en contrebas du promontoire de Sumburgh-Head<sup>144</sup>. Magnus le met en garde contre le caractère solitaire de ce lieu mais la solitude sied bien à cet homme. Son fils, Clément Vaughan ou Cleveland désire lui aussi la solitude, notamment lorsqu'il est en proie à des pensées sombres. Il perd patience tandis que Bunce le regarde :

« Why can I not be left alone for half an hour, and what the devil is it you want<sup>145</sup> ? »

Cleveland confiera plus tard son vœu de ne pas se mêler à la populace et de préférer une promenade sur une des hauteurs de la ville :

It was no part of Cleveland's purpose to mingle in the busy scene which was here going on ; and, turning their route to the left, they soon ascended into undisturbed solitude<sup>146</sup>

142 William WORDSWORTH, *Le Prélude*, I, v. 447 – 452, traduction de Denis Bonnetcase, Paris, Éditions du Sandre, 2013 (publié pour la première fois en 1805 et revu en 1850) : « je me retirais de ce vacarme / Pour gagner un îlot de silence ou bien par jeu / Je jetais un regard de côté, laissant la foule en tumulte / Pour couper le reflet d'une étoile qui se sauvait / Et qui, toujours fuyant devant moi, luisait / Sur le plat miroir. »

143 *The Pirate, op. cit.*, chap. VIII, première partie, p. 126, « I have retired to this farthest extremity of the British isles, to avoid new friends, and new faces, and none such shall intrude on me either their happiness or their misery. [...] rid the country of the man – let me see no one about me but those vulgar countenances, the extent and character of whose petty knavery I know, and can submit to, as to an evil too trifling to cause irritation » : « Je me suis retiré au fin fond des îles anglaises pour éviter les nouveaux amis, les nouveaux visages, et je ne supporterai pas que personne vienne m'imposer ou son bonheur ou ses misères. [...] débarrassez le pays de cet homme; que je ne voie personne autour de moi que ceux dont j'ai l'habitude, dont je connais la bassesse et la vulgarité, auxquels je suis fait, que je supporte comme un mal inévitable et qui ne mérite même pas de m'émouvoir. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 117.)

144 *Ibid.*, chap. I, première partie, p. 31.

145 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 437, « Vous ne pouvez donc pas me laisser une demi-heure de repos! Que diable me voulez-vous encore ? » (traduction de Cérésy, 1889, p. 426.)

146 *Ibid.*, p. 441, « Cleveland n'avait aucune envie de se mêler à tous ces gens affairés; aussi, faisant un détour sur la gauche, les deux amis gravirent la montagne par un sentier solitaire » (traduction de Cérésy,

Conrad, souvent solitaire, ne se mêle pas aux réjouissances de son équipage. Il préfère les joies de l'intellect à celles du corps : il ne partage pas les plaisirs des sens de ses compagnons :

But while he shuns the grosser joys of sense,  
His mind seems nourish'd by that abstinence<sup>147</sup>.

Leur marginalisation serait ainsi volontaire ?

Les proscrits désirent réintégrer la société mais sont mis à l'écart par la population. C'est la réflexion de Jack Bunce, la justice peut gracier un pirate, les gens le verront toujours comme un criminel, un proscrit, un vaurien :

« once a pirate, and an outcast for ever. The poor devil may go and live, shunned and despised by every one [...] No honest man will speak to him, no woman of repute will give him her hand<sup>148</sup>. »

Pourquoi cette mise à l'écart ? Elle peut s'expliquer par ce que le mouvement romantique a nommé « la malédiction du génie ». Ces pirates sont en effet dotés de plus grands pouvoirs que le commun des mortels : l'intelligence, l'aura, l'énergie, la férocité, l'expérience, mais également les blessures intérieures. En conséquence, ils se retrouvent souvent incompris et sont mis à l'écart de la société et même de leur propre communauté.

#### d) Le pirate en communion avec la nature et la mer

Mis à l'écart de société, le pirate solitaire ne pense être compris que par la nature.

---

1889, p. 431.)

147 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, II, v. 75 – 76, « Mais tandis qu'il dédaigne les joies grossières des sens, son esprit semble se fortifier de cette abstinence. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 6.)

148 *The Pirate*, *Op. Cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 445, « Un pirate d'un jour est un éternel proscrit. Le pauvre diable, quoi qu'il fasse, sera mis au ban de la société [...] Pas un honnête homme ne voudra, lui adresser la parole ; pas une femme comme il faut ne lui tendra la main. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 435.)

Sa sensibilité se double d'un rapport étroit avec la nature. Petit-fils d'amiral, Lord Byron est habitué au milieu marin. Il est averti de la réalité quotidienne des marins, notamment lors de ses nombreux périples comme celui qu'a constitué la traversée de Gibraltar à Malte. Le poète anglais n'est pas un Victor Hugo : il ne contemple pas la mer comme un spectacle naturel, debout face aux éléments déchaînés au bord d'une falaise. Byron en a fait l'expérience concrète : il s'est baigné à de nombreuses reprises, et une lettre signale sa prétendue nage de plusieurs kilomètres dans la Manche. Dans *The Corsair*, la chanson des pirates de l'île au début du chant poétique tisse un lien métaphorique entre les hors-la-loi et la mer. Les forbans semblent se fondre avec l'élément liquide :

« O'er the glad waters of the dark blue sea,  
Our thoughts as boundless, and our souls are free,  
Far as the breeze can bear, the billows foam,  
Survey our empire and behold our home !  
These are our realms, no limits to their sway -  
Our flag the sceptre all who meet obey.  
Ours the wild life in tumult still to range  
From toil to rest, and joy in every change<sup>149</sup>. »

Au troisième chant est évoquée la relation qu'entretient Conrad avec la mer. La mer est ainsi personnifiée :

Oh ! How he listen'd to the rushing deep,  
That ne'er till now so broke upon his sleep ;  
And his wild spirit wilder wishes sent,  
Roused by the roar of his own element !  
Oft had he ridden on that winged wave,  
And loved its roughness for the speed it gave ;  
And now its dashing echoed on his ear,  
A long known voice – alas ! Too vainly near<sup>150</sup> !

---

149 *Ibid.*, chant I, I, v. 1–8, « Sur les flots joyeux de la mer sombre et bleue, nos pensées sont infinies et nos âmes sont libres aussi loin que la brise peut se faire sentir, que les vagues écumeuses étendent leur empire là est notre patrie, là nos royaumes sans limite à leur puissance. Notre pavillon est le sceptre auquel se soumettent tous ceux qui le rencontrent. Dans notre vie sauvage, nous passons avec une joie égale du calme au tumulte, de la peine au repos. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 1-2.)

150 *Ibid.*, chant III, VII, v. 1417–1424, « Oh comme il écoute ces mugissements de la mer, qui jusqu'alors n'avaient jamais troublé son sommeil, et comme excité par la voix de son élément favori, il s'enflamme, ce sauvage et impétueux esprit ! Bercé sur la crête de ces vagues, souvent il avait goûté l'âpre jouissance que procure la rapidité de leurs mouvements; — et maintenant encore, cette voix, depuis si longtemps connue, retentit à son oreille. — Hélas c'est vainement qu'il en est si près! » (traduction proposée par

Dans *The Pirate*, Mordaunt regrette que le temps soit radieux alors que son cœur est affligé. Il aurait fallu tempêtes et orage mais le jeune homme n'est pas Cleveland<sup>151</sup>. Il n'est pas un héros digne de l'esprit romantique. Mordaunt n'est donc pas en communion avec la nature. Le père des deux frères, Basile, se promène souvent sur les promontoires sauvages des îles Shetland. L'atmosphère mélancolique des lieux est le reflet de son moi intérieur :

In this wild scene, lonely and undisturbed but by the clang of the sea-fowl, Cleveland had already met with Minna Troil more than once ; for with her it was a favourite walk, as the objects which it presented agreed peculiarly with the love of the wild, the melancholy, and the wonderful<sup>152</sup>.

Cleveland, une fois prisonnier, erre dans les ailes de la cathédrale de Saint-Magnus. Sa situation est comparée au lieu dans lequel il se trouve :

The place itself was well suited to his melancholy circumstances<sup>153</sup>.

S'ensuit une description mettant en avant le style gothique de l'édifice et la présence proche de tombeaux des souverains des Orcades.

Cleveland, Conrad et Argow sont des pirates empreints d'un certain esprit moderne et romantique. Ils rejoignent parfois la vision du héros romantique : ils sont sensibles malgré leur extérieur froid, ils entretiennent un rapport étroit avec la nature (ici avec la

---

l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 100–101.)

151 *Ibid.*, p. 146, « Mordaunt looked for a moment on the clamorous crowd with a feeling of resentment, which he felt disposed at the moment to apply to all nature, and all her objects, animate or inanimate, however little concerned with the cause of his internal mortification. » : « Mordaunt regarda un instant cette troupe affolée avec le sentiment d'irritation qu'il ressentait pour tout en général, pour la nature elle-même, pour tous les êtres animés ou inanimés, quelque peu de rapport qu'ils eussent d'ailleurs, avec la cause de son dépit secret. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 139.)

152 *Ibid.*, chap. II, première partie, p. 324, « Ce n'était pas la première fois que Minna et Cleveland se rencontraient dans ce lieu solitaire, troublé seulement par les cris des oiseaux de mer, et de tout temps ç'avait été une des promenades favorites de Minna. Ce spectacle étrange, ce site fantastique lui plaisait. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 310.)

153 *Ibid.*, chap. XVII, seconde partie, p. 523, « la place elle-même convenait bien à la mélancolie du pirate » (traduction personnelle.)

mer) et ils sont misanthropes. Ces pirates remplissent donc bien les caractéristiques de la marginalité. Le personnage du pirate suit ainsi la fascination contemporaine du marginal romantique.

#### 4) Le pirate contre la société : l'esprit de révolte

« Que Dieu vous damne, dit Bellamy à un capitaine qui se plaignait d'avoir été arraisonné, vous êtes un chien rampant comme tous ceux qui acceptent d'être gouvernés par les lois que les riches ont faites pour leur propre sécurité ; car ces couards de petits chiens n'ont pas le courage de défendre autrement ce qu'ils ont gagné par leur friponnerie. Mais, soyez damnés tout à fait : eux comme un tas d'astucieux gredins et vous, qui les servez, comme un paquet de sans-crâne au cœur de poulet. Ils nous vilipendent, ces canailles, alors qu'entre eux et nous, il n'y a qu'une différence : ils volent les pauvres en se couvrant de la loi, oui, mon Dieu, alors que nous, nous pillons les riches sous la seule protection de notre courage. Ne feriez-vous pas mieux de devenir l'un des nôtres au lieu de ramper après ces scélérats pour un emploi ? Quant à moi, je suis un prince libre et j'ai autant d'autorité pour faire la guerre au monde entier que si j'avais cent vaisseaux sur la mer ou cent mille hommes en campagne, voilà ce que me dit ma conscience. Mais, il ne sert à rien de discuter avec de tels chiots morveux qui permettent à des supérieurs de leur donner des coups de pied tout au long du point, tout leur saoul, et qui épinglent leur foi à un maquereau de pasteur, un pigeonneau qui ne croit ni ne pratique tout ce qu'il met dans les têtes ridicules des niais qu'il prêche<sup>154</sup>. »

Samuel Bellamy est un pirate pessimiste : il considère que les hommes sont mauvais par nature et que l'exploitation des plus faibles ne cessera jamais. Il faut donc créer une société parallèle (donc en marge) dans laquelle les exploités pourront enfin s'opposer aux exploités. Les marins choisissaient de voguer sous le pavillon du Jolly Roger parce que bien souvent, en plus de conditions de vie en mer épouvantables, leurs supérieurs exerçaient un pouvoir despotique sur l'équipage. C'est en réaction à ces mauvais traitements que les forbans éprouaient de durs ressentiments envers ceux qui gouvernaient

---

154 LAPOUGE, *Ibid.*, p. 86.

les navires. Il leur arrivait d'épargner l'équipage (plus souvent qu'on tend à le croire) mais jamais le capitaine. Cet esprit de révolte, nos pirates le détiennent. Ni le père, ni le fils Vaughan ne semblent le porter avec conviction mais Argow et Conrad en sont de beaux exemples. Néanmoins, il conviendra de les différencier car ils ne possèdent pas exactement les mêmes idéaux et ne recherchent pas les mêmes buts car ils ont été créés par deux auteurs bien distincts.

#### a) Argow porteur du lyrisme et des ambitions balzaciens

Le discours de Bellamy est à mettre en parallèle avec celui d'Argow :

« Maintenant nous sommes tous liés ! Car M. de Saint-André nous ferait tous pendre aux vergues, et ferait le service avec ses officiers plutôt que de donner la grâce à l'un de nous.

[...] Triple bordée, mes amis, j'enrage lorsque j'examine notre genre de vie : traîner sur les ponts cette (ici un juron) *pierre infernale* ; toujours travailler, durement menés, sans consolation, sans avenir, sans pain, et (un juron) qu'avons-nous fait pour mériter un pareil sort ? Nous sommes venus au monde de la même manière que ceux qui sont riches, et qui dorment dans de bons lits, sans être toujours séparés de la mort par quatre planches pourries. Lequel, à votre avis, vaut mieux : de risquer une ou deux fois sa vie pour être heureux, ou bien de traîner une existence dont le plus grand bonheur est de dormir dans un entrepont et de gober l'air par le trou d'un sabord. Or, voici mon projet : le convoi de la Havane va passer demain, il n'y a qu'un vaisseau de soixante-seize canons, notre frégate n'en a que vingt !... n'en eût-elle pas du tout ! Je vous promets que nous aurons jusqu'à la dernière piastre des Espagnols.

Mais pour cela et pour avoir le droit de parcourir toutes les mers en nous enrichissant, et ayant soin de tout couler bas pour que l'on ignore nos manœuvres, il faut commencer par expédier ceux qui nous gênent là-haut<sup>155</sup>. »

Outre le lyrisme commun de leurs discours, Argow est sensible aux mêmes problèmes : la tyrannie des supérieurs hiérarchiques, un monde d'exploités et d'exploiteurs, le goût de la liberté et d'une société parallèle. A travers le discours du marin, le jeune Honoré de Balzac s'exprime. N'ayant toujours pas eu le succès littéraire escompté, blessé de sa séparation

---

155 *Le Vicaire des Ardennes*, op. cit., chap. X, tome deuxième, p. 231–232.

avec Madame de Berny, le jeune homme a rédigé un curieux discours avec un style noble, propre aux dissertations scolaires. Il est indéniable que cette page conduit à la future harangue d'Argow :

Le beau monde bannit de son sein le malheureux comme un homme de santé vigoureuse expulse de son corps un principe morbifique. Le monde abhorre les douleurs et les infortunes ; il les redoute à l'égal des contagions, il n'hésite jamais entre elles et les vices : le vice est un luxe. Quelque majestueux que soit un malheur, la société sait l'amoinrir, le ridiculiser par des épigrammes [...] ; elle vit d'or et de moquerie. Mort aux faibles ! Est le vœu de cette espèce d'ordre équestre institué dans toutes les nations de la terre, car il s'élève partout des riches, *et cette sentence est écrite au fond des cœurs pétris par l'opulence ou nourris par l'aristocratie.* [...] Si quelque volatile est endolori dans une basse-cour, les autres le poursuivent à coups de bec, le plument et l'assassinent. Fidèle à cette charte de l'égoïsme, le monde prodigue ses rigueurs aux misères assez hardies pour venir affronter ses fêtes, pour chagriner ses plaisirs. Quiconque souffre de corps ou d'âme, manque d'argent ou de pouvoir, est un paria. Qu'il reste donc discret ; s'il en franchit les limites, il trouve partout l'hiver : froideur des regards, froideur des manières, des paroles, de cœur ; heureux s'il ne récolte pas l'insulte, là où, pour lui, devrait éclore une consolation. Mourants, restez sur vos lits désertés, vieillards, soyez seuls à vos froids foyers. Pauvres filles sans dot, gelez et brûlez dans vos greniers solitaires. Si le monde tolère un malheur, n'est-ce pas pour le façonner à son usage, en tirer profit, le bâter, lui mettre un mors, une housse, le monter, en faire une proie ? [...] Ainsi le monde honore-t-il tout malheur : il le tue, ou le chasse, l'avilit ou le châtre<sup>156</sup>.

Pourquoi Balzac paraît-il si aigri contre la société ? A-t-il la fièvre byronienne du révolté ?

Les lettres à Laure Surville, sa sœur, offrent des confidences intéressantes. En octobre 1821, il exprime sa volonté de « s'indépendantiser » et de devenir « comme tout le monde », il veut assouvir ses rêves de « fortune » et de « jouissances ». Pour les réaliser, il va devoir s'abaisser à réaliser de la littérature marchande : « je n'ai que cet ignoble moyen-là : salir du papier et faire gémir la presse. » Mais plus intéressant, il se plaint de sa maigre fortune et confesse son rêve de gloire :

Or mon assiette est vide, elle n'est pas dorée, la nappe est terne, les mets insipides. J'ai faim et rien ne s'offre à mon avidité ! [...] je n'ai que deux passions : l'amour et la gloire et rien n'est encore satisfait [...] Outre cela, je suis coudoyé, enchaîné, pas libre adieu<sup>157</sup> [...]

156 Pierre BARBERIS, *Balzac et le mal du siècle*, Tome I : 1799 – 1829, Paris, Gallimard, 1970, p. 519.

157 BALZAC, *Correspondance, Tome I, 1809-1835*, édition établie, présentée et annotée par Roger Pierrot et Hervé Yon, Paris, Gallimard, 2006, Lettre à Laure Surville, oct. 1821, p. 112–113, voir Annexes, p. 232.

Ces phrases éclairent les prétentions du personnage d'Argow en tant que reflet du jeune Balzac. Il peut être un homme sincèrement révolté, sa révolte ne vise toutefois pas à changer l'ordre de la société mais à intégrer les rangs des plus riches. Il veut fortune, amour et gloire : ce que finira par posséder Argow. L'évolution du marin en banquier n'est pas anecdotique : elle fait écho aux ambitions balzaciennes. Même s'il se pose en antagoniste, en persécutant les deux protagonistes mais surtout en enlevant une innocente, ce prédécesseur de Vautrin témoigne d'une ambition sincère et acharnée afin d'intégrer le milieu bourgeois, de s'imposer dans le monde en tant qu'homme respectable. Cette revanche contre l'ordre du monde n'est pas à lire comme un désir de changer les rapports humains et toute forme de hiérarchie. Le romancier n'a pas seulement créé une figure d'antagoniste, un simple bandit des mers : il l'a fait évoluer socialement. Argow est tout d'abord un simple marin, puis un pirate, puis un banquier puis un riche propriétaire. En conséquence, il s'oppose à l'esprit des pirates : le pirate est un homme naturellement mécontent, il étouffe dans une société qui lui déplaît. Il décide alors de prendre la mer, de se saisir de l'échiquier, et de le briser « en mille morceaux mais l'idée ne l'effleure pas d'en refaire un autre<sup>158</sup> », au contraire des révolutionnaires et d'Argow qui lui, veut s'accommoder de la société. Il est également pertinent de rappeler les mots d'Argow à M. de Saint-André lors de la mutinerie :

[...] le ciel ne m'a pas fait pour rester matelot : jurez-moi sur l'honneur d'oublier tout ce qui vient de se passer ! Revenus en France, obtenez-moi le grade de lieutenant<sup>159</sup>...

Argow veut rejoindre la caste bourgeoise, et comme tout bon bourgeois qui se respecte, il désire posséder une femme :

---

158 LAPOUGE, *op. cit.*, p. 29.

159 *Ibid.*, chap. XXIV, tome quatrième, p. 359.

(j'ai cinq millions, monseigneur), je devais avoir une femme pour m'aider à jouir de la vie<sup>160</sup>

Comme le laissent entendre certaines lettres à sa sœur Laure, cette réflexion fait écho aux aspirations du jeune Honoré car lui-aussi cherchait désespérément à se marier avec une femme, pourvu qu'elle eût une dot. Le pirate Argow est un « Bel ami » en devenir, il ne faut donc pas mettre la révolte de Conrad sur le même plan.

#### b) Conrad, le révolté épris de liberté ?

A l'instar de son créateur Lord Byron, Conrad combat les Turcs en Grèce. Comme évoqué précédemment, Conrad et son équipage de forbans grecs n'ont de cesse d'être mis en avant afin de créer un contraste saisissant entre les Turcs, symbolisés par la tyrannie et l'oppression de Seyd et de ses soldats, et eux, amoureux de la liberté et de l'insoumission. Le chant poétique s'ouvre d'ailleurs sur l'évocation de cette passion de la liberté par l'intermédiaire du chant des pirates. Bien qu'il ait commis un nombre effroyable de crimes, le capitaine pirate semble combattre pour la liberté du peuple grec (bien que ses motivations restent indistinctes dans une certaine mesure). Medora se fourvoie en partie lorsqu'elle reproche à son aimé sa préférence pour la guerre<sup>161</sup>. Il aime certes se lancer dans la bataille, mais son honneur lui dicte de se battre contre l'oppression ottomane. Son action est louable quand est montrée la cruauté des Turcs envers les Grecs au chant II :

Through all, who can, disperse on shore and seek  
To flesh their glowing valour on the Greek ;  
How well such deed becomes the turban'd brave -  
To bare the sabre's edge before a slave !

<sup>160</sup>*Le Vicaire des Ardennes, op. cit.*, chap. XXI, tome troisième, p. 333.

<sup>161</sup>*The Corsair, op. cit.* chant I, XIV, v. 393, « Which flies from love and languishes for strife - » : « ta vie qui fuit l'amour et ne soupire qu'après les combats » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 26.)

Infest his dwelling – but forbear to slay,  
 Their arms are strong, yet merciful to-day,  
 And do not deign to smite because they may !  
 Unless some gay caprice suggests the blow,  
 To keep in practice for the coming foe  
 Revel and rout the evening hours beguile,  
 And they who wish to wear head must smile ;  
 For Moslem mouths produce their choicest cheer,  
 And hoard their curses, till the coast is clear<sup>162</sup>.

La pauvre population grecque sans défense doit se résigner à être opprimée. N'oublions pas la pensée du capitaine Bellamy : si on veut se libérer du système des oppresseurs et des opprimés, il faut créer une société en marge, une société parallèle. L'île des pirates en est un bel exemple : elle paraît être une contre-société. Malheureusement, le poète n'offre aucune information sur son fonctionnement. Il préfère se concentrer sur les exploits de Conrad et sur sa psychologie. Byron ne prétend pas réfléchir à une alternative sociétale car ce qu'il lui importe le plus est la libération de la Grèce. Après une digression poétique, une énumération des beautés hellénistiques, le poète déclare que l'île de Conrad appartient à la Grèce et qu'une fois le pays libéré des Turcs, elle le restera<sup>163</sup>.

### c) Argow, témoin des prémisses d'une critique sociale ?

Argow n'est pas seulement le reflet des ambitions de jeunesse de son auteur. Le Balzac de la *Comédie Humaine* fait son apparition dans ce roman. La critique n'a vu dans

---

162 *Ibid.*, chant II, I, v. 620 - 632, « ceux qui sont libres peuvent se disperser sur le rivage et chercher à exercer leur bouillante valeur sur le Grec sans défense ; il sied si bien au brave en turban de tirer le cimeterre affilé contre un esclave ! On pille sa demeure, mais on épargne sa vie, car aujourd'hui les guerriers musulmans sont puissants et cléments ; ils ne daignent frapper, bien qu'ils soient sûrs de l'impunité ; à moins toutefois que quelque gai caprice ne les pousse à se faire la main en attendant l'arrivée de l'ennemi. Dans l'orgie et le tumulte s'oublent les heures de la nuit, et les esclaves qui désirent conserver leur tête doivent sourire, et aux lèvres musulmanes présenter ce qu'il y a de meilleur ; il leur faut contenir leurs malédictions jusqu'au jour où le pays sera libre. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 44-45.)

163 *Ibid.*, chant III, II, v. 1231-1232, « His Corsair's isle was once thine own domain - / Would that with freedom it were thine again ! »

tout ceci que la passion d'un vicaire. Mais n'existe-il déjà pas en puissance dans ce roman une ébauche de procès du siècle ? Balzac a voulu se placer en peintre de son époque<sup>164</sup> : le 17 novembre 1822, *Le Journal des théâtres* qualifie le *Vicaire des Ardennes* de « peinture des mœurs bourgeoises de la province ». La première apparition d'Argow, c'est-à-dire la mutinerie, n'est qu'un épisode digne des romans d'aventures traditionnels bien qu'elle révèle l'état d'esprit du forban. C'est davantage lors des rencontres suivantes avec le hors-la-loi, à l'hôtel d'Espagne puis chez l'évêque de Saint-André qu'une lecture critique peut émerger. Dans cette auberge, le vicaire « machinalement se pla[ce] juste en face du gros banquier, venu de Paris depuis quelques jours ». S'ensuit un portrait de cet homme :

un homme extrêmement opulent, habillé en beau drap noir, ayant du linge extrêmement fin et une figure dure, mais il tâchait de la rendre agréable par des soins recherchés : sa barbe toujours faite, ses cheveux plats soigneusement arrangés, sa toilette, les bijoux qu'il portait, enfin la grâce dont la fortune entoure ses favoris, enlevaient l'espèce de crainte que son abord inspirait pour la convertir en ce respect, cette considération qu'on accorde à la richesse<sup>165</sup>.

On peine à reconnaître Argow mais on le devine : cette intégration à l'ordre bourgeois n'est que relative car elle est contre-nature pour le pirate. En effet, le vicaire ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'agit là de l'ancien mutin du vaisseau de M. de Saint-André :

Malgré le soin que prenait le banquier pour donner à ses gestes et à ses discours une certaine fleur de bonne compagnie, il trahissait à chaque instant et son défaut d'éducation et une brusquerie innée, qui dénotaient une profession guerrière. Aussi la maîtresse de l'hôtel, ayant été jadis dans la bonne société, et déchuée par suite de malheurs, s'apercevant que le banquier et son compagnon cherchaient à déguiser qu'ils n'étaient que des bêtes frottées d'esprit et de grossiers parvenus, s'amusait d'eux et riait sous cape.

Bien que le hors-la-loi se soit transformé en « un riche capitaliste de la Chaussée d'Antin<sup>166</sup> », il ne parvient pas à cacher sa nature brusque et populaire. Il continue à parler

---

164A noter que de nombreuses occurrences picturales ponctuent les deux œuvres de jeunesse de Balzac, notamment lors de scènes où figure Argow.

165 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. XX, tome troisième, p. 323.

166 *Ibid.*, p. 324.

avec un langage argotique, propre au monde maritime. Mais là où la critique est percutante, c'est dans le procédé qui a permis au marin de devenir banquier : le crime auquel il doit sa fortune. La confrontation entre M. de Saint-André et les deux forbans permet à la plume balzacienne de lancer cette triste affirmation : l'argent peut tout et donne le droit à tout :

« M. le contre-amiral, songez-vous qu'on ne pend pas un homme qui a cinq millions<sup>167</sup> ! »

L'argent et le crime sont solidaires. Cette évolution montre le futur génie balzacien : Argow passe de la figure du révolté contre l'argent à une figure de la puissance de l'argent. Le marin a été dans un premier temps le reflet des aspirations du jeune Balzac puis il s'est fondu dans le décor, dans le tableau des mœurs du roman. Il faut donc relever deux Argow distincts, signe que Balzac tâtonne entre un lyrisme empreint de romantisme byronien et une voix critique plus personnelle. Toutefois, cette critique de la société est à nuancer : elle est bien trop simpliste et bien trop connue pour susciter un quelconque effet sur ses contemporains (preuve en est que la critique n'y a fait aucune allusion). Il faudra attendre quelques années avant que l'écrivain s'enrichisse de certaines lectures (comme celles de Saint-Simon) pour comprendre véritablement les mécanismes internes, subtils et plus enfouis de la société.

L'esprit de révolte est bien présent chez Argow et chez Conrad. Néanmoins, ils sont à différencier car Argow reste la combinaison d'un certain lyrisme (emprunt de romantisme) et d'une critique sous-jacente de la société alors que Conrad est porteur de la

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, chap. XXI, tome troisième, p. 330. On peut également se référer à la réflexion d'Argow à Mélanie : chap. XXIV, tome quatrième, p. 359 : « Et vous croyez, reprit le pirate, et vous croyez que je n'ai pas le moyen de vous empêcher de mourir et de vous épouser ! ... allons, ma belle enfant, vous serez madame Maxendi ! Lorsqu'on a comme moi cinq millions et douze hommes dévoués, on a tout ce que l'on veut. Aucune puissance humaine, s'écria-t-il en fixant Mélanie de manière à faire pâlir et frissonner, aucune puissance humaine ne peut vous tirer d'ici. »

révolte des Grecs contre la domination des Turcs. Il est à déplorer que ni Clément, ni Basile Vaughan de *The Pirate* n'aient un esprit enclin à la révolte.

Un poème, « Cancion del pirata<sup>168</sup> » (« La chanson du pirate »), composée par le romantique espagnol José de Espronceda en 1835 aurait pu être comparé à celui de Lord Byron car les deux auteurs possèdent la même fièvre rebelle. Le poème se compose d'un refrain qui met en avant le goût de la liberté et l'amour du marin pour la mer.

### 5) L'itinéraire édifiant du pirate

Ces pirates en marge, transgressifs par essence, conduisent certains personnages, les héros notamment, à enrichir leur connaissance du monde et à se débarrasser de leur vision innocente et manichéenne.

#### a) La mutinerie d'Argow : porte-parole de la complexité du monde

Dans la première partie de son journal, Joseph, le protagoniste du *Vicaire des Ardennes*, raconte son enfance avec sa sœur sur une île lointaine. Cet épisode permet à Balzac de réinvestir ses connaissances de la philosophie de Rousseau et d'emprunter à Bernardin de Saint-Pierre l'histoire de *Paul et Virginie*. Au chapitre VII du livre premier du *Contrat social ou Principes du droit politique*, « De l'État civil », Jean-Jacques Rousseau aborde l'état de nature. Il récuse le péché originel et introduit l'hypothèse d'un état naturel de l'homme. La bonté de l'homme naturel, terme qui a induit en erreur plus d'un

---

168 Voir Annexes, p. 235.

commentateur du philosophe, dépasse les notions éthiques du Bien et du Mal. L'homme est naturellement bon mais il n'est pas moral car pour qu'il le soit, il faut qu'il sache ce qu'est être moral. Et cette connaissance n'est possible qu'en intégrant une société. « Ce passage de l'état de nature à l'état civil » permet à l'homme naturel de passer du stade « d'animal stupide et borné » à un « être intelligent et un homme<sup>169</sup>. » Toutefois, le passage à l'état civil peut engendrer une dégradation car l'homme corrompt la société, donc la société peut être corruptrice. De plus, l'être intégrant une société perd sa liberté naturelle mais gagne une autre forme de liberté, la liberté civile. C'est ce qu'apprend le jeune Joseph et sa sœur quand ils quitteront l'île. En marge, sur leur île, ils ignoraient « les abominables combinaisons que produisent les vices particuliers à l'état social et aux agglomérations d'hommes<sup>170</sup>. » Aussi la rencontre avec Argow, le chef de la mutinerie, va être décisive dans l'évolution du personnage. Un soir, Joseph est témoin « d'une singulière scène », « caché dans l'embrasure d'un canon, et, protégé par l'ombre<sup>171</sup> » tout comme Jim Hawkins dans *The Treasure Island*. Cette réunion de marins, qui va causer la mutinerie à bord du vaisseau de M. de Saint-André, confronte le héros à la haine. Il y perd sa vision innocente du monde et se rend compte de la corruption de la société :

Ce fut le premier spectacle que me donna l'état social : cette scène avait pour acteurs les plus grossiers des hommes, et comme ils ne retenaient point l'expression de leurs passions, j'en vis le jeu à découvert. [...] Toutes ces figures sauvages et animées sur lesquelles se gravait ingénument la crainte, car ils redoutaient encore leur conscience, formaient un tableau digne d'être vu<sup>172</sup>.

L'expérience de Joseph marque son passage de l'état de nature à l'état civil. En quittant son île, il est contraint de rejoindre la société humaine et de lui obéir. Aussi s'apercevra-t-il

---

169 Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du Contrat social* [1762], Paris, Nathan, 1998 (première publication en 1762), livre premier, chap. VIII, « De l'État civil », p. 44.

170 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, tome deuxième, chap. VIII, p. 215.

171 *Ibid.*, tome deuxième, chap. X, p. 229.

172 *Ibid.*, p. 230.

notamment que sa liberté civile lui interdit de se marier avec sa sœur. C'est grâce à l'observation d'Argow et de sa bande que le futur vicaire va se rendre compte de la complexité du monde des hommes et qu'intégrer la société humaine implique de sacrifier certaines libertés plus naturelles. Joseph aurait pu être plus téméraire, à l'instar d'un Jim Hawkins qui n'aurait pas hésité à se mêler à la mutinerie et à se battre aux côtés du commandement. Il aurait pu également choisir de garder sa liberté naturelle : il aurait rejoint l'équipage d'Argow. En effet, comme évoqué précédemment, les marins décident de se mutiner car ils ne supportent plus la société, et veulent retrouver leur liberté naturelle dont ils ont été privés. « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers<sup>173</sup> », cette phrase inaugurale du *Contrat Social* de Rousseau pourrait résumer la raison de la révolte de nombreux marins. Les pirates seraient ainsi de retour à l'état de nature, état dans lequel sont absentes les notions morales de Bien et de Mal, dans lequel le moi surpasse toujours autrui et dans lequel l'être dispose d'un « droit illimité à tout ce qu'il tente [...] et peut atteindre<sup>174</sup> ». En résumé, cette scène de mutinerie renforce la dimension édifiante présente dans le roman et dépasse la simple littérature libérale ou sentimentale. Le protagoniste candide prend connaissance de l'existence d'autres clivages plus complexes grâce à la figure marginale moderne qu'est Argow. Le forban devient alors un porte-parole.

#### b) Minna et Mordaunt : deux héros inconscients de la réalité du monde

Si on reprend la pensée du pré-romantique anglais William Blake, Minna est encore une enfant au début du récit. Dans *Songs of Innocence* et *Songs of Experience* (1789 et

---

173 ROUSSEAU, *op. cit.*, livre premier, chap. I, p. 31.

174 *Ibid.*, livre premier, chap. VIII, p. 44.

1794), le peintre Blake établit les bases d'une pensée, que les romantiques du siècle suivant s'approprièrent. L'enfant est le symbole de l'état de l'innocence, il n'est plus caractérisé par le péché originel mais il peut être touché par le vice humain. L'expérience pour l'enfant est très importante au sens où elle lui permet de s'éloigner de la protection parentale et de perdre progressivement sa vision innocente. Blake compose un recueil de poèmes candides puis un recueil de poèmes révélateurs de la noirceur du monde. Tout comme Joseph, la jeune femme va se débarrasser de sa vision innocente et romanesque du monde une fois l'expérience concrète accomplie. C'est grâce à la capture du bâtiment de son père par l'équipage de Cleveland et de Bunce qu'elle prend conscience de ses illusions. La comparaison qu'elle a osé émettre entre les ancêtres norse et les pirates paraît désormais risible face aux vices dont elle est témoin<sup>175</sup>. Cleveland ne cherche pourtant pas à lui dérober son esprit romanesque et candide. Il semble même parfois en profiter, même si ses remarques ironiques et lucides pourraient amener la jeune femme à remettre en cause sa pensée<sup>176</sup>. Il promettra néanmoins devant Bunce qu'il ne profitera pas de sa candeur :

And do you think, said Cleveland, that I could so utterly play the part of a fallen spirit as to avail myself of her enthusiastic error, and bring an angel of beauty and innocence acquainted with such a hell as exists on board of yonder infernal ship of ours<sup>177</sup> ?

---

175 *The Pirate, op. cit.*, chap. II, seconde partie, p. 327, « His own ancestors supported and exercised the freedom of the seas in those gallant barks, whose pennons were the dread of all Europe. » : « Ses ancêtres n'ont-ils pas défendu les libertés des mers, sur ces hardies galères dont les étendards répandaient la terreur par toute l'Europe ? » (traduction de Cérésy, 1889, p. 313) et chap. XI, seconde partie, p. 446, « She has been bred in such remote simplicity, and utter ignorance of what is evil, that she compares our occupation with that of the old Norsemen, who swept sea and haven with their victorious galleys, established colonies, conquered countries, and took the name of Sea-Kings. » : « Elle a été élevée dans une telle ignorance du mal que, dans sa naïveté, elle confond notre métier avec les exploits des anciens Norse qui sillonnaient les mers, menant partout leurs galères victorieuses, fondant des colonies, des villes et prenant le titre de rois de la mer. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 436.)

176 *Ibid.*, p. 328, « I fear, nevertheless, said Cleveland, that the descendant of an ancient Sea-King will scarce acknowledge a fitting acquaintance in a modern rover. » : « Je crains pourtant, reprit Cleveland, que le descendant d'un ancien roi de la mer ne trouve pas qu'un pirate de nos jours soit une connaissance digne de lui. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 313.)

177 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 447, « Croyez-vous, s'écria le capitaine, que j'aie l'âme assez basse pour profiter de la généreuse erreur de cet ange de beauté et d'innocence, pour l'amener, dans cet enfer ? » (traduction de Cérésy, 1889, p. 436.)

L'évolution du personnage de Minna ne s'est donc pas réalisée que par l'intervention de Cleveland mais aussi par celle de ses compagnons d'infortune. Comme elle l'explique à son amant :

Alas, when I saw your followers, that illusion was no more<sup>178</sup> !

Mordaunt est aussi ingénu que Minna. Ayant l'esprit romanesque, il montre une candeur semblable à celle de son amie<sup>179</sup>. Cleveland met en avant l'inexpérience du jeune homme et le conduit à évoluer spirituellement. Lors de sa seconde rencontre avec le capitaine, le garçon témoigne du teint bruni de l'étranger mais également d'un comportement révélateur de ses origines populaires et maritimes mais sans se rendre compte pourtant de son métier hors-la-loi :

He was rather above the middle size, and formed handsomely as well as strongly. Mordaunt's intercourse with society was not extensive ; but he thought his new acquaintance, to a bold sunburnt handsome countenance, which seemed to have faced various climates, added the frank and open manners of a sailor<sup>180</sup>.

Mordaunt continuera à le voir comme un homme respectable. La réflexion de Margery, la femme du Ranzelman achève de dévoiler au grand jour l'imposture de Cleveland : il n'est pas un gentilhomme mais bien un écumeur des mers :

« Gentleman ! [...] not but the man is well enough to look at [...] but I doubt if there is muckle of the gentleman about him<sup>181</sup>. »

---

178 *Ibid.*, chap. XX, seconde partie, p. 557, « Hélas ! lorsque j'ai vu vos compagnons, mes illusions se sont envolées! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 555.)

179 *Ibid.*, chap. II, première partie, p. 45, « To Mordaunt, who had much of romance in his disposition, these superstitions formed a pleasing and interesting exercise of the imagination, while, half doubting, half inclined to believe, he listened to the tales chanted concerning these wonders of nature, and creatures of credulous belief, told in the rude but energetic language of the ancient Scalds. » « Pour Mordaunt, qui disposait d'un esprit enclin à la fantaisie, ces superstitions restaient un exercice plaisant et intéressant pour stimuler son imagination, tandis qu'oscillant entre le doute et l'envie de croire, il écoutait les récits chantés sur ces merveilles de la nature et sur ces créatures issues des croyances de la région crédule, racontés dans le langage grossier mais énergique des anciens Scald. » (traduction personnelle)

180 *Ibid.*, chap. VIII, première partie, p. 128, « C'était un homme de taille moyenne, à la tournure à la fois élégante et robuste. Mordaunt, qui n'avait pas beaucoup l'expérience du monde, trouvait que le teint hâlé, l'air hardi de l'étranger convenait aux manières ouvertes et franches d'un marin. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 118.)

181 *Ibid.*, « Gentleman, reprit Margery en appuyant sur ce mot ; ce n'est pas que le jeune, homme ne soit pas bon à regarder, continua-elle en jetant sur lui un nouveau coup d'œil mais je doute que ce soit quand

Le jeune homme ne s'apercevra de la véritable nature de Cleveland que lorsqu'il en deviendra jaloux et que les deux hommes s'adonneront à une rivalité qui manquera de tuer Mordaunt.

Le pirate en tant qu'homme expérimenté et porteur d'idéaux permet aux héros de se rendre compte de la complexité du monde. Ainsi Minna, Mordaunt ou encore Joseph sont sortis édifiés de leur rencontre avec le pirate.

Conrad, Cleveland, Argow, mais aussi Basile Vaughan sont des pirates en marge. Ils oscillent entre un certain classicisme et une certaine modernité (romantique), ils sont en marge de leur propre communauté de hors-la-loi parce qu'ils sont bien trop romanesques. Leur marginalité permet également l'élévation spirituelle de certains personnages.

---

même un vrai gentleman. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 118.)

## II - Le pirate en marge des autres personnages

La figure du double est réinvestie à l'époque du romantisme allemand, en même temps que celui de la rivalité fraternelle. Ces deux motifs seront récurrents dans toute la littérature du XIXe siècle. Selon le théoricien Otto Rank, nombre de récits voient un de leurs personnages vouloir ardemment se débarrasser de son double, jusqu'à souhaiter parfois l'éliminer<sup>182</sup>. Un frère, une autre personnalité, un cousin, un pendant héroïque : le double peut prendre diverses formes. Afin de rendre compte de la marginalité de nos forbans, il convient de les opposer à leur double mais également à d'autres personnages. Il est indéniable que le double romantique et le frère jumeau sont deux lieux-communs permettant de mettre en avant un plus fort contraste entre le forban et un autre personnage souvent plus héroïque. Néanmoins, il n'en est pas le seul moyen. Cette partie sera également l'occasion de révéler différents jeux d'opposition entre personnages et de montrer d'autres figures marginales.

### 1) Rivalité fraternelle, rivalité sentimentale : le forban face à son pendant masculin

Dans *The Pirate*, le contraste entre Mordaunt et Cleveland est saisissant, tout comme celui d'Argow et de Charles dans *Annette et le criminel*. Néanmoins, Charles et Mordaunt sont deux personnages bien différents. Mordaunt a tout du personnage héroïque classique alors que Charles présente de nombreuses tares.

---

<sup>182</sup> Otto RANK, *Don Juan et Le Double. Études psychanalytiques* (1932), Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1973, p. 50.

Au chapitre sept du roman *The Pirate*, Mordaunt sauve Cleveland de la noyade. Seul le colporteur, le fourbe Bryce Snailfoot, peut l'entendre mais celui-ci refuse de l'aider. Il déclare à Mordaunt qu'il est bien fou de porter secours à un inconnu naufragé. Dans les îles Shetland règne une maxime superstitieuse qui postule que si on sauve quelqu'un qui fait naufrage, il finira par nous faire du mal. Mordaunt y voit là une excuse pour justifier le pillage des naufragés. Il aidera donc l'étranger. Néanmoins, hasard ou fatalité, une fois l'étranger sauvé, Cleveland causera du mal à Mordaunt. Une rivalité se développe rapidement entre eux deux et va conduire à une confrontation qui n'est pas sans rappeler celle d'Abel et de Caïn. Cette comparaison se justifie lorsqu'on apprend à la fin du roman que Mordaunt et Cleveland sont en réalité fils du même père. Ce coup de théâtre offre une nouvelle grille de lecture au récit. Apparaît alors en filigrane le mythe du double romantique.

Pourtant, le récit de Walter Scott aurait pu prendre une toute autre direction au chapitre huit. Après avoir remercié Mordaunt en lui faisant don d'un de ses fusils, le capitaine Cleveland lui demande pourquoi il ne mènerait pas une vie aventureuse :

« But you are tight, handsome, active young man. What is to ail you to take a trip after some of this stuff ? » laying his hand on the baf of gold<sup>183</sup>.

Le geste du capitaine est significatif : il lui garantit l'aventure, la vie de corsaire (ni le lecteur, ni Mordaunt ne peuvent savoir encore que Cleveland est un pirate) et tout ce qu'elle implique, le pillage, la découverte de trésors notamment. Il insiste de nouveau en lui promettant une place à bord de son vaisseau :

« We'll have a hammock slung for you abroad, and make a sailor and a man of you in the same trip<sup>184</sup>. »

183 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. VIII, première partie, p. 131, « Mais vous, êtes jeune, actif, beau garçon ; pourquoi n'iriez-vous pas à la chasse d'oiseaux de cette espèce ? dit-il en passant la main sur le sac d'or. » (traduction de Cérisy, p. 122.)

184 *Ibid.*, p. 132, « Nous ferons accrocher un hamac pour vous, à bord, et l'on fera de vous en même temps un

Que se serait-il passé si Mordaunt avait accepté, sans l'accord paternel, de se joindre à l'équipage du marin et si le désir de Cleveland de prendre sous son aile le héros ne s'était pas éteint ? Le récit aurait pris le chemin d'un roman d'éducation à la vie maritime (comme *The Sea-wolf* de Jack London) et il aurait probablement réuni les deux frères. Walter Scott aurait offert à son lecteur des aventures en mer et la rivalité fraternelle aurait peut-être même été occultée.

Une inimitié naturelle sépare les deux personnages. Au chapitre deux de la seconde partie, alors que le capitaine Cleveland et Minna se promènent dans un lieu bien pittoresque, le forban avoue qu'il ne peut être ami avec Mordaunt car :

- there is a natural dislike – an instinctive aversion – something like a principle of repulsion in our mutual nature, which makes us odious to each other. Ask himself – he will tell you he has the same antipathy against me<sup>185</sup>.

Et en effet, Mordaunt se méfie de Cleveland dès le chapitre qui suit l'épisode de son sauvetage. Ce que lui raconte l'étranger ne le satisfait qu'à moitié. Il remarque une brusquerie et une vantardise innées chez lui. Au chapitre neuf, le héros forge sa propre opinion du marin. Il n'apprécie guère son air de supériorité et il s'étonne lui-même de ne pouvoir apprécier cet étranger :

and, upon, the whole, he was himself surprised to find the result less favourable to the stranger than he could well account for<sup>186</sup>.

Et ce ressentiment culminera lorsque Mordaunt apprendra qu'il n'a pas été invité à la fête de la famille Troil. Bryce Snailfoot, le colporteur, ajoute que l'étranger, le capitaine Cleveland, l'a supplié auprès de ce foyer. Il est à noter que le sournois Snailfoot comptera

---

marin et un homme.» (traduction de Cérisy, p. 123.)

185 *Ibid.*, chap. II, seconde partie, p. 326, « il y a une haine naturelle ... une aversion instinctive ... quelque chose comme un principe de répulsion mutuelle dans nos natures, qui nous rend odieux l'un à l'autre. Demandez-lui si je ne lui inspire pas la même antipathie ? » (traduction de La Bédollière, 1855, p. 40.)

186 *Ibid.*, chap. IX, première partie, p. 135, « sans pouvoir s'en rendre compte, il fut surpris de ne pouvoir en penser très favorablement. » (traduction personnelle)

parmi les nombreux calomniateurs de Mordaunt. Ce dernier se rendra compte qu'il n'est plus le bienvenue chez les Troil. Toutefois, ce n'est que bien plus tard que le héros connaîtra les raisons qui ont mené la famille Troil à ne pas l'inviter à la fête de la Saint-Jean. Aussi, blessé, il errera un moment dans la lande avant que Norna ne le somme d'aller à la fête protéger les sœurs Minna et Brenda de l'influence jugée néfaste du capitaine Cleveland. Une inimitié naturelle sommeillait également entre le personnage de Charles et d'Argow dans *Annette et le criminel*, bien qu'ils ne soient pas frères. Au chapitre quatre du tome premier, Argow et Vernyct ont un accident de calèche et sont contraints de monter dans la même diligence que la famille Gérard. La première impression que Charles suscite chez Argow (et Vernyct) révèle déjà une aversion mutuelle et même une rivalité instinctive :

Le coup d'œil du premier des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles : cette figure mielleuse, régulière et un peu fausse, ne lui convint pas ; il le témoigna à son ami par un geste, et ce geste exprimait à la fois l'aversion et le mépris : Charles feignit de ne pas l'apercevoir<sup>187</sup>.

Argow l'appellera même « jeune freluquet<sup>188</sup> » lorsque Charles appuiera les propos de l'officier. Il prétendra en effet que les deux étrangers semblaient connaître que trop bien les bandits.

Mais une autre raison pousse les deux jeunes hommes à s'affronter : la convoitise d'une femme. Le conflit mythique d'Abel et de Caïn peut être superposé à celui-ci : Véronique Léonard-Roques rappelle que le crime de Caïn ne doit pas être uniquement interprété comme cause d'un favoritisme divin et d'une simple jalousie<sup>189</sup>. En effet, dans certaines versions comme le *Midrach Rabbah*, une femme convoitée est la cause de cette

---

187 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. IV, tome premier, p. 471–472.

188 *Ibid.*, chap. IV, tome premier, p. 476.

189 Véronique LEONARD-ROQUES, dans *Fratries, Frères et sœurs dans la littérature et les arts de l'antiquité à nos jours*, sous la direction de Florence Godeau et Wladimir Troubetzkoy, Paris, Editions Kimé, 2003, « Mythe de Caïn et enjeux amoureux : de l'autre au même », p. 87.

rivalité. Et cet être désiré semble être le point de départ de la rivalité. Dans le chapitre douze de *The Pirate*, Mordaunt s'interroge sur le comportement singulier des sœurs Troil. Cleveland réplique avec hypocrisie que c'est là une perte de temps que de chercher à connaître ce qui peut faire changer le vent ou une femme, ces beaux êtres orgueilleux. Il ajoute qu'il ne faut pas trop s'attacher à elles. Mordaunt croit alors que Cleveland est réellement indifférent aux charmes des deux sœurs. Le héros jaloux, voyant là une injustice, insinue que le marin n'est présent que pour s'attirer les bonnes grâces de Magnus. Le capitaine avertit alors le héros qu'il ne sert à rien de le menacer :

« so pray, do not quarrel with me ; for here is Mr. Halcro witness that I have struck both jack and topsail, and should you fire a broadside into me, cannot return a single shot<sup>190</sup>. »

Dans *Le Vicaire des Ardennes*, Charles prend conscience de sa perte d'importance auprès d'Annette (et des lecteurs) et devient jaloux de cet homme qui s'est immiscé dans ses affaires de cœur. Au chapitre six, il « bouill[e] d'impatience » quand il se rend compte que M. de Durantal est assis à côté d'Annette pendant la messe. La comparaison entre les deux personnages est d'ailleurs peu flatteuse pour lui :

[Charles] se levait, tournait la tête, regardait l'étranger qui, semblable à un lion sur lequel se pose une mouche, ne faisait aucune attention aux manières de Charles<sup>191</sup>.

La jalousie de Charles va le pousser à calomnier sa cousine à deux reprises. La première, lors de la promenade des deux cousins au chapitre six, dans laquelle le jeune homme sous-entend qu'elle semble intéressée par le propriétaire de Durantal car « il a, dit-on, dix ou douze millions<sup>192</sup> !... » Cette insulte blessera la jeune femme. La seconde calomnie ne tardera pas : au chapitre neuf du tome deuxième, Annette, qui avait été enlevée, a été

---

190 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XII, première partie, p. 178, « donc, je vous en prie, ne me cherchez pas querelle... Je prends M. Halcro à témoin que j'ai amené le pavillon, et, fussiez-vous me lancer une bordée, je ne vous répondrais pas par un seul coup de canon. » (traduction de Robert de Cérisy, 1889, p. 175.)

191 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. VI, tome premier, p. 484.

192 *Ibid.*, chap. VI, tome premier, p. 492.

secourue par M. de Durantal et emmenée chez lui. Charles vient la chercher et, envieux, rétorque qu'elle a manigancé cet enlèvement pour se retrouver dans les bras du riche propriétaire. M. de Durantal survient lorsque Annette pleure à cause des reproches faits par son cousin. Furieux, le forban menace celui qui a osé causer du tort à cette jeune femme. La rivalité commence véritablement lorsque les deux hommes échangent un regard :

Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence, cette reconnaissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible. « Jeune homme, lui dit-il, vous vous trouvez sur mon passage dans la vie ! ... » Il y avait un sens à ces paroles, elles firent impression sur l'assemblée. « Vous y êtes mal ! ... prenez garde ! ... » Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots<sup>193</sup>.

Charles sait bien qu'il n'est pas de taille à affronter directement cet homme, il va donc essayer de l'affronter dans un domaine qu'il connaît bien : le droit et la justice. Sa décision sera prise lors du mariage de sa cousine au chapitre dix-sept du tome troisième :

Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimait encore, briller au sein de l'opulence, et s'y trouver comme dans son élément naturel ; il sentait redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvait dans son cœur : « Oh ! Si je pouvais détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort!... »

Sa haine se tourne vers cet « être qui lui avait arraché l'amour d'une créature dont il savait apprécier le prix<sup>194</sup>. » C'est également lors d'une fête que la rivalité entre les deux personnages de *The Pirate* commence véritablement.

Toutefois, ces animosités dépassent la simple jalousie sentimentale. Une forme de compétition fait surface : celui qui prouvera son ascendant sur l'autre le remportera. Le capitaine Cleveland changera d'attitude face à Mordaunt quand il aura remboursé sa dette en le sauvant à son tour lors de la chasse à la baleine. Le héros, cherchant à se faire remarquer et à montrer qu'il a plus de courage que le marin, a enfoncé une pique dans le cétacé puis la bête a renversé sa barque. Quand Cleveland le sauve de la noyade, il recule

<sup>193</sup> *Ibid.*, chap. VIII, tome premier, p. 517.

<sup>194</sup> *Ibid.*, chap. XVII, tome troisième, p. 573 et p. 576.

de deux pas, le toise d'un regard insultant et annonce :

« It is enough [...] and it is unnecessary to say more about it. I have paid back my debt, and we are now equal<sup>195</sup>. »

Alors que le héros prétexte qu'ils ne sont pas quittes car le danger était plus grand ici que lorsqu'il l'a sauvé du naufrage, Cleveland passe aux menaces dans un discours lourd de sous-entendus :

« Hark ye, my young brother. There is a custom among us gentlemen of fortune, that when we follow the same chase, and take the wind out of each other's sails, we think sixty yards of the sea-beach, and a brace of rifles, are no bad way of making our odds even<sup>196</sup>. »

Mordaunt ne répond pas mais révèle au lecteur sa pensée : il est prêt à affronter le capitaine en duel. A cette menace vient se greffer une nouvelle allusion mythologique. On est alors en droit de se demander si le fratricide va être commis et qui des deux sera Abel et qui sera Caïn. Cette référence indirecte est renforcée par l'appellatif « my young brother » qui, même si le capitaine ne peut en avoir conscience, est significatif car il est l'aîné de la fratrie. L'épisode de la chasse à la baleine et du sauvetage de Mordaunt démontre une nouvelle fois l'instauration au sein du récit d'un principe de symétrie entre les scènes. Des chapitres se répondent comme le chapitre sept (Cleveland manquant de se noyer) et celui dans lequel Mordaunt manque de se noyer. Les deux épisodes d'affrontement se répondent également : l'un est suscité par Mordaunt, l'autre par Cleveland. Cette symétrie scénique rapproche les deux frères et les met sur un pied d'égalité.

Cette rivalité plus qu'apparente est sujet aux commentaires des habitants de ces îles

---

195 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVII, première partie, p. 242, « Cela suffit [...] il est inutile d'en dire davantage. Je vous ai payé ma dette, nous sommes quittes. » (traduction de La Bédollière, 1855, p. 29.)

196 *Ibid.*, p. 242 : « écoutez-moi, [mon frère], il existe parmi nous autres aventuriers des usages que je veux vous faire connaître. Lorsque nous sommes deux à la poursuite du même navire, et que nous cherchons à nous couper mutuellement la route, nous pensons que le plus simple, c'est de compter soixante pas sur le rivage et avec deux fusils de décider à qui restera l'avantage. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 242 et p. 245.)

retirées. Dès le chapitre onze, le Ranzelman annonce qu'ils verront bientôt quel mal résultera de la relation de ces deux jeunes gens et il reste persuadé qu'il ne peut en résulter du bien. Après l'épisode la chasse à la baleine, Eric Scambester confie à Claude Halcro que les deux se portent malheur l'un à l'autre. Il accorde même sa préférence au capitaine Cleveland. Toutes ces allusions et ces présages amènent au terrible épisode dans lequel Minna est indirectement témoin de l'affrontement physique entre Mordaunt et Cleveland. Après avoir entendu une violente querelle entre ces derniers, la jeune femme brune entrevoit de sa chambre une ombre portant un corps. A la recherche de cette silhouette, elle rencontre Claude Halcro qui prétend avoir vu des cierges funéraires danser dans la baie. Ces présages n'augurent rien de bon. Ne trouvant pas le sommeil, Minna est en proie à une terreur sans nom. Elle doute de ce qui s'est réellement passé. Toutefois, il est plus que probable que l'un des deux adversaires ait été gravement blessé, voire tué l'autre. Cette hypothèse est confirmée le lendemain lorsque Brenda découvre que les pieds de sa sœur sont tachés de sang. Il lui faudra attendre une entrevue avec Norna pour qu'elle soit certaine que Mordaunt a été blessé par Cleveland mais qu'il est vivant. Cette scène confirme et la compétition entre les deux jeunes gens, et la convoitise d'une femme. Aussi le fratricide n'a pas eu lieu, même si la prophétesse, la mère de Cleveland, ne cesse d'évoquer ce thème à plusieurs moments du récit. Lorsqu'elle entame l'histoire de ses origines au chapitre dix-neuf, elle évoque une histoire de fratricide :

by that lamp it must be told, which is framed out of the gibbet-irons of the cruel Lord of Wodensvoe, who murdered his brother [...] <sup>197</sup>

Elle aborde ensuite un autre conflit fraternel entre son père, Erlend, et le père de Magnus Troil, Olave. Elle attisera également la rivalité entre Cleveland et Mordaunt en favorisant

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, chap. XIX, première partie, p. 266, « cette lampe dont les matériaux sont dérobés au gibet du cruel lord de Wodensvoe, l'assassin de son frère. » (traduction personnelle)

le premier et en méprisant le second qu'elle va jusqu'à dénoncer aux autorités. Ironie tragique, elle découvrira que son fils est Cleveland et non Mordaunt et qu'elle a ainsi conduit son propre fils à la mort. Ce favoritisme de Norna peut faire écho aux figures mythiques du fratricide, à l'instar d'Abel et Caïn. Au quatrième chapitre de la *Genèse* est racontée l'histoire d'Abel et de Caïn :

L'homme connut Eve sa femme. Elle devint enceinte, enfanta Caïn et dit : « J'ai procréé un homme, avec le Seigneur. » Elle enfanta encore son frère Abel. Abel faisait paître les moutons, Caïn cultivait le sol. A la fin de la saison, Caïn apporta au Seigneur une offrande de fruits de la terre ; Abel apporta lui aussi des prémices de ses bêtes et leur graisse. Le Seigneur tourna son regard vers Abel et son offrande, mais il détourna son regard de Caïn et de son offrande. Caïn en fut très irrité et son visage fut abattu. Le Seigneur dit à Caïn : « Pourquoi t'irrites-tu ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas ? Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, est avide de toi. Mais toi, domine-le. » Caïn parla à son frère Abel et, lorsqu'ils furent aux champs, Caïn attaqua son frère Abel et le tua<sup>198</sup>.

Le mouvement romantique va s'emparer de ce mythe ainsi que du bannissement de Caïn et nombre de héros romantiques erreront et se sentiront maudits comme le frère d'Abel. Cleveland serait-il donc un Caïn ? Caïn est l'aîné d'Abel, comme Cleveland est l'aîné de Mordaunt. Pourtant le capitaine ne semble pas être jaloux de Mordaunt.

Au contraire, Mordaunt sera jaloux que son demi-frère l'ait remplacé auprès de la famille Troil. Cleveland se retrouve être le personnage le plus favorisé au cours du récit, même Walter Scott semble finalement donner sa préférence au personnage du pirate. Le titre éponyme en est la meilleure preuve. Il est à remarquer également que Cleveland occupe le premier plan à partir du chapitre dix-huit. Mordaunt n'intervient plus que dans trois chapitres. Le capitaine est même mis à l'honneur dans deux chapitres, le chapitre deux de la seconde partie mais aussi le chapitre onze de la même partie. La citation mis en exergue du chapitre deux emprunte des vers du *Corsair* de Lord Byron et inscrit Cleveland dans la mouvance romantique. Néanmoins il convient de ne pas oublier que Mordaunt

---

198 *La Bible*, traduite par Société Biblique Française et Éditions du Cerf, Paris, 1972, p. 4-5.

mènera une vie heureuse à la fin du récit, contrairement à Cleveland qui mourra loin de sa bien aimée. Le choix de Walter Scott est audacieux : il semble porter toute son attention sur le personnage de Cleveland et fait de lui une figure héroïque. Pourtant, tout désignait Mordaunt comme le potentiel vrai héros du récit. Il était présenté comme familier de la famille Troil, possédant nombre d'amis, ayant un physique avantageux, un talent certain pour la musique et la danse<sup>199</sup>. Il est même plus aimé par Magnus ou par Claude Halcro que par son père Basile Mertoun<sup>200</sup>. A l'inverse de son père misanthrope, le jeune homme se fond dans le décor folklorique des îles Shetland. Il ressemble d'ailleurs plus au géniteur des sœurs, c'est-à-dire à Magnus Troil, qu'à Basile Mertoun. On n'apprendra qu'à la fin du roman les raisons de l'indifférence de son père : Basile a tué la mère de l'enfant et voit en ce dernier la manifestation matérielle et permanente de son crime. Lorsque Norna entame le récit de son parricide au chapitre dix-neuf, la comparaison entre la situation racontée, c'est-à-dire la rivalité entre Magnus et l'étranger Vaughan amoureux de Norna, et la situation actuelle, c'est-à-dire la rivalité entre Mordaunt et l'étranger Cleveland amoureux de Minna, paraît plus qu'évidente. La devineresse cherche à mettre en garde Minna contre le capitaine, tout en rapprochant la figure de Mordaunt et celle de Magnus. Ils sont tous deux des personnages vertueux, joyeux mais terrestres, les contraires de Vaughan et de son fils Cleveland, plus misanthropes. Le jeune Balzac semble user du même schéma et du même contraste bien que Charles et M. de Durantal ne soient pas frères. Dès le chapitre premier d'*Annette et le criminel*, l'auteur semble vouloir mettre en avant le personnage de

---

199 *The Pirate, op. cit.*, chap. II, p. 45 : « Mordaunt became thus generally known and beloved as generally, through most of the houses composing the patriarchal community of the Main Isle ; but his visits were most frequently and most willingly paid at the mansion of his father's landlord and protector, Magnus Troil » : « Aussi Mordaunt était-il devenu très populaire, chacun l'attirait et lui faisait fête ; mais c'était encore chez Magnus Troil, le propriétaire de son père, qu'il allait le plus souvent et avec le plus de plaisir. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 24.)

200 *Ibid.*, chap. II, p. 41 : « He showed the youth but few symptoms of parental affection » : « Il ne témoignait au jeune homme que fort peu d'affection » (traduction de Cérisy, 1889, p. 31.)

Charles de Sérigné comme un potentiel héros mais surtout comme l'amant principal d'Annette :

Ce jeune homme [...] brûlait d'être l'époux d'Annette. [...] et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé : de manière qu'à l'âge de dix-huit ans, Annette pouvait bien se croire de l'amour pour Charles, et Charles pour Annette<sup>201</sup>.

Au chapitre deux du tome premier, Charles jouit d'un succès inespéré grâce à Annette. Il lui dit alors, « les larmes aux yeux » :

« vous pouvez compter que je n'aurais pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous ; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et savoir si bien faire une honorable fortune, que vous soyez à la place où vous appellent vos talents et vos vertus<sup>202</sup>. »

Cette scène larmoyante tendrait à faire de Charles le véritable amant d'Annette mais aussi le héros de ce roman, derrière la figure d'Annette. La plume balzacienne en décidera autrement car les actions du jeune homme et surtout l'apparition de M. de Durantal vont placer le personnage en position d'antagoniste. Pourtant, Charles de Sérigné aurait pu occuper une place de choix dans l'intrigue. Mais l'écrivain dissémine des indices dès les premières pages sur les vices de ce personnage. Ce « bourgeois en action<sup>203</sup> » annonce en réalité le personnage de Charles Grandet, le cousin d'Eugénie :

ayant compris de bonne heure l'ordre social, [il] avait vu qu'il n'y aurait jamais de ressources pour lui dans sa science et l'intrigue ; aussi avait-il fait d'excellentes études<sup>204</sup>.

La nature l'a bien pourvu : il a un physique avantageux, un bel organe, « une manière insidieuse et complaisante d'envisager les choses<sup>205</sup> » et beaucoup d'ambition. Au chapitre trois du tome premier, Mme Gérard, sa fille et son neveu voyagent jusqu'à Valence à bord d'une diligence. Une inconnue fait alors son apparition et prodigue des marques d'attention

201 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. I, tome premier, p. 452–453.

202 *Ibid.*, chap. I, tome premier, p. 460–461.

203 BARBERIS, *Balzac et le mal du siècle*, Tome I, *op. cit.*, p. 608.

204 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. I, tome premier, p. 453.

205 *Ibid.*, p. 453.

à Charles. Le jeune homme, content de plaire à la « belle voyageuse », « le feu [animant] ses yeux », ne pourra s'empêcher de rougir comme un enfant et n'osera pas dans un premier temps contempler cette « sirène charmante <sup>206</sup> ». Volontairement, le jeune Balzac laisse échapper un indice de taille par une proposition concessive : « quoiqu'il eût plusieurs aventures ». Il n'aurait donc jamais été fidèle à Annette. Lorsqu'il apprend du militaire qui voyage avec eux que cette belle inconnue, une certaine actrice nommée Pauline est la maîtresse du duc de N\*\*\*, le jeune homme s'emballe et voit bien là un moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante : il compte bien séduire l'actrice et en devenir l'amant. L'ambition de Charles sera ridiculisée par la plume balzacienne à plusieurs reprises :

Quand on s'arrêta pour dîner, il descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse qui le remercia par un gracieux sourire : ce sourire lui parut d'un bon augure et il semblait lui promettre beaucoup<sup>207</sup>.

Le lendemain de cet épisode, Charles et l'actrice semblent fatigués et dorment profondément. Le sourire moqueur du militaire à cet égard effraie Annette. Un terrible pressentiment l'assaille. Ses soupçons se confirment lorsque l'homme confie à Annette la vérité :

« je suis père, et j'ai une fille presque aussi aimable et aussi vertueuse que vous me paraissez l'être ; je serais fâché de lui donner un *Caton* pour mari ; mais si un jeune homme qu'elle dût épouser lui donne le spectacle d'une faute, et qu'elle ne pût pas croire son mari le plus vertueux des hommes, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux dont elle connaîtrait les aventures de jeunesse ; ainsi je crois devoir vous dire que votre cousin n'est plus digne de vous<sup>208</sup>. »

Ce discours fait définitivement choir Charles de sa place d'amant principal et permet à Argow d'occuper la première place.

Toutefois, il convient de nuancer ces rivalités dans les deux romans. Le regret, et même le repentir peuvent surgir. Dans *The Pirate*, les motivations de Cleveland sont aussi

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, chap. III, tome premier, p. 464.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 466.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 468.

peu claires que celles de Caïn dans la *Genèse*. Il ressent même un repentir sincère lorsqu'il a manqué de tuer Mordaunt. Il le confie à son compagnon de fortune, Jack Bunce. Son impatience l'a emporté sur sa morale. Au chapitre douze de la seconde partie, il souligne à nouveau son regret quant à sa relation avec Mordaunt : ils auraient dû se rencontrer sous de meilleurs auspices. Au chapitre dix-huit de la seconde partie, lorsque Norna permet à Cleveland de s'échapper de Kirkwall, il explique à la devineresse qu'il n'a jamais voulu causer de tort ou de mal à Mordaunt<sup>209</sup>. Norna lui rappelle tout de même qu'il a tenté de l'assassiner. Cleveland garde alors le silence mais finit par confesser qu'il a eu tort. Le Ciel lui a accordé une faveur en ayant laissé vivre Mordaunt et il compte se racheter. (Notons que cette tentative de meurtre a conduit Cleveland après maintes péripéties à rejoindre à nouveau la piraterie, du moins son vaisseau et son équipage). Charles aura également quelques regrets quant à cette haine vouée à Argow qui mènera celui-ci à l'échafaud. Au chapitre vingt du tome troisième, redevenu follement amoureux de sa cousine et haïssant encore davantage son mari, le jeune avocat comptait bien arriver triomphant en révélant à Annette l'existence d'une affaire en cours sur Argow. Cependant, Argow va lui sauver la vie en tuant un taureau attiré par le châte rouge d'Annette. Ce geste, Charles s'en souviendra. Il part précipitamment pour Valence, inquiétant Annette. Il se démène alors pour avoir une entrevue avec le juge d'instruction et détruire les papiers compromettant Argow, son sauveur. Malheureusement la veille de son départ pour Durantal, le juge d'instruction émet un rapport signalant que toutes les pièces ont été rassemblées : Argow va pouvoir être jugé. Charles décide alors de défendre son cousin :

---

209 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 533 : Le capitaine prétend ne l'avoir jamais véritablement regardé comme son rival, sinon il s'en serait débarrassé par des moyens plus honorables : « But, for me, I scarce thought of him as a rival ; else, I had taken a more honourable way to rid myself of him. »

« Ce que je ferai, [...], je défendrai mon cousin, et je le sauverai ... j'en crois mon cœur saignant<sup>210</sup> ! ... »

Il emploiera tous les moyens possibles pour sauver le mari de sa cousine : ses fourbes talents seront cette fois employés pour faire le bien<sup>211</sup>. Mais il ne parviendra pas entièrement à se racheter car il échouera à libérer Argow. Même si le forban semble lui avoir pardonné, Annette paraît encore en vouloir à son cousin comme le laisse entendre cette demande :

« Charles ! Dit-elle avec un horrible sang-froid, en le montrant du doigt, c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place ! [...] je t'inflige, pour peine, d'aller redemander son corps...<sup>212</sup> »

Beaucoup de commentateurs du texte ont reproché à Balzac cette conversion trop prompte du personnage de Charles. D'antagoniste, il devient un allié, mais peut-être qu'à cette époque l'auteur est encore guidé par une sorte de « royauté du sentiment, de la vertu<sup>213</sup> ». Cherchant la rédemption, le cousin d'Annette s'exilera en Amérique et mourra là-bas.

Dans *The Pirate*, l'histoire de la rivalité est bien différente mais c'est finalement le cadet, Mordaunt qui finira par remporter ce conflit. Au chapitre vingt de la seconde partie, il autorise à contrecœur une dernière entrevue entre Minna et Cleveland. Malheureusement, cette entrevue sera interrompue par l'équipage du forban qui tentera d'enlever Minna et leur capitaine. Il faudra l'intervention du héros et d'une escorte pour sauver les sœurs Troil. Cleveland se livre à Mordaunt :

The pirate presented a pistol, and calling out at the same time, - « Mordaunt, I never missed my aim, » he fired into the air, and threw it into the lake ; then drew his cutlass, brandished it round his head, and flung that also as far as his arm could send it, in the same direction. Yet such was the universal belief of his personal strength and resources, that Mordaunt still used precaution, as, advancing on Cleveland, he asked

210 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XII, tome troisième, p. 613.

211 *Ibid.*, chap. XXV, tome quatrième, p. 632 : « jetant alors un coup d'œil plein de finesse sur les jurés, il dit, d'une voix qu'il savait rendre, à son gré, flatteuse et pleine de charme. »

212 *Ibid.*, chap XXX, tome quatrième, p. 669.

213 BARBERIS, *Balzac et le mal du siècle*, *op. cit.*, p. 608.

if he surrendered. « I surrender to no man, » said the Pirate-captain ; « but you may see I have thrown away my weapons<sup>214</sup>. »

Mordaunt demandera à ce que le pirate soit bien traité. La rivalité entre les deux hommes s'achève donc par l'exil de Cleveland et par le mariage du héros avec l'une des filles de Magnus, Brenda. Cette fin fade aux allures de conte de fées finit néanmoins de faire contraste avec le sort flamboyant du pirate. Plus encore : elle marginalise le capitaine Cleveland.

L'opposition entre le pirate et son pendant héroïque, ou du moins son pendant masculin, renforce bien la marginalisation du personnage. Tandis que Charles et Mordaunt sont bien intégrés dans la société, Cleveland et Argow ne parviennent pas à véritablement adhérer à la communauté humaine : ils sont contraints à l'exil et à la mort. Néanmoins, les auteurs leur offrent une place de première plan. Il est également intéressant de constater que dans la nouvelle *L'Uscoque* de George Sand, le pendant héroïque d'Orio, Ezzelin, s'oppose totalement au forban au sens où il présente toutes les vertus du héros traditionnel alors qu'Orio, au contraire, possède tous les vices propres aux antagonistes.

## 2) Le forban face à ses adversaires et son équipage :

Précédemment a été évoqué le comportement chevaleresque et romanesque du pirate, bien loin d'une vision réaliste et historique. Le forban, systématiquement capitaine,

---

214 *The Pirate, op. cit.*, chap. XX, seconde partie, p. 559, « Le pirate avait armé son pistolet. -" Mordaunt, cria-t-il, je n'ai jamais manqué mon coup; puis il tira en l'air et d'un même geste, lança son arme dans la mer ; arrachant son sabre hors du fourreau, le brandissant au-dessus de sa tête, il le lança de toutes ses forces dans la même direction. Telle était pourtant la réputation de force et de courage du pirate que Mordaunt prit encore certaines précautions, pour l'approcher, et lui demanda s'il se rendait. — Je ne me rendrai jamais à personne, répondit-il fièrement; mais vous voyez que je suis désarmé. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 557.)

se détache également de son équipage et de ses rivaux : que ce soit Goffe et l'équipage dans *The Pirate*, Seyd dans *The Corsair* ou même l'ancien équipage d'Argow dans *Annette et le criminel* (même si le personnage ressemble à ses pairs dans le *Vicaire des Ardennes*).

#### a) Le pirate Conrad contre le pacha Seyd

Dans *The Corsair*, le personnage du pacha Seyd incarne la domination ottomane en Grèce contre laquelle Lord Byron a combattu la majeure partie de sa vie d'adulte. Et la plume du poète ne l'épargne pas : il fait bien figure d'antagoniste car opposé face à Conrad, dont il fait ressortir les qualités. Au second chant, on invite le lecteur dans la baie de Coron où on peut discerner de brillantes lueurs s'échapper du palais du pacha. Seyd donne une fête, sûr de son prochain triomphe contre l'île du pirate Conrad. Est alors mise en lumière l'attitude du gouverneur et de ses soldats :

And great the gathering crews – and loud the boast -  
 Already shared the captives and the prize,  
 Through far the distant foe they thus despise.  
 'Tis but to sail – no doubt to-morrow's Sun  
 Will see the Pirates bound – their haven won<sup>215</sup> !

Ils ne manquent pas d'assurance et sont bien orgueilleux. Ils n'éprouvent pas le moindre doute quant aux chances de victoire face au repaire des pirates. A partir du vers 633, Seyd est présenté comme un homme vivant dans l'opulence, ce qui est manifeste par sa posture (il est allongé sur un divan), la présence de danseuses égyptiennes, les almées (au vers 640), ou encore l'existence d'esclaves grecs. Lord Byron n'insiste pas sur la débauche que

---

215 *The Corsair; op. cit.*, chant II, I, v. 613–618, « Déjà, quoique l'ennemi qu'ils affectent de mépriser soit loin encore, ils partagent les captifs et le butin ; ils n'ont qu'à faire voile, et nul doute que le soleil de demain ne voie les corsaires enchaînés et leur repaire dévasté ! » (traduction proposé par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 44.)

pourrait entraîner pareille fête. Toutefois, il ne manque pas de révéler que le pacha a manqué à son devoir en buvant à longs traits des breuvages proscrits : sans doute de l'alcool<sup>216</sup>. Aussi peut-on se figurer l'état du gouverneur musulman. Plusieurs éditions françaises choisissent de mettre en avant la débauche des convives : « les amis de la débauche<sup>217</sup> » pour traduire le nom « revellers » (fêtards) ou encore « le convive peut bien avec sécurité / sommeiller **enivré** de délice et de joie<sup>218</sup> », ou de souligner les richesses et le faste du pacha : « dans sa pompeuse chambre<sup>219</sup> ». L'ascèse prétendue de Conrad travesti en derviche se justifie dans une certaine mesure : au premier chant, il se détourne des jouissances proposées par Medora. Ce contraste entre la sobriété de Conrad et les excès des Ottomans souligne la vertu du pirate. Cependant, alors que le pacha aurait pu simplement ordonner que Conrad, sous les traits du derviche, lui réponde sans lui proposer de participer à la fête, il l'invite à manger, à jouir des plaisirs de la réception et à se reposer avant de révéler ce qu'il sait au sujet du repaire des pirates :

« and food the slaves shall bring ;  
Thou shalt not pine where all are banqueting :  
The supper done – prepare thee to reply<sup>220</sup>, »

Conrad refuse donc de jouir des plaisirs de la table avec les convives musulmans et abasourdit son hôte :

« Why dost thou shun the salt ? That sacred pledge,  
Which, once partaken, blunts the sabre's edge,  
Makes even contending tribes in peace unite,  
And hated hosts seem brethren to the sight<sup>221</sup> ! »

---

216 *Ibid.*, chant II, II, v. 636.

217 Lord Byron, *The Corsair*, traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, p. 46.

218 Lord Byron, *The Corsair*, traduction d'Amable Regnault, p. 26.

219 *Ibid.*

220 *The Corsair*, *op. cit.*, chant II, III, v. 706–708, « les esclaves t'apporteront des aliments, tu ne jeûneras pas quand tous ici nous nous livrons aux joies du festin ; ton souper achevé, prépare-toi à me répondre » (traduction proposé par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 49–50.)

221 *Ibid.*, chant II, III, v. 724 – 727, « Pourquoi repousses-tu le sel, ce gage sacré, qui, une fois partagé, émousse le cimenterre, réunit en paix les tribus hostiles et nous fait traiter en frère l'ennemi abhorré qui a été notre hôte ? » (traduction proposé par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 50-51.)

Ce discours du pacha n'est pas anodin et s'avère même être de la plus haute importance. Dans nombre de cultures, le sel est le symbole de l'hospitalité, voire de la fraternité et de la paix. Cette demande d'un musulman à un Grec, même si ce premier ne sait pas qui est réellement son hôte, peut être significative tout comme le refus du forban grec. Accepter de partager le sel avec l'opresseur turc, ce serait accepter sa domination. Conrad s'y refuse tout comme Lord Byron, fervent défenseur des opprimés grecs, s'y serait refusé. Seyd n'est pas de taille face à Conrad : on rappelle sans cesse qu'il lui est inférieur. Aux vers 781 à 784, le pacha recule devant l'impressionnant pirate :

Even Seyd, convuls'd, o'erwhelm'd with rage, surprize,  
Retreats before him, though he still defies.  
No craven he – and yet he dreads the blow,  
So much Confusion magnifies his foe !<sup>222</sup>

Même si Lord Byron le dépeint comme un homme sans couardise, il agit lâchement. Néanmoins, il reprendra ses esprits et chassera ses premières peurs pour revenir combattre le corsaire :

And blushes o'er his error as he eyes  
The ruin wrought by panic and surprize.  
Alla il Alla ! Vengeance swells the cry -  
Shame mounts to rage that must atone or die<sup>223</sup> !

Mais ce revirement se réalise parce que le pacha prend conscience d'une possibilité de victoire. En effet, les forbans sont occupés à sauver le harem de l'incendie. En plus de ne pas se soucier de la vie de ses servantes, Seyd prend à revers ses ennemis. Cette attitude le désignerait plus comme le pirate sans foi, ni loi. Il réussit ainsi à faire prisonnier son

---

222 *Ibid.*, chant II, III, v. 781 – 784, « Surpris, furieux, hors de lui, Seyd lui-même recule tout en menaçant. Ce n'est pas un lâche, et cependant il redoute les coups de son ennemi, tant le désordre l'a grandi. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 54.)

223 *Ibid.*, chant II, IV, v. 838 – 841, « Il a honte de son erreur ; il voit ces ruines causées par la panique et la surprise : « Allah ! Il Allah ! » Tous ont poussé ce cri de vengeance ; leur honte devient de la rage, il leur faut expier leur lâcheté ou mourir ! » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 57–58.)

adversaire.

Se dessine alors à nouveau une dissonance entre les deux rivaux. Le caractère colérique, furieux et tyrannique du pacha entre en conflit avec le caractère calme, résigné et chevaleresque de Conrad. Gulnare est la première à s'étonner de ce paradoxe : comment un pirate qui est considéré comme un voleur sanguinaire peut-il sembler plus attentionné, plus aimable que Seyd<sup>224</sup> ? Cette courtoisie opposée au caractère tyrannique du pacha achève de mettre en avant la figure du pirate comme une figure quasi-héroïque. A plusieurs reprises, Seyd montre sa domination en donnant des ordres et prouve bien qu'il est l'incarnation de la domination ottomane. Il ordonne à Conrad déguisé en derviche de parler :

« Stay, Dervise ! I have more to question – stay,  
I do comand thee – sit – dost hear ? - obey<sup>225</sup> ! »

Cette énumération d'impératifs soulignent son impatience et témoignent de son statut de gouverneur autoritaire. Au chant III, Gulnare essaie de persuader le pacha de garder Conrad en vie et de demander une rançon. Mais Seyd comprend que la servante s'est éprise de son prisonnier. Gulnare ne pourra jamais l'aimer librement comme elle aime Conrad. Aussi passe-t-il d'amant à maître, voire à geôlier. Il joue de sa fonction et il la menace :

« Now 'tis thy lord that warns – deceitful thing !  
Know'st thou that I can clip thy wanton wing ?  
In words alones I am not wont to chafe :  
Look to thyself – nor deem thy falsehood safe<sup>226</sup> ! »

---

224 *Ibid.*, chant II, V, v. 868–873, « 'Twas strange – *that* robber thus with gore bedew'd, / Seem'd gentler then than Seyd in fondest mood. / The Pacha wooed as if he deem'd the slave / Must seem delighted with the heart he gave ; / The Corsair vowed protection, sooth'd affright, / As if his homage were a woman's right » : « Chose étrange, [ce voleur], ainsi couvert de sang, lui paraissait plus aimable que Seyd dans ses moments d'abandon. Le pacha aimait comme s'il eût pensé que l'esclave devait être fière du cœur qu'il lui abandonnait ; le corsaire l'avait protégée, avait calmé sa frayeur, et, par ses hommages, il avait comme reconnu les droits de la femme. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 59–60.)

225 *Ibid.*, chant II, III, v. 704–705, « Demeure, derviche, j'ai encore quelques questions à t'adresser. - Demeure, je te l'ordonne, assieds-toi, m'entends-tu ? Obéis ! » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 49.)

226 *Ibid.*, chant III, V, v. 1357–1360, « C'est à présent ton maître qui t'avertit, - être trompeur ! - Sais-tu que

Elle ne doit pas oublier qu'elle n'est qu'une esclave. Le regard sévère et la menace dans l'adieu du gouverneur, au lieu de susciter sa frayeur, confirment la résolution de Gulnare d'assassiner son maître. Elle ne peut lui pardonner.

Paradoxalement, Conrad prétend à plusieurs reprises comprendre les motivations de son pire ennemi. Une fois encore, il prouve, par opposition à l'attitude de la servante ou même du pacha, qu'il leur est supérieur. Au chant II, il avoue qu'il aurait fait subir les mêmes tortures au pacha :

Not much could Conrad of his sentence blame,  
His foe, if vanquish'd, had but shared the same<sup>227</sup>

Le forban est résigné et estime que son adversaire est dans son droit quand il se livre à tous les abus et à toutes les souffrances sur sa personne :

« Theirs is the chance – and let them use their right<sup>228</sup>. »

Conrad démontre encore sa supériorité, sa grandeur d'âme grâce à la comparaison entre son ennemi et lui.

## b) La confrontation du capitaine Cleveland et du capitaine Goffe

Walter Scott use de la même dynamique lorsqu'il compare le capitaine Cleveland au pirate Goffe, figure d'adversaire pour le jeune homme. Toutefois, alors que Lord Byron n'émettait aucune comparaison physique, l'écrivain écossais ne peut s'empêcher de mettre

---

je peux couper tes ailes volages ? Ma colère n'a pas pour habitude de se borner aux seules paroles. Prends garde à toi, n'espère pas qu'une trahison puisse rester impunie. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 96–97.)

227 *Ibid.*, chant II, VIII, v. 974–975, « Conrad ne saurait guère être surpris de la sentence portée contre lui : son ennemi, s'il eût été vaincu, eût éprouvé le même sort. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 66.)

228 *Ibid.*, chant II, X, v. 1048, « La fortune s'est décidée pour mes ennemis – qu'ils en usent, c'est leur droit » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 73.)

en parallèle le physique avantageux de Cleveland et le physique désavantageux de Goffe. La première apparition de ce dernier au chapitre quatorze de la seconde partie est l'occasion d'une description :

He was a man betwixt forty and fifty, rather under the middle size, but so very strongly made, that his crew used to compare him to a sixty-four cut down. Black-haired, bull-necked, and beetle-browed, his clumsy strength and ferocious countenance contrasted strongly with the manly figure and open countenance of Cleveland, in which even the practice of his atrocious profession had not been able to eradicate a natural grace of motion and generosity of expression<sup>229</sup>.

L'aspect féroce et repoussant de Goffe sera à nouveau sujet à comparaison avec l'élégance et la grâce de Cleveland, cette fois-ci à propos de leurs habits. Le raffinement de Cleveland est d'autant plus éclatant<sup>230</sup> qu'il vient contraster l'habillement et l'allure de Goffe<sup>231</sup>. Cet enchaînement de comparaisons achève de ridiculiser l'ex-capitaine.

L'humour scottien fait du personnage l'opposé de Cleveland. Féroce, ivre, taciturne ou encore sournois, John Gow est l'incarnation réaliste et en même temps stéréotypée du

---

229 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 473, « [Goffe] était un homme entre quarante et cinquante ans, de moyenne taille, mais si fortement charpenté que l'équipage le comparait généralement à un vaisseau de soixante-quatre démâté. Ses cheveux noirs, son encolure de taureau, ses épais sourcils, ses épaules carrées, sa physionomie féroce contrastaient avec la tournure mâle mais distinguée et l'air ouvert de Cleveland, chez qui l'exercice de son horrible métier n'avait pas effacé la grâce et la distinction primitive. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 466.)

230 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 480 – 481, « Cleveland himself was gallantly attired in a blue coat, lined with crimson silk [...] The hilt and mounting of the Captain's sword corresponded in value to the rest of his appointments, and his natural good mien was so well adapted to the whole equipment, that, when he appeared on deck, he was received with a general shout by the crew, who, as in other popular societies, judged a great deal by the eye » : « Cleveland avait endossé un magnifique costume de drap bleu, doublé de soie cramoisie et brodé d'or [...] La poignée, de son sabre était une merveille, digne du reste de sa toilette ; sa tournure, ses manières rehaussaient encore ce riche costume, de sorte que lorsqu'il parut sur le pont, il fut bruyamment acclamé par les hommes de son équipage, sensibles comme tant d'autres à ce qui brille. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 472–473.)

231 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 481, « Goffe, who was also very richly dressed, but who, not having the advantage of such an exterior as Cleveland's, looked like a boorish clown in the dress of a courtier, or rather like a vulgar-faced footpad decked in the spoils of some one whom he has murdered, and whose claim to property of his garments is rendered doubtful in the eyes of all who look upon him, by the mixture of awkwardness, remorse, cruelty, and insolence, which clouds his countenance » : « Goffe, qui était aussi très richement vêtu, mais qui, n'ayant pas les avantages personnels de Cleveland, avait l'air d'un gros paysan déguisé en grand seigneur ou plutôt d'un voleur de grandes routes revêtu des dépouilles du malheureux qu'il vient d'assassiner. Il était impossible de croire, vraiment que ces riches ajustements appartenissent à cet individu à la physionomie grossière où se peignaient tour à tour la gêne, le remords, la cruauté et l'insolence. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 473.)

hors-la-loi des mers. Alors que le capitaine Cleveland emploie un vocabulaire courant, parsemé de quelques images maritimes, Goffe ne peut s'empêcher d'insérer des jurons dans chacune de ses phrases :

we may take notice, that it was the gracious custom of this commander to mix his words and oaths in nearly equal proportions, which he was wont to call *shooting* his discourse. As we delight not, however, in the discharge of such artillery, we shall only indicate by a space like this – the places in which these expletives occurred ; and thus, if the reader will pardon a very poor pun, we will reduce Captain Goffe's volley of sharpshot into an explosion of blank cartridges<sup>232</sup>.

Mais cette pratique fait écho aux pratiques des pirates historiques qui se disaient appartenir à une communauté linguistique : les jurons et autres blasphèmes, marques de cette nouvelle langue, étaient légions dans leurs discours<sup>233</sup>.

Le retour du fils Vaughan à bord du navire ne plaît pas au vieux capitaine : il a peur que l'équipage choisisse de le destituer<sup>234</sup>. Leurs retrouvailles ne seront pas chaleureuses, et prendront la forme d'un jeu de regards<sup>235</sup>. Les craintes de Goffe sont fondées car, en effet, Cleveland va le supplanter. Le vieux capitaine ne manque pas de partisans mais eux-mêmes pointent du doigt son penchant pour la boisson, ce qui le rend incapable de commander et de réfléchir convenablement. La sobriété de Cleveland sied mieux à l'équipage. On reconnaît certaines qualités, dont la bravoure, à Goffe mais comme le confesse Hawkins, le maître d'équipage :

232 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 474, « Remarquons ici [...] que c'était l'habitude du digne commandant d'émailler ses discours de quantité de gros mots et de jurons; il appelait cela tirer des bordées. Comme ce genre de projectile peut ne pas être du goût de nos lecteurs et qu'il n'est pas du nôtre, nous le remplacerons. dans les discours du capitaine par un trait comme ceci - - . Ce sera, qu'on nous permette une mauvaise plaisanterie, comme si le capitaine tirait à blanc. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 466.)

233 Marcus REDIKER, *Les Hors-la-loi de l'Atlantique – Pirates, mutins et flibustiers*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 108, lire l'anecdote de Plunkett illustrant nos propos.

234 *The Pirate, Op. Cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 473, « listening in a sullen and discontented mood to the shout which announced Cleveland's welcome » : « écoutant d'une humeur maussade et mécontente les cris de joie annonçant l'arrivée de Cleveland. » (traduction personnelle)

235 *Ibid.*, p. 473, « the two piratical Captains looked upon each other for some time in silence, while the partisans of each gathered around him » : « les deux capitaines pirates se regardèrent l'un et l'autre pendant quelques temps en silence, tandis que les partisans de l'un ou de l'autre se rangeaient en cercle autour d'eux. » (traduction personnelle)

« and as for the noble Captain Goffe [...] he is a stout a heart as ever broke biscuit, and that I will uphold him ; but then, when he has his grog abroad – he is so d-d funny with his cranks and his jests, that there is no living with him<sup>236</sup>. »

Hawkins rappelle ensuite deux anecdotes : Goffe a failli briser le vaisseau par simple entêtement et il a cassé la jambe au pauvre diable de Jack Jenkins par plaisanterie<sup>237</sup>. Jack Bunce fait courir le bruit au chapitre seize de la seconde partie qu'agacé par l'humour d'un pauvre diable observant son bâtiment sombrer à cause des pirates, Goffe lui aurait fait couper les oreilles et les aurait grillées devant son fils unique. Même ses plus fervents partisans subissent sa perversité : l'un a perdu un œil à cause de lui. Néanmoins, ces vétérans partisans de Goffe lui restent fidèles. Ils sont toutefois conscients des défauts de leur capitaine et même si les manières de Cleveland et Bunce leur déplaisent, ils sont bien contraints de les suivre car ils sont plus compétents :

« Why, [Goffe] has sucked the monkey so long and so often, said the Boatswain, that the best of him is buffed. He is little better than an old woman when he is sober, and he is roaring mad when he is drunk – we have had enough of Goffe<sup>238</sup>. »

Cleveland le ridiculise aussi devant le reste de l'équipage quand il arrive à bord du navire et qu'il met en évidence la position risquée dans laquelle se trouve l'équipage :

« I wonder which of these capital seamen it was [...] that laid the ship under the fire of yon six-gun battery, that could blow her out of the water, if they had a mind, before you could either cut or slip ? Elder and better sailors than I may like to serve under such a lubber<sup>239</sup> [...] »

---

236 *Ibid.*, p. 477, « Quant au digne capitaine Goffe, [...] c'est le plus audacieux luron qui ait jamais croqué du biscuit de mer, et je le soutiendrai toujours; mais, — — quand il a bu un coup de trop, je le lui dis en face, il n'y a rien à en faire. Gare à ses jurons et à ses plaisanteries ! » (traduction de Cérésy, 1889, p. 469-470.)

237 Ce fait pourrait faire écho aux divertissements pervers du célèbre Barbe Noire racontés dans *l'Histoire générale des plus fameux pirates* (1724) de Charles Johnson que Walter Scott a sûrement consulté.

238 *Ibid.*, chap. XIX, seconde partie, p. 548, « - Le vieux Goffe ! il a tété si longtemps dame bouteille qu'il n'est plus bon à rien. Quand il n'a pas bu, il ne vaut guère mieux qu'une vieille femme, et quand il est ivre c'est un véritable fou furieux... Non en voilà assez de Goffe. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 545.)

239 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 474, « Est-ce un de ces excellents marins [...] qui a eu la bonne idée de placer le navire sous le feu de cette batterie de six canons, laquelle, s'il lui en prenait la fantaisie, le ferait sauter avant même que vous ayez eu le temps de couper les câbles. De plus vieux et de meilleurs marins que moi peuvent aimer à servir sous un pareil bélétre [...] » (traduction de Cérésy, 1889, p. 466 – 467.)

Goffe a une nouvelle occasion de démontrer son incompetence lorsque l'Halcyon, un navire chargé de les capturer, surgit. Cleveland et Bunce, prisonniers dans une forteresse, observent de loin la scène navale et la commentent : nouvel hommage de Scott au théâtre par l'intermédiaire de cette scène épique décrite par des personnages témoins. Goffe croit que l'Halcyon est un vaisseau de la compagnie des Indes chargé de provisions et non un navire de guerre. Cleveland ne peut que s'emporter devant la bêtise du vieux pirate : « the fool ! The dotard ! The drivelling, drunken idiot<sup>240</sup> ! » mais salue la bravoure d'Hawkins et de Goffe. Cette scène permet de montrer la supériorité de Cleveland car elle compare les compétences militaires du jeune homme avec celles de Goffe : si ce premier avait participé à la défense du vaisseau pirate, l'équipage s'en serait sorti. Il ne peut s'empêcher de donner des ordres fictifs alors qu'il n'est que simple témoin, car prisonnier. Il ne peut nier que Goffe ait révélé une preuve de sa bravoure en voulant incendier les deux vaisseaux, geste commun dans la piraterie. Le capitaine Roberts se serait exclamé :

« si nous sommes vaincus ou surpris, nous mettrons le feu aux poudres et nous irons gaiement et en bonne compagnie dans l'enfer<sup>241</sup> »

Et l'équipage d'Edward Low jura en 1724 : « avec force imprécations épouvantables que si jamais ils se retrouvaient battus, ils feraient immédiatement sauter leur navire plutôt que d'accepter d'être pendus comme des chiens<sup>242</sup>. » La résolution de Goffe suit ainsi l'esprit de la piraterie et parachève son inscription dans le sillage des forbans historiques. Il s'oppose définitivement à Cleveland ou encore à Bunce qui restent finalement en marge de la réalité maritime.

### c) Le pirate en marge de son équipage

---

240 *Ibid.*, chap. XX seconde partie, p. 562, « L'imbécile, le fou, l'ivrogne ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 562.)

241 LAPOUGE, *op. cit.*, p.74.

242 REDIKER, *op. cit.*, p. 110.

Mais ce sont les équipages de Cleveland, d'Argow ou encore de Conrad qui demeurent les meilleures illustrations de ce que pouvaient être les pirates. Le chant poétique de Byron commence par un chant des pirates de l'île de Conrad<sup>243</sup>. L'amour de la mer et le goût de la liberté y sont célébrés : deux thèmes primordiaux pour la piraterie. L'absence de peur est également abordée. Ce thème apparaît en filigrane dans le roman de Scott, notamment à sa fin lorsque les pirates sont arrêtés et qu'ils connaissent leur triste sort : la pendaison. Certains redoutent la mort mais d'autres continuent à chanter de bon cœur des paroles impies et ordurières :

a few braved it out, and sung the same ribald songs to which they had made the streets of Kirkwall ring when they were in their frolics<sup>244</sup>.

Le portrait de ces marins hors-la-loi opère une opposition saisissante avec les gens ordinaires, les terriens. Au chapitre quatre du tome premier d'*Annette et le criminel*, lors d'une promenade, Annette et Charles passent à côté d'un drôle de groupe. Ils se distinguent aussitôt des prolétaires ordinaires : on les remarque par « leur teint bruni par le soleil » :

un homme instruit, qui aurait passé en ce moment vers cet endroit, aurait cru apercevoir des ombres de ces fameux et célèbres flibustiers, si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l'excès, ainsi que la résolution, l'amour du pillage et la cruauté<sup>245</sup>.

Au chapitre suivant, lors du mariage de la cousine d'Annette, ils ne parviennent pas à passer inaperçus : « Madame de Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent, dans la foule, quelques figures brunes et revêches, joyeuses comme les

---

243 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, I, v. 43, « Such were the notes that from the Pirate's isle, / Around the kindling watch-fire rang the while », « Tels étaient les accents qui, dans l'île du Corsaire, retentissaient autour du feu des gardes » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 4.)

244 *The Pirate*, *op. cit.*, chap XXI, seconde partie, p. 565, « les autres affichaient des airs de bravades et chantaient les chansons obscènes qu'on leur avait entendu brailler dans les rues de Kirkwall, les jours d'orgie. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 566.)

245 *Annette et le criminel*, *Op. cit.*, chap. VI, tome premier, p. 485.

autres, mais un peu plus enluminées<sup>246</sup> ». Une fois à terre, ils ne peuvent qu'être remarqués, ne serait-ce que par leur comportement et leur allure. Dans *The Pirate*, un coup d'œil du poète Claude Halcro suffit à faire de l'équipage provisoire de Bunce une bande de forbans :

« If what we hear of buccaniers be true, these men, with their silk scarfs and vests, have the very cut of them<sup>247</sup>. »

Cette remarque du musicien pourrait sembler anecdotique mais il faut remarquer que Halcro se base non sur des faits véritables mais sur des rumeurs (« what we hear of »). L'image qu'on se fait des pirates peut être différente de la réalité. Or ici Bunce et ses comparses semblent être l'illustration des forbans tels que les gens se les figurent. Ce passage au discours direct amènerait à penser que les pirates sont marginaux car repérables au premier regard mais surtout que ceux-ci, Bunce notamment, rempliraient les caractères romanesques que les auteurs leur prêtent. Peu de temps auparavant, un magistrat pointe du doigt l'attitude cavalière d'un membre de l'équipage pirate, Derrick, envers une servante et explique à Cleveland le comportement intolérable de ses pairs dans la ville : « you have behaved in this town, as if you were in Indian village at Madagascar<sup>248</sup>. » Derrick répliquera en se moquant de l'homme de loi et augmentera les tensions entre les habitants de Kirkwall et l'équipage.

La population insulaire voit en ces hommes des démons, des serviteurs du diable lui-même. A plusieurs reprises, des comparaisons sont faites entre les pirates et les habitants de l'Enfer. Leur penchant pour l'ivresse, les blasphèmes et les chansons obscènes conduisent Walter Scott à parler d'enfer terrestre :

from the middle of this earthly hell, the two captains, together with one or two of their

---

246 *Ibid.*, chap. VII, tome premier, p. 497.

247 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XVI, seconde partie, p. 501, « si ce qu'on entend au sujet des boucaniers est vrai, ces hommes, avec leurs écharpes et leurs vestes de soie, en ont tout l'air. » (traduction personnelle)

248 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 485, « vous vous êtes comportés dans cette ville comme si vous étiez dans un village indien à Madagascar » (traduction personnelle.)

adherents, as also the carpenter and boatswain [...] had drawn together into a *pandemonium*, or privy council of their own<sup>249</sup>.

Le *pandemonium* est à l'origine la capitale imaginaire des Enfers dans laquelle les esprits démoniaques se rassemblent autour de Satan. Le magistrat au chapitre quatorze de la seconde partie entreprend un parallèle entre la rencontre du charbonnier et du diable et la rencontre entre les habitants de Kirkwall et les pirates. Même le capitaine Cleveland avoue avoir passé une partie de sa vie avec des démons incarnés :

The man that has spent years in company with incarnate devils, can scarce dread the presence of a disembodied fiend<sup>250</sup>.

Les pirates seraient ainsi un péril plus grand, une terreur plus profonde que de vrais esprits démoniaques. C'est le constat que réalise le pauvre Yellowley lorsqu'il est désigné comme otage par les magistrats de Kirkwall et qu'il doit se rendre sur le navire pirate :

« This is worse than witches, dwarfs, dirking of whales, and copping of cobles, put all together<sup>251</sup> ! »

Le facteur préfère encore être confronté à des êtres fantastiques et folkloriques plutôt qu'à des pirates. Les gens de Kirkwall redoutent également l'équipage forban. Ils essaient de défendre leur cité mais :

The burghers recoiled back from the ferocious, swarthy, and sunburnt countenances, as well as the levelled arms of these desperadoes<sup>252</sup>

Au chapitre seize de la seconde partie, la rencontre de Magnus et de Bunce est l'occasion pour Walter Scott de montrer un autre pan de la vie maritime des pirates. Leur

---

249 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 476, « Au milieu de cet enfer terrestre, les deux capitaines, entourés chacun de deux ou trois de leurs plus fidèles adhérents, du charpentier et du contremaître qui présidait, s'étaient réunis en conseil juif ou *pandemonium* » (traduction de Cérésy, 1889, p. 468.)

250 *Ibid.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 534, « L'homme qui a passé la moitié de sa vie en compagnie de véritables démons déchaînés ne peut guère redouter la présence d'un esprit. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 531.)

251 *Ibid.*, chap. XV, seconde partie, p. 495, « Ceci est pire que les sorcières, les nains, les baleines et les barques chavirées tout ensemble ! » (traduction personnelle)

252 *Ibid.*, chap. XIV, seconde partie, p. 484, « L'aspect féroce, le teint bruni des forbans, autant que leurs armes qu'ils brandissaient d'un air déterminé, firent reculer les bons bourgeois » (traduction de Cérésy, 1889, p. 475.)

penchant pour les femmes et l'alcool est décrié. Fletcher voit en la présence des deux sœurs Troil une bénédiction : les femmes se font rares en mer. Il annonce qu'une d'entre elles viendra avec eux en croisière et peu importe ce que leur père, Magnus, pensera. Il tire jusqu'à lui Brenda mais est menacé par Magnus puis par Bunce : s'il touche à une des sœurs, la fureur de Cleveland sera terrible. Le contraste entre les sœurs comparées à des anges et les pirates comparés à des démons est redoublé lorsque Jack Bunce demande avec humour mais avec un certain espoir inavouable laquelle d'entre elles trouverait agréable d'être bercée dans le hamac d'un pirate. En écoutant ces paroles licencieuses, les sœurs ne peuvent que se murer dans le silence et trembler. Dans le même chapitre, Magnus redoute le pouvoir de l'alcool sur l'équipage de Bunce. Il ne faudrait pas qu'il éveille certains instincts primaires, certaines passions brutales. Cependant, il constate avec étonnement que les forbans ne cessent de boire sans changer d'attitude. Bunce garde toujours son air libre, familier, civil et sociable. Il explique à son otage de marque que dans leur genre de vie, il n'y a que la voix du devoir ou la bouteille vide qui puissent mettre fin à leur soif<sup>253</sup>. Le comportement de l'équipage contraste avec celui de Cleveland ou encore de Mertoun qui ne désireront pas d'alcool et resteront sobres tout au long du récit.

Le chant poétique de Lord Byron donne des indications précises sur les activités des forbans sur leur île :

They game – carouse – converse – or whet the brand;  
 Select the arms – to each his blade assign,  
 And careless eye the blood that dims its shine :  
 Repair the boat – replace the helm or oar,  
 While others straggling muse along the shore ;  
 For the wild bird the busy springes set,  
 Or spread beneath the sun the dripping net :  
 Gaze where some distant sail a speck spupplies ,  
 With all the thirsting eye of Enterprize -

---

253 *Ibid.*, chap. XVI, seconde partie, p. 505, « In our way of life, sir [...], there is no stint till duty calls, or the puncheon is drunk out. »

Tell o'er the tales of many a night of toil,  
And marvel where they next shall seize a spoil<sup>254</sup>

Les énumérations sous forme de listes dans les premiers vers pourraient faire penser à des notes écrites dans un carnet. Elles permettent aux lecteurs de découvrir la vie de ces marins hors-la-loi. Ils se livrent à des loisirs divers, parfois transgressifs mais reliés au domaine maritime. Leur fièvre de bataille se reflète dans le sang de leur épée et leurs expectations pour les futurs pillages. Certains vagabondent même sur la plage, on les qualifie de rêveurs. Dans *The Pirate*, l'écrivain écossais livre aussi quelques us et coutumes de forbans. Après le retour de Cleveland à bord du vaisseau, le quartier-maître, Derrick, propose une élection afin de choisir un nouveau capitaine. Bunce rétorque que celui qui commande des gentilshommes doit en être un : Cleveland est ainsi tout désigné. Cette assertion ne plaît pas à Derrick qui ne voit en Jack Bunce qu'un vagabond et rebut de coulisses, non un vrai pirate. Cette attaque pourrait refléter un certain décalage entre les pirates plus romanesques, à savoir Cleveland et Bunce, et les pirates plus réalistes, Derrick, Hawkins ou Goffe. Bunce n'apprécie pas la manière dont il se fait traiter et veut en découdre. C'est à ce moment que le maître d'équipage Hawkins rappelle une des règles de la piraterie : deux pirates ne peuvent se battre à bord, ils doivent régler leurs différends à terre<sup>255</sup>. Walter Scott reprend les principes d'égalité unissant tout l'équipage, y compris les capitaines. Quand Cleveland revient à bord, il est traité comme égal aux autres. Les réunions dans lesquelles chaque membre de l'équipage est convié respectent aussi une

254 *The Corsair, Op. Cit.*, chant I, II, v. 48 - 58 : « les corsaires jouent, boivent, discourent, ou aiguisent le fer de leur poignard; ils choisissent des armes, distribuent des épées dont ils regardent avec insouciance le sang qui éteint leur éclat ; ils réparent les canots, remplacent le gouvernail ou les avirons, pendant que d'autres errent rêveurs sur le rivage ; ils s'occupent de tendre des pièges aux oiseaux sauvages ou étendent au soleil les filets ruisselant d'eau ; leurs yeux ardents de convoitise observent si au large une voile se détache sur l'horizon... Ils racontent leurs exploits passés et se demandent vers quelle rive ennemie ils iront la nuit suivante... » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 4-5.)

255 Le capitaine pirate Bartholomew Roberts a composé des articles qui nous renseignent sur les moyens employés pour maintenir l'ordre. Il déclare qu'aucune querelle ne sera tolérée à bord mais qu'elle est possible à terre et qu'elle doit être réglée au sabre ou au pistolet.

forme de démocratie populaire et évoquent une sorte de micro-société au sein du navire pirate. L'écrivain écossais donne une illustration d'une de ces assemblées au cours du chapitre quatorze de la seconde partie :

A general assent followed the boatswain's proposal ; for every one found his own account in these general councils, in which each of the rovers had a free vote<sup>256</sup>.

Dans *The Corsair*, une assemblée a aussi lieu pour délibérer sur le sort de Conrad :

In that wild council words wax'd warm and strange,  
With thoughts of ransom, rescue, and revenge<sup>257</sup> ;

Et même si Conrad impressionne, il est traité comme un égal vis-à-vis de ses frères pirates.

Il tient compte de l'importance de la fraternité et de l'amitié unissant cette communauté :

He comes – and Conrad bends,  
With all the courtesy he deign'd his friends<sup>258</sup> ;  
[...] This said, his brother Pirate's hand he wrung<sup>259</sup>

L'expression historique « frères de la côte » prend alors tout son sens. Argow lors de la mutinerie dans *Le Vicaire des Ardennes* respecte cet esprit de fraternité et d'égalité en promettant de n'être au commandement que jusqu'au moment où une assemblée en décidera autrement :

« Je ne demande le commandement que pendant ce premier danger ; quand nous serons maîtres du bâtiment, alors nous organiserons la manœuvre : en avant<sup>260</sup> ! ... »

Les pirates ont pris possession du navire du père de Joseph. On nomme Argow capitaine et un conseil réunissant tous les forbans décide du sort de chaque prisonnier :

---

256 *The Pirate, Op. Cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 476, « Cette proposition fut accueillie à l'unanimité, car chacun trouvait son compte dans ces assemblées où le plus infime matelot avait son droit de vote. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 468.)

257 *The Corsair, Op. Cit.*, chant III, IV, v. 1290 - 1291, « Dans ce sauvage conseil, il y eut des débats violents et étranges; des projets de rançon, de délivrance, de vengeance » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 91.)

258 *Ibid.*, chant I, XV, v. 559 - 560, « Conrad s'incline avec toute la courtoisie dont il honore ses amis » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 37-38.)

259 *Ibid.*, chant I, XV, v. 567, « dit-il en serrant la main de son frère le [pirate] » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 38.)

260 *Le Vicaire des Ardennes, op. cit.*, chap. X, tome deuxième, p. 231.

Lorsque les choses eurent une apparence de hiérarchie, il assembla le conseil pour délibérer. [...] Le conseil de ces pirates s'était occupé de nous<sup>261</sup>.

Cette communauté régie par un singulier code ne fonctionne néanmoins pas entièrement de manière démocratique. En effet, dans chaque œuvre, le pirate qui tire son épingle du jeu, souvent le capitaine, impressionne le reste de l'équipage et prend alors un statut à part et s'émancipe de cette foule de vauriens.

#### d) L'attachement de l'équipage au capitaine pirate

Comme évoqué précédemment, chaque forban lui voue une fidélité sans bornes. Dans *The Corsair*, l'équipage de Conrad prend soin de l'amante du pirate, Médora. Il la respecte autant que le capitaine. Au troisième chant, des vers 1270 à 1289, lorsque l'équipage revient sans Conrad dans l'île, on craint d'apprendre à Médora la triste nouvelle. Lorsqu'elle l'apprendra, elle s'évanouira. Heureusement, les hommes de Conrad vont parvenir à la ranimer et prendre soin d'elle. Une autre preuve de fidélité et d'attachement se retrouvera dans l'accueil que feront à leur capitaine ses compagnons de fortune quand il les retrouvera en mer :

« 'Tis Conrad ! - Conrad ! » shouting from the deck,  
 Command nor duty could their transport check !  
 With light alacrity and gaze of pride,  
 They view him mount once more his vessel's side ;  
 A smile relaxing in each rugged face,  
 Their arms can scarce forbear a rough embrace<sup>262</sup>.

Des vers 1720 à 1730, dans une suite de personnifications et d'images poétiques, l'île est

261 *Ibid.*, chap. X, tome deuxième, p. 234.

262 *The Corsair; op. cit.*, chant III, XV, v. 1663 – 1668, « « C'est Conrad c'est Conrad » s'écrie-t-on sur le pont ; ni la voix des chefs, ni la discipline ne peuvent réprimer les transports des corsaires ; c'est avec une joie mêlée d'orgueil qu'ils le voient monter de nouveau sur le pont de son navire ; un sourire anime chacun de ces terribles visages; c'est à peine s'ils peuvent se retenir d'étreindre leur chef dans leurs bras nerveux. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 116–117.)

aussi en joie de revoir son propriétaire : le roc paraît sourire au capitaine, les dauphins sont folâtres, l'oiseau de mer semble même lui souhaiter la bienvenue en criant. Ce respect est joint à un profond attachement pour le capitaine Conrad. Quand celui-ci disparaît à la suite de la mort de sa bien aimée, son équipage n'aura de cesse de le rechercher. Le simple fait de découvrir ses chaînes près d'une barque leur rendra l'espoir de le retrouver<sup>263</sup>. Mais en vain. Cette relation avec l'équipage, Argow la détiendra aussi tout au long de sa vie. C'est dans *Annette et le criminel* que l'on en trouve les exemples les plus frappants. Dès le tome premier, au chapitre quatre, tous les couvre-chefs des bandits sont mis en bas et ces derniers donnent « les marques du plus profond respect à la vue » des deux étrangers dont l'un n'est autre que leur ancien capitaine. Balzac nous livre une ébauche de description picturale au paragraphe suivant en décrivant la scène et en concluant par

ce tableau, éclairé par les lanternes qui ne donnaient qu'une fausse lueur à cause de la verdure qui paraît alors comme noire, était vraiment pittoresque, et un peintre aurait voulu être volé pour pouvoir le dessiner d'après nature<sup>264</sup>.

Arow et son lieutenant Vernyct ont tissé des liens dans de nombreux endroits. On pourrait même parler de réseau de pirates car une vraie communauté de forbans retraités se soutient mutuellement. Au chapitre vingt du tome troisième, Vernyct, après avoir acheté un vaisseau de transport à Frésus, en donne la garde à deux anciens marins dévoués à Argow. Mais c'est surtout lorsque l'ancien capitaine est arrêté puis emprisonné que les pirates se mobilisent pour lui : l'épisode de la tentative de fuite d'Annette avec son mari (dans laquelle un vieux marin déguisé en gendarme propose de les aider<sup>265</sup>) mais surtout le siège de la prison prouvent le respect de son ancien équipage. Ce combat sera sanglant, plus d'un des hors-la-loi périra :

---

263 *Ibid.*, chant III, XXIV, v. 1852 – 1853, « They find on shore a sea-boat's broken chain - / Their hope revives – they follow o'er the main. »

264 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. IV, premier tome, p. 473.

265 *Ibid.*, chap XXII, tome troisième, p. 608.

les trente-sept brigands, jetant des cris effroyables, s'élançèrent sur le corps de garde et sur la prison avec la rapidité de l'éclair, [...] la troupe des brigands combattait avec une extrême vaillance contre les soldats, [...] on entendait un combat qui devait être sanglant dans l'intérieur de la prison, [...] le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étaient au comble, et tous ces attentats affreux se commettaient par des hommes plus affreux encore, et au profit d'un seul homme, auquel la société devait donner la mort, et qui la méritait mille fois<sup>266</sup>

Ce paradoxe ne fera pas reculer les anciens associés du terrible pirate et ils continueront à se dévouer corps et âme à Vernyct et lui. Lors de leur fuite, ils seront accueillis par un groupe de hors-la-loi, comparable à celui de Robin des Bois à Sherwood. Ces vingt-neuf hommes grossiers et d'une férocité apparente font peur à Annette mais deviennent soumis et dévoués devant son mari et elle, comme s'ils étaient des « divinités<sup>267</sup> ».

Dans le roman de Walter Scott, une partie de l'équipage reste fidèle à Cleveland comme l'annonce Jack Bunce :

Look you, Captain, here is Benson, Barlowe, Dick Fletcher, and a few others of us who wished you well, have kept your old comrade Captain Goffé in these seas upon the look – out for you, when he and Hawkins, and the greater part of the ship's company, would fain have been down on the Spanish Main, and at the old trade<sup>268</sup>.

Certains se sont ainsi souciés de son sort et ne pouvaient songer à l'abandonner. Néanmoins ces pirates restent fidèles à des capitaines, à des personnages dotés d'un caractère d'exception et un brin trop romanesque pour être véritablement crédible. Le mécontentement des deux pirates vétérans Derrick et Hawkins dans *The Pirate* montre l'existence d'un décalage entre les jeunes pirates d'exception comme Cleveland et Bunce et l'ancienne génération. La réflexion de Hawkins est significative :

« Blow me, Derrick, if I like these two daffadandilly young fellows ; they are not the true breed. Why, they are no more like the rovers I have known, than this sloop is to a first-rate. Why, there was old Sharpe that read prayers to his ship's company every

266 *Ibid.*, chap. XXVI, tome quatrième, p. 645–646.

267 *Ibid.*, chap. XXVIII, tome quatrième, p. 658.

268 *The Pirate, Op. cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 437, « Songez, capitaine, que Barlow, Benson, Dick Fletcher, et quelques autres qui vous sont dévoués, ont obligé le capitaine Goffé à tenir la mer dans ces parages, au lieu de retourner dans les mers espagnoles pour y reprendre le métier, comme le voulaient Hawkins et la plupart des autres. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 428.)

Sunday, what would he have said to have heard it proposed to bring two wenches on board ? »

Son compagnon fait référence à un autre légendaire pirate en lui répondant :

« And what would tough old Black Beard have said [...] if they had expected to keep them to themselves<sup>269</sup> ? »

Ces forbans sont attachés au passé flamboyant de la piraterie et à ses traditions tout comme certains habitants des Shetland sont attachés au passé folklorique et aux anciennes coutumes norse de ces îles. Ils font allusion à des pirates réels afin de creuser davantage le décalage entre les pirates historiques et les pirates plus romanesques comme Cleveland. Derrick ira même jusqu'à traiter Bunce avec sarcasme de vagabond, de pirate clownesque car il voudrait que le capitaine ait quelque chose de gentilhomme, ce qui paraît hors de propos pour un capitaine pirate<sup>270</sup>.

Ces insultes mettent en évidence une autre particularité de ces romans : le personnage du second, du lieutenant du capitaine pirate est lui-aussi une sorte de marginal à la fidélité exemplaire. Il n'est toutefois pas le seul être à être en marge des autres personnages : Joseph, Gulnare, Annette ou encore Minna semblent en partie l'être également.

---

269 *The Pirate, Op. cit.*, chap. XIX, seconde partie, p. 548, « Dieu me damne, Derrick ! mais voilà deux jeunes drôles qui ne me reviennent guère. Ils ne sont pas de bonne race. Ma parole, ils ne ressemblent pas plus aux pirates que j'ai connus que ce sloop ne ressemble à un vaisseau de ligne. Je me demande ce que le Vieux Sharpe, qui lisait la Bible à son équipage le dimanche, aurait dit de cette idée d'amener deux jeunes à bord ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 545) « Et qu'est-ce que le vieux Barbe Noire aurait dit s'ils avaient espéré les garder pour eux ? » (traduction personnelle car phrase inexistante dans les autres traductions.)

270 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 475, « What ! You call yourself a gentleman, I warrant ! Retorted Derrick ; why, - your eyes ! A tailor would make a better out of the worst suit of rags in your strolling wardrobe ! - It is a shame for men of spirit to have such a Jack-a-dandy scarecrow on board ! », « Est-ce que vous auriez la prétention, par hasard, d'être un gentilhomme ? reprit Derrick ; en vérité, autant vaudrait exiger d'un tailleur qu'il fit un beau vêtement neuf avec toutes vos guenilles de comédien ambulante ! C'est une honte pour des gens de coeur que de servir à bord du même bâtiment qu'un paillasse, un vagabond. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 467.)

### 3) Autres figures marginales

#### a) La figure du lieutenant

La figure du lieutenant pirate est également une figure de marginalité. Dans *The Pirate*, Jack Bunce est un ancien comédien reconverti en pirate. Seulement, comme le fait remarquer Magnus à Claude Halcro, le jeune homme n'a de pirate sanguinaire que l'apparence :

That young vapouring fellow, who seems to command, is not such a born devil as he might have been<sup>271</sup>.

Dans les notes de l'édition de l'œuvre traduite par La Bellodière, le traducteur prétend que Walter Scott aurait créé le personnage de Jack Bunce pour répondre à la difficulté de rédiger de longs discours dans le jargon des marins. Cet ancien comédien lui a permis de réinvestir ses connaissances littéraires. Le personnage de Claude Halcro aurait été imaginé dans le même but<sup>272</sup>. Bunce et Halcro sont d'ailleurs de vieilles connaissances mais vont s'affronter lorsque le lieutenant déclarera préférer l'auteur Bayes au dramaturge Dryden. Dès sa première apparition au cours du récit, Jack Bunce nous est montré comme un gai luron prenant soin de son apparence, bien loin de l'image que l'on pourrait se figurer d'un pirate :

a young man, of a light and slender form, whose showy dress seemed to have been studied with care, yet exhibited more extravagance than judgment or taste, whose manner was a janty affectation of the free and easy rake of the period, and the expression of whose countenance was lively, with a cast of effrontery, [...] the stranger [...] took snuff, with the air of a *petit maitre*<sup>273</sup> [...]

---

271 *Ibid.*, chap. XVI, seconde partie, p. 508, « Le jeune homme qui les commande, et qui prend les airs de matamore, n'est pas aussi terrible qu'il voudrait le faire croire. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 501.)

272 *The Pirate, Op. Cit.*, traduction de La Bédollière, 1855, p. 80.

273 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 436, « Ce jeune homme était mis avec une recherche extérieure

C'est lorsqu'il fait référence à son ancien métier et à son amour pour le théâtre qu'un décalage se crée entre le reste de l'équipage et lui. Et il ne désire pas réellement quitter le monde de la scène car au chapitre onze de la seconde partie, il exige de Cleveland qu'il ne l'appelle plus Jack Bunce mais Frederic Atlamont, son ancien nom de scène. D'ailleurs, il ne cesse de faire référence à l'univers théâtral. Le lieutenant de Cleveland est si imprégné de théâtre qu'il rêverait d'en discourir dans ses expéditions maritimes. Il aimerait inviter Halcro à rejoindre l'équipage afin qu'ils puissent converser ensemble sur le théâtre :

Heaven knows with what pleasure I could keep you on board with me, just that I might have one friend who loves as much to hear, as I do to recite, the choicest pieces of our finest dramatic authors. The most of us are beasts [...]. But how delightful it would be in a tropic night, when the ship was hanging on the breeze, with a broad and steady sail, for me to rehearse Alexander, with you for my pit, box, and galery ! [...] who knows but you and I might be the means of inspiring, like Orpheus and Eurydice, a pure taste into our companions, and softening their manners, while we excited their better feelings<sup>274</sup> ?

Il entre en opposition avec le reste de l'équipage en les comparant à des brutes incultes, de vrais philistins mais qui pourraient être convertis. Il ne sortira de son jeu de comédien qu'à la fin du roman, lors de son arrestation. Il est contraint de donner son vrai nom, Jack Bunce, sous peine d'être pendu. Même s'il ne désirait pas tout d'abord quitter la piraterie, il se repentira en accompagnant Cleveland dans des expéditions lointaines mais honorables. Contrairement à Bunce, le lieutenant d'Argow, Vernyct, ne choisira pas de se repentir, ni auprès des hommes, ni auprès de Dieu. Il représente une autre forme de marginalité. Il

---

évidente, recherche, il est vrai, qui dénotait plus de prédilection pour le clinquant et le voyant que de goût véritable ; il avait ces manières libres, cette affectation d'aisance qui étaient le signe distinctif des élégants de cette époque, et une physionomie dont la vivacité d'expression allait jusqu'à l'effronterie. [...] l'étranger [...] prit, de l'air d'un petit maître, une prise de tabac [...].» (traduction de Cérisy, 1889, p. 426.)

274 *Ibid.*, chap. XVI, seconde partie, p. 512, « Dieu sait avec quelle joie je vous garderais à bord, pour le plaisir d'avoir un ami qui aime à entendre les beaux vers que je me plais à déclamer ! Tous mes camarades sont de vulgaires brutes; [...] Ne serait-ce pas divin, par une belle nuit des tropiques, alors que le navire filerait sous la brise, les voiles déployées, de déclamer *Alexandre* devant vous qui me tiendriez lieu de loges, de parterre et de galeries... [...] Qui sait si vous et moi, comme Orphée et Eurydice, nous n'arriverions pas à adoucir les mœurs sauvages de nos compagnons et à leur inspirer de plus nobles sentiments ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 505.)

emploiera dans les deux romans le même lexique argotique maritime alors qu'Argow l'abandonnera lors de sa prise de conscience et sa volonté de rédemption. Vernyct se moque de son capitaine lorsqu'il le voit prier à l'église. Il lui confie qu'il ne veut pas se racheter car il ne croit pas au rachat de l'âme, même quand il s'agit de son capitaine<sup>275</sup>. Il ne cessera de répéter qu'il restera un « démon<sup>276</sup> ». Dans *Annette et le criminel*, il ne parviendra pas à changer sa mentalité de pirate, il n'essaiera pas de se racheter. Mais déjà dans *Le Vicaire des Ardennes*, le lieutenant éprouve quelques difficultés à cacher ses origines maritimes et populaires. Il a plus de mal à se changer en aristocrate ou en associé que son capitaine :

un homme qui semblait être son associé, mais dont l'air de déférence, la mise plus simple, donnaient l'idée qu'il n'était pas sur la même ligne que le gros banquier, et que le génie matériel de l'un suivait de loin les conceptions de l'autre<sup>277</sup>.

Même son extérieur ne trompe pas. Il a d'ailleurs fortement l'allure d'un brigand : il déplâit à Annette « [...] qui démêla dans les manières brusques du lieutenant et dans sa physionomie, quelque chose de grossier et de rude<sup>278</sup> » et elle en fera la remarque à Argow<sup>279</sup>. Vernyct ne cherche pas à cacher son ancien métier et ses manières rudes et grossières. L'Argow nouveau commence à lui déplaire, il ne supporte plus les actes de charité dont fait preuve son ancien capitaine :

- [...] et le pis, c'est de voir mon *ancien* s'amuser à tracer des hôpitaux !... des greniers à malades !... courir à la chasse des pauvres comme si c'étaient des ortolans !... ne plus fumer !... Je l'avais bien dit que tout tournerait comme cela... [...] je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches !... J'aime la fumée du canon<sup>280</sup> !...

---

275 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XIV, tome deuxième, p. 552 : « Ventre bleu ! Je veux que le diable m'emporte si jamais je change ! ... Quoi ! Ce serait vrai ? Le capitaine de la *Daphnis*, après s'être trompé en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croirait, que, s'il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *oremus*, allant à l'église, et fricassant des oeillades au ciel ! ... Mille millions de diables, si tu es sauvé, je rirai bien. »

276 *Ibid.*, chap. XIV, tome deuxième, p. 554.

277 *Le Vicaire des Ardennes*, *op. cit.*, chap. XXI, tome troisième, p. 330.

278 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XIV, tome deuxième, p. 554.

279 *Ibid.*, chap. XIV, p. 554 : « il est bien libre dans ses manières », « il me glace le sang par sa présence. »

280 *Ibid.*, chap. XVII, tome troisième, p. 577.

Contre toute attente, le lieutenant finira par céder à Annette et restera. Vernyct est également un homme amoureux. Au chapitre dix-huit du tome troisième, une jeune femme d'environ dix-huit ans attend à la porte de l'auberge un certain cavalier, Vernyct. Dans ce début de chapitre, il va se montrer doux et affectueux avec cette « jolie hôtesse<sup>281</sup> ». Les rares passages dans lesquels Vernyct se trouve aux côtés de Jeanneton, sa bien aimée, lèvent le voile sur un tout autre aspect de la personnalité du marin. Il confiera même à la jeune femme: « tu me verras toujours ... et je veux mourir à tes côtés<sup>282</sup> ! ... » Et en effet, les deux amants finiront enlacés dans la mort dans une imagerie romantique :

A ce spectacle, tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort. [...] On les trouva étroitement unis par leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow<sup>283</sup>.

Ce qui rapproche nos deux figures de lieutenant sont l'amitié, le respect et la fidélité qu'ils éprouvent pour leur capitaine. Dans *The Pirate*, Cleveland sait qu'il peut mettre toute sa confiance en Bunce. C'est pour cette raison qu'il lui confie le commandement du vaisseau quand il choisit de parlementer avec les magistrats de Kirkwall<sup>284</sup>. Mais à la différence de Vernyct, la fidélité de Bunce a ses limites. Elle n'est pas aussi extrême que celle du second d'Argow. Une relation très étroite lie le capitaine à son second. Ce dernier redoutera même que la passion de son compagnon les éloigne l'un de l'autre. Cette crainte permet aux deux hommes de se jurer fidélité dans un discours touchant :

- [...] mais me réponds-tu que madame Jacques ne mettra pas à la porte l'ami du capitaine ?  
 - Jamais cela ne sera de mon vivant ! Ne sommes-nous pas frères ?...  
 - Allons, puisque je vivrai toujours avec toi, que nous serons toujours ensemble, le

---

281 *Ibid.*, chap. XVIII, tome troisième, p. 579.

282 *Ibid.*, chap. XXVIII, tome quatrième, p. 663.

283 *Ibid.*, Conclusion, p. 680.

284 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIV, seconde partie, p. 481 : « The command of the vessel was in the meantime intrusted to Bunce, upon whose allegiance Cleveland knew that he might perfectly depend [...]. »

reste m'est indifférent : bonsoir<sup>285</sup>.

Ils sont plus que frères de la côte, ils sont devenus des inséparables frères de cœur. La fidélité de Vernyct est donc toute naturelle. Bien souvent, Vernyct prendra les directives et secourra son ancien capitaine. Au chapitre dix-neuf du tome troisième d'*Annette et le criminel*, il va échafauder tout un plan pour empêcher les autorités de découvrir le meurtre de Navardin. Il subtilise le cadavre et le remplace par le défunt chevreau de Jeanneton. Le siège de la prison puis la fuite seront orchestrés par lui. L'ancien forban réunit même un conseil provisoire pour expliquer la marche à suivre :

Pendant qu'ils étaient ainsi presque heureux au sein du malheur, Vernyct, Milo et Jeanneton, se consultaient au seuil de cette cabane.

- Nous avons encore deux jours et deux nuits, au moins, disait Vernyct, avant que l'on se mette réellement à notre poursuite ; [...] pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyons dans deux jours [...], il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux<sup>286</sup> [...] »

Vernyct essaie de maîtriser ses pulsions naturelles et son caractère sauvage mais l'inquiétude de la perte de son ami va lui faire perdre la tête. La scène du chapitre vingt-huit du tome quatrième est significative quant à la personnalité du personnage. En effet, inquiet pour Argow et Annette, Vernyct décide de s'enquérir du succès de la fuite de ses amis. Malheureusement, il va progressivement comprendre qu'ils ont été arrêtés :

Vernyct, secouant toutes ses terreurs, se mit à marcher d'un pas ferme et soutenu, en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour ; tout paraissait morne et inhabité. A ce moment il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. [...]

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles de l'intrépide lieutenant, ils ne furent que les avants-coureurs de la plus horrible colère et du plus violent emportement qui fussent jamais ! ... il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, [...] et chaque trait de son visage se contracta de telle manière, qu'il avait quelque ressemblance avec le tigre devant sa proie.

[...] « oui, je n'ai plus qu'à le venger ! ... et mourir ! ... ô mon pauvre capitaine ! ... un si brave homme !... il vous sautait sur un vaisseau avec sa hache avec la figure

285 *Annette et le criminel*, op. cit., chap. VIII, tome deuxième, p. 508.

286 *Ibid.*, chap. XXVII, tome quatrième, p. 650–651.

calme comme celle d'une fille quand elle s'avance pour ouvrir un bal... mourir comme un voleur<sup>287</sup> !... »

Dans cet extrait, on retrouve tous les traits du caractère de Vernyct : la peur pour ses amis mais surtout pour son capitaine (« terreur », « peur », « vertiges », puis les apostrophes « ô mon pauvre capitaine » et « un si brave homme »), son refus de renoncer à ses origines pirates (« chantant la chanson des pirates »), son caractère excessif (« le venger » et « mourir ! ») et sa nature sauvage refoulée (comparaison avec un tigre et « la plus horrible colère et du plus violent emportement qui fussent jamais »). Vernyct, ne cherchant toujours pas la rédemption, peut ainsi donner libre cours à ses pulsions. Il redevient un pirate féroce et brutal. Lors du procès, il n'hésitera pas à proférer des menaces de mort aux juges<sup>288</sup>. La violence est sa seule réponse à l'arrestation puis à la condamnation d'Argow :

S'ils ne délivraient pas leur ancien, ils le vengeraient en désolant le pays jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, jusqu'au dernier, les brigands, s'entend<sup>289</sup>.

Cette promesse, il sera malheureusement contraint de la tenir car Argow finira pendu. Toute sa sauvagerie enfouie jaillira à la mort de son capitaine, il ne sera plus que vengeance :

Soudain, un grand corps presque gigantesque s'élança sur l'échafaud : il avait les bras nus, il les trempa dans le sang de Jacques, et, montrant ses mains au peuple : -Je n'essuierai ce sang, s'écria t-il, que lorsqu'il sera vengé ! ... *Vengeance ! ... vengeance ! ... tu seras terrible !...*

Cette action, ces paroles furent comme un coup de foudre. Vernyct, car son nom fut proclamé par le peuple, se jeta au milieu de la foule, qui, saisie d'horreur, se rangea comme si le feu passait, afin de n'être pas tachée de sang que Vernyct présentait en tendant les mains il s'élança sur le cheval et disparut. [...] dans tout Valence, on ne parlait que du serment de Vernyct, et l'on cherchait quelles seraient les victimes de cette promesse sanglante<sup>290</sup> !...

Cette scène montre la sauvagerie de Vernyct, le retour à sa nature animale. A l'enterrement

287 *Ibid.*, chap. XXVIII, tome quatrième, p. 660–661.

288 *Ibid.*, chap. XXIV, tome quatrième, p. 623 : « Si M. de Durantal est condamné et s'il est exécuté, le chef du jury et l'un des jurés dont la voix aura été contraire à l'acquittement, périront, eux et leurs familles ! ... »

289 *Ibid.*, chap. XXVI, tome quatrième, p. 643.

290 *Ibid.*, chap. XXIX, tome quatrième, p. 668.

d'Argow puis à la mort brusque d'Annette, Vernyct invoquera la loi du Talion : « On m'a tué deux amis ! ... je veux deux victimes<sup>291</sup> ! » Et il tiendra parole : M. de Rabon et M. de Ruysan, tous deux responsables de la condamnation à mort d'Argow, seront exécutés brutalement : « Les deux têtes tombèrent ensemble<sup>292</sup> ! ... » Le roman se conclut par le bref récit de la guerre de Vernyct contre la justice, épisode qui vient nuancer sa brutalité et sa férocité. Certes, il est devenu « le fléau de cette contrée<sup>293</sup> » à cause de ses excès et de sa quête de vengeance mais la plume balzacienne émet des réserves car il est dit qu'il ne fait aucun mal aux paysans, aux ouvriers et aux malheureux. Il n'est impitoyable qu'envers les gens de la justice et de l'administration. Ce comportement lui vaut d'être respecté par les officiers et les troupes :

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il était difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et que ses gens<sup>294</sup>.

Vernyct n'est donc pas un hors-la-loi, un homme sans foi ni loi. Il possède un certain sens de la moralité et montre une bravoure d'exception, signe qu'il est en marge lui-aussi des bandits de son époque.

## b) Les figures féminines

Les femmes prennent une place importante dans l'ensemble de nos œuvres. Elles montrent même parfois un esprit de lutte et de révolte plus sincère et acharné que les capitaines pirates eux-mêmes. Il n'est pas rare que dans les œuvres d'inspiration romantique

---

291 *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 672.

292 *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 675.

293 *Ibid.*, conclusion, p. 675.

294 *Ibid.*, p. 676.

l'héroïne soit plus héroïque que son pendant masculin. Gulnare semble être ainsi le pendant féminin de Conrad dans *The Corsair* bien qu'elle ne partage pas entièrement les mêmes valeurs que le capitaine pirate. Elle n'hésite pas à agir : elle essaiera de persuader le pacha de garder en vie Conrad. Lucide et intelligente, elle tente de susciter l'appât du gain en insinuant qu'en demandant une rançon, il pourra s'approprier les trésors de l'île du pirate<sup>295</sup>. Seyd devine qu'elle le fourvoie et qu'elle est éprise de son prisonnier. Il la menace donc et dit ne plus être l'amant mais le maître : elle doit lui obéir. Gulnare compare sa condition de femme dans le harem à celle d'une esclave et elle comprend qu'elle partage en réalité la même captivité que Conrad :

She was a slave – from such may captives claim  
A fellow-feeling – differing but in name<sup>296</sup> ;

Mais les menaces de Seyd ne l'ont pas atteinte<sup>297</sup>. Bien au contraire, la chef de ces femmes est bien décidée à se libérer ainsi que le forban captif. Elle fomenté un plan d'évasion et d'assassinat : elle soudoie les gardes en promettant récompenses<sup>298</sup> et ils prennent la mer sans rencontrer aucune difficulté. Toutefois, il convient de nuancer cet esprit de révolte qui semble animer cette femme. En effet, il a été déclenché uniquement grâce à l'amour qu'elle éprouve pour Conrad. Gulnare est ainsi une héroïne de l'abnégation. Elle n'a pas cherché à s'émanciper instinctivement. Elle met néanmoins en avant son activisme et le compare à la passivité de l'amante de Conrad, Médora :

Reply not – tell not now thy tale again,

---

295 *The Corsair, op. cit.*, chant III, V, v. 1312–1315 : « Methinks – a short release, for ransom told / With all his treasure, not unwisely sold ; / Report speaks largely of his pirate-hoard - / Would that of this my Pacha were the Lord ! »

296 *Ibid.*, chant III, V, v. 1369–1370, « Elle est esclave : un captif, dont le sort ne diffère du sien que par le nom, peut donc réclamer son intérêt. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 97.)

297 *Ibid.*, chant III, V, v. 1363–1364 : « Ah ! Little reck'd that chief of womanhood - / Which frowns ne'er quell'd, nor menaces subdued ; »

298 *Ibid.*, chant III, VIII, v. 1480–1481 : « Misdoubting Corsair ! I have gain'd the guard, / Ripe for revolt, and greedy for reward. »

Thou lov'st another – and I love in vain ;  
 Though fond as mine her bosom, form more fair,  
 I rush through peril which she would not dare.  
 If that thy heart to hers were truly dear,  
 Were I thine own – thou wert not lonely here -  
 An outlaw's spouse – and leave her lord to roam !  
 What hath such gentle dame to do with home<sup>299</sup> ?

Ce discours prouve que Gulnare cherche davantage à conquérir le cœur de Conrad par ses actions qu'à agir par goût de la liberté et soif de justice. Et c'est à cause de l'assassinat du pacha qu'elle diffère du capitaine pirate : elle tuera sans scrupules le gouverneur musulman et Conrad en sera bouleversé. Il prétend avoir en horreur l'assassinat, une pratique contraire à ses valeurs. Cependant, l'équipage pirate, plus immoral, aurait élevé Gulnare au rang de reine des pirates s'ils avaient eu connaissance de son acte :

They sail'd prepared for vengeance – had they known  
 A woman's hand secured that deed her own,  
 She were their queen – less scrupulous are they  
 Than haughty Conrad how they win their way<sup>300</sup>.

Gulnare serait-elle donc une meilleure pirate que Conrad ? L'assassinat de Seyd signe la preuve de sa lutte contre la domination ottomane, bien qu'il ne faille pas perdre de vue qu'il a été commis plus par amour et par vengeance que par un idéal. Malgré la misogynie certaine et connue de Lord Byron<sup>301</sup>, Gulnare est une figure de femme forte, même si elle a

299 *Ibid.*, chant III, VIII, v. 1463-1470, « Ne réponds pas, ne me dis pas que tu en aimes une autre, — et que j'aime en vain ; sa tendresse, à cette femme, peut être aussi profonde que la mienne, son corps plus beau ; mais moi, je me précipite dans des périls qu'elle n'oserait affronter. Si à son cœur, ton cœur était véritablement cher, si j'étais à toi, tu ne serais pas seul ici épouse d'un corsaire, — et laisser son seigneur errer sans elle sur les mers. Qu'a donc cette gentille dame à faire chez elle ? » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 103–104.)

300 *Ibid.*, chant III, XVI, v. 1675 - 1678, « ils avaient mis à la voile, préparés pour la vengeance ; — s'ils avaient pu savoir que la main d'une femme eût d'elle-même accompli cette action, cette femme eût été leur reine ; — sur les moyens ils sont moins scrupuleux que le fier Conrad » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 117.)

301 Lettre à Lady Melbourne, le 25 septembre 1812 : « Now a word to yourself – a much more pleasing topic than any of the preceding. – I have no very high opinion of your sex, but when I do see a woman superior not only to all her own but to most of ours I worship her in proportion as I despise the rest », « Maintenant un mot pour vous - un sujet beaucoup plus agréable que les précédents. - Je n'ai pas une très haute opinion de votre sexe, mais quand je vois une femme supérieure non seulement à la sienne, mais à la plupart des nôtres, j'ai pour elle de l'adoration en proportion du mépris que j'ai pour les autres. » (traduction personnelle)

frôlé la perte de sa féminité<sup>302</sup>. Il faut avouer que ni Médora, ni Annette, ni Minna ne se seraient résolues à tuer au nom de leur amour pour un hors-la-loi.

Mais il faut rappeler que dans un premier temps, Minna laisse entendre qu'elle approuve la soif de liberté et d'aventure de Cleveland. La jeune femme, en marge de sa famille, se rapproche du capitaine pirate par son caractère romanesque. Elle partage des idéaux patriotiques plus radicaux que son père et les habitants des îles Shetland. Au chapitre quinze de la première partie, elle rejoint Claude Halcro et Cleveland au sujet du sacrifice héroïque. Elle méprise un vieil homme car il a abandonné le marquis Montrose lors d'une bataille. Ce dédain montre bien le décalage qu'il existe entre la réalité et son imagination. Le vieil homme le précise bien : lui a connu la guerre<sup>303</sup>. De plus, il ajoute qu'il a été enrôlé de force dans l'armée de Montrose et qu'il n'a fait que fuir comme le reste de ses camarades. Seul Montrose s'est battu comme un lion qui aurait les chasseurs devant lui et qui est mort avec courage. Cette fin héroïque sied mieux à Minna et à Cleveland que la poltronnerie de ce Shetlandais :

« You might have died with him, said Minna »  
[...] « I trust in Heaven they flogged and pickled you, » said Cleveland worn out of patience with the dull narrative of the peaceful Zetlander's poltroonery, of which he seemed so wondrous little ashamed<sup>304</sup>.

Il faudra l'intervention de Magnus pour apaiser les tensions. Il soulignera que les Shetlandais sont des gens paisibles qui ne veulent pas accomplir des actions héroïques pour

---

302 *The Corsair*, *op. cit.*, chant III, XVI, v. 1687 - 1689 : « Though worse than phrenzy could that bosom fill, / Extreme in love or hate—in good or ill. / The worst of crimes had left her woman still ! », « Malgré l'horrible frénésie qui avait un moment égaré son âme, extrême dans son amour comme dans sa haine, dans le bien comme dans le mal, le plus atroce des crimes l'a cependant laissée femme. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 118.)

303 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XV, première partie, p. 210 : « I know what war is [...] and I would as soon sail through Sumburgh-roost in a cockle-shell, or in a worse loom, as I would venture there again. »

304 *Ibid.*, chap. XV, première partie, p. 211 – 212, « Vous auriez pu mourir avec lui, dit Minna. [...] Je veux croire que vous fûtes proprement étrillé et fustigé, s'écria Cleveland, mis hors de lui par le récit de la lâcheté du pacifique Shetlandais, lâcheté dont celui-ci ne paraissait pas avoir la moindre honte d'ailleurs. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 213.)

se mettre en avant, contrairement à Cleveland. Cette critique clôturera ce débat. Au chapitre dix-huit de la première partie, Minna parle de la tyrannie écossaise et sous-entend la passivité de ses compatriotes :

« Why [...] should we not, under so many changes as late times have introduced, have seized the opportunity to shake off an allegiance which is not justly due from us, and to return to the protection of Denmark, our parent country ? Why should we yet hesitate to do this, but that the gentry of Orkney have mixed families and friendship so much with our invaders, that they have become dead to the throb of the heroic Norse blood, which they derived from their ancestors<sup>305</sup> ? »

Cet esprit de révolte n'est pas dû à son amour pour un pirate comme Gulnare mais à son inexpérience. L'auteur ne se prive pas de le préciser avant le discours patriotique de la jeune femme : « but Minnas inexperienced feelings carried her farther than her father<sup>306</sup> ». Il faudra qu'elle soit directement confrontée au monde de la piraterie pour qu'elle se libère de cette innocence. La pensée du pré-romantique anglais William Blake qui a été expliquée précédemment, peut être à nouveau évoquée ici : Minna va devoir faire l'expérience de vivre quelques heures avec un équipage pirate pour se rendre compte de la réalité du monde. Au chapitre vingt de la seconde partie, elle renoncera ouvertement à cette vision innocente dans un lieu des plus symboliques : un cercle de pierres comparé à celui de Stonehenge en Angleterre, symbole des croyances folkloriques de la région, un lieu chargé d'histoires en lesquelles elle croyait avant de découvrir le monde. Mais en renonçant à cette vision, elle prétend s'éloigner des dieux païens pour se rapprocher du Dieu chrétien :

« Here, she said, in heathen times (if we may believe legends, which have cost me but

---

305 *Ibid.*, chap. XVIII, première partie, p. 250, « Pourquoi [...] ne profiterions-nous pas de tous les changements qui ont eu lieu depuis quelque temps ? Ce serait une bonne occasion pour secouer une protection dont nous n'avons que faire, et revenir au Danemark, le pays de nos ancêtres ! Qu'est-ce qui nous fait hésiter ? Ce serait fait déjà, sans les habitants des Orcades ; ils ont contracté tant d'alliances avec nos vainqueurs qu'ils sont devenus sourds à la voix du sang, de ce vieux sang norse que nous tenons de nos ancêtres. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 252.)

306 *Ibid.*, « La vivacité de ses sentiments et son inexpérience entraînent Minna bien plus loin que son père. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 252.)

too dear) our ancestors offered sacrifices to heathen deities – and here will I, from my soul, renounce, abjure, and offer up to a better and a more merciful God than was known to them, the vain ideas with which my youthful imagination has been seduced<sup>307</sup>. »

Elle pardonnera à Cleveland d'avoir abusé de son imagination exaltée et témoigne de l'importance de son expérience :

« Cleveland, said Minna, I will not reproach you with abusing my inexperience, or with availing yourself of those delusions which the credulity of early youth had flung around me, and which led me to confound your fatal course of life with the deeds of our ancient heroes. Alas, when I saw your followers, that illusion was no more ! - but I do not upbraid you with its having existed<sup>308</sup>. »

La révolte idéaliste s'achève alors et fait place à la résignation. Minna reprend sa place et renonce.

Annette, elle, n'a jamais eu la prétention de se révolter ou d'être une femme active. Cependant, il n'est pas impossible que le jeune Balzac ait voulu faire de son personnage une figure marginale au sein de sa classe, la bourgeoisie. C'est ce dont le critique Pierre Barbéris est persuadé et il faut reconnaître que son analyse paraît pertinente. Pour une lectrice bourgeoise de l'époque, Annette représente un désir d'évasion, une vie pleine de rebondissements et d'aventures et même un héroïsme allant jusqu'au sacrifice de soi. Il ne faut pas perdre de vue que le premier titre du roman devait être *Argow le pirate*, ce n'est qu'ensuite que l'écrivain a choisi de l'intituler *Annette et le criminel*. Le pirate Gow ou le bandit Vidocq ont pu inspirer l'auteur au sens où une femme leur a été excessivement fidèle jusqu'à la mort mais Annette est plus qu'une amante dévouée. Bien loin de ces jeunes filles

---

307 *Ibid.*, chap. XX, seconde partie, p. 556, « C'est là, dit-elle, que dans les temps anciens, s'il faut en croire les légendes, nos ancêtres offraient des sacrifices aux divinités païennes ; c'est ici que je veux, du fond de mon âme, abjurer les vaines idées qui avaient séduit mon imagination trop exaltée ; oui, j'y renonce ; je les offre en sacrifice au Dieu puissant ; au Dieu bon, au Dieu unique que mes ancêtres ne connaissaient pas. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 554.)

308 *Ibid.*, chap. XX, seconde partie, p. 557, « Cleveland! reprit Minna, je ne vous reprocherai pas d'avoir abusé de mon inexpérience, ou d'avoir profité des illusions et de la crédulité de ma jeunesse qui m'ont portée à confondre votre fatal genre de vie avec les exploits de nos anciens héros. Hélas ! lorsque j'ai vu vos compagnons, mes illusions se sont envolées ! Non, je ne vous fais pas un crime de leur existence. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 555.)

qui devaient emprunter le même chemin que leurs mères, de ces êtres à marier bien fades et parfois même surnois, Annette semble incarner une figure angélique et marginalisée au sein de son milieu. Sa fidélité va au-delà de la simple passion bourgeoise. Elle mène une lutte silencieuse contre sa propre classe, voire contre la société. Un combat discret mais durable et plein de sens, plus que la révolte d'Argow. Finalement sans éclat, sans bruits, Annette ne serait-elle pas la vraie révoltée sincère du roman ?

Ajoutons que Naam aurait pu être mentionnée comme une autre figure de femme forte. Toutefois, elle apparaît dans *l'Uscoque* de George Sand et elle n'est que la reprise du personnage de Gulnare, à ceci près qu'elle n'hésite pas à exécuter les moindres désirs d'Orion car elle se croit aimée<sup>309</sup>. Malheureusement, il la trahira et elle sera obligée de le trahir à son tour.

### c) Un autre marginal : Joseph, le vicaire des Ardennes

Au commencement du roman *Le Vicaire des Ardennes*, Joseph a tout de l'allure du héros romantique et du marginal. Son portrait rivaliserait même avec un héros byronien :

on apercevait une pâleur livide, presque mortelle, répandue sur le visage du jeune homme : ses lèvres décolorées, son attitude morne, [...] ses cheveux noirs, coupés par devant et tombant en grosses boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure un air inspiré, qu'augmentait encore la vivacité d'un œil noir, pénétrant et rempli d'une sombre énergie<sup>310</sup>.

Le mystère plane autour de ce jeune homme et de son arrivée, un peu à la manière de l'apparition de Basile Mertoun sur les îles Shetland. Le caractère insaisissable de Joseph est

---

309 George SAND, *Œuvres illustrées de George Sand*, Paris, J. Hetzel, 1854, « Elle aime, elle se croit aimée. Orion la traite avec douceur et lui confie tous ses secrets. Sans aucun doute elle lui est chère, car elle lui est utile, et jamais il ne retrouvera tant de zèle uni à tant de discrétion, de présence d'esprit, de courage et d'attachement. D'ailleurs Naam se sent libre. »

310 *Le Vicaire des Ardennes, op cit.*, chap II, tome premier, p. 163.

sujet à nombre de conversations dans le petit village dans lequel il siège. La marquise, Mme de Rosann, éprouve une étrange attirance pour lui :

« Qu'il doit être passionné, se dit-elle, quel front noble, quelles manières distinguées ; ce n'est pas là un homme ordinaire, le fils d'un paysan. Quel est le mystère qui l'enveloppe ? ... <sup>311</sup>»

Joseph est aussitôt considéré comme un être sortant de l'ordinaire, un être supérieur en plus d'être secret. Il va être marginalisé par les commérages du village, notamment par la servante Marguerite aux avances de laquelle il n'a pas voulu céder :

« J'en reviens toujours à penser, disait-elle à M. Gravadel, qu'un jeune homme qui ne mange ni ne parle, ni ne ... (ici, Marguerite baissait les yeux, confuse, soit de son intempérance de langue, soit de ses espérances déçues) n'est pas un *jeune homme naturel*, ajoutait-elle<sup>312</sup>. »

Cette marginalisation lui sied bien car comme un parfait héros romantique, il apprécie la solitude et est souvent plongé dans ses pensées tortueuses. Les habitants le qualifient même de « jeune homme mélancolique<sup>313</sup> ». L'ancien vicaire lui reproche son attitude glaciale après qu'ils sont revenus de chez la marquise :

Lorsque le curé fut rentré au presbytère avec M. Joseph, il le chapitra doucement, et par un déluge de proverbes, sur la scandaleuse rigidité de ses manières, les habitudes sauvages et misanthropes de sa tenue, et sur le *froid* de sa conservation<sup>314</sup>.

Ce digne héritier rousseauiste et byronien ressemble au Conrad souffrant silencieusement, à un être rongé par la culpabilité et animé d'une pulsion de mort comme Mertoun :

Ce prêtre semblait contenir la mort dans son sein, ou pleurer intérieurement une faute que les larmes de toute une vie pénitente ne sauraient racheter<sup>315</sup>.

Ou encore :

Mais cette réflexion le fit retomber dans ses rêveries, et sa figure exprima alternativement, ou la douleur profonde, ou la résignation amère<sup>316</sup>.

311 *Ibid.*, chap. V, tome premier, p. 195.

312 *Ibid.*, chap. III, tome premier, p. 177.

313 *Ibid.*, chap. III, tome premier, p. 180.

314 *Ibid.*, chap. VI, tome premier, p. 198.

315 *Ibid.*, chap. II, tome premier, p. 164.

316 *Ibid.*, chap. III, tome premier, p. 173.

Le lecteur apprendra, en même temps que les habitants du village, qu'il se sent coupable de son amour pour celle qu'il pense être sa sœur (mais qui ne l'est pas).

Joseph semble également entretenir une certaine relation avec la nature, comme le laisse supposer son émotion à la vue d'une vallée :

Joseph parut s'animer à la vue de cette délicieuse vallée choisie pour sa retraite, et il fut en proie à de vives émotions à l'aspect de ce site admirable<sup>317</sup>.

Le lecteur devinera à la lecture de son histoire que cette réaction est causée par la ressemblance de ce paysage avec les paysages de son enfance. Dès ses premiers pas, le garçon a tissé un lien fort avec la nature.

Progressivement, le lecteur et le village découvrent sa véritable histoire et Joseph le romantique est alors démystifié. Il est un enfant élevé dans l'innocence, au sein d'une île retirée du reste du monde. Quand il apprend à connaître le monde et ses habitants, il se rend compte de la noirceur qui y réside. Sa fin tragique prend des allures de fin romantique car il perd sa bien-aimée, Mélanie. Puis abattu par le décès de celle-ci, il mourra de chagrin devant les yeux du bachelier, Horace de Saint-Aubin, dans la préface du roman.

Force est de constater que le capitaine pirate n'est pas le seul à être en marge de la société ou à posséder un certain esprit de révolte. Le fait d'opposer ce personnage aux différents protagonistes du récit le rend davantage marginal : que ce soit face au héros, à son frère ou même à sa propre communauté, cette figure restera singulière et sera toujours en décalage.

Malgré certaines qualités héritées de la tradition héroïque classique, Cleveland et Conrad mais aussi Argow sont des pirates, c'est-à-dire des criminels. Ils devraient

---

317 *Ibid.*

servir leurs propres intérêts et garder un sang-froid imperturbable. Pourtant, ils semblent connaître un certain mal du siècle et sont souvent en proie à des tourments intérieurs. En outre, mis à l'écart par la société et par la communauté des forbans, ils sont en marge dans un monde où ils ne se sentent pas à leur place. Empreints d'un certain romantisme, leur itinéraire intérieur et psychologique les rend complexe au contraire de Pier Orio Soranzo, le pirate sandien de la nouvelle *l'Uscoque*, qui ne traverse aucune crise spirituelle. L'aventure intérieure de Conrad, Cleveland et Argow se doublera d'un besoin et d'une volonté de rédemption dans l'espoir de se racheter aux yeux de la société mais surtout aux yeux de leur bien-aimée.



**Troisième partie:**

**Les voies de la rédemption :**

Le déplacement vers l'aventure spirituelle et métaphysique



(dessin de Morgan Pelé)

Selon Gilles Lapouge, essayiste qui a pensé la piraterie, il est impossible pour un pirate de retourner dans le monde des hommes :

A monter sur la passerelle, il pénètre dans un autre monde. Il se voue à un exil à la fois irréversible, puisque le retour est interdit, et absolu, puisque cet exil le conduit moins dans un autre pays que dans une absence de pays. Le voici paria. Il n'a de compagnonnage que celui de ses frères en exil. Et si des relations se nouent de lui au monde, elles seront peu satisfaisantes<sup>318</sup>.

Retourner sur terre afin de revoir la figure féminine chérie semble être le désir de nos trois forbans. S'ils ambitionnent de finir leurs jours avec leur amante, ils devront obtenir le pardon non seulement des hommes et de Dieu. Le désir de rédemption, inné ou non, représente un vrai chemin de croix pour le forban, peu assuré d'y parvenir.

Notons que la marginalité étymologiquement renvoie à un espace. La marge était à l'origine le bord et la marge d'un texte, marginer signifiant annoter dans la zone vierge laissée entre le pourtour de ce qui est imprimé. Son sens idéologique et sociologique n'apparaîtra que tardivement. Si on considère la marge comme un lieu de passage, le pirate passe donc de la norme à la marginalité, tente de passer de la marginalité à la norme mais redoute de passer de la marge vers l'ailleurs. La marginalité peut être ainsi envisagée en des termes dynamiques. Elle suppose une transgression, un passage de frontières et de limites. On ne franchit pas impunément ces limites.

---

318 Gilles LAPOUGE, *op. cit.*, p. 111.

## I - Une passion sincère mais menacée

### 1) Intrigue sentimentale et modèle romantique

Chaque œuvre propose une intrigue sentimentale entre un forban et une jeune femme. Malgré la célèbre liberté de mœurs du pirate, celui-ci semble bien être épris follement d'une femme et montre de nombreux témoignages d'affections. Un pirate amoureux ? Le lecteur peut s'en étonner car le forban est un libertaire par essence et ne semble avoir aucun port d'attache<sup>319</sup>. C'est d'ailleurs ce que prétend le capitaine Cleveland à Mordaunt :

I never saw a woman worth thinking twice about after the anchor was a-peak-on shore it is another thing ; and I will laugh, sing, dance, and make love, if they like it, with twenty girls, were they but half so pretty as those who have left us, and make them heartily welcome to change their course in the sound of a boatswain's whistle. It will be odds but I wear as fast as they can<sup>320</sup>.

Cependant, le forban ment car il est tombé sous le charme de la mélancolique Minna. Contrairement à ce qu'il avance à son rival, il ne peut oublier l'amante au premier coup de sifflet. Conrad, dans *The Corsair*, maudit même le coucher de soleil, signe de son départ vers le palais de Seyd, parce qu'il ne veut pas quitter sa bien-aimée :

---

319 Gilles Lapouge le montre bien dans son essai sur les pirates : « il lui arrivera d'aborder dans des ports, à la recherche de femmes dont la chair a de la tendresse, de la tiédeur. », *op. cit.*, p. 111. L'artiste Dooz Kawa, dans sa chanson « Pommes pourries » (2012), aborde également le comportement des pirates avec les femmes : « Mais le côté pirate est si vrai, pourri jusqu'à sous mon ciré / [...] / M'ouvrant ton corset quand serre ton cœur / Tu croyais vraiment être aimée par un corsaire ? / Histoires de voyages vers les azurs de Singapour / Les eaux turquoises de la Guadeloupe sont tous mes faux prétextes d'amour / [...] / T'étais juste un point local sur mon escale / [...] / Qu'importe la tâche, t'es qu'une putain de port d'attache » (Voir Annexes, p. 238.)

320 *The Pirate, op. cit.*, chap. XII, première partie, p. 178, « Je n'ai jamais rencontré de femme qui valût d'y penser, une fois l'ancre levée. A terre, c'est autre chose, et je rirai, danserai, chanterai, parlerai d'amour tant qu'on voudra et avec vingt jeunes filles, ne fussent-elles qu'à moitié aussi jolies que celles qui nous quittent, mais je ne leur en voudrai nullement et même je leur serai reconnaissant de m'oublier au premier coup de sifflet du contremaître. Je suis sûr de les avoir oubliées avant même qu'elles ne m'aient oublié. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 174-175.)

It told 'twas sunset – and he curs'd that sun.

Le pirate va livrer une preuve rare de son extrême affection pour Medora et rappelle qu'elle est son seul attachement terrestre :

Again – again – that form he madly press'd  
Which mutely clasp'd – imploringly caress'd !  
[...] One moment gazed – as if to gaze no more -  
Felt – that for him earth held but her alone<sup>321</sup> [...]

#### a) Déclarations d'amour

Les forbans se décident même à déclarer leur flamme à l'élue de leur cœur. Conrad exprime peu ses sentiments mais confesse à Gulnare sa passion pour une femme, Medora :

Oh ! She is all that still to earth can bind<sup>322</sup> -

Le capitaine Cleveland n'aura pas de mal à révéler son amour pour Minna. Il n'hésitera pas à jouer de la guitare et à chanter deux ballades près de la fenêtre de la jeune femme. La deuxième est un au revoir s'achevant par ses vers langoureux :

To all that life has soft and dear  
Farewell ! Save memory of you<sup>323</sup> !

La romance s'immisce dans les œuvres en même temps que dans le cœur des forbans. Argow, le plus direct, avoue ses sentiments à la faveur d'une douce nuit étoilée, propice au sentimentalisme<sup>324</sup>. Il révèle au grand jour son amour exalté :

---

321 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, XIV, v. 472 – 475, v. 477 – 478, « Il maudit le soleil. Il la presse contre lui, il la presse encore cette femme, qui, silencieuse, l'étreint, le flatte et l'implore par ses caresses; [...] [II] la regarde un moment comme s'il ne devait plus la revoir ; il sent que pour lui il n'y a qu'elle sur la terre [...] » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 33.)

322 *Ibid.*, chant II, XIV, v. 1092, « Oh ! Elle est tout ce qui peut me rattacher à la terre » (traduction personnelle.)

323 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. III, seconde partie, p. 344, « Pour tout ce que la vie a de doux et de précieux, adieu ! Je garde ton souvenir ! » (traduction personnelle). Lockhart, un ami proche de Walter Scott, rapporte que dans les dernières années de l'écrivain, ils entendirent cette chanson de la bouche d'une femme. Curieusement, Scott pensa qu'il s'agissait de vers de Byron alors que c'étaient les siens.

324 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XI, tome deuxième, p. 530 : « Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves. »

Oui, mon amour, Annette, sera du feu [...] Heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante, dont la nature m'a doué, dans une passion pure et honnête ! [...] L'enthousiasme et la violence qu'il mettait à prononcer ces paroles enflammées étaient tellement entrés dans tous ses gestes, qu'il était haletant et arrivé au dernier degré de l'exaltation<sup>325</sup>.

L'exaltation va de pair avec un comportement de l'excès, manifeste notamment par des emportements brusques. Cleveland menace le colporteur Bryce. S'il ose dire du mal de Minna, gare à lui :

« Bring not her into your buffoonery, sirrah, said Cleveland, in a tone of anger, not so loud, but far deeper and more concentrated than he had hitherto used ; for, if you name her with less than reverence, I will crop the ears out of you head, and make you swallow them on the spot<sup>326</sup> ! »

Argow s'emporte également avec fureur lorsque quelqu'un ose commettre le moindre mal à Annette<sup>327</sup>. Ces nombreuses démonstrations affectives prouvent la passion du pirate pour une femme terrestre. Le fils de la mer, le pirate, semble vouloir s'associer à la fille de la terre. Cette union, en admettant qu'elle soit possible, permet de comprendre le désir de rédemption des forbans. C'est aussi l'occasion pour les auteurs de réactiver l'imagerie traditionnelle de l'amour : le paradigme du feu, de la folie, du soleil ou le motif du regard.

## b) Le pouvoir despotique de l'amour : le pirate démuni

L'amour exerce un pouvoir tel sur le pirate qu'il se retrouve démuni. De loup, le criminel devient agneau. Devant la femme aimée, Argow s'étonne de sa soudaine timidité :

---

325 *Ibid.*, p. 531.

326 *The Pirate, op. cit.*, chap. XII, seconde partie, p. 457, « Prenez garde, drôle, ne mêlez pas le nom de Miss Minna à toutes vos sottises, s'écria Cleveland avec emportement et d'une voix vibrante de colère; si vous osiez prononcer légèrement ce nom, je vous arracherais les oreilles et vous les ferais manger sur l'heure. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 447.)

327 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. IX, tome deuxième, p. 516, « Qui la fait pleurer ici ? ... s'écria Argow en lançant un foudroyant regard qui fit trembler tout le monde : il palpait de rage et semblait chercher sa victime. Je le saurai, dit-il, malheur à lui !... »

« une honte invincible me faisait rougir et trembler ; je ne croyais pas qu'une jeune fille fût si imposante<sup>328</sup> !... »

Mais l'image la plus frappante de cette domination de l'amour sur le pirate et sa férocité reste la comparaison émise entre Argow et un tigre enchaîné :

jamais le tableau d'un tigre enchaîné et adouci par l'amour n'eut une ressemblance plus forte et plus vraie<sup>329</sup>.

Cleveland perd également son sang-froid lorsqu'il va devoir écrire un billet pour Minna :

And he ran down to the cabin for that purpose, where he wasted much paper, ere, with a trembling hand, and throbbing heart, he achieved such a letter as he hoped might prevail on Minna to permit him a farewell meeting on the succeeding morning<sup>330</sup>.

Ces scènes peuvent paraître ridicules : le lecteur peine à imaginer un pirate sauvage et fier s'éprendre follement d'une femme au point de devenir sensible et impuissant. Cet état de fait rend compte de l'horizon d'attente du roman sentimental et du roman d'aventures. Walter Scott connaît les attentes de ses lectrices. Rendre Cleveland amoureux de Minna est un choix délibéré de la part de l'écrivain<sup>331</sup>. De plus, cet ingrédient romanesque contribue à étoffer la complexité psychologique du pirate. Le personnage se dote d'une double face typiquement romantique : il est à la fois ange et démon, à la fois fort et faible et il suscite la sympathie des lecteurs et des lectrices.

L'amour tout-puissant fait perdre au forban sa liberté, l'essence même du hors-la-

---

328 *Ibid.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 505.

329 *Ibid.*, chap. XI, tome deuxième, p. 530.

330 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIX, seconde partie, p. 545, « Il descendit dans ce but dans la cabine, mais il gâcha beaucoup de papier. Son émotion était telle qu'il fut longtemps avant de parvenir à écrire la lettre qui lui semblait propre à obtenir de Minna une dernière entrevue pour le lendemain. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 542)

331 *Ibid.*, chap. XIII, première partie, p. 191 : « if our fair readers will take the trouble to consult their own bosoms, they will be disposed to allow, that the distinguished good taste exhibited by any individual, who, when his attentions would be agreeable to a whole circle of rivals, selects one as their individual object, entitles him, on the footing of reciprocity, if on no other, to a large share of that individual's favourable, and even partial, esteem. » : « Peut-être, si nos belles lectrices voulaient bien se donner la peine de s'interroger franchement, avoueraient-elles que la preuve de bon goût que donne un individu, dont les attentions seraient agréables à tout un cercle de rivales, en en choisissant *une*, lui donne droit à une certaine réciprocité, si ce n'est à quelque chose de plus de la part de l'heureuse élue. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 190.)

loi. Le pirate amoureux va contre sa propre nature car il se soumet à l'amour et à la femme aimée. Même si Cleveland prétend ne jamais vouloir perdre sa liberté, il exécute les volontés de Minna en quittant les îles Shetland afin de racheter son âme criminelle. Argow, en se mariant, n'est plus libre : il revient au sein de la société humaine. Même auparavant, alors qu'il tentait de conquérir le cœur de sa bien-aimée, il a dû se plier aux exigences de la dame. Alors qu'Argow est monté à bord de la calèche d'Annette et se place en face d'elle, la jeune femme lui ordonne de quitter la voiture. L'ancien criminel s'exécute, mais non sans émotion. Annette se félicite de son despotisme et de la soumission de cet homme proche de l'état de l'amant courtois médiéval, qui « sacrifiait beaucoup pour obtenir une chose presque impossible<sup>332</sup> ». Néanmoins, alors qu'Argow lui montre son assujettissement et son adoration, Annette rappelle que « l'adoration ne convient qu'à Dieu ! ... devant lui seul il convient de s'humilier<sup>333</sup>. »

L'amour est un vrai despote pour le pirate qui a perdu l'habitude de se soumettre à quiconque. Néanmoins, l'amour lui permet aussi de découvrir une forme de bonheur différent de celui que l'on peut trouver en mer. Conrad, en se retournant vers la tour de Medora, comprend combien la jeune femme est importante à ses yeux : son bonheur se trouve dans cet endroit<sup>334</sup>. Argow découvre le bonheur au sein du foyer des Gérard : chaque jour, il est invité chez eux :

Dès lors commença, pour l'âme d'Argow, une ère de bonheur inconnue pour lui, et dans laquelle il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s'était jamais douté. En effet, chaque jour fut marqué pour le bonheur<sup>335</sup>.

Argow n'a jamais connu cette béatitude car il a été rapidement entraîné dans la vie

---

332 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. X, tome deuxième, p. 526.

333 *Ibid.*, chap. XI, tome deuxième, p. 532.

334 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, XVII, v. 590, « Ah ! Never loved he half so much as now ! » : « Ah ! jamais il ne sentit comme en ce jour combien elle lui est chère. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 39.)

335 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XI, tome deuxième, p. 529.

criminelle. Connaître Annette a été une véritable révolution au plus profond de lui : il découvre le bonheur de l'amour mais aussi la paix :

Argow quitta Annette, il était comme enivré. Après une scène pareille, il ressentait en son cœur une tranquillité, une paix que ses remords troublaient toujours trop tôt, et alors Annette devenait, pour lui, un véritable besoin.

L'amour permet ainsi aux forbans assaillis de remords d'oublier leurs démons et de goûter un peu au bonheur qui leur a été toujours refusé.

Argow, Conrad et Cleveland sont bien des pirates en marge de leur propre communauté à cause de leur amour exalté pour une femme demeurant à terre. L'amour leur permet ainsi de prétendre à une réintégration dans la société mais en même temps, il est singulier et entre en décalage avec les conceptions sentimentales de leur époque.

## 2) Une femme amoureuse d'un criminel

Chaque œuvre donne une amante au pirate : Medora pour Conrad, Annette pour Argow et Minna pour Cleveland. Les trois figures féminines, mais aussi Gulnare dont l'amour qu'elle porte pour Conrad n'est pas réciproque, peinent à dissimuler leur attirance pour le criminel, et ce dès leur première rencontre :

Annette ne put soutenir le regard singulier de l'un d'eux : elle sentit en elle-même quelque chose d'indéfinissable à son aspect, et, toute honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira<sup>336</sup>.

Balzac réinvestit l'imagerie de l'énamoration et insiste à plusieurs reprises sur l'effet ineffable produit sur la jeune femme. Dans *The Pirate*, c'est Mordaunt qui soupçonne l'inclination de Minna pour le capitaine :

<sup>336</sup> *Ibid.*, chap. IV, tome premier, p. 469.

Minna, with a native grace, and somewhat of stateliness in her manner, bent her head to the company in general, with a kinder and more particular expression as her eye reached Cleveland<sup>337</sup>.

#### a) La femme du pirate : un amour fidèle mais douloureux

L'extrême fidélité est l'un des principaux attributs de l'amante du pirate. Derrière les personnages de Medora et de Minna, la silhouette de Pénélope, figure antique de la fidélité apparaît. En effet, comme elle, les deux femmes attendront le retour et des nouvelles de leur amant errant sur la mer :

The night-breeze freshens – she that day had past  
In watching all that Hope proclaimed a mast ;  
Sadly she sate – on high – Impatience bore  
At last her footsteps to the midnight shore,  
And there she wandered heedless of the spray  
That dash'd her garments oft, and warn'd away<sup>338</sup>

Brenda redoute que Minna adopte ce comportement, comme elle le confie à Mordaunt en racontant une histoire bien connue des îles Shetland :

« you remember how Ulla Storlson used to go, day by day, to the top of Vossdale-head, to look for her lover's ship that was never to return ? [...] when I remember the fluttered look, of something like hope, with which she ascended the cliff at morning, and the deep dead despair which sat on her forehead when she returned, - when I think on all this, can you wonder that I fear for Minna, whose heart is formed to entertain, with such deep-rooted fidelity, any affection that may be implanted in it<sup>339</sup> ? »

---

337 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIII, première partie, p. 192, « Minna, avec la grâce naturelle d'une jeune souveraine, s'inclina légèrement à la ronde, et Mordaunt remarqua que ses yeux prirent une expression de douceur toute particulière en s'arrêtant sur Cleveland. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 191.)

338 *The Corsair, op. cit.*, chant III, III, v. 1242 – 1246, « La brise de la nuit fraîchit ; Medora a passé tout le jour à observer l'horizon, à épier tout ce qui pouvait lui faire espérer, tout ce qui pouvait lui offrir l'apparence d'un mât; tristement elle est assise sur la hauteur ; impatiente enfin, au milieu de la nuit, elle descend sur la grève, et là elle erre isolée sans daigner prendre garde à l'écume dont la vague l'inonde comme pour la forcer à s'éloigner. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 88.)

339 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVI, première partie, p. 226, « Vous souvenez-vous d'Ulla Storlson qui, chaque jour, gravissait le sommet du Vossdale-head pour guetter le retour du vaisseau de son amant qui ne devait jamais revenir ? [...] je vois encore son regard brillant d'espérance, lorsque le matin elle gravissait la colline ; je vois l'expression désespérée, le morne chagrin qui courbait son front le soir lorsqu'elle redescendait ! Lorsque je pense à tout cela, pouvez-vous vous étonner que je m'inquiète pour Minna, dont le cœur aimant demeurera fidèle ; à tout sentiment, qui y aura pris naissance ? » (traduction de Cérésy, 1889, p. 226-227.)

Annette prouvera sa fidélité en fomentant la fuite de son mari, Argow<sup>340</sup> et de manière plus symbolique, en tombant dans la fosse où il repose. Elle n'a plus de raisons de vivre car elle ne voit « plus de vestiges de cet être qu'elle avait chéri<sup>341</sup> ». Sans l'être aimé, la vie semble dénuée d'intérêt. C'est pour cette raison que Medora se suicidera, pensant que Conrad a été tué par son ennemi. Cet amour sans partage signifie que le forban est digne d'être aimé et envisage le rachat de l'âme corrompue. Par conséquent, le forban est paré de vertus, ce qui contribue, une fois encore, à nourrir sa complexité psychologique.

L'amour peut être synonyme de douleur, voire de folie pour l'amante. Le vers de Lamartine, « un seul être nous manque, et tout est dépeuplé<sup>342</sup> », s'applique aux trois figures féminines principales : lorsque la femme doit se séparer de son aimé, les adieux sont déchirants et l'absence de l'être aimé provoque des souffrances morales. Lorsque Cleveland et Mordaunt partent du foyer des Troil, les deux sœurs pleurent dans les bras l'une de l'autre :

It is probable, that through Brenda's tears were most abundant, the grief of Minna was most deeply seated ; for, long after the younger had sobbed herself asleep, like a child, upon her sister's bosom, Minna lay awake, watching the dubious twilight, while tear after tear slowly gathered in her eye, and found a current down her cheek, as soon as it became too heavy to be supported by her long black silken eyelashes<sup>343</sup>.

Conrad prévient Medora de son départ. La réaction de celle-ci ne se fait pas attendre :

This hour we part ! - my heart foreboded this.  
Thus ever fade my fairy dreams of bliss -  
This hour – it cannot be – this hour away<sup>344</sup> !

---

340 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXVI, tome quatrième, p. 647–648.

341 *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 672.

342 Alphonse de LAMARTINE, « L'isolement », *Méditations poétiques*, Paris, 1820.

343 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. III, seconde partie, p. 342, « Le chagrin de Minna, quoique moins expansif que celui de sa sœur, n'en était peut-être que plus profond, et longtemps après que Brenda s'était endormie en pleurant comme un enfant, Minna demeura éveillée ; de grosses larmes montaient à ses yeux l'une après l'autre, ne roulant le long de ses joues que lorsque ses longs cils noirs ne pouvaient plus les retenir. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 329–330.)

344 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, XIV, v. 408 – 410, « A l'instant même... tu pars mon cœur l'avait pressenti ; ainsi s'évanouissent mes rêves de bonheur. — A l'instant même, mais cela ne peut être. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 27.)

La douleur bien que morale est si intense qu'elle laissera des marques physiques :

[...] « Farewell ! »  
 For in that word – that fatal word – howe'er  
 We promise – hope – believe – there breathes despair.  
 O'er every feature of that still, pale face,  
 Had sorrow fix'd what time can ne'er erase :  
 The tender blue of that large loving eye  
 Grew frozen with its gaze on vacancy<sup>345</sup>

Quand l'amour devient passion et exaltation, il suscite des réactions excessives proches de la folie. Dans *The Corsair*, Medora, si préoccupée par le sort de Conrad, se tient à la frontière de la folie et de la démesure :

Till grew such certainty from that suspense -  
 His very Sight had shock'd from life or sense<sup>346</sup> !

Annette, pourtant raisonnable et pieuse, vogue progressivement vers le rivage de la folie à mesure que l'aventure se déroule. Lorsque son mari, Argow, est emprisonné, elle commence à perdre la raison, tant son amour pour lui est fort. Les rôles permutent : alors qu'Argow tend vers la rédemption spirituelle, Annette semble prendre le chemin inverse :

Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, courbait maintenant la religion tout entière sous son amour, et, quand celui qui jadis ne connaissait même pas l'image du Christ lui disait qu'ils transgressaient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondait : « Si nous réussissons, c'est que Dieu le veut ! ... » Paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs<sup>347</sup>.

Elle semble se détourner de ses idéaux et de la religion comme le laisse penser sa larme coulant le long de sa joue pour toute réponse :

- Ah ! Disait-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verrous de cette horrible prison ! ...

345 *Ibid.*, chant I, XV, v. 486-492, « « Adieu », car dans ce mot, ce mot fatal qui nous porte à espérer, à croire, il y a comme une vague idée de désespérance. Déjà, sur tous les traits de son visage immobile et pâle, la douleur a imprimé des rides que le temps ne peut plus effacer ; le tendre azur de ces grands yeux aimants s'est glacé à force de regarder le vide. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 33-34.)

346 *Ibid.*, chant III, III, v. 1250-1251, « Son inquiétude en arrive à un tel degré d'incertitude, que la vue même de son amant pourrait maintenant lui coûter ou la vie ou la raison. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 88.)

347 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXVII, tome quatrième, p. 649.

- Et Dieu ? ... répondit Argow.  
Annette baissa la tête, et une larme roula sur sa joue<sup>348</sup>.

Argow est pendu. A ce moment, Annette perd la raison : « au milieu de son délire<sup>349</sup> » et la marque la chute de cette figure angélique.

## b) Devenir femme de Caïn : histoire d'une chute ?

Aimer un criminel, c'est accepter de devenir l'amante d'un être marquée à vie par une malédiction. Le forban possède la marque du crime et est contraint sans cesse à l'exil.

Argow prévient Annette :

« Ah ! Quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s'allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connaître ni la paix, ni le repos ! Elle serait sans asile, sans foyer, repoussée partout à cause d'un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réprobation. Comme la femme de Caïn, elle me suivrait dans les larmes et dans un perpétuel enfantement de rage et de malheur : elle verrait toujours le ciel d'airain, la terre deviendrait aride sous ses pas, ... et ceci n'est rien<sup>350</sup> ? »

Plusieurs lectures, dont celle de *Melmoth the Wanderer* de Charles Robert Maturin ou encore celle du *Caïn* de Byron, ont probablement amené Balzac à écrire ces lignes. Après le meurtre d'Abel, Caïn va s'exiler dans la partie la plus aride de l'Eden et sa femme, Adah, va le suivre. Annette est prête à partager cette vie d'exil<sup>351</sup>. Pourtant, dans les œuvres du corpus, il en va tout autrement. Les amantes seront pardonnées aux yeux des hommes mais aussi aux yeux de Dieu. Minna tente de sauver Cleveland de la prison tout en restant certaine d'être digne de pardon :

« For my share in your escape, answered the maiden, the honesty of my own intention

---

348 *Ibid.*, chap. XXVII, tome quatrième, p. 651.

349 *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 669.

350 *Ibid.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 545.

351 *Ibid.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 546-547 : « jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne sera pas stérile, je n'aurai point de douleur, encore moins de la rage, parce que je serai à vos côtés. »

will vindicate me in the sight of Heaven ; and the safety of my father, whose fate depends on yours, will be my excuse to man<sup>352</sup>. »

Qu'en est-il d'Annette ? Est-elle devenue un ange déchu suite à son alliance avec un démon ? Balzac se détourne de la voie romantique et choisit de raconter l'histoire d'Annette non comme l'histoire d'une chute mais plutôt comme l'histoire d'une ascension spirituelle. Grâce à son amour pour un criminel, elle qui n'était qu'une petite bourgeoise, est devenue une héroïne. Sans sa rencontre avec Argow, sans son amour passionné pour lui, elle n'aurait pas vécu ces aventures et n'aurait pas été confrontée à des dangers et à la mort. Comme s'exclame sa mère, Mme Gérard, grâce à sa passion et à Argow, elle est devenue « femme<sup>353</sup> ». Femme assumée de Caïn, elle s'oppose à la vision de la vierge pure évoquée dans le sermon de M. de Montivers : Annette n'a pas connu de chute, elle n'est pas devenue « noire<sup>354</sup> ». Quand elle meurt, l'écrivain n'a pas jugé utile de la faire entourer d'anges ou d'insister sur son aspect céleste : elle meurt de manière réaliste, comme une simple femme. Maurice Bardèche reproche aux romans de jeunesse de Balzac de mettre en scène des figures féminines trop vertueuses et trop niaises<sup>355</sup>. Pourtant, Annette révèle qu'elle est un personnage plus complexe et moins monolithique qu'une simple femme amoureuse d'un criminel. Ses choix dans le roman sont assumés : elle n'agit pas par simple égarement d'esprit mais par conviction. Seul le personnage de Gulnare dans *The Corsair*, quand il tombera amoureux de Conrad, connaîtra une déchéance en assassinant le pacha Seyd dans son sommeil.

---

352 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XVII, seconde partie, p. 525, « La pureté de mes intentions, répondit la jeune fille, et la pureté de mes sentiments seront mon excuse vis-à-vis de Dieu pour avoir favorisé votre évasion ; et le salut de mon père, qui dépend du vôtre, sera ma justification aux yeux du monde. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 519.)

353 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap XXVIII, tome quatrième, p. 663.

354 *Ibid.*, chap. XII, tome deuxième, p. 538, « Il a traîné cet ange d'amour dans l'iniquité, elle est morte dans l'impénitence finale, ses belles formes sont souillées, elle est devenue noire ; en vain elle a étendu ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle a fait sortir d'entre ses joues flétries une parole digne de son premier âge. »

355 Maurice BARDECHE, *Balzac*, Paris, Biographie Julliard, Paris, coll. « Les Vivants », 1980, p. 94.

Être l'amante d'un pirate, c'est connaître une véritable passion et une exaltation sauvage mais c'est aussi connaître la solitude et sa souffrance. C'est également faire la promesse d'une fidélité inébranlable. Se rapprocher d'un esprit corrompu, c'est risquer la déperdition et la folie.

### 3) Les entraves à l'amour : le pirate indigne d'être aimé ?

Nombre d'aventures se dressent sur la route des deux amants et tendent à les séparer. Leur histoire d'amour va à l'encontre de la bienséance car elle est hors-norme et transgressive.

#### a) Le problème des origines du pirate

Les origines populaires du pirate posent problème quand il désire épouser une femme de haut rang. Le mystère autour de la naissance de Cleveland empêche toute union avec Minna Troil. Le jeune homme ne connaît pas son rang : il sait seulement que son père était anglais et était fort instruit<sup>356</sup>. De plus, pour espérer épouser une des filles Troil, il faut descendre de la race du Nord, peuple sans tache ni reproche et appartenir à un certain rang social<sup>357</sup>. Brenda rappelle à Mordaunt l'impossibilité pour un étranger de s'unir avec une

356 *The Pirate, op. cit.*, chap. II, seconde partie, p. 330, « my family is totally unknown to me » : « ma famille m'est totalement inconnue » (traduction personnelle.)

357 *Ibid.*, « Dream not of such an issue, said Minna, it is impossible. [...] touch him on what concerns his name and family, and the frank-hearted Udaller will start up before you the haughty and proud descendant of a Norwegian Jarl. [...] No one must ally with his house that is not of untainted northern descent. » : « Ne vous bercez pas de cet espoir, reprit Minna; hélas ! hélas, c'est un rêve c'est impossible ! [...] si vous veniez à toucher à son nom, à sa famille, le franc et cordial Udaller redeviendrait immédiatement le fier et orgueilleux descendant des comtes norvégiens. [...] Seuls les descendants des vieilles familles norves ont le droit de faire alliance avec la famille de Magnus. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 315.)

des filles Troil :

« Mordaunt, you forget who we are, said the maiden, assuming an air of consequence, which sat as gracefully upon her simplicity, as did the different tone in which she had spoken hitherto. This is a little world of ours, this Zetland, inferior, perhaps, in soil and climate to other parts of the earth, at least so strangers say ; but it is our own little world, and we, the daughters of Magnus Troil, hold a first rank in it. It would I think, little become us, who are descended from Sea-Kings and Jarls, to throw ourselves away upon a stranger, who comes to our coast, like the eider-duck in spring, from we know not whence, and may leave it in autumn, to go we know not where<sup>358</sup>. »

Cleveland ne sera pas le seul à trouver cet obstacle sur son chemin : Mordaunt, également perçu comme un étranger, peinera à épouser Brenda mais Magnus finira par céder. Si Argow n'était pas devenu un bourgeois, Annette aurait-elle été séduite ? Aurait-elle accepté de l'épouser ? La barrière sociale prend ainsi une importance non négligeable dans les romans de Walter Scott et de Balzac. Cette difficulté ne tient pas à la marginalité du capitaine mais aux conventions sociales. Notons néanmoins que le motif de la mésalliance en plus d'être un ingrédient romanesque supplémentaire amène parfois, notamment dans les pièces romantiques, au motif de la révélation (de l'origine noble).

b) « L'union nécessaire du bien et du mal »

L'amour semble impossible entre un femme vertueuse et un homme criminel, entre un ange et un démon. Chaque œuvre met en avant l'innocence et la pureté des femmes. Balzac insiste à plusieurs reprises sur l'aspect céleste d'Annette. La première rencontre de

---

358 *Ibid.*, chap. XVI, première partie, p. 225 – 226, « Mordaunt, vous oubliez qui nous sommes, et la jeune fille prit un air digne qui allait aussi bien à sa grâce enfantine que le ton familier et simple avec lequel elle avait parlé jusqu'ici. Les Shetland sont notre petit monde, à nous ; il peut être inférieur comme sol ou comme climat à d'autres parties de la terre, c'est ce que disent du moins les étrangers, mais ce n'en est pas moins notre monde à nous ; et nous, les filles de Magnus Troil, nous y tenons le premier rang. Trouveriez-vous que ce fût digne de nous, qui descendons des rois de la mer et des comtes, de nous jeter à la tête d'un étranger qui arrive sur nos côtes comme l'éder au printemps, on ne sait d'où et qui peut les quitter en automne pour une latitude inconnue ? » (traduction de Cérisy, 1889, p. 226.)

la jeune femme avec Argow et Vernyct est comparée à la visite d'un ange :

Annette fut bien vite auprès de la calèche ; et, sur le bord d'un rocher, apparut comme un ange aux deux messieurs qui gisaient au fond d'un ravin<sup>359</sup>.

A l'église, Annette est vue et entendue par les fidèles (et Argow) et est prise pour un ange comme le montre une comparaison picturale :

Plusieurs personnes même cherchèrent dans les rangs de femmes de quelle bouche délicieuse partaient ces mélodieux accents ; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restait immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône<sup>360</sup>.

Si elle est ange, elle ne peut s'unir avec un démon. Argow refusera de corrompre le cœur d'une innocente et céleste créature :

« je ne dois point prétendre à me voir guidé dans la vie par un ange de lumière et d'amour tel que toi ; je te profanerais par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que pour les baisers des anges, tes mains sont trop pures pour s'allier, en priant, avec des mains telles que les miennes ! ... elles ont donné la mort<sup>361</sup> ! ... »

Il ajoute même :

« Cet amour est notre perte ! ... Va retire-toi<sup>362</sup> ! »

Le statut de hors-la-loi de l'homme semble rendre toute union impossible avec une femme vertueuse. Dans *The Pirate*, Norna insiste sur l'impossible union de Minna et de Cleveland à travers la métaphore :

« The hawk pairs not with the dove ; guilt matches not with innocence<sup>363</sup>. »

Cette figure de style sera à nouveau utilisée par le mouvement romantique, notamment par Victor Hugo dans *Ruy Blas*<sup>364</sup>. Dans le dernier billet à Minna, Cleveland aborde à nouveau cette alliance impossible :

---

359 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. IV, tome premier, p. 469.

360 *Ibid.*, chap. V, tome premier, p. 480.

361 *Ibid.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 547.

362 *Ibid.*, p. 545.

363 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XVII, seconde partie, p. 525, « Le vautour ne s'accouple pas avec la colombe ; le crime ne s'unit pas à l'innocence. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 519.)

364 Victor HUGO, *Ruy Blas* [1838], Paris, Le Livre de Poche, 1992, acte II, scène 2, p. 73 : « ver de terre amoureux d'une étoile. »

« From the moment I came to know you, I resolved to detach myself from my hateful comrades, and had framed a thousand schemes, which have proved as vain as they deserved to be – for why, or how, should the fate of her that is so lovely, pure, and innocent, be involved with that of one so guilty<sup>365</sup> ? »

L'indignité de Cleveland ou d'Argow face à une femme vertueuse les empêche d'accéder au bonheur. Néanmoins, contrairement à Cleveland, Argow connaîtra un bonheur éphémère avec Annette car il s'unira à l'ange en l'épousant. Ce contraste de l'ange et du démon typiquement romantique traduit aussi plus sérieusement la vision d'un monde complexe, où le bien et le mal sont mêlés. Cette opposition met également en avant le choix d'une littérature qui se veut le reflet des complexités du monde.

Une autre barrière aurait pu se dresser entre les deux amants : leur différence de caractère, de comportement et de vie. Pourquoi sont-elles attirées par des criminels ? Comme évoqué précédemment, le lecteur peut voir en Minna un personnage candide et romanesque. Annette et surtout Medora sont néanmoins conscientes de qui elles choisissent d'aimer. Malgré ses vertus angéliques, Annette éprouve une fierté invouable à être aimée de « cette grande, mâle et terrible figure<sup>366</sup> ». Un amour passionnel, sauvage, envers un étranger séduisant, fort et aventureux est beaucoup plus attrayant pour une jeune femme :

Il y avait dans ce sentiment quelque chose de plus vif, de plus séduisant pour un esprit de femme, que dans ce qui avait produit le sentiment d'Annette pour son cousin. La grâce des premiers ans, la fraîcheur des idées, les caresses enfantines, les soins forment un ensemble touchant ; mais une amitié de frère et de sœur est loin de pouvoir entrer en concurrence avec la vigueur, l'énergie, la violence du sentiment d'un amant passionné, capable de dépasser à chaque instant les bornes de la raison et de la possibilité humaine, et qui peut acquérir, par la suite, tout ce que le premier sentiment a de fraîcheur et de beauté<sup>367</sup>.

Ce jeu d'opposition entre un amour plus conventionnel, fraternel et un amour exalté se

---

365 *The Pirate, op. cit.*, chap. XXII, seconde partie, p. 577–578, « Du jour où je vous vis, où j'appris à vous connaître, je résolus de me séparer de mes misérables compagnons ; je formai mille projets inutiles, comme ils méritaient de l'être. Pourquoi un être criminel comme moi, eût-il mérité d'unir son sort, à celle qui est toute innocence et toute pureté ? » (traduction de Cérisy, 1889, p. 579–580.)

366 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. VII, tome premier, p. 500.

367 *Ibid.*, chap. X, tome deuxième, p. 523.

retrouve chez Scott, notamment dans l'une des querelles des deux sœurs Troil :

« (Brenda) I will renounce Mordaunt Mertoun, [...] but do not repeat that you love this Cleveland. »

« And why should I not repeat, said Minna, disengagin herself gently from her sister's grasp, a setniment in which I glory ? The boldness, the strength and energy, of his character, to which command is natural, and fear unknown, - these very properties, which alarm you for my happiness, are the qualities which ensure it. Remember, Brenda, that when your foot loved the calm smooth sea-beach of the summer sea, mine ever delighted in the summit of the precipice, when the waves are in fury<sup>368</sup>. »

Cette comparaison oppose le tempérament des deux sœurs et laisse envisager au lecteur les futurs couples à venir (Brenda avec Mordaunt et Minna avec Cleveland). De plus, elle met en relief cette attirance certaine pour le marginal. Mordaunt peine à comprendre l'inclinaison de Minna envers Cleveland : il prétend qu'ils sont opposés dans leur caractère. Walter Scott choisit d'intervenir et d'entreprendre une digression réflexive sur l'union nécessaire du bien et du mal afin de maintenir l'équilibre du monde :

Mordaunt was farther mistaken, in supposing that Cleveland was likely to be disagreeable to Minna Troil, on account of the opposition of their characters in so many material particulars. Had his knowledge of the world been a little more extensive, he might have observed, that as unions are often formed betwixt couples differing in complexion and stature, they take place still more frequently betwixt persons totally differing in feelings, in taste, in pursuits, and in understanding [...]. For, what a world were it, if the wise were to intermarry only with the wise, the learned with the learned, the amiable with the amiable, nay, even the handsome with the handsome ? And, it is not evident, that the degraded castes of the foolish, the ignorant, the brutal, and the deformed [...] must, when condemned to exclusive intercourse with each other, become gradually as much brutalized in person and disposition as so many ourang-outangs ? When, therefore, we see the « gentle joined to the rude », we may lament the fate of the suffering individual, but we must not the less admire the mysterious disposition of that wise Providence which thus balances the moral good and evil of life [...]. Without the frequent occurrence of such alliances and unions – mis- sorted as they seem at first sight – the world could not be that for which Eternal Wisdom has designed it – a place of mixed good and evil – a place of trial at

---

368 *The Pirate, op. cit.*, chap. XX, première partie, p. 284, « Je renoncerai à Mordaunt Mertoun, [...] mais je vous en supplie, ne répétez pas que vous aimez Cleveland ! » « Et pourquoi ne le répéterais-je pas ? reprit Minna, se dégageant doucement de l'étreinte de sa sœur, pourquoi n'avouerais-je pas un sentiment dont je suis fière ? La hardiesse, la force, l'énergie de son caractère auquel l'autorité est naturelle et qui ignore la crainte, ces qualités qui vous font craindre pour mon bonheur, sont précisément celles qui l'assureront. Souvenez-vous, Brenda, que lorsque l'été, par un temps calme, vous recherchez de préférence pour vous y promener le sable uni du bord de la mer, je me plais à gravir les sommets des rochers à pic que la mer furieuse bat de ses vagues en délire. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 287.) L'attrait pour ces paysages sauvages et de nature romantique.

once, and of suffering, where even the worst ills are checkered with something that renders them tolerable to humble and patient minds, and where the best blessings carry with them a necessary alloy of embittering depreciation<sup>369</sup>.

Il essaie ensuite d'expliquer les raisons pour lesquelles Minna est attirée par Cleveland, raisons que comprennent bien les lectrices de l'époque, avides d'aventures et de mystère :

Thus it usually happens, more especially to the enthusiastic and imaginative, that, having formed a picture of admiration in their own mind, they too often deceive themselves by some faint resemblance in some existing being, whom their fancy, as speedily as gratuitously, invests with all the attributes necessary to complete the *beau ideal* of mental perfection. [...] But in far too many cases, he finds he has practised a much higher degree of mental deception, and has erected his airy castle of felicity upon some rainbow, which owed its very existence only to the peculiar state of the atmosphere. [...] Thus, Mordaunt [...] would have been little surprised that such a man as Cleveland, handsome, bold, and animated, - a man who had obviously lived in danger, and who spoke of it as sport, should have been invested, by a girl of Minna's fanciful disposition, with an extensive share of those qualities, which, in her active imagination, were held to fill up the accomplishments of a heroic character. [...] if our fair readers will take the trouble to consult their own bosoms, they will be disposed to allow, that the distinguished good taste exhibited by any individual, who, when his attentions would be agreeable to a whole circle of rivals, selects one as their individual object, entitles him, on the footing of reciprocity, if on no other, to a large share of that individual's favourable, and even partial, esteem<sup>370</sup>.

369 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIII, première partie, p. 188 – 189, « Ce en quoi Mordaunt se trompait également, c'est en pensant que Cleveland dut déplaire à Minna Troil, précisément à cause de l'opposition de leurs deux natures. S'il avait mieux connu le monde, il se serait aperçu que s'il y a souvent union entre des êtres de type et de taille opposés, cela est encore plus fréquent entre gens différant absolument dans la manière de voir, les sentiments, le goût, le but et l'intelligence de la vie [...] Que deviendrait le monde, en effet, si les sages ne se mariaient jamais qu'entre eux, les gens instruits avec les gens instruits, les gens aimables avec les gens aimables, la beauté avec la beauté ? N'est-il pas évident que les déshérités, les fous, les ignorants, les brutaux, les infirmes (ce qui composerait entre parenthèse la plus importante partie du genre humain) seraient condamnés par cet exclusivisme à devenir toujours plus brutaux au moral comme au physique ! Aussi, lorsque nous voyons « la douce colombe unie au vautour » nous pouvons plaindre le sort cruel de l'innocente créature, mais nous n'en devons pas moins admirer les mystérieuses lois de la divine Providence, qui équilibre ainsi les maux et les biens moraux de cette vie [...]. Sans ces alliances mal assorties ou qui semblent telles au premier abord, le monde ne serait pas ce que l'éternelle sagesse a voulu qu'il fût : un mélange de bien et de mal, Un lieu d'épreuve et de souffrance où les plus grandes douleurs trouvent des consolations et où les plus grandes joies portent avec elles la source amère inséparable de tout bonheur humain. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 187–188.)

370 *Ibid.*, chap. XIII, première partie, p. 189 – 191, « Ainsi, il arrive souvent aux êtres d'imagination de se créer un être idéal, auquel ils donnent une forme matérielle ; lorsqu'ils croient rencontrer la créature dans laquelle ils peuvent reconnaître leur idole, alors immédiatement et gratuitement, ils investissent cette créature de toutes les perfections nécessaires pour compléter le beau idéal rêvé. [...] Hélas ! le plus souvent, il s'aperçoit qu'il a été la dupe de son imagination, qu'il a bâti son rêve du bonheur sur quelque arc-en-ciel qui ne devait son existence qu'à un état particulier de l'atmosphère. [...] C'est ainsi que Mordaunt [...] ne se fût pas autant étonné de voir qu'un homme comme Cleveland, beau, noble, hardi, un homme qui avait affronté tous les dangers et en parlait comme d'un sport, eût fait impression dès le premier moment sûr une jeune fille romanesque comme l'était Minna, et qu'elle eût immédiatement revêtu son héros de toutes les qualités qui, d'après son imagination, devaient compléter un noble caractère. [...] Peut-être, si nos belles lectrices voulaient bien se donner la peine de s'interroger franchement,

Cet attrait pour un être marginal semble naturel et même nécessaire pour satisfaire les lectrices de l'époque friandes d'aventures et de romanesque.

### c) La menace de la religion

La religion peut se révéler être une entrave à l'union des deux amants. Dans le roman de Balzac, l'âme pieuse d'Annette se refuse à toute aventure amoureuse :

Annette, pure et religieuse comme on la connaît, ne permettait rien [à Argow] de ce qui rend l'amour si séduisant. [...] Il fallait donc qu'Argow vainquît tout un système religieux<sup>371</sup>.

Bientôt Dieu s'élève entre Annette et Argow, ce qui ne manque pas de rendre jaloux l'ancien pirate. Alors que le propriétaire de Durantal lui avoue ses sentiments, la jeune femme lui fait voir la beauté du ciel étoilé et répond :

« Celui qui a fait cela a tout mon amour : voyez les cieus, et comprenez la place que vous pourriez occuper dans mon cœur... L'amour qui, par sa nature, est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme<sup>372</sup>. »

Il ne faut pas oublier qu'après la trahison de Charles au début du roman, Annette avait décidé de s'adonner tout entière à la religion et à Dieu. Le pirate devra se battre pour obtenir la première place dans le cœur de la pieuse jeune femme mais il y parviendra, ce qui rend plus spectaculaire la transformation d'Annette.

## 4) L'amour de la mer et de l'aventure : incompatible avec l'amour et la

---

avoueraient-elles que la preuve de bon goût que donne un individu, dont les attentions seraient agréables à tout un cercle de rivales, en en choisissant *une*, lui donne droit à une certaine réciprocité, si ce n'est à quelque chose de plus de la part de l'heureuse élue. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 188–190.)

371 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XI, tome deuxième, p. 530.

372 *Ibid.*, p. 531.

## rédemption ?

### a) Amour de la mer et de l'aventure

Le premier amour du pirate est la mer et il ne l'oublie jamais tout à fait. Les premières rencontres avec Cleveland laissent un goût amer à Mordaunt. Ce dernier pressent chez le capitaine un certain goût pour l'aventure et le danger, ne serait-ce que par l'allusion au fusil qui a dû vivre nombre d'aventures<sup>373</sup> ou par les histoires qu'il raconte aux sœurs Troil<sup>374</sup>. Lorsque le forban narre ses exploits, Brenda ressent sa soif d'aventures, de dangers et même de sang :

« And can you think of being yoked with a spirit so unsettled and storny, whose life has hitherto been led in scenes of death and peril, and who, even while sitting by your side, cannot disguise his impatience again to engage in them ? A lover, methinks, should love his mistress better than his own life ; but yours, my dear Minna, loves her less than the pleasure of inflicting death on others<sup>375</sup>. »

Le forban préférerait-il sa vie d'aventures à l'amour d'une femme ? C'est ce que reproche Medora à Conrad :

[...] but that far dearer life,

---

373 *The Pirate, op. cit.*, chap. VIII, première partie, p. 131, « But I tell you again, that the old rattler will never do you the service she has done me. » : « Mais, je le répète, jamais le vieux bavard ne vous rendra les services qu'il m'a rendus. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 122.)

374 *Ibid.*, chap. XVI, première partie, p. 224-225, « [Cleveland] has really been in many distant countries, and in many gallant actions, and he can tell them with as much spirit as modesty. You would think you saw the flash and heard the report of the guns [...] at first he was much livelier ; and the stories he told were not quite so melancholy, or so terrible ; and he laughed and danced more. » : « [Cleveland] s'est bien rendu dans de nombreuses contrées lointaines, et s'est mêlé à un grand nombre de combats, il le narre avec autant d'esprit que de modestie. On croirait voir la foudre et entendre les détonations des armes. Au début il était beaucoup plus vivant, et les histoires qu'il racontait n'étaient pas si mélancoliques, ni si terribles, et il riait et dansait davantage. » (traduction personnelle.)

375 *Ibid.*, chap. XX, première partie, p. 284-285, « Pouvez-vous songer à subir le joug d'un homme d'humeur versatile et emportée, d'un homme qui a vécu d'une vie d'aventures et qui, même lorsqu'il est assis à vos côtés, ne rêve que d'en courir de nouvelles. Un amant, à mon sens, doit aimer sa maîtresse plus que sa vie ; le vôtre, ma chère Minna, lui préfère le plaisir de donner la mort à ses semblables. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 288.)

Which flies from love and languishes for strife<sup>376</sup> -

Conrad est pourtant tiraillé entre Medora et l'appel du combat pour sauvegarder son honneur à l'instar d'un Rodrigue dans *Le Cid*. Cependant, dès qu'il met le pied sur la navire, il retrouve son amante, la mer, et retrouve la fièvre du combat, c'est-à-dire son naturel profond :

He sees his bark, he notes how fair the wind,  
And sternly gathers all his might of mind :  
Again he hurries on – and as he hears  
The clang of tumult vibrate on his ears,  
The busy sounds, the bustle of the shore,  
The shout, the signal, and the dashing oar -  
As marks his eye the seaboy on the mast,  
The anchor's rise, the sails unfurling fast,  
The waving kerchiefs of the crowd that urge  
That mute adieu to those who stem the surge ;  
And more than all – his blood-red flag aloft -  
He marvell'd how his heart could seem so soft.  
Fire in his glance, and wildness in his breast,  
He feels of all his former self possess<sup>377</sup>

## b) Le pirate tiraillé entre l'appel de l'amour et de la mer

L'amour impossible oriente les destinées de Conrad, de Cleveland et d'Argow et les poussent à quitter leur ancien métier. Les forbans sont pourtant tiraillés entre leur amour de la mer et de l'aventure et leur amour de l'être aimé. Les femmes de marins sont inquiètes du sort que la mer a réservé à leur mari : elles ne veulent pas savoir s'ils ont vaillamment

---

376 *The Corsair, op. cit.*, chant I, XIV, v. 392–393, « c'est pour ta vie qui m'est si chère, ta vie qui fuit l'amour et ne soupire qu'après les combats. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 26.)

377 *Ibid.*, chant I, XVI, v. 517–530, « Il voit son navire, remarque combien le vent est favorable, rassemble toutes les forces de son âme, il précipite sa marche, lorsqu'à son oreille parvient le bruit du tumulte confus du port, les cris, les fracas du rivage, les signaux et le bruit des rames ; ses yeux remarquent aussi le mousse au haut du mât, l'ancre qu'on lève, les voiles qui se déploient, les mouchoirs ondoyants de la foule qui se presse, muets adieux à ceux qui vont confier leur vie aux hasards des flots, et surtout quand son pavillon rouge a frappé sa vue, il s'étonne que son coeur ait été si faible. Le feu est dans son regard, son sang bouillonne, il se retrouve lui-même » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 35–36.)

combattu, elles souhaitent seulement savoir s'ils sont encore en vie<sup>378</sup>. Medora est dans la même situation : elle veut voir vivre son amant près d'elle, elle ne cherche pas à le voir revenir glorieux. Conrad, même s'il ne le montre pas ouvertement, est en proie à un déchirement intérieur. Il opère de grands efforts sur lui pour ne pas révéler sa nature émotive et son sentimentalisme mais Medora s'en doute<sup>379</sup>. Elle le presse de rester : il pourrait se contenter de ce qu'il possède déjà et ne pas faire fi de son sens du devoir et de l'honneur. Son discours produit de l'effet sur Conrad : il hésite à faire demi-tour lorsqu'il revoit la tour de sa bien aimée :

But shrunk whene'er the windings of his way  
 Forced on his eye what he would no survey -  
 His lone, but lovely dwelling on the steep,  
 That hailed him first when homeward from the deep :  
 And she – the dim and melancholy star,  
 Whose ray of beauty reach'd him from afar,  
 On her he must not gaze, he must no think,  
 There he might rest – but on Destruction's brink -  
 Yet once almost he stopp'd – and nearly gave  
 His fate to chance, his projects to the wave ;  
 But no – it must not be – a worthy chief  
 May melt, but not betray to woman's grief<sup>380</sup>.

Toutefois, Conrad a fait son choix : le devoir et l'honneur d'un homme doivent primer sur l'amour d'une femme.

---

378 *Ibid.*, chant I, V, v. 111–112, « Oh ! Are they safe ? We ask not of success - / But shall we seem them ? Will their accents bless ? » : « Oh sont-ils saufs ? Nous ne demandons pas quels sont vos succès ; mais eux, les reverrons-nous?... entendrons-nous leurs voix chéries?... » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 8.)

379 *Ibid.*, chant I, XIV, v. 394–395, « How strange that heart, to me so tender still, / Should war with nature and its better will ! » : « Comme il est bizarre ce coeur si tendre pour moi, et qui cependant lutte contre la nature et ses plus doux penchants ! » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 26.)

380 *Ibid.*, chant I, XVI, v. 505–516, « mais il tressaille chaque fois qu'un détour du sentier ramène devant ses yeux ce qu'il ne voudrait pas voir ; sa demeure, solitaire et charmante, dominant le monticule, et que, de la mer, il aperçoit tout d'abord quand il revient de ses croisières. Et elle, accablée de tristesse, —elle, l'étoile dont le rayon de beauté l'éclaire au loin, il ne doit arrêter sur elle ni son regard ni sa pensée. Là il pouvait se reposer, — mais sur le bord d'un précipice ; — cependant une fois il s'arrête et tout prêt à abandonner au hasard son avenir, aux vagues ses projets ; mais non, cela ne doit pas être : un chef digne de ce nom peut s'attendrir, mais non céder aux pleurs d'une femme. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 35.)

### c) L'appel de l'aventure

Cleveland essaie de donner l'envie d'aventures et le goût du dépaysement à Minna mais aussi à Mordaunt. Si on reprend la pensée de Joseph Campbell<sup>381</sup> sans prendre en compte les considérations psychanalytiques, l'appel de l'aventure dans son traitement traditionnel et antique se manifeste par l'arrivée d'un héraut, d'un annonciateur de l'aventure. Celui-ci est souvent terrifiant, sombre et est mal considéré par le genre humain. Il peut s'apparenter à un individu mystérieux et voilé : un étranger, un inconnu. Cleveland semble l'être tout indiqué pour endosser le rôle du héraut de l'aventure. Comme évoqué précédemment, le roman aurait pu prendre une toute autre voie si Mordaunt avait répondu à l'appel de Cleveland à le rejoindre dans son équipage<sup>382</sup>. De plus, le jeune homme était tout indiqué pour vivre une vie d'aventures car il a l'habitude de prendre des risques inconsidérés en escaladant des falaises<sup>383</sup>. Toutefois, Mordaunt refusera cet appel, tout comme Minna. Cleveland proposera pourtant à la jeune femme de l'accompagner dans de lointaines contrées où on goûte la liberté à chaque instant :

« There are lands, said Cleveland, in which the eye may look bright upon groves of the

---

381 Joseph CAMPBELL, *Le Héros aux mille et un visages (The Hero with a thousand faces)*, traduit par H. Crès, Éditions Oxus, Paris, 2010, p. 80.

382 *The Pirate, op. cit.*, chap. VIII, première partie, p. 132, « We'll have a hammock slung for you abroad, and make a sailor and a man of you in the same trip. » : « Nous ferons accrocher un hamac pour vous, à bord, et l'on fera de vous en même temps un marin et un homme. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 124.)

383 *Ibid.*, chap. V, première partie, p. 84, « Trust me, the world has few grander sensations than when one is perched in midair between a high-browed cliff and a roaring ocean, the rope by which you are sustained seeming scarce stronger than a silken thread, and the stone on which you have one foot steadied, affording such a breadth as the kittywake might rest upon – to feel and know all this, with the full confidence that your own agility of limb, and strength of head, can bring you as safe off as if you had the wing of the goshawk – this is indeed being almost independent of the earth you tread on ! » : « Croyez-moi, il n'y a pas eu ce monde de sensation plus vive que de se sentir au milieu des airs, suspendu contre une falaise à pic et au-dessus de l'Océan qui mugit ; la corde qui vous soutient semble à peine plus grosse qu'un fil de soie, et la pierre sur laquelle on pose le pied offrirait à une mouette un abri à peine suffisant ; se rendre compte de tout cela, et savoir que, grâce à la vigueur et à la souplesse de ses membres, grâce aussi à son sang froid, on se tirera de cette position périlleuse aussi sûrement que si l'on avait les ailes d'un faucon, c'est vraiment être le maître de la terre que l'on foule. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 68.)

palm and the cocoa, and where the foot may move light as a galley under sail, over fields carpeted with flowers, and savannahs surrounded by aromatic thickets, and where subjection is unknown, except that of the brave to the bravest, and of all to the most beautiful<sup>384</sup>. »

Ces paysages luxurieux et enchanteurs contrastent avec ceux plus pittoresques des îles Shetland. Minna refuse néanmoins parce qu'elle désire vivre et mourir dans son pays.

#### d) Entrave à l'union des amants : la femme comme héraut de l'aventure

Paradoxalement, les femmes peuvent pousser leur amant à renouer avec leur vie aventureuse. Elles souhaitent qu'ils se montrent vaillants et qu'ils accomplissent des exploits héroïques. bercée par ses illusions romanesques, Minna, désirant un amant glorieux<sup>385</sup>, va pousser Cleveland à rejoindre ses camarades et reprendre la mer dans le but de mener une véritable rébellion :

« Rejoin your friends – pursue your fortunes – leave the rest to destiny, said Minna. Should you return, the leader of a gallant fleet, who can tell what may befall<sup>386</sup> ? »

Annette, atteinte d'une folie passagère, va contre ses propres principes et incite Argow, prisonnier, à la révolte et à une mort glorieuse :

« Il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, et va mourir, au milieu d'un combat, pour l'indépendance d'un peuple ! Meurs en héros, en écoutant les cris de liberté, d'indépendance ou de victoire ! ...

384 *Ibid.*, chap. II, seconde partie, p. 329, « Il existe des pays, reprit Cleveland, où l'œil se repose sur des oasis délicieuses de palmiers et de cocotiers, où le pied, aussi léger qu'un vaisseau dont un bon vent enfile les voiles foule des tapis de fleurs, des savanes ombragées de bois parfumés ; ce sont des régions bénies où l'on ne reconnaît d'autres lois que celles du plus brave, d'autre servitude que celle de la plus belle. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 315.)

385 *Ibid.*, chap. XX, première partie, p. 285, « No whale-striking, birdnesting favourite for me ; my lover must be a Sea-king, or what else modern times may give that draws near to that lofty character. » : « Un pêcheur de baleine, un dénicheur d'oiseaux ne saurait être aimé par moi. Il me faut pour amant un roi de la mer ou ce qui, à notre époque, se rapproche le plus de ce noble caractère. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 288.)

386 *Ibid.*, chap. II, seconde partie, p. 331, « Allez rejoindre vos amis, suivez votre fortune et abandonnez le reste au destin, reprit Minna. Si vous reveniez à la tête d'une brillante flotte, qui sait ce qui pourrait arriver ? » (traduction de Cérisy, 1889, p. 319.)

Cours voir tout un peuple t'appeler son libérateur : meurs ainsi, et non sur un échafaud, au milieu d'un peuple curieux... Tu seras mon époux de gloire, et je combattrai à tes côtés, je mourrai avec toi<sup>387</sup> !... »

Cet appel à l'héroïsme sied bien au personnage romanesque et aventureux que sont les forbans. Mais s'ils désirent vivre un amour paisible en compagnie d'une femme angélique, ils doivent renoncer à leur ancienne vie dans laquelle il risque de périr et de se perdre. Minna le comprend finalement lors du départ de son amant de Burgh-Westra mais trop tardivement. Cleveland s'en va rejoindre son équipage en manquant de tuer Mordaunt :

[...] she had nothing before her but the unhappy thought that Cleveland was taking leave in his desolation, without a single glance, or a single word. He, too, whose temper was so fiery, yet who subjected his violent mood with such sedulous attention to her will – could she but have stolen a moment to say adieu – to caution him against new quarrels with Mertoun – to implore him to detach himself from such comrades as he had described – could she but have done this, who could say what effect such parting admonitions might have had upon his character – nay, upon the future events of his life<sup>388</sup> ?

Grâce à cette forme de vision de la fatalité ironique, l'auteur joue avec les nerfs de son personnage mais aussi avec ceux des lecteurs : si Minna avait pu lui parler, le roman aurait pu tendre vers une fin plus heureuse. Ici, Walter Scott laisse envisager une fin malheureuse, voire funeste.

#### e) Une entrave humaine : l'équipage du forban

Les amantes ne sont pas les seules à pousser les forbans à reprendre leur ancien métier. L'équipage représente une autre entrave à l'amour et au vœu de rédemption du hors-

387 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXVI, tome quatrième, p. 647–648.

388 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. III, seconde partie, p. 344, « Cleveland s'éloignerait triste et malheureux sans un mot d'elle, sans un seul regard, lui si violent et pourtant si soumis à ses moindres volontés ! Si elle avait pu au moins lui dire adieu, si elle avait pu lui recommander encore une fois d'éviter toute querelle avec Mertoun, le supplier de se séparer des compagnons dont il lui avait parlé, qui sait si ces dernières recommandations n'auraient pas eu de l'influence sur son esprit, changé le cours de sa vie ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 332.)

la-loi. Dans *Annette et le criminel*, les anciens compagnons d'Argow parlent de forcer leur ancien capitaine à rembarquer à bord d'un navire. Le maître maçon en a l'idée :

« Il faut le forcer à se rembarquer avec nous et recommencer nos courses. Allons nous mettre, jour de Dieu, au service des insurgés d'Amérique, nous ferons un métier de braves gens, et nous ne serons plus, comme des voleurs de rien, occupés à *haricoter* sur les grandes routes. Quelle vie que de crever des chevaux, à demander la bourse à des voyageurs sans le sou ! ... risques pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins ! ... Nous nous battons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose ; l'ancien sera amiral, et nous, capitaines, lieutenants, officiers, au service des républiques<sup>389</sup> ! ... »

Ce discours est intéressant à analyser : les marins ne peuvent pas ne pas répondre à l'appel de l'aventure en mer mais ils désirent ne plus être considérés comme des criminels mais comme « de braves gens ». On retrouve cette différence de regard entre le métier de corsaire et le métier de pirate. Le maître maçon pense qu'en devenant corsaire, ils seront mieux considérés et qu'ils se batront toujours pour la liberté (mais celle des Amériques, non la leur). Cet appel insatiable d'aventures se double d'un rêve de gloire et de richesses. Leur métier de bandit de grand chemin n'est pas aussi trépidant qu'une vie en mer dans des territoires lointains et exotiques. Malheureusement pour eux, Argow n'acceptera pas leur projet et tuera leur meneur, Navardin, parce qu'ils ont osé enlever la « jeune créature » dont « l'ancien est amoureux<sup>390</sup> ». Le meurtre de Navardin est la preuve du refus d'Argow de renouer avec sa vie d'aventure : en tuant son ancien camarade, il élimine cet obstacle à l'amour. Balzac a probablement emprunté l'enlèvement d'Annette au *Pirate* de Walter Scott. En effet, Jack Bunce essaie à plusieurs reprises de motiver Cleveland à reprendre le métier d'écumeur des mers<sup>391</sup> mais en vain. Il choisit alors d'enlever Minna, pensant que le

389 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. VI, tome premier, p. 488.

390 *Ibid.*, p. 486.

391 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 422, il essaie d'exciter la fibre aventureuse de Cleveland : « Give me such a chase as we might see from the mast-head off the island of Triniado. [...] then set all sail, clear the deck, stand to quarters, up with the Jolly Roger ! » : « Parlez-moi plutôt d'un bâtiment comme celui auquel nous avons donné la chasse à la hauteur des îles de la Trinité [...] à la bonne heure, ça vaut la peine de le risquer; toutes voiles dehors, chacun à son poste. En avant ! mes enfants, et hissons le Jolly Roger ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 432.)

capitaine serait satisfait de voguer en compagnie de ses anciens camarades et de sa bien aimée :

« we will be ready at the signal, to jump ashore and bring off the Captain and the girl, whether they will or no. The pet-child will not quarrel with us, since we bring off his whirligig along with him ; and if he is still fractious, why, we will weigh anchor without his orders, and let him come to his senses at leisure, and know his friends another time<sup>392</sup>. »

L'enlèvement va échouer et va conduire à l'emprisonnement des pirates : ils ont donc eux-mêmes éliminé tout espoir de reprendre la mer et une vie aventureuse.

Le pirate est tiraillé : soit il décide de reprendre sa vie aventureuse, soit il est résolu de rester à terre auprès de sa bien-aimée. Les obstacles sont nombreux, tout semble vouloir pousser le forban à revenir à son ancien métier. Mais il tient bon car il est amoureux. Malgré tous ces obstacles à l'union du pirate et de son amante, malgré le caractère impossible de leur union, leur passion ne cessera de croître et ils ne cesseront de chercher à se rejoindre, que ce soit à terre, en mer ou au Ciel.

Si la passion se trouve menacée par plusieurs obstacles dont la religion, l'appel de l'aventure et de la mer mais aussi le décalage existant entre les deux amants, elle permet au marginal, au forban de se résoudre à changer, à évoluer et à se rendre compte que seule une rédemption peut sauver son âme et peut rendre possible son union avec l'être aimé. Nos œuvres mettent en scène un amour marginal car même si l'union impossible demeure un topos littéraire, l'amour entre une femme vertueuse et un ancien criminel reste singulier et hors norme.

---

392 *Ibid.*, chap. XIX, seconde partie, p. 547, « nous nous tenons prêts sur un signal à sauter à terre, et à enlever capitaine et belle, de gré ou de force. L'enfant gâté ne nous en veut pas, puisque nous lui laissons son joujou, ; s'il n'entend pas la raison, ma foi tant pis, nous levons l'ancre sans lui demander la permission ; cela lui donnera le temps de reprendre ses esprits et d'apprendre à connaître ses vrais amis. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 544.)

## II - Un besoin de rédemption spirituelle ou passionnelle

Le besoin de rédemption semble aller de soi dans une société influencée par la morale judéo-chrétienne. La première signification du mot « rédemption » prend sa source dans l'épisode du sacrifice du Christ pour sauver le mal ancré chez le genre humain. Que ce soit le substantif « rédemption » ou le verbe « se repentir », les deux termes sont en lien avec la religion : le premier vient du latin *redemptio*, dérivé de *redimere* signifiant racheter ; le second prend source dans le verbe latin *paenitere*, plus précisément dans le mot *poena* voulant dire peine. Cette dernière information est significative : c'est à cause des remords tiraillant l'esprit de l'homme que celui-ci cherche à se racheter aux yeux des hommes et de Dieu. Mais un criminel peut-il réellement espérer le pardon du Ciel ? *Le Nouveau Testament* rappelle bien :

« Ne vous y trompez pas ! Ni les débauchés, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les pédérastes de tout genre, ni les voleurs, ni les accapareurs, ni les ivrognes, ni les calomnieurs, ni les filous n'hériteront du royaume de Dieu<sup>393</sup>. »

Le mythe de la rédemption met l'accent sur la fonction d'arbitre de Dieu : Il est le seul à offrir ou non la grâce à l'homme. La grâce équivaut à posséder l'amour divin ou agape. Les mythes romantiques de la rédemption mettent davantage l'accent sur la figure païenne d'Eros et sur un idéalisme moral et humain. Dans son *Histoire illustrée du théâtre lyrique*, le critique René Dumesnil rappelle la vision romantique de la rédemption à travers l'analyse de l'opéra romantique du *Hollandais Volant* (*Der fliegende Holländer*) composé par Richard Wagner. La légende du Hollandais volant met en scène un capitaine condamné à errer éternellement sur les mers. Il sera sauvé par une femme éprise de lui qui rachètera

---

393 *La Bible, Nouveau Testament*, traduite par Société Biblique Française et Éditions du Cerf, Paris, 1972, 1 Corinthiens. 6 : 9 - 10, p. 269.

son Salut en se sacrifiant. Dumesnil déclare : « Wagner trouve là (...) une idée romantique : la rédemption par l'amour<sup>394</sup>. » La religion doit ainsi laisser la place à Eros et non plus seulement à agape. Néanmoins, bien que Scott introduise la rédemption par l'amour et par un idéalisme moral, il met en évidence la nécessité d'un pardon du Ciel, tout comme le jeune Balzac.

### 1) Le renoncement au métier de pirate

Cleveland et Argow sont pris de remords à cause de leur métier criminel, au contraire de leurs compagnons. Ils montrent dans leur volonté de changer qu'ils possèdent un bon fond.

Le capitaine Cleveland oppose la vie tumultueuse de pirate à celle plus paisible et plus méritante des habitants des îles Shetland. En blâmant son ancien métier, il montre son désir d'être un homme honnête :

« I tell thee, I will leave this trade ; and, when I turn my glass from one of these barks and boats to another, there is not the worst of them which I would not row for life, rather than continue to be what I have been. These poor men make the sea a means of honest livelihood and friendly communication between shore and shore, for the mutual benefit of the inhabitants ; but we have made it a road to the ruin of others, and to our own destruction here and in eternity. - I am determined to turn honest man, and use this life no longer<sup>395</sup> ! »

Le retour à une vie tranquille et plus altruiste se double d'un repentir quant à ses crimes et

---

394 René DUMESNIL, *Histoire illustrée du théâtre lyrique*, Éditions d'Histoire et d'Art, Librairie PLGN, 1953, p. 138.

395 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 443, « Je vous le répète, je suis las de ce métier ; quand je vois passer au bout de ma lorgnette tous ces bateaux les uns après les autres, je me dis que j'aimerais encore mieux être condamné à remorquer le plus mauvais d'entre eux à la force de mes poignets que de continuer à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici. Ces braves gens, eux, ne demandent à la mer que de leur permettre de vivre honnêtement, tandis que nous, nous en avons fait un champ de carnage où nous trouvons la mort, et non seulement la mort du corps mais la mort de l'âme ! Je suis résolu à redevenir un honnête homme et à rompre avec cette vie. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 433.)

l'égoïsme de sa vie passée. Cleveland a longtemps cherché à abandonner son métier, sa rencontre avec Minna le pousse à nouveau à le quitter :

A thousand times he regretted that he had from time to time delayed the resolution, which he had long adopted, to quit his dreadful and dangerous trade ; and as often he firmly determined, that, could he but see Minna Troil once more, were it but for a last farewell, he would leave the sloop, as soon as his comrades were extricated from their perilous situation, endeavour to obtain the benefit of the King's pardon, and distinguish himself, if possible, in some more honourable course of warfare<sup>396</sup>.

Cleveland projette de renoncer à la piraterie tout en sauvant ses anciens camarades d'un péril certain. Il doit y renoncer car il est tiraillé par des remords et par la culpabilité :

one also who often considered his guilty situation with horror [...] Such thoughts of remorse were now rolling in his mind, and he may be forgiven, if recollections of Minna mingled with and aided them<sup>397</sup>.

Cleveland réalisera ce vœu de repentir quand il sera exilé loin des îles Shetland dans le but de recouvrer son honneur.

Argow adopte un comportement différent : il veut sincèrement se repentir, surtout après sa conversion spirituelle. Cependant, il a toujours cherché à quitter la piraterie pour réintégrer la société et posséder une place au sein de la petite bourgeoisie. Il ne cherche pas à recouvrer son honneur loin de l'être aimé, il veut simplement mener une vie paisible à ses côtés. Il essaie de l'expliquer à Vernyct :

« Pourquoi pas ? ... reprit-il vivement, si elle m'aime, si elle est digne de moi ; pourquoi ne vivrais-je pas ici tranquillement avec toi, ma femme, mes enfants ? ... mes enfants ! ... répéta-t-il avec force ; conçois-tu, après une vie aussi agitée et aussi terrible que la mienne, le bonheur de presser des marmots de ces mêmes mains qui ont serré si souvent la mort<sup>398</sup> ? ... »

---

396 *Ibid.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 537, « Mille fois il regretta d'avoir remis toujours le projet qu'il avait formé depuis si longtemps de renoncer à ce métier dangereux ; mille fois aussi il résolut, s'il pouvait voir une fois encore Minna Troil, ne fût-ce que pour lui dire un éternel adieu, de quitter le sloop aussitôt qu'il aurait tiré ses compagnons d'affaire. Il y était résolu ; il tenterait d'obtenir le pardon du roi, et chercherait à se distinguer dans de plus honorables combats. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 533.)

397 *Ibid.*, chap. XIX, seconde partie, p. 540 – 541, « A plusieurs reprises, il avait été pris de dégoût, pour son métier [...] A l'heure présente, c'étaient des remords de ce genre qui agitaient son esprit et faut-il lui faire un crime que la pensée et le souvenir de Minna vinssent s'y mêler et l'y encourageassent. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 538.)

398 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 505.

Argow souligne sa volonté de ne plus être marginal et de devenir un simple bourgeois. Il faut tenter sa chance, surtout quand elle lui est offerte :

« quand deux capitaines forbans, pirates, corsaires et féroces, comme nous l'avons été, se trouvent avoir atteint un port de salut, se voient au milieu de dix millions, considérés ou prêts à l'être, c'est folie de ne pas rester tranquilles, de ne pas se croiser les mains derrière le dos en contemplant le présent, sans regarder l'avenir ni surtout le passé<sup>399</sup>. »

L'abandon de son ancien métier et d'une vie aventureuse diffère de la décision de Cleveland, bien que visant le même but : s'unir à l'être aimé.

## 2) L'amour comme voie de rédemption

Dans chaque œuvre, l'amour est le moteur de la rédemption du pirate. Le forban est parfois même persuadé que l'amour va lui permettre de se repentir aux yeux des hommes et même de Dieu. Argow y songe lorsqu'il entame ce discours à Mélanie dans *Le Vicaire des Ardennes* :

« Puisque je dois être un démon, je le serai jusqu'à mon dernier soupir ! ... et, vassal de Satan, je ferai tout le mal que je pourrai, puisque tu as refusé, beauté cruelle, de me tendre la main pour me tirer de l'ornière du crime<sup>400</sup>. »

Ces mots, prononcés dans un élan de désespoir et de fatalisme, rendent compte de l'échec d'Argow à mener une vie de repentant. Balzac préparait-il déjà son futur roman sur le criminel ? Toujours est-il qu'Argow croit qu'en devenant bourgeois et en épousant une femme, il retrouvera grâce auprès des hommes et peut-être de Dieu. Il échoue dans sa volonté d'abandonner. Néanmoins, il convient de nuancer le désir de repentir du pirate : dans ce roman, il ne cherche qu'à réintégrer la société et à mener une vie de bourgeois.

---

399 *Ibid.*

400 *Le Vicaire des Ardennes, op. cit.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 408.

Lorsqu'il dit qu'elle l'a empêché d'abandonner sa vie de criminel, il n'est qu'à demi-sincère et veut plutôt signifier que si elle avait consenti au mariage, il se serait sans doute adouci et aurait mené une vie paisible mais non chrétienne.

L'amour que porte Conrad à Medora aurait pu être le moteur d'une possible rédemption pour le pirate. Lord Byron insiste à plusieurs reprises sur cette passion, symbole de la seule vertu du criminel :

He was a villain – aye – reproaches shower  
On him – but not the passion, nor its power,  
Which only proved, all other virtues gone,  
Not guilt itself could quench this loveliest one<sup>401</sup> !

Les derniers vers rappellent aussi cette seule qualité<sup>402</sup>. Sa seule source de bonheur repose sur l'amour porté à Medora. C'est pour cette raison qu'à la mort de celle-ci, il disparaît et ne reprend plus jamais la mer avec ses compagnons. Dans une lettre à Madame de Berny, une femme aimée, le jeune Honoré de Balzac livre une définition de l'amour et déclare :

« Aimer, c'est quitter son existence passée et future et présente pour en adopter une nouvelle. [...] Aimer, c'est faire croire en soi, et se rendre digne l'un de l'autre par les nobles efforts<sup>403</sup>. »

L'amour pour Annette va changer Argow. Symboliquement, l'échange des souffles, l'acte amoureux par essence, est rédempteur pour Argow :

« Ah ! s'écria t-il, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien, j'espère mon pardon du ciel, si je continue longtemps une telle vie de bonheur ! Mon amour même sera une longue prière<sup>404</sup>. »

De fils de démon, il devient fils de l'amour :

---

401 *The Corsair*, *op. cit.*, chant I, XII, v. 303 – 306, « Oui, il était criminel, les accusations tombaient justement sur lui ; — mais sa passion était pure. De toutes ses vertus une seule lui était restée, mais celle-ci, le crime lui-même n'en avait pu éteindre le sentiment si doux. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 20–21.)

402 *Ibid.*, chant III, XXIV, v. 1862 - 1863, « He left a Corsair's name to other times / Link'd with one virtue, and a thousand crimes. » : « Il laissa à l'avenir le nom d'un corsaire qui, à des milliers de crimes, mêla une seule vertu. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 129.)

403 BALZAC *Correspondance, Tome I, 1809-1835, op. cit.*, avril 1822, p. 170–171.

404 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. XV, tome deuxième, p. 560.

« Qu'est-tu donc ?... le diable ?... l'antéchrist ?... quoi ?... [demande Vernyct.] »  
 « Je suis, reprit Argow, je suis un enfant de l'amour ; mais, en tout cas, l'on ne m'a pas fait beau<sup>405</sup>. »

Comme évoqué précédemment, l'amour exerce un pouvoir quasi-despotique sur le pirate et sur sa férocité. Son évolution est manifeste, Annette va en faire le constat :

Annette le regarda, car à ce tendre discours elle ne reconnaissait plus l'homme d'autrefois ; il y avait une onction, une douceur nouvellement écloses dans ce cœur qui, la veille encore, était dur et terrible même en son amour<sup>406</sup>.

On retrouve les idées du jeune Balzac exposées à Madame de Berny : Argow a quitté son existence passée pour se rendre digne de sa bien aimée. Cleveland cherche également à abandonner son passé dans le but de satisfaire Minna. Au moyen de sa passion, il a été converti : l'amour lui a permis de se rendre compte de la cruauté de son ancien métier et de la nécessité de se tourner vers une vie repentante. Il met en avant l'importance de l'être aimé, Minna, dans son chemin vers la rédemption :

« Heaven will not aid me, said Cleveland, excepting by your voice. I came hither rude and wild, scarce knowing that my trade, my desperate trade, was more criminal in the sight of man or of Heaven, than that of those privateers whom your law acknowledges. I was bred in it, and, but for the wishes you have encouraged me to form, I should have perhaps died in it, desperate and impenitent. O, do not throw me from you ! Let me do something to redeem what I have done amiss, and do not leave your own work half-finished<sup>407</sup> ! »

Ce discours met en évidence la place de premier plan que prennent les figures féminines dans la rédemption de leur amant. Les femmes apparaissent comme des guides spirituels pour les pirates repentants. Comme l'explique Cleveland à Minna, sans elle, il serait encore un être vicieux :

---

405 *Ibid.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 506.

406 *Ibid.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 548.

407 *The Pirate, op. cit.*, chap. XX, seconde partie, p. 557, « Le ciel ne peut rien pour moi, reprit Cleveland, à moins qu'il ne me parle par ta voix, ô Minna ! Lorsque je suis arrivé ici, j'étais un être sauvage, grossier et ignorant ; ma profession ne me semblait pas plus criminelle que celle des armateurs que les lois autorisent. J'y avais été élevé, et sans les désirs que vous m'avez inspirés, j'y serais sans doute mort impénitent. Oh ! ne me repoussez pas ; permettez-moi d'expier le mal que j'ai fait ; n'abandonnez pas votre œuvre inachevée ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 555.)

« If I have escaped being so, it is to you Minna, replied Cleveland, that the wonder must be ascribed<sup>408</sup>. »

Cleveland considère Minna comme un ange et pour se repentir, il ne faut pas qu'il la quitte des yeux :

« I will not, however, quit the chase of this angel for all that these fiends can do<sup>409</sup>. »

Mais alors que Cleveland désirerait rester dans les îles Shetland auprès de sa bien-aimée tout en essayant de regagner l'estime des hommes<sup>410</sup>, Minna, son guide, lui conseille de partir retrouver son honneur en combattant pour le bien de tous. Dans *Annette et le criminel*, Annette ne possède pas les mêmes exigences que Minna, elle ne désire pas un époux vaillant mais un époux chrétien et dévot. Elle incarne l'ange descendant du ciel pour guider et sauver l'âme d'Argow :

Pendant ce discours, il régnait dans l'attitude, les manières, et sur le visage d'Annette, une majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence qui réalisait en elle tout ce que l'on songe d'un être descendant d'un monde meilleur, pour expliquer aux hommes les ordres du Dieu vivant<sup>411</sup>.

Annette devient l'ange tutélaire d'Argow, sa nature céleste ne laisse plus de place au doute au regard de son mari :

Son mari reconnut en elle un de ces êtres supérieurs que le ciel envoie trop rarement sur la terre. En effet, elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'était pas encore douté<sup>412</sup>.

L'envoyée du ciel permet ainsi à Argow de découvrir le bonheur tout en se convertissant à la religion. Le chemin vers la rédemption paraît néanmoins ardu pour un ancien criminel

---

408 *Ibid.*, chap. II, seconde partie, p. 336, « Si j'ai échappé à ce malheur, c'est à vous que je le dois, Minna, répondit Cleveland. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 324.)

409 *Ibid.*, chap. II, seconde partie, p. 338, « Sur ma foi, ce ne sera pas pour ces démons que j'abandonnerai la poursuite de cet ange. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 326.)

410 *Ibid.*, « Well, if fortune would but stand my friend with this beautiful enthusiast, I would pursue her wheel no farther at sea, but set myself down amongst these rocks, as happy as if they were so many groves of bananas and palmettoes. » : « Bah! si la fortune voulait me prêter la main et me favoriser auprès de cette belle enthousiaste, je renoncerais à courir après elle sur mer, je me fixerais quelque part sur ces rochers et je m'y trouverais aussi heureux qu'au milieu des palmiers et des bananiers. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 326.)

411 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 547.

412 *Ibid.*, chap. XVII, tome troisième, p. 576.

tel qu'Argow. Pourtant, Annette n'en est que plus déterminée, comme elle le déclare à son futur époux :

« ceci n'est rien ; car ceci n'arrêterait pas Annette<sup>413</sup> !... »

Elle ne reculera devant rien pour permettre à son mari d'accéder à la porte des cieux :

« Oui ! Mon époux de gloire ne fera que passer d'un vaste édifice de la création dans la *création elle-même*<sup>414</sup> ! »

Elle déclare même avoir été honorée d'avoir consacré sa vie à une âme née pour être grande et généreuse comme celle de son mari<sup>415</sup>. Une fois son travail effectué, elle peut rejoindre le Ciel avec son époux de gloire. Dans *The Pirate*, Minna quittera la terre pour gagner le Ciel bien plus tard que son amant mais en remerciera le Seigneur<sup>416</sup>. A sa mort, ses proches prononcent un discours significatif de son statut quasi-céleste :

« when her friends sorrowed for her death, which arrived at a late period of her existence, they were comforted by the fond reflection, that the humanity which she then laid down, was the only circumstance which had placed her, in the words of Scripture, « a little lower than angels<sup>417</sup> ! » »

Néanmoins, l'amour a ses limites. Il ne permet pas la rédemption complète de l'ancien forban. De plus, il faut prendre garde à l'ange qu'on décide de suivre. L'amour de Gulnare pour Conrad a rendu encore plus vicieux le forban en le rongant de culpabilité. L'assassinat de Seyd ainsi que le baiser volé à Gulnare sont autant de trahisons de l'amour

---

413 *Ibid.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 545.

414 *Ibid.*, chap. XXVIII, tome quatrième, p. 663.

415 *Ibid.*, chap. XXX, tome quatrième, p. 669, « Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie ! ... c'était une âme née pour être grande et généreuse, elle le fut trop tard !... »

416 *The Pirate, op. cit.*, chap. XII, seconde partie, p. 581, « Minna read the intelligence, and thanked Heaven, even while the eyes which she lifted up were streaming with tears, than the death of Cleveland had been in the bed of honour ; nay, she even had the courage to add her gratitude, that he had been snatched from a situation of temptation ere circumstances had overcome his new-born virtue » : « Minna apprit ainsi la fin héroïque de son amant. Les yeux levés au ciel, et tout remplis de larmes, elle remercia Dieu qui avait permis que Cleveland mourût au champ d'honneur ; elle eût même le courage, de bénir la Providence qui avait soustrait l'infortuné aux tentations dans lesquelles aurait pu sombrer sa vertu encore chancelante. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 584.)

417 *Ibid.*, p. 582, « lorsqu'elle mourut, et elle mourut à un âge fort avancé, les siens, en la pleurant, purent se dire que l'enveloppe mortelle qu'elle venait de dépouiller était la seule chose pour parler avec l'Écriture qui l'eût placée *un peu en dessous des anges* ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 584.)

de Medora<sup>418</sup>. Curieusement, Gulnare est confondue à deux reprises avec une créature angélique :

Is it some seraph sent to grant him grace ?  
No, 'tis an earthly form with heavenly face<sup>419</sup> !

Le second vers annihile tout espoir de miséricorde céleste. Elle ne peut être l'ange descendant du Ciel qui pousse Conrad hors de sa vie aventureuse. Lors de sa première rencontre avec la femme du Harem, Conrad commet la même erreur de jugement en croyant voir un séraphin tombé du Ciel :

« What is that form ? If not a shape of air,  
Methinks, my jailor's face shows wond'rous fair<sup>420</sup> ! »

Il ne faut pas se méprendre : en commettant l'assassinat de Seyd, Gulnare est tombée dans le vice. Son amour pour Conrad l'a perdue : l'amour n'est donc pas dans le cas présent une voie vers la rédemption mais une voie vers la déperdition.

Conrad ne cherche d'ailleurs pas la rédemption. En effet, il explique que son amour pour Medora est inséparable de sa haine envers le monde ; s'il décide d'aimer le monde, il risque de ne plus l'aimer elle :

Yet the same feeling which thou dost condemn,  
My very love to thee is hate to them,  
So closely mingling here, that disentwin'd,  
I cease to love thee when I love mankind<sup>421</sup>

---

418 *The Corsair*, *op. cit.*, chant III, XVII, v. 1713–1721, « Perchance, but for the bodings of his breast, / His latest virtue then had joined the rest. / Yet even Medora might forgive the kiss / That asked from form so fair no more than this - / The first – the last that Frailty stole from Faith - / To lips where Love had lavish'd all his breath, / To lips – whose broken sighs such fragrance fling, / As he had fann'd them freshly with his wing ! » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 120.)

419 *Ibid.*, chant II, XII, v. 1001–1002, « est-ce quelque séraphin envoyé pour lui annoncer la miséricorde ? — Non, c'est une forme terrestre sous un visage céleste. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 68.)

420 *Ibid.*, chant II, XIII, v. 1038–1039, « Quelle est cette femme ? Si ce n'est une figure aérienne, il me semble que le visage de mon geôlier est doué d'une merveilleuse beauté. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 70.)

421 *Ibid.*, chant I, XIV, v. 400–403, « Mais ces mêmes sentiments que tu condamnes — ma tendresse pour toi, ma haine pour eux - sont si fermement unis, que je cesse de t'aimer, si j'aime le genre humain. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 27.)

Par conséquent, Conrad est condamné à une vie de souffrances et de peines. Contrairement à Cleveland ou à Argow, il ne veut pas abandonner sa vie de forban pour une vie aux côtés de sa bien aimée.

L'amour permet de conduire les forbans sur le chemin de la rédemption spirituelle. La puissance rédemptrice de l'amour s'inscrit parfaitement dans la mouvance romantique de l'époque (la rédemption acquise grâce à l'amour et à l'idéalisme). De plus, grâce aux figures féminines comme guides, les pirates se débarrassent progressivement de leur masque de férocité et de cruauté et se changent en des êtres sensibles et bons. Toutefois, l'amour a ses limites et ne peut garantir la rédemption aux yeux des hommes, ni aux yeux du Ciel. La voie de la religion est une voie plus adaptée pour atteindre la rédemption. Les amantes comme Minna et surtout Annette, en tant que guides quasi-célestes, conduisent leur aimé à devenir un vrai croyant et chrétien.

### 3) Le Salut par la religion

#### a) La présence de la religion dans les œuvres

La religion marque de sa présence chaque œuvre. Tout d'abord, les figures féminines sont majoritairement des chrétiennes d'obédience protestante ou catholique et se comportent en vraies dévotes. Dans *The Pirate*, les sœurs Troil ont reçu une éducation religieuse : elles ont l'habitude de prier chaque matin<sup>422</sup>. Minna a toute confiance en la

---

<sup>422</sup> *The Pirate*, op. cit., chap. XX, première partie, p. 278, « it was not until they had performed together their devotions, as usual [...] » : « Ce ne fut que lorsqu'elles eurent fini la prière qu'elles disaient chaque

religion : elle assure que sa foi en Dieu la protégera des dangers et des esprits démoniaques du folklore des îles Shetland<sup>423</sup>. Une fois encore, les croyances du présent, à savoir le protestantisme, sont opposées aux croyances du passé, c'est-à-dire le paganisme (mais aussi le catholicisme). Dans *Annette et le Criminel* de Balzac, Annette a également reçu une éducation chrétienne :

Ainsi Annette fut élevée par un jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne ; et, de bonne heure, elle fut accoutumée à ne jamais manquer à se rendre à la grande messe, à vêpres, complies, etc<sup>424</sup>.

Annette entretient une étroite relation avec la religion, ce qui tend même à menacer l'histoire d'amour avec Argow. Au début du roman, l'écrivain insiste sur sa vie simple sous l'égide de la foi chrétienne et sur la rigidité sainte de sa vie de petite bourgeoise<sup>425</sup>. Cette conception excessive de la dévotion chrétienne entrera en collision avec la vie d'Argow, plus aventureuse et moins vertueuse. Le pirate marginal, s'il veut réintégrer la société et vivre auprès de sa bien aimée, va devoir s'adapter à la religion car en plus de faire partie intégrante de la vie de son amante, elle est influente dans les contrées alentour, autant que les croyances folkloriques et anciennes<sup>426</sup>.

---

matin ensemble [...] » (traduction de Cérésy, 1889, p. 281.)

423 *Ibid.*, chap. XIX, première partie, p. 268, « if I can listen to it, trusting that God and my innocence will protect me from all that is malignant, you, Brenda, who believe not in such influence, have surely no cause to tremble. » : si je puis l'écouter, confiante en Dieu et sûre que mon innocence me préservera de tout mal, comment vous, Brenda, qui ne craignez pas cette influence et qui n'y croyez pas, comment ne le pourriez-vous pas également ? » (traduction de Cérésy, 1889, p. 272.)

424 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. II, tome premier, p. 456.

425 *Ibid.*, p. 458 : « Elle n'avait en perspective rien de ce qu'on appelle dans le monde, des plaisirs ; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n'avait été que rarement au spectacle, et regardait ce divertissement comme une souillure, dont chaque fois elle s'était empressée de se purifier. »

426 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. III, seconde partie, p. 351. En effet, à plusieurs reprises dans le roman, les habitants des îles Shetland montrent leur foi en priant et en demandant au Ciel des bienfaits, comme aider les pêcheurs à affronter la tempête : « At the whistle of the wind, and the clatter of the rain on the shingle-roofing of the fishers' huts, many a poor woman was awakened, and called on her children to hold up their little hands, and join in prayer for the safety of the dear husband and father, who was even then at the mercy of the disturbed elements. » : « Plus d'une pauvre femme, réveillée dans sa chaumière par le sifflement du vent et le bruit de la pluie qui battait les vitres, se jeta à genoux, et faisant joindre aux enfants leurs innocentes petites mains, les fit prier pour l'époux, pour le père qui se trouvait à cette heure à la merci des éléments. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 339.)

## b) La rédemption : un vrai chemin de croix

Chez Walter Scott et Balzac, un pirate, parce qu'il est follement épris d'une femme, cherche à quitter son ancien métier et à réintégrer la société. Un des moyens qui s'offre à lui pour se repentir et pour mener une vie plus vertueuse auprès de son amante est la religion. En cherchant à obtenir la Grâce, il essaie aussi de recouvrer le pardon des hommes. Toutefois, la conversion chrétienne ne s'effectue pas aisément. La progression d'Argow dans la religion montre parfaitement cette difficulté. Dans un premier temps, l'ancien pirate comprend que pour parvenir à conquérir le cœur d'Annette, il lui faut devenir chrétien. Il ne remet pas nécessairement en cause ses actions passées et sa nature criminelle. Le témoignage le plus significatif de cette absence de remise en question se matérialise dans le meurtre de Navardin. Annette le pressait pourtant de se montrer clément envers son ancien compagnon en lui enseignant le pardon chrétien<sup>427</sup>. De plus, le nouveau propriétaire de Durantal ne se rend pas à l'église pour se confesser ou pour prier mais pour simplement voir Annette :

Il était là dans une attitude qui annonçait combien tout l'appareil de la religion lui était indifférent alors que la céleste créature qu'il adorait entraînait dans la religion<sup>428</sup>.

Lorsqu'Annette se rend compte de l'indifférence de son prétendant pour la religion, elle est catégorique :

« Ah ! Ne comptez pas être l'époux d'une créature que vous n'accompagneriez pas dans l'autre vie dans celle-ci. Vous avez mis entre nous une éternelle barrière dès aujourd'hui : l'âme d'un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d'un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonnerait ma

---

<sup>427</sup> *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. IX, tome deuxième, p. 513 : « monsieur, je désire qu'on le laisse tranquille !... je lui pardonne !... » « Vous pouvez lui pardonner !... mais, moi... je verrai !... » Ce que ce dernier mot cachait n'était certes pas de la clémence. »

<sup>428</sup> *Ibid.*, chap. XI, tome deuxième, p. 528.

vie si l'homme que je prendrais pour guide m'abandonnait un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m'égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien... Que vous m'avez fait mal à l'église !... O soyez religieux<sup>429</sup> !... »

Pour se racheter auprès de sa bien aimée, Argow n'a d'autre choix que de se convertir.

### c) Conversion du marginal

Cependant, la conversion chrétienne d'Argow et son vœu de rédemption ne sont pas vraiment motivés par le fait de s'unir à Annette. Argow subit la même épiphanie que saint Paul sur la route de Damas : la parole de M. de Montivers produit le même effet persuasif que celle de Jésus à l'ancien persécuteur des Chrétiens, Paul. M. de Montivers est l'un des missionnaires de l'époque chargés de persuader le peuple à demeurer dévots<sup>430</sup>. L'ecclésiastique opère involontairement une mise en abyme de l'histoire d'amour d'Annette et d'Argow en discourant sur le danger d'une relation amoureuse entre une femme et un impie<sup>431</sup>. Après des propos au sujet de la présence du divin dans la nature, passage témoignant de l'influence romantique sur le jeune Balzac, le religieux brandit des menaces :

« Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fût-ce que d'avoir vendu à faux poids et mal mesuré ! Ne fût-ce que d'avoir ri du malheur d'autrui<sup>432</sup> !... »

Ces exclamations produisent un effet sans précédent sur l'âme de l'ancien pirate, coupable de nombreux crimes dont le vol et le meurtre<sup>433</sup>. Le premier geste d'Argow est d'aller se confesser au représentant de Dieu. La réaction de ce dernier après les aveux du criminel est

---

429 *Ibid.*, chap. XI, tome deuxième, p. 533-534.

430 *Ibid.*, chap. XII, tome deuxième, p. 536.

431 *Ibid.*, p. 538.

432 *Ibid.*, p. 541.

433 *Ibid.*, p. 541 : « les dernières paroles de M. de Montivers avaient éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espérait plus de pardon. »

percutante : « Secourez-le » dit-il à Annette en sortant épouvanté du confessionnal, avec « les marques de la plus profonde horreur<sup>434</sup> ». Cet impératif montre l'échec de la religion face à la vie passée d'Argow. Seul l'amour pourrait permettre sa rédemption et Annette n'abandonnera pas son idée de faire de son futur époux un chrétien et un vrai dévot.

#### d) Plus que des paroles, des actes pour se repentir

Que doit faire le pirate pour espérer la rédemption ? Les paroles seules ne suffisent pas : pour se repentir aux yeux du monde et de Dieu, il faut le prouver par des actes. Basile Mertoun dans *The Pirate* essaie de se repentir et de se punir de sa faute. L'ancien pirate a tué la mère de Mordaunt et ce crime le hante depuis lors. Afin de se racheter, il pense tout d'abord à se flageller sur le conseil de certains religieux<sup>435</sup>. Il trouve ensuite un meilleur moyen d'expiation sa faute : il s'oblige à la regarder chaque jour par la présence physique et quotidienne de son fils<sup>436</sup>. A la manière de la marque de Caïn, Mordaunt représente ainsi le crime de Mertoun. Argow ne va pas suivre le même exemple que Basile Mertoun. Il décide de mener une retraite religieuse et spirituelle. Il prend ses distances avec Annette et sa famille et se rend souvent dans des lieux saints pour prier et confesser ses vices. Cette habitude rend Annette béate :

Le lendemain, elle l'aperçut à l'église ; elle admira comme un beau spectacle, comme

---

434 *Ibid.*, p. 542.

435 *The Pirate, op. cit.*, chap. XXI, seconde partie, p. 570, « To subject myself to fasts and to the scourge, was the advice of the holy Catholic priests, whom I consulted. » : « Me soumettre au jeûne, m'infliger la discipline, voilà ce que m'avaient conseillé de saints prêtres catholiques que j'avais consultés. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 571.)

436 *Ibid.*, « I resolved to do penance in the wild islands of Zetland for the rest of my live. [...] But I devised a nobler penance – I determined to bring with me the unhappy boy Mordaunt, and to keep always before me the living memorial of my misery and my guilt. I have done so, and I have thought over both, till reason has often trembled on her throne. » : « je résolu de me retirer dans les solitudes des Shetland et d'y faire pénitence. [...] Je m'avisai d'une expiation plus noble. Je résolu d'emmenner avec moi Mordaunt, ce pauvre enfant, et d'avoir toujours sous mes yeux le souvenir vivant de mon malheur, de mon crime. C'est ce que j'ai fait et j'ai bien souffert, tant souffert que par instant j'ai cru que j'en deviendrais fou ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 571.)

le plus beau qui pût s'offrir à des yeux humains, Argow en prières : ce visage avait, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur, mais, en même temps, d'inspiration qu'aucune parole humaine ne saurait dépeindre<sup>437</sup>.

Argow va essayer de respecter les sept vertus de la religion chrétienne : les vertus théologiques (la foi, l'espérance, la charité) et les vertus cardinales (la justice, la prudence, la force, la tempérance). Il accompagnera Annette dans ses œuvres de bienfaisance. Il ira volontiers au secours des infortunés :

Ces trois êtres parcoururent les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenait un registre exact des familles malheureuses, et obviait à tous les maux. Elle avait le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes œuvres dans le ciel, et racheter ses crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes<sup>438</sup>.

Dans *The Pirate*, Cleveland essaiera de se racheter aux yeux des hommes, de Minna et de Dieu en recouvrant son honneur et en accomplissant de nobles actions. C'est le vœu le plus cher de sa bien-aimée :

Go, Cleveland ; detach yourself from those miserable wretches with whom you are associated, and believe me, that if Heaven yet grants you the means of distinguishing your name by one good or glorious action, there are eyes left in those lonely islands, that will weep as much for joy, as – as – they must now do for sorrow<sup>439</sup>.

Conrad est plus fataliste dans son rapport à la religion et reste tout au long du roman persuadé qu'il ne pourra être racheté aux yeux du Ciel. Il n'entreprend donc aucune forme de rédemption spirituelle, bien qu'il soit assailli de remords.

#### e) Signes du pardon céleste

Il ne faut pas oublier que les pirates ont commis nombre d'atrocités et sont des êtres par essence vicieux. Le pardon du Ciel paraît bien difficile pour eux. Conrad aurait-il donc

437 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 543.

438 *Ibid.*, chap. XVII, tome troisième, p. 576.

439 *The Pirate*, *op. cit.*, chap. XX, seconde partie, p. 557, « Allez, Cleveland, séparez-vous des misérables auxquels vous avez associé votre vie, et croyez-moi, si le Ciel permet que vous illustriez votre nom par quelque grande et noble action, il y aura dans ces îles solitaires des yeux qui verseront des larmes de joie. Ces mêmes yeux en versent de bien amères aujourd'hui. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 555.)

raison ? Pourtant les romans mettent en avant certains signes qui témoignent d'un pardon du Ciel. Argow par exemple devient une figure de martyr, voire une figure quasi-christique. Lors du procès, tous les regards sont orientés vers la figure d'Argow et tous, y compris les lecteurs, éprouvent une empathie envers le futur condamné. Le jeune Balzac insiste sur l'aspect christique de la scène en plaçant un crucifix dans la salle et en mettant en lumière le visage d'Argow : le hasard romanesque a « voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisait que tout le jour tombait, comme un rayon du ciel, sur l'accusé, et qu'aucun des mouvements de sa figure ne pouvait échapper à ses juges<sup>440</sup>. » Argow devient Jésus Christ, les juges, le tribunal juif et Charles, Judas cherchant la rédemption. L'espérance, vertu chrétienne, offre à Argow une aura vertueuse, lui que Jeanneton qualifiera de « saint<sup>441</sup> », lui dont le visage brille comme celui « des saints-martyrs lorsqu'ils confessaient Jésus-Christ au milieu des tourments<sup>442</sup>. ». Il apparaît d'ailleurs comme tel aux gens alentour :

En disant ces mots, Jacques regardait le firmament avec une expression angélique ; la beauté du ciel semblait avoir décoré sa figure de quelque chose de brillant ; les remords avaient disparu pour faire place à l'espoir ; et, quand ses yeux tombèrent sur la foule, ce ne fut que pour y distribuer des sourires de bonté qui semaient les regrets<sup>443</sup>.

Il est devenu une véritable incarnation chrétienne au point d'être confondu avec le prêtre lui-même<sup>444</sup> ! Annette était autrefois le guide d'Argow, désormais les rôles sont inversés et ce sera Argow qui deviendra le guide, une fois mort : signe d'une apo théose ?

« Oui ! dit [Annette] enflammée et le visage brillant ; car tu seras toujours avec moi ! ... l'étoile brillante, dont le feu pur guide le voyageur, est éternelle comme la voûte qu'elle éclaire ; mon ami, tu seras cette étoile pour Annette, pour ta famille ; et, comme

440 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXII, tome troisième, p. 621.

441 *Ibid.*, chap. XXVIII, tome quatrième, p. 661.

442 *Ibid.*, chap. XXIII, tome troisième, p. 617.

443 *Ibid.*, chap. XXIX, tome quatrième, p. 667.

444 *Ibid.*, chap. XXIX, tome quatrième, p. 667 : « Argow était dans le tombereau avec M. de Montivers, et, pour ceux qui ne connaissaient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. »

une grande pensée dirige et le poète et le peintre, tu animeras toute notre vie<sup>445</sup>... »

Il ne fait plus aucun doute qu'Argow a obtenu la grâce du Ciel. L'amour d'Annette ainsi que l'absolution de M. de Montivers achèvent de l'élever au rang de chrétien repentant :

Tout avait disparu devant le malheur d'un époux adoré... et, où la société voyait un criminel, elle voyait le plus sublime des hommes. Elle lui avait pardonné, M. de Montivers l'avait absout, elle ordonnait, par ses regards, à tout homme, de les imiter ; et, si elle avait comparu devant la société entière, elle l'aurait persuadée<sup>446</sup> !

Néanmoins, même si Argow a été pardonné par le Ciel et par sa bien aimée, il n'est pour autant pas pardonné par la société des hommes. Il doit répondre de ses crimes et de ses vices. Pour se racheter, il devra mourir.

La religion a une place de premier plan dans les œuvres. Même si ce vœu n'est pas inné chez lui, le pirate finit par désirer le rachat chrétien. Les auteurs, même s'ils mettent en scène un marginal, font coïncider la volonté de rédemption des forbans avec les mœurs et les normes de l'époque. Leur œuvre n'est ainsi pas si transgressive et sulfureuse.

---

<sup>445</sup> *Ibid.*, chap. XXIX, tome quatrième, p. 664.

<sup>446</sup> *Ibid.*, chap. XXVIII, tome quatrième, p. 662.

### III - Bilan de cette aventure spirituelle et métaphysique

Le pirate peut-il réellement réussir à quitter son ancien métier et à réintégrer la société en se rachetant ? L'essayiste Gilles Lapouge est persuadé de l'impossibilité d'une réhabilitation du forban :

On ne progresse pas vers la piraterie. On y bondit et il faut bien y introduire en même temps tout son petit baluchon, c'est-à-dire la totalité de son être. D'où le radicalisme, l'extrémisme qui frappe de son sceau le destin du pirate et cette amère inaptitude au repentir. [...] [La piraterie] colle à sa peau comme une tunique de Nessus. Il s'arracherait la vie en la décollant. La révolte pirate n'est pas un ornement sur l'être. Elle est l'être<sup>447</sup>.

Plusieurs obstacles ralentissent le pirate sur sa route vers la rédemption. Ces entraves peuvent être le fait des hommes mais également d'ordre spirituel. En effet, le forban est poursuivi par la fatalité depuis sa naissance en même temps que par la mort elle-même.

#### 1) Entre fatalité et entraves humaines

Cleveland, Conrad et Argow sont des êtres fondamentalement maudits. Fils de Caïn, ils sont des proscrits, des exilés.

##### a) Le destin tragique du pirate

Les pirates semblent sous le joug du destin. Par certains traits de comportements, par leur histoire d'amour impossible, et par cette fatalité, ils s'apparentent à des héros tragiques. Ils ne peuvent vraisemblablement pas réagir et agir : le destin en décide autrement. Cette idée romantique d'une fatalité du mal qu'on commet sans le vouloir rejoint

---

<sup>447</sup> LAPOUGE, *op. cit.*, p. 110.

la nature mélancolique des pirates, une nature mauvaise ou fondamentalement marginale. Cleveland est entré dans la piraterie à cause d'une suite de malheurs, non par un instinct naturel :

There are two sorts of men whom situations of guilt, terror, and commotion, bring forward as prominent agents. The first are spirits so naturally moulded and fitted for deeds of horror, that they stalk forth from their lurking-places like actual demons [...]. But Cleveland belonged to the second class of these unfortunate beings, who are involved in evil rather by the concurrence of external circumstances than by natural inclination, being, indeed, one in whom his first engaging in this lawless mode of life, as the follower on his father, nay, perhaps, even his pursuing it as his father's avenger, carried with it something of mitigation and apology ; - one also who often considered his guilty situation with horror, and had made repeated, though ineffectual efforts, to escape from it<sup>448</sup>.

Le destin joue avec le capitaine pirate. Il semble souhaiter l'échec et de son amour et de sa rédemption. Tout d'abord, les camarades hors-la-loi réapparaissent, empêchant ainsi Cleveland de vivre paisiblement auprès de Minna Troil<sup>449</sup>. Ensuite, la tentative de meurtre sur Mordaunt l'empêche définitivement de retourner à Burgh-Westra<sup>450</sup>. Enfin, il est fait prisonnier à deux reprises par les autorités de la ville de Kirkwall, à cause de la couardise de Yellowley puis à cause de la trahison de Jack Bunce, il finit par être jugé à Londres.

---

448 *The Pirate, op. cit.*, chap. XIX, seconde partie, p. 540 – 541, « Il y a deux classes d'hommes qu'aux époques tourmentées, époques de crimes et de terreur, on trouve toujours au premier rang : d'abord, les esprits naturellement tournés vers le mal, que le crime attire comme leur élément et qui sortent de leurs repaires aux heures sanglantes comme autant de démons [...]. Cleveland appartenait plutôt à cette seconde catégorie d'individus que les circonstances, plutôt que leur goût nature], ont entraînés au mal. Il y avait même peut-être pour lui, qui ne s'était engagé dans cette carrière criminelle qu'à la suite de son père, et ensuite pour venger sa mort, une excuse sérieuse, une circonstance atténuante. A plusieurs reprises, il avait été pris de dégoût, pour son métier, et plusieurs fois il avait fait sans résultat des efforts pour y échapper. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 536–537.)

449 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 447, « a Jagger, as they call them here, like a meddling, peddling thief as he is, brought down intelligence to Zetland of your lying here, and I was fain to set off, to see if you were the consort of whom I had told them, long before I thought of leaving the roving trade. » : « un colporteur, un misérable bavard, que Dieu damne! a annoncé aux îles Shetland la nouvelle de votre arrivée ici ; j'ai bien été obligé de partir afin de m'assurer si le navire signalé était celui que j'attendais, et dont j'avais parlé à mes amis avant d'avoir pris la résolution d'abandonner le métier. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 437.)

450 *Ibid.*, chap. XI, seconde partie, p. 448, « Another unhappy job I may be troubled with – I hurt a young fellow, who has been my plague for some time, in an unhappy brawl that chanced the morning I left Zetland » : « Autre complication encore : dans une malheureuse querelle qui s'est élevée le matin même du jour où j'ai quitté les Shetland, j'ai blessé un jeune homme qui était mon rival, et qui m'exaspérait depuis quelque temps déjà. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 438.)

Pourtant, comme s'en rend compte Minna, Cleveland est un homme naturellement bon :

« But in you, I am sure, I have been thus far free from error – that you are one to whom good is naturally more attractive than evil, and whom only necessity, example, and habit, have forced into your late course of life<sup>451</sup>. »

Conrad n'était également pas destiné à cette vie de hors-la-loi. Il était né bon et sensible, il est devenu un marginal, un criminel et un misanthrope à cause de la perversité du monde et de ses habitants :

Yet was not Conrad thus by Nature sent  
To lead the guilty – guilt's worst instrument -  
His sould was changed – before his deeds had driven  
Him forth to war with man and forfeit heaven.  
Warp'd by the world in Disappointment's school,  
In words too wise – in conduct there a fool -  
Too firm to yield – and far too proud to stoop -  
Doom'd by his very virtues for a dupe,  
He curs'd those virtues as the cause of ill,  
And not the traitors who betrayed him still ;  
Nor deem'd that gifts bestowed on better men  
Had left him joy'n, and means to give again<sup>452</sup>.

Les âmes de Conrad et de Cleveland ont été altérées par des événements ou par la perversité humaine. Elles n'étaient pas naturellement enclines à embrasser le Mal. La vie d'Argow a été différente : certes, il a été abandonné et recueilli par un matelot, Hamelin, mais il a choisi cette vie de criminel en se mutinant à bord de la *Daphnis*<sup>453</sup>. Son choix était

---

451 *Ibid.*, chap. XXII, seconde partie, p. 576, « Mais au moins, je suis sûre de ne pas m'être trompée en ce qui vous concerne ; vous êtes de ceux que le bien attire plus que le mal ; la nécessité, l'exemple, l'habitude tous ont seuls entraîné à mener cette existence indigne de vous. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 578.)

452 *The Corsair, op. cit.*, chant I, XI, v. 251–262, « Et pourtant la nature n'avait pas destiné Conrad à commander à des forbans, les plus redoutables instruments du crime ; — son âme avait été altérée avant que ses actes l'eussent entraîné à déclarer la guerre aux hommes et à forfaire envers le ciel. Trompé par le monde, il n'avait su profiter des leçons de l'adversité ; il avait été trop sage dans ses paroles, trop insensé dans ses actions, trop ferme pour plier, trop fier pour s'abaisser, destiné par ses vertus même à servir de dupe, il maudit ces vertus comme la cause de son malheur ; au lieu d'accuser ceux qui le trahissaient, il ne pensa pas que le bien fait à des hommes meilleurs lui rendrait le bonheur et le moyen de faire de nouveaux heureux. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 17-18.)

453 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 506 – 507 : on apprend les origines d'Argow, élevé par Hamelin. Il a appris qu'il venait de Valence (des papiers l'attestent) et qu'il s'appelle Jacques. Tout comme d'autres héros balzaciens, Argow veut retrouver son pays natal et entame une quête œdipienne, une quête d'identité afin de retrouver ses racines, « Jacques né le 14 octobre 1786, dans la paroisse de Durantal. »

délibéré. Évidemment, la sévérité de M. de Saint-André à bord du vaisseau et peut-être un sentiment d'injustice ont sans doute motivé le pirate à trahir la société mais il a choisi la voie du Mal de son propre chef. Le pirate, marqué par la malédiction, est à la fois criminel et innocent.

## b) La figure de la mère infanticide

Un autre obstacle se dresse sur la route des pirates : leur mère. Elle les trahit et les condamne à la mort. La figure de Médée semble avoir influencé l'écriture de la mère de Cleveland, Norna (ou Ulla Troil) et sur la mère d'Argow, Mlle Sophy. En effet, on garde de cette figure mythologique le souvenir de son infanticide tragique. Il faut rappeler que Médée est magicienne (Circé est sa cousine), qu'elle a été follement amoureuse du héros Jason, qu'elle a trahi sa patrie pour lui, qu'elle a tué son frère puis a conduit à un régicide et qu'elle a finalement été répudiée par Jason (à cause d'une autre femme). Après cette séparation, de rage, elle tue ses deux enfants. Dans *The Pirate*, Norna se prétend magicienne et victime d'une malédiction à cause de son parricide, possédée par un esprit démoniaque. Elle a également été folle amoureuse d'un étranger (de Basile Vaughan) qui l'a conduit indirectement à tuer son père, à renoncer à son enfant et à être abandonnée par son aimé. Elle est un être malheureux<sup>454</sup> et se dit maudite<sup>455</sup> car elle aurait osé sous-estimer la

---

454 *The Pirate, op. cit.*, chap. VI, seconde partie, p. 385 : « poor Norna [...] has more than affliction enough on board to balance whatever gifts she may have had in the midst of her calamity. They are as painful to her, poor soul, as a crown of thorns would be to her brows, though it were the badge of the empire of Denmark. » : « Les malheurs qu'a éprouvés la pauvre Norna sont assez grands pour lui avoir valu cette compensation ; je ne crois pas même que jamais les dons qu'elle a reçus puissent balancer les maux qu'elle a soufferts. Ces dons lui sont aussi douloureux que serait pour son front une couronne d'épines, dût cette couronne être celle du Danemark. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 373) : extrait dans laquelle Magnus compare la couronne d'épines du Christ à celle de Norna. Alors que la magie aurait pu être perçue comme un don, les pouvoirs de Norna sont considérés ici comme une malédiction.

455 *Ibid.*, chap. X, première partie, p. 150 : « Would you have the fiend claim his prey openly before God and man ? » : « Tu voudrais donc obliger le démon à venir ouvertement réclamer sa proie devant Dieu et devant les hommes ? » (traduction Cérisy, 1889, p. 144). Mordaunt essaie de pousser Norna à préférer la

malédiction puissante d'un nain légendaire<sup>456</sup>. Norna confond Mordaunt et Cleveland : elle croit que son fils est Mordaunt alors qu'elle a enfanté Cleveland. Cette confusion permet à l'écrivain de jouer avec l'atmosphère fantastique des lieux et du personnage. Elle explique à Mordaunt que son fils est né pour épouser Minna et pour être un grand personnage, loin des sentiers de la vulgarité<sup>457</sup>, ce à quoi aurait pu aspirer Cleveland et non Mordaunt. De plus, si Norna avait reconnu son fils, Cleveland aurait pu épouser Minna car il aurait été descendant d'une famille norse et de haut-rang. Par conséquent, la malédiction de Norna poursuit sa descendance. Serait-ce la cause des malheurs du capitaine pirate ?

Walter Scott aime à jouer avec son futur coup de théâtre. Lors de sa fuite, Norna avoue à Cleveland que dès l'instant où il est arrivé sur ces îles, elle a senti que son destin et le sien étaient liés mais elle a été incapable de savoir s'il causerait du bien ou du mal à ses proches ou à elle<sup>458</sup> ; lorsque Norna oblige Cleveland à quitter les îles Shetland sous peine de recevoir le châtement de ses crimes, elle emploie un ton solennel qui convient à celui d'une mère accablant son enfant coupable<sup>459</sup> ; Cleveland l'appelle d'ailleurs à plusieurs

---

religion plutôt que le folklore. C'est à ce moment que Norna évoque sa malédiction et dit qu'elle est liée au démon.

456 *Ibid.*, chap. XIX, première partie, p. 271 : « But though this shall be given thee, thou desperately brave, / I doom thee that never the gift thou shalt have, / Till thou reave thy life's giver / Of the gift which he gave. » : « Souviens-toi qu'il leur faut encore une autre vie, / Qu'il faudra qu'elle soit un jour par toi ravie / A qui te l'a donnée. Car telle est la rançon / Du pouvoir effrayant que tu reçois en don. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 275) : le nain lui aurait ainsi donné ses pouvoirs surnaturels en échange de la vie de son père.

457 *Ibid.*, chap. XIII, seconde partie, p. 468 – 469, « Minna's mild, yet high and contemplative spirit, renders her a companion meet for one, whose ways, like mine, are beyond the ordinary paths of this world. » : « Minna avec son âme grande et douce, son esprit exalté, est bien la digne compagne d'un être qui comme moi, ne suit aucun des sentiers tracés ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 460) Walter Scott joue sur la sémantique avec ces déclarations : Norna parle de son fils (désigné par « one »), terme qui pourrait s'appliquer autant à Mordaunt qu'à Cleveland finalement, après relecture.

458 *Ibid.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 533, « From the first moment I saw you lying senseless on the sand beneath the cliffs of Sumburgh, I read that in your countenance which linked you with me, and those who were dear to me ; but whether for good or evil, was hidden from mine eyes. » : « Dès l'instant que je vous ai aperçu étendu sans connaissance sur la plage, au-dessous des falaises de Sumburgh, j'ai senti que votre destinée était liée à la mienne et à celle de ceux qui me sont chers, sans pouvoir me rendre compte si ce serait en bien ou en mal. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 529–530.)

459 *Ibid.*, chap. XIX, seconde partie, p. 541, « her warning was as solemn as if a mother were to apprise an erring son of his crimes, and of his approaching punishment. » : « on aurait dit le solennel avertissement

reprises « mother<sup>460</sup> ». Ces allusions renforcent la malédiction pesant sur Norna, et par extension, sur son fils.

Norna va essayer de tuer involontairement son propre fils et va se dresser sur sa route pour empêcher son bonheur. Tout d'abord, elle pousse Mordaunt à s'occuper de la vipère (Cleveland) lâchée dans le foyer des Troil<sup>461</sup>, puis elle rappelle au capitaine pirate son métier à travers l'image d'un trésor teinté de sang<sup>462</sup>, enfin elle prévient l'Halcyon qu'un vaisseau pirate stationne à Kirkwall et elle menace Cleveland : s'il ne quitte pas les îles maintenant, sa mort est certaine<sup>463</sup>. Il faudra l'intervention du père de Mordaunt et de Cleveland, Basile Mertoun (ou Vaughan) pour mettre un terme à la confusion de Norna mais il sera trop tard :

« Thou most wretched of women ! Said Mertoun, speaking from between his clenched teeth, - thou hast slain thy son, as well as thy father<sup>464</sup> ! »

La femme maudite reste tout d'abord incrédule face aux révélations de son ancien amant.

---

d'une mère rappelant son fils coupable au devoir et lui annonçant le châtiment prochain. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 538.)

460 *Ibid.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 535 - 536 : « Mother, said Cleveland » ou encore « Farewell, mother ! »

461 *Ibid.*, chap. X, première partie, p. 151 : « There is an eagle, the noblest that builds in these airy precipices, and into that eagle's nest there has crept an adder – with thou lend thy aid to crush the reptile, and to save the noble brood of the lord of the north sky ? » : « L'aigle, le plus noble de ceux qui bâtissent leur aire au sommet de ces rochers aériens, le grand aigle est en danger, car dans son nid une vipère s'est glissée ; veux-tu aider à écraser le reptile et à sauver la couvée du roi du ciel du Nord ? » (traduction de Cérisy, 1889, p. 145–146.)

462 *Ibid.*, chap. I, seconde partie, p. 314, « Gold is ruddy, fair and free, / Blood is crimson, and dark to see ; - / I look'd out on Saint Magnus Bay, / And I saw a falcon that struck her prey, - / A gobbet of flesh in her beak she bore, / And talons and singles are dripping with gore ; / Let him that asks after them look on his hand, / And if there is blood on't, he's one of their band. » : « Oui, ce navire est plein d'argent, / Mais j'y vois un reflet sanglant ; / Puis, au loin un faucon s'avance ; / Sur sa proie timide il s'élançe ...- / Et son bec est sanglant aussi ! Si cet étranger, votre ami, / De ce que la sibylle annonce / Et du péril qu'elle dénonce / Doute encor, qu'il jette les yeux / Sur sa main ; il comprendra mieux. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 300.)

463 *Ibid.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 536, « Think on what I have said ; for as sure as you now more and breathe a living man, so surely is your doom fixed and sealed, unless, within four-and-twenty hours, you have doubled the Burgh-head. » : « Pensez à ce que je vous ai dit, car aussi vrai que vous êtes en ce moment robuste et bien portant, aussi vrai vous êtes un homme mort, si d'ici à vingt-quatre heures vous n'avez pas doublé le cap de Burgh-head. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 533.)

464 *Ibid.*, chap. XXI, seconde partie, p. 568 : « Eh bien, femme infortunée ! s'écria Mertoun, les dents serrées par la colère ! tu auras tué ton fils, comme tu as tué ton père. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 569.)

Puis elle se rend compte de sa fatale erreur en observant la boîte d'argent que lui a confiée

Cleveland :

Eagerly she pulled it out – eagerly examined the legend around the lid, and as eagerly exclaimed - « They may now indeed call me Reimkennar, for by this rhyme I know myself murderess of my son, as well as my father ! » The conviction of the strong delusion under which she had laboured, was so overwhelming, that she sunk down at the foot of one of the pillars<sup>465</sup>.

A la suite de cette tragédie, Norna essaiera de mener une vie de pénitente et tout comme son fils, elle voudra se racheter aux yeux des hommes et du Ciel en se détournant des croyances païennes et en menant une vie d'inspiration chrétienne<sup>466</sup>. On assiste alors à un glissement des croyances passées (le folklore) aux croyances présentes (la foi en Dieu).

Dans *Annette et le criminel*, c'est la mère d'Argow, Mlle Sophy, qui conduira à la condamnation du pirate. Elle ne se prétend pas magicienne comme Norna. Elle est un personnage plus ancré dans la réalité sociale de l'époque : elle joue le rôle de la vieille fille commère, personnage type de la future *Comédie Humaine*. Elle est en effet celle qui dirige l'opinion à Valence<sup>467</sup> et avec son cercle de connaissances, elle s'amuse à répandre des rumeurs et à s'imaginer des histoires autour d'Argow, le mystérieux propriétaire du château

---

465 *Ibid.*, p. 571 : « Fiévreusement elle la tira de sa poche, fiévreusement elle lut la légende gravée sur le couvercle et fiévreusement elle s'écria : « On peut bien en toute vérité m'appeler la Reim-Kennar car ces vers me prouvent que non seulement j'ai tué mon père, mais que je tue mon fils ! » Norna en voyant s'écrouler tout ce qui l'avait fait vivre jusque-là : croyances, illusions, chancela et s'abattit au pied d'un des lourds piliers. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 572)

466 *Ibid.*, chap. XII, seconde partie, p. 578 - 579 : « From that time Norna appeared to assume a different character. [...] She showed no desire of resuming her erratic life. [...] She refused the name of Norna, and would only be addressed by her real appellation of Ulla Troil. But the most important change remained behind. [...] Now, the sacred volume ([the Bible]) was seldom laid aside. [...] Her conversion was not, perhaps, altogether rational ; for this, the state of a mind disordered by such a complication of horrid incidents, probably prevented. But it seemed to be sincere, and was certainly useful. » : « De ce jour, Norna parut changer de caractère. [...] Elle ne montra aucun désir de recommencer sa vie errante [...]. Elle ne répondait plus au nom de Norna et ne voulait plus qu'on s'adressât à elle que sous celui d'Ulla Troil. Ces changements extérieurs n'étaient pas les seuls qui se fussent opérés en elle ; le changement moral était aussi complet. [...] Maintenant, le livre sacré ne la quittait plus. [...] Sa conversion, ne suivit peut-être pas les lois de la raison, ce qu'il était vraiment difficile d'exiger de la part d'une esprit troublé par tant d'horribles circonstances, mais elle fut sincère et certainement utile. » (traduction de Cérésy, 1889, p. 580–581.)

467 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XVI, tome troisième, p. 563 : « Or, la maison de mademoiselle Sophy était l'endroit où l'opinion régnait ; elle la dirigeait, la modifiait. »

de Durantal. Le jeune Balzac laisse pourtant envisager la vérité sur la filiation de Mademoiselle Sophy tout au long du roman et prépare malicieusement son coup de théâtre.

Le bruit court que dans sa jeunesse, elle aurait été l'amante du président actuel du tribunal de Valence mais ils ne se sont jamais mariés. Elle aurait eu un enfant et l'aurait abandonné<sup>468</sup> : cet enfant sera recueilli par Hamelin et se fera appeler Argow. A plusieurs reprises, l'écrivain insiste sur la ressemblance frappante entre Argow et le président du tribunal, son père : lors de la première rencontre avec Mlle Sophy<sup>469</sup> puis lors du mariage<sup>470</sup>. Malgré tous ces indices, Mademoiselle Sophy continuera de perturber le bonheur d'Argow et d'Annette. Elle voue une haine féroce à son propre fils. Elle refusera de l'aider dans sa fuite et le dénoncera aux autorités. Cette trahison fera réagir Jeanneton, l'amante de Vernyct, qui la maudira :

« Va, s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide diablesse incarnée, horrible sauvagesse et infâme scélérate, puisses-tu retrouver le fils que tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver ! ... les tigres ont plus d'humanité que toi<sup>471</sup> ! ... »

Pour ajouter à la malédiction de Jeanneton, Mademoiselle Sophy est abandonnée de son cercle et la vieille Marie fait frissonner son amie en annonçant :

« M. de Durantal a été arrêté précisément à la même heure que vous êtes accouchée, et dans ce même salon, et c'est aujourd'hui l'anniversaire<sup>472</sup> ! »

---

468 *Ibid.*, p. 564 : « qu'elle avait été amoureuse, mais comme on l'était dans l'Ancien Régime, bien plus qu'aujourd'hui ; elle était donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parents de l'amoureux n'avaient pas voulu les marier, et l'on m'a dit que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle y vivait dans la retraite, et le jeune homme venait la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal à Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy, qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle allait souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui. »

469 *Ibid.*, chap. XVI, tome troisième, p. 568 – 569 : « Mademoiselle Sophy n'entendait pas ; elle contemplait Argow avec une curiosité extraordinaire. [...] « Mais, continua mademoiselle Sophy préoccupée, c'est le même son de voix ... Voyez donc, dit-elle en s'adressant à M. de Rabon, comme M. de Durantal ressemble à M. le président ! ... »

470 *Ibid.*, chap. XVII, tome troisième, p. 576 : « A cette fête, se trouva le président du tribunal de Valence, qui, le matin, avait vu mademoiselle Sophy : comme elle, il fut frappé de sa ressemblance avec Argow. »

471 *Ibid.*, chap. XXII, tome troisième, p. 611.

472 *Ibid.*, chap. XXII, tome troisième, p. 614.

Ces deux discours la feront réfléchir. Elle ne comprendra que trop tard, lors du procès, que la malédiction de Jeanneton est en passe de se réaliser :

« Jacques fit parvenir au président un parchemin crasseux, et mademoiselle Sophy, y ayant jeté les yeux, s'écria d'une voix altérée : « Mon fils ! ... oh ! Je t'ai livré<sup>473</sup> ! ... » »

Elle tombe évanouie tout comme Norna dans le roman de Scott. Seulement, alors que Norna choisira de changer de vie et de se repentir, Mademoiselle Sophy sera dépourvue de pardon car elle mourra avec violence au tribunal :

« Elle tomba comme une masse privée de vie ; et, en tombant, son crâne, portant sur le coin du bureau des juges, s'ouvrit, et le sang jaillit même sur le président. Elle était morte raide autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'était faite en elle<sup>474</sup>. »

D'une manière symbolique, le sang venant tâcher le président est signe que le père est aussi coupable que la mère.

c) « Once a pirate, and an outcast for ever<sup>475</sup> »

Le pirate est en colère contre le monde dans lequel il est né. C'est pour cette raison qu'il s'embarque à bord du vaisseau de la transgression. De plus, un pirate ne peut changer sa nature et une fois parti du port, il n'y a plus de retour possible : seule la condamnation l'attend dans le monde des hommes. Cleveland et Argow désirent néanmoins réintégrer la société mais est-elle en mesure de les accepter ? Ne représente-t-elle pas plutôt une entrave à l'union des deux amants, du criminel et de l'ange, ainsi qu'un obstacle à la rédemption ?

Pour Conrad, le rachat aux yeux des hommes est inutile : le monde est fondamentalement corrompu<sup>476</sup>. De plus, il combat la tyrannie ottomane : il ne voit ainsi

473 *Ibid.*, chap. XXIV, tome quatrième, p. 625.

474 *Ibid.*, p. 625 - 626

475 *The Pirate, op. cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 445 : « pirate un jour, proscrit toujours. » (traduction personnelle.)

476 *The Corsair, op. cit.*, chant I, XI, v. 267-268 : « He knew himself a villain – but he deem'd / The rest no

pas l'utilité de réintégrer la société si elle est son ennemie. M. de Montivers prétend aussi que la société est corrompue parce que les hommes commettent le mal autour d'eux. A quoi bon chercher à se repentir dans un monde pervers ? Cette question aurait pu être soulevée par l'un des pirates.

Toutefois, comme l'explique Jack Bunce à Cleveland, le métier de pirate est condamné par la société. Même si la justice le gracie, sa nature criminelle, sa marque caïnique l'empêcheront de vivre un quelconque bonheur et d'être bien vu aux yeux des hommes :

« once a pirate, and an outcast for ever. The poor devil may go and live, shunned and despised by every one, in some obscure seaport, with such part of his guilty earnings as courtiers and clerks leave him – for pardons do not pass the seals for nothing ; - and, when he takes his walk along the pier, if a stranger asks, who is the down-looking, swarthy, plague in his person, the answer shall be, that is such a one, the pardoned pirate ! - No honest man will speak to him, no woman of repute will give him her hand<sup>477</sup> ! »

En conséquence, le pirate semble proscrit à jamais, y compris après sa mort, et son rachat semble inutile aux yeux des hommes. C'est le constat fataliste et pessimiste qu'effectue Cleveland lorsqu'il est prisonnier. Il mourra seul, oublié ou méprisé :

« With these dead, he said, lookin on the pavement, shall I soon be numbered – but no holy man will speak a blessing ; no friendly hand register an inscription ; no proud descendant sculpture armorial bearings over the grave of the pirate Cleveland. My whitening bones will swing in the gibbet-irons, on some wild beach or lonely cape, that will be esteemed fatal and accursed for my sake. The old mariner, as he passes the Sound, will shake his head, and tell of my name and actions, as a warning to his younger comrades<sup>478</sup>. »

---

better than the thing he seem'd ; / And scorn'd the best as hypocrites who hid / Those deeds the bolder spirit plainly did. » : « Il se savait criminel, mais il ne lui paraissait pas que le reste de l'humanité fût meilleur que lui, et il méprisa les plus sages comme des hypocrites se cachant de ces actes que les esprits plus hardis commettaient ouvertement. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 18.)

477 *The Pirate, op. cit.*, chap. XI, seconde partie, p. 445 : « Un pirate d'un jour est un éternel proscrit. Le pauvre diable,, quoi qu'il fasse, sera mis au ban de la société ; s'il se retire pour vivre avec le peu que les gens de justice auront bien voulu lui laisser (car un pardon coûte cher), dans quelque obscur petit port de mer, s'il se promène sur la jetée et que quelque étranger demande qui est cet homme bronzé aux yeux baissés, à l'air mélancolique, devant qui tous s'écartent, comme s'il était atteint de la peste, on répondra toujours : c'est un tel, le pirate amnistié. Pas un honnête homme ne voudra lui adresser la parole ; pas une femme comme il faut ne lui tendra la main. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 435.)

478 *Ibid.*, chap. XVII, seconde partie, p. 523 : « J'irai bientôt rejoindre tous ces morts! se disait-il en jetant un

Mais Cleveland sera pardonné par la société. Son attitude chevaleresque lui vaudra la grâce à Londres<sup>479</sup> et il pourra aller se repentir en combattant vaillamment sur les eaux américaines. Argow ne sait pas s'il sera pardonné par les hommes mais il exprime le désir d'être jugé par la société : son comportement exemplaire au procès le prouve. Son passé criminel est raconté publiquement au tribunal : il ne peut plus rien dissimuler<sup>480</sup>. Son jugement se soldera par la condamnation à la peine de mort, signe qu'il ne peut être pardonné par le monde des hommes.

De plus, il faut ajouter que ce n'est pas une malédiction divine, le hasard ou le destin qui a mené Argow à être condamné : ce sont la haine de quelques habitants de Valence, la petitesse, les ambitions de petits bourgeois, le cercle de mademoiselle Sophy<sup>481</sup>. En conséquence, le pirate n'est pas découvert par la Justice ou même par Dieu mais par des êtres mesquins et bassement humains.

#### d) Le pirate pardonné par le Ciel ?

Le pirate souhaite racheter son âme et obtenir la grâce divine. Toutefois, on est en droit de se demander s'il est réellement parvenu à recevoir le pardon divin. Cette question taraude Conrad. Il n'a de cesse de répéter que son âme ne pourra être rachetée, que ce soit

---

regard sur les tombeaux, et pas une bénédiction, pas une main amie qui vienne inscrire quoi que ce soit sur la tombe du pirate Cleveland. Mes os blanchiront suspendus aux chaînes d'un gibet, sur quelque côte sauvage, sur quelque cap solitaire ; chacun fuira l'endroit maudit, et le vieux marin en passant secouera la tête et se signera en disant mon nom tout bas ; s'il raconte mes exploits à ses jeunes compagnons, ce sera pour les conjurer de ne pas imiter mon exemple... » (traduction de Cérisy, 1889, p. 517.)

479 *Ibid.*, chap. XXII, seconde partie, p. 575 : « However, Captain, be you Cleveland or Vaughan, I think that, as the Quempoa hero, I can assure you a free pardon when you arrive in London » : Quoi qu'il en soit, capitaine, que vous soyez Vaughan ou Cleveland, je crois que, si vous êtes le héros de l'affaire de Quinipoa, je puis vous assurer que vous trouverez à Londres oubli et pardon. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 577.)

480 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXIII, tome troisième, p. 621 : « Argow avait intérêt à commettre ce crime, et les faits suivants vont établir sa culpabilité. »

481 *Ibid.*, chap. XVI, tome troisième, p. 570 : « Ce fut la source des malheurs !... »

aux yeux des hommes ou aux cieux :

« Yes ! - looth indeed : - my soul is nerv'd to all,  
Or fall'n too low to fear a further fall<sup>482</sup> »

Dans sa jeunesse, Conrad prétend avoir eu pour soutien son amour, son bateau et Dieu. Il a toutefois choisi d'abandonner sa foi en Dieu et Dieu l'a ainsi quitté à son tour. Il ajoute même subir la colère divine que Seyd ne ferait qu'accomplir<sup>483</sup>. Mais plus important : il refuse d'adresser des prières à Dieu pour racheter son âme :

« I have no thought to mock his throne with prayer  
Wrung from the coward crouching of despair,  
It is enough – I breathe – and I can bear<sup>484</sup>. »

Néanmoins, il désirera mourir de la main divine pour ses fautes :

Loud sung the wind above – and, doubly loud,  
Shook o'er his turret cell the thunder-cloud ;  
And flash'd the lightning by the latticed bar,  
To him more genial than the midnight star :  
Close to the glimmering gate he dragg'd his chain,  
And hoped *that* peril might not prove in vain.  
He raised his iron hand to Heaven, and prayed  
One pitying flash to mar the form it made :  
His steel and impious prayer attract alike -  
The storm roll'd onward and disdain'd to strike<sup>485</sup>

Ce silence du ciel peut être interprété de trois manières différentes : soit le Ciel lui a

---

482 *The Corsair*, *op. cit.*, chant II, XIV, v. 1073 – 1074, « En effet, je ne le voudrais pas, en vérité, — mon âme est prête à tout ; pour craindre une chute nouvelle, je suis tombé trop bas. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 74.)

483 *Ibid.*, chant II, XIV, v. 1081 - 1084, « My sole ressources in the path I trod / Were these – my bark – my sword – my love – my God ! / The last I feft in youth – he leaves me now - / And Man but works his will to lay me low. » : Je n'avais pour me soutenir dans la voie où je marchais que mon navire - mon épée, -mon amour,— mon Dieu. Ce dernier, je l'ai abandonné dans ma jeunesse,-lui m'abandonne maintenant, — et l'homme qui m'accable ne fait qu'accomplir sa volonté. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 75.)

484 *Ibid.*, v. 1085 – 1087, « Loin de moi la pensée d'insulter à son trône par des prières, arrachées d'un lâche et rampant désespoir c'est assez de pouvoir respirer et souffrir » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 75.)

485 *Ibid.*, chant III, VII, v. 1425 – 1434, « Le vent souffle avec violence, la tourelle tremble aux détonations de la foudre, et l'éclair, plus doux à ses yeux que la clarté des étoiles à minuit, darde ses lueurs à travers le treillis des barreaux. De ces barreaux resplendissants il approche ses chaînes, et espère que ce ne sera pas en vain qu'il aura provoqué le péril. Vers le ciel, il élève ses mains chargées de fers et le supplie d'anéantir d'un coup de son tonnerre cet être qu'il créa. Ni ses prières impies, ni le métal de ses chaînes n'attirent l'orage qui roule toujours et dédaigne de frapper » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 101.)

pardonné et ne souhaite donc pas le frapper, soit le Ciel l'a réellement abandonné et le condamne à subir les tortures du pacha, soit le Ciel respecte les principes chrétiens et refuse le suicide de Conrad.

On n'en sait pas davantage sur la rédemption de Cleveland : a-t-il obtenu le pardon de Dieu ? Le doute est permis, surtout après ces déclarations de l'auteur qui suivent le désir de repentir exprimé par Cleveland :

This resolution, to which he again and again pledged himself, had at length a sedative effect on his mental perturbation, [...]. But how far soever the guilty may satisfy his own mind, and stupify the feelings of remorse, by such a conditional repentance, we may well question whether it is not, in the sight of Heaven, rather a presumptuous aggravation, than an expiation of his sins<sup>486</sup>.

On peut cependant penser que les remords de Cleveland sont sincères et qu'il parviendra à regagner le pardon du Ciel après la satisfaction de Minna en apprenant sa mort honorable et héroïque.

Seul Argow est assuré d'avoir reçu le pardon divin, bien qu'il n'ait pas obtenu celui de la société<sup>487</sup>. Cet état de fait revient à confirmer la véritable nature romantique des personnages de Cleveland et de Conrad, et les nuances qu'apporte Balzac au personnage d'Argow. En effet, le Caïn romantique restera toujours coupable et maudit : il en tire même son prestige et sa grandeur. Argow est différent : sa destinée est certes tragique mais il tend à devenir un être de positivité. L'union avec Annette lui permet une ascension plutôt qu'une descente aux Enfers. Argow apprend même à sourire<sup>488</sup> et à être heureux : il s'épanouit dans son mariage et dans sa conversion chrétienne.

---

486 *The Pirate, op. cit.*, chap. XVIII, seconde partie, p. 537, « Cette résolution, à laquelle il revenait sans cesse, eut au moins pour effet de calmer ses esprits. [...] N'est-on pas en droit de se demander si le demi-repentir qui satisfait certaines consciences troublées et endort le remords est bien du remords et si le ciel ne pourrait pas plutôt y voir une orgueilleuse présomption qu'une expiation des crimes commis ? »

487 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. XXV, tome quatrième : « Messieurs, leur dit-il, si par hasard il vous restait quelque doute et que l'un de vous fût tourmenté par sa conscience, je déclare que je suis coupable... Ayant satisfait à la terre, j'espère que les cieux me pardonneront !... »

488 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 549 : Annette lui apprend à sourire : « Voulez-vous bien me sourire quand je vous parle ?... »

Les pirates cherchent la rédemption sans savoir s'ils l'obtiendront. Dès leur naissance, ils semblent soumis à un destin tragique. Ils trouveront nombre d'obstacles sur le chemin de leur rédemption, matériels ou immatériels. Néanmoins, ils persistent à mener une vie pénitente afin de se racheter aux yeux de leur bien aimée, aux yeux de leurs semblables et aux yeux de Dieu. Peu importe s'ils y parviennent finalement. Seule compte la volonté de se repentir. Tout au long des œuvres, nombre de présages et de signes funestes témoignent de leur fin imminente et de l'impossibilité pour les amants d'être réunis, si ce n'est dans la mort.

## 2) L'importance de la mort dans les œuvres : dernière entrave à l'amour et au bonheur

La mort prend une place importante dans la vie du pirate. Il y est constamment confronté et ce, même lorsqu'il est à terre et qu'il veut mener une vie paisible auprès de sa bien-aimée. Du début à la fin de l'intrigue, nombre de signes montrent l'issue funeste du destin du forban et de son amante. La mort serait-elle la barrière insurmontable à l'union et à la rédemption ?

### a) Présages et signes funestes

Le roman gothique anglais, genre littéraire à la mode à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, a mis au goût du jour les rêves prémonitoires, les présages funestes, le voisinage de l'amour et de la mort. C'est peut-être sous l'influence de cette vogue que

Walter Scott et le jeune Balzac ont glissé nombre de signes et présages funestes dans leurs œuvres. Annette est une jeune femme croyante et très superstitieuse. Elle est extrêmement craintive et prête attention au moindre présage. Elle se laisse ainsi guider par son instinct et son intuition :

Annette, comme toutes les personnes superstitieuses, écoutait singulièrement ses premières impressions, et les présages qui accompagnaient la première vue d'un objet ou d'un être<sup>489</sup>.

Lorsqu'elle aperçoit Argow dans l'église et que ses yeux tombent sur les mots « *ce sera ton époux de gloire* », « ses idées superstitieuses [viennent] l'assaillir, et elle [est] frappée de la pensée que le livre [parle] un langage divin qui déchir[e] le voile de l'avenir : il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, viennent au cerveau sans que la raison la plus sévère puisse les chasser ; c'est comme le rêve de l'esprit pur<sup>490</sup>. » Ce présage la poussera à s'intéresser à Argow et à le guider sur le chemin de l'amour et la rédemption. Mais dès lors, des événements et des présages, annonciateurs de mort, viennent assaillir l'esprit de la pauvre Annette. Par exemple, à la fin du Salut, elle s'aperçoit qu'elle est restée le temps de la messe sur la pierre d'un tombeau<sup>491</sup>. Mais c'est surtout son rêve prémonitoire persistant qui la terrifie :

Annette folâtrait et badinait avec lui [...]. Ce fut alors que, posant cette tête sur son sein, elle aperçut sur le cou une ligne rouge imperceptible, fine comme la lame d'un couteau, et, cette ligne, rouge comme du sang, faisait le tour du cou de son époux, précisément au milieu. A peine ses yeux eurent-ils vu cette marque, qu'une sueur froide la saisit et l'arrêta : comme une statue, elle garda la même attitude ; elle voulait parler sans le pouvoir, et une horrible peur la glaçait. [...] Dans les idées d'Annette, un rêve était un avertissement émané du domaine des esprits purs qui saisissaient l'instant où le corps n'agissait plus sur l'âme pour guider, par des images informes de l'avenir, les êtres que leur amour pour les cieux rendaient dignes de l'attention spéciale de ces

---

489 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. V, tome premier, p. 478.

490 *Ibid.*, chap. V, tome premier, p. 480.

491 *Ibid.*, p. 481 : « elle frémit en y apercevant une tête de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua que tout le temps du Salut elle était restée sur la pierre d'un tombeau [...]. Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres peuvent n'être rien et exciter le sourire de beaucoup de personnes, mais pour Annette, et d'après son caractère, c'étaient des événements qui faisaient une profonde impression sur son âme. »

esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel<sup>492</sup>.

Cette ligne rouge, Annette la revoit lorsque son mari est en prison<sup>493</sup> : nul doute désormais qu'elle symbolise la pendaison. Même le mariage d'Argow et d'Annette est placé sous le signe de la mort : les mariés et la famille découvrent avec horreur que la cérémonie précédant le mariage est un enterrement<sup>494</sup>.

Dans le roman de Walter Scott, les habitants des îles Shetland accordent de la foi aux superstitions et aux croyances populaires. Norna incarne ce folklore et ces croyances en prétextant prédire l'avenir comme dans la scène où elle joue la sibylle et qu'elle augure l'avenir de Minna<sup>495</sup>. Walter Scott ne livre jamais de réponse, il reste dans une tonalité fantastique : le doute est permanent car des explications rationnelles ou des explications surnaturelles peuvent expliquer chaque situation<sup>496</sup>. Ainsi peut-être que les croyances populaires influent même sur l'intrigue car selon les habitants des îles, à cause du sauvetage de l'étranger Cleveland, Mordaunt connaîtra tous ces revers de fortune<sup>497</sup>. Dans les notes de son roman, Walter Scott explique son étonnement quand il a appris que cette

---

492 *Ibid.*, chap. VIII, tome deuxième, p. 508–509.

493 *Ibid.*, chap. XXIX, tome quatrième, p. 664 : « elle avait revu, malgré elle, cette ligne rouge sur le cou d'Argow ! Cette ligne fine comme la lame d'un couteau !... »

494 *Ibid.*, chap. XV, tome deuxième, p. 557 : « L'église était toute tendue en noir, et devant Annette était une bière autour de laquelle brillaient les pâles flambeaux du convoi : une tête de mort, des larmes, des os croisés, tels étaient les objets qu'elle aperçut. »

495 *The Pirate, op. cit.*, chap. I, seconde partie, p. 318 : devant cette prédiction sinistre, funeste, la réaction du père de Minna, Magnus ne se fait pas attendre, il s'emporte contre Norna : « this is an abuse of courtesy ! And, were it any but yourself that had classed my daughter's name and the word destruction together, they had better have left the word unspoken. » : « voilà qui est abuser, et si tout autre que vous eût osé accoupler le nom de ma fille à celui de destruction et de mort, je l'en aurais, fait repentir... » (traduction de Cérisy, 1889, p. 303.)

496 Walter Scott respecte les futurs principes de la littérature fantastique que codifiera Tzvetan Todorov dans son *Introduction à la littérature fantastique* (1970).

497 *Ibid.*, chap. VII, première partie, p. 117 : « Are you mad ? Said [Bryce] ; you that have lived sae lang in Zetland, to risk the saving of a drowning man ? Wot ye not, if you bring him to life again, he will be sure to do you some capital injury ? » : « Êtes-vous fou ? Dit-il ; Comment, vous qui vivez depuis si longtemps aux Shetland, vous ne savez pas qu'il est dangereux de sauver un homme qui se noie ! Vous ne savez donc pas que si vous y réussissez, il vous en remerciera en vous faisant le plus de mal qu'il pourra ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 107.)

superstition a longtemps duré et que les habitants y accordent beaucoup de foi<sup>498</sup>. Cette croyance peut néanmoins s'expliquer : comme le peuple shetlandais est un peuple piller de vaisseaux, afin d'avoir bonne conscience, il avait inventé cette coutume pour ne pas être importuné. Si cette maxime peut s'expliquer rationnellement, elle ne peut expliquer avec assurance le fait que Mordaunt va réellement connaître des ennuis avec celui qu'il a sauvé. D'autres présages dans l'œuvre sont plus funestes et laissent envisager la mort potentielle de certains personnages. Lors de l'entrevue de Minna et de Cleveland dans l'église de Saint-Magnus, alors que le jeune homme espère revoir un jour son amante, une voix semblant venir d'outre-tombe annonce que jamais ils ne se reverront :

« Here, then we part – yet not, I trust, for ever. »  
 « For ever ! Answered a voice, that sounded as from a sepulchral vault<sup>499</sup>. »

Cependant, cette phrase n'est pas prononcée par un être surnaturel ou par le destin lui-même mais par Norna.

Au premier chant de *The Corsair*, Medora prononce un chant funeste, qui semble hors de propos au vu du retour triomphant des pirates et de Conrad. Le pirate s'en étonne :

« My own Medora – sure thy song is sad<sup>500</sup> - »

Néanmoins, elle annonce le suicide futur de la jeune femme. Conrad a également le pressentiment que sa mort est prochaine mais il choisit de ne pas s'en préoccuper :

« Strange tidings ! - many a peril have I past,

---

498 *Ibid.*, Note IV., « Reluctance to save a drowning man », p. 292, « It is remarkable, that in an archipelago where so many persons must be necessarily endangered by the waves, so strange and inhuman a maxim should have ingrafted itself upon the minds of a people otherwise kind, moral and hospitable. » : « N'est-il pas étonnant que, dans un archipel où tant de gens sont exposés à périr dans les flots, une maxime aussi inhumaine et aussi bizarre se soit imprimée si profondément chez un peuple d'autre part bon, charitable et hospitalier ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 590.)

499 *Ibid.*, chap. XVII, seconde partie, p. 525 : « Séparons-nous ici, mais laissez-moi espérer que ce ne sont pas là dès adieux éternels. —Éternels! reprit une voix qui semblait sortir d'un des sépulcres. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 519.)

500 *The Corsair; op. cit.*, chant I, XIV, v. 363 : « Ma chère Médora, vraiment, ton chant est bien triste. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 24.)

Nor know I why this next appears the last<sup>501</sup> ! »

## b) Autres manifestations de la mort

Tout au long du roman, alors que Minna accorde foi aux présages et autres croyances de Norna et des habitants, Cleveland va se battre contre ce monde de superstitions et ce destin imposé. Il tente ainsi de rendre son union possible avec Minna. Il ne craint donc pas de s'opposer à Norna et à sa prétendue science :

« And dream you, said Cleveland, indignantly, that your mummery imposes on me, and that I am among the fools who see more than trick in your pretended art<sup>502</sup> ? »

Il réfléchira au discours que lui tiendra Norna sur sa condamnation prochaine s'il ne quitte pas vite les îles Shetland. Mais la tentation de revoir Minna sera trop forte et il courra le risque de voir les prédictions de la vieille magicienne se réaliser<sup>503</sup>.

A plusieurs reprises, certaines comparaisons semblent annoncer l'inévitable. Dans *Annette et le criminel*, Annette est souvent comparée à une défunte : « cette touchante jeune fille, pâle et presque morte<sup>504</sup> » ou encore « elle tomba sans connaissance sur le lit de madame Gérard que ces événements avaient presque déjà mise dans le tombeau<sup>505</sup> ! ... » Medora est également représentée comme morte à plusieurs reprises dans le chant poétique de Byron : son front glacé comme celui d'un cadavre, « her cold forehead<sup>506</sup> » ou encore son évanouissement qui a failli être mortel :

501 *Ibid.*, chant I, XIII, v. 309 – 310, « Étranges nouvelles — J'ai bravé bien des périls, je ne sais pourquoi il me semble que celui-ci sera le dernier ! » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 21.)

502 *The Pirate, op. cit.*, p. 526 : « Croyez-vous, s'écria Cleveland avec indignation que vos attitudes d'oracle m'en imposent, et que je sois du nombre de ces imbéciles qui se laissent prendre à vos impostures ! » (traduction de Cérisy, 1889, p. 520.)

503 *Ibid.*, chap. XIX, seconde partie, p. 544 : « Cleveland sighed, for Norna's prediction rushed on his mind ; but the opportunity of a last meeting with Minna was too tempting to be resigned either for presentiment or prediction. » : « Cleveland soupira au souvenir de la prédiction de Norna, mais l'espérance de revoir Minna l'emporta, en dépit des pressentiments et des prédictions. » (traduction de Cérisy, 1889, p. 542.)

504 *Annette et le criminel, op. cit.*, chap. XIII, tome deuxième, p. 547.

505 *Ibid.*, chap. XVIII, tome quatrième, p. 663.

506 *The Corsair, op. cit.*, chant I, XIV, v. 479.

She totters – falls – and senseless had the wave  
Perchance but snatch'd her from another grave<sup>507</sup>

Les pirates ont-ils besoin de mourir pour se racheter de leur ancienne vie criminelle ? Cette question est légitime car plus le forban se rapproche de la rédemption, plus il paraît se rapprocher de la mort. Le geste désespéré de Conrad lorsqu'il veut être frappé par la foudre peut être vu comme un vœu de rachat dans la mort<sup>508</sup>. Le discours d'Argow lors de sa condamnation est significatif :

« Ayant satisfait à la terre, j'espère que les cieux me pardonneront<sup>509</sup> ! ... »

Argow espère qu'en mourant, il se rachètera auprès des hommes et du Ciel. Il existe donc bien des liens entre la mort et la rédemption du marginal. Il faut rappeler que pour se racheter auprès de Minna, Cleveland devra mourir loin d'elle en combattant vaillamment au nom du gouvernement britannique.

Au delà des croyances et des superstitions, on peut se demander si la mort des amants ne témoigne pas finalement de l'échec de leur union et de la rédemption du marginal. Ces vers de Byron iraient dans ce sens :

The love of youth, the hope of better years,  
The source of softest wishes, tenderest fears,  
The only living thing he could not hate,  
Was reft at once – and he deserv'd his fate,  
But did not feel it less ; [...]  
But who in patience parts with all delight<sup>510</sup> ?

La condamnation d'Argow peut bien lui permettre de se racheter, elle le sépare à jamais de

---

507 *Ibid.*, chant III, III, v. 1280–1281, « elle chancelle, tombe, s'évanouit, et, en l'entraînant, les vagues écumeuses lui eussent peut-être tenu lieu de sépulture » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 90.)

508 *Ibid.*, chant III, VII, v. 1429–1434.

509 *Annette et le criminel*, *op. cit.*, chap. XXV, tome quatrième, p. 640.

510 *The Corsair*, *op. cit.*, chant III, XXI, v. 1793 – 1802, « L'amour de sa jeunesse, l'espérance de meilleures années, la source de ses sentiments les plus doux, l'objet de sa plus tendre sollicitude, le seul être vivant qu'il ne pût pas haïr, il en est à tout jamais séparé. Mais s'il a mérité son destin, son cœur n'en est pas moins brisé. [...] Mais qui donc avec patience peut supporter la perte de ce qui faisait ses délices ? » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 125.)

son épouse, Annette. Leur mort, même si on peut penser à une union *post-mortem*, semble avoir rendu leur amour impossible. L'exil de Cleveland puis sa mort enlèvent tout espoir au couple de se revoir un jour et de vivre une possible idylle.

Les pirates ont beau vouloir se repentir et aimer, nombre d'obstacles se dressent sur leur route. Néanmoins ils se battront pour tenter de vivre avec leur bien-aimée et se racheter auprès des hommes et de Dieu. La mort, au bout de leur voyage, empêchera toute fin heureuse.



## Conclusion

A l'ère romantique, le pirate se prête à la fascination de la figure du marginal. Transgressif, révolté et criminel par essence, le forban sied bien aux aspirations et aux conceptions d'écrivains comme Lord Byron, Walter Scott et même le jeune Honoré de Balzac. Dans un premier temps, la singularité des différentes intrigues du corpus et leur promesse d'aventures non tenue ont été abordées. Puis, dans un second temps, un portrait des pirates marginaux a été dressé, ce qui a permis de rendre compte de leur inscription dans une mouvance romantique. Grâce à leur opposition avec les autres personnages, leur marginalité a été mieux caractérisée. Enfin, la volonté de rédemption des pirates a été étudiée. Ce besoin de repentir confirme que l'aventure n'est pas seulement d'ordre social et psychologique mais est aussi d'ordre spirituel et métaphysique.

L'aventure de Conrad, héros à la fois classique et moderne, est surtout psychologique. Le pirate de Byron ne cherche pas la rédemption de ses actions passées : il se voit déjà condamné par les hommes et par les cieux. Il incarne en cela la parfaite illustration du mythe du Caïn romantique. Les pirates de Scott, Basile et Clément Vaughan, sont des pirates romanesques plus nuancés : ils sont simplement des victimes du destin et n'ont pas choisi de mener cette vie de hors-la-loi. Leur marginalité se retrouve dans leur caractère mélancolique, idéaliste comme dans leur recherche de rédemption. Les pirates de Balzac sont plus réalistes que ceux des deux autres écrivains. Argow, l'ancien capitaine pirate, désire toutefois réintégrer la société et se repentir de sa vie criminelle. Ce qui unit tous ces pirates est l'amour qu'il porte à leur bien-aimée. Ils se rejoignent également par leur destinée funeste : pas un pirate ne survit à son aventure intérieure.

Même si les œuvres de notre corpus sont aujourd'hui méconnues du grand public, à l'époque, certaines connaissent un grand succès et sont considérées comme étant de bons exemples à imiter. Eugène Sue conseille ainsi à Lamartine d'imiter *The Corsair* de Lord Byron<sup>511</sup>. Toutefois, Robert Louis Stevenson rédige une critique sévère à l'égard du *Pirate* de Scott : il le qualifie de roman mal écrit et décousu<sup>512</sup>. Avec lui, la figure du pirate va être employé dans un autre genre littéraire : le roman d'aventures de jeunesse. Son *Île au Trésor* changera la vision du pirate et participera à l'émergence du stéréotype du capitaine pirate à la jambe de bois et au perroquet juché sur l'épaule. Cette vision du pirate n'est pas plus réaliste que celle de Scott, de Byron ou de Balzac.

On pourrait d'ailleurs ajouter que le pirate Kernok de Sue n'est pas le pirate Conrad de Byron. Kernok ne ressemble pas au brigand gentilhomme du poète anglais. Sanguinaire et opportuniste, il ne semble pas traverser d'aventure psychologique ou spirituelle. En 1830, les productions d'Eugène Sue comme *Kernok le pirate* coïncident avec l'apparition d'un nouveau genre littéraire, le roman maritime. Honoré de Balzac, l'un des fervents admirateurs de cette littérature, écrit à propos de *Kernok* en juillet 1830 :

« Oh ! Que j'ai admirablement conçu les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition : et là je me disais : la vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine mer et la haine de l'homme (de l'Anglais par exemple). Oh ! Trente gaillards qui s'entendraient et mettraient bas les principes comme M. Kernok<sup>513</sup> ! »

En Amérique, James Fenimore Cooper, baptisé par Charles Nodier le « Walter Scott de l'Amérique », désire également redonner un aspect réaliste et sévère au personnage du pirate. En Bretagne, quelques poèmes du fils du romancier et du marin Édouard Corbière,

---

511 Eugène SUE, *Kernok le pirate*, Préface, Paris, 1831, p. 3.

512 Robert Louis STEVENSON, *A Gossip on Romance, 1882, R. L. Stevenson on Fiction : An Anthology of Literary and Critical Essays*. Ed. Glenda Norquay, Edinburgh University Press, Édimbourg, 1999, p. 62 : « ill-written and ragged book. »

513 Eugène SUE, *Romans de mort et d'aventures*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 10-11

Tristan Corbière, illustrent ce désir de réalisme<sup>514</sup>. Apparaissant en 1866 dans les *Travailleurs de la mer*, Gilliatt comptera parmi les derniers marins romantiques.

---

514 Voir Annexes, p. 243.



# Bibliographie

## I- Bibliographie primaire

### ✕ Corpus :

BALZAC Honoré de, *Le Vicaire des Ardennes et Annette et le Criminel* dans *Premiers romans 1822 – 1825*, Édition établie par André Lorant, Paris, Robert Laffont, 1999, 1039 p.

BYRON George, *The Corsair; a tale.*, Londres, Editeur John Murray, Albemarle-Street, 1814, 108 p.

-, *Le Corsaire*, traduction de Amable Regnault [1ère édition 1880], FB Éditions, 2014, 66 p.

-, *Le Corsaire, suivi de Lara*, traduction anonyme, « Petite Collection Guillaume », Paris, E. Dentu Éditeur, 1892, 222 p.

SCOTT Walter, *The Pirate* [1ère édition 1822], Édimbourg, Andrew Lang Edition, 1893, 603 p.

-, *Le Pirate*, illustré par Janet-Lange, traduit par La Bédollière, Paris, Publié par le libraire-éditeur Gustave Barba, 1855, 80 p.

-, *Le Pirate*, traduit par Robert de Cérisy, dessins de Ad. Lalauze, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1889, 601 p.

### ✕ Autres œuvres :

AMIEL Henri-Frédéric, *Fragments d'un Journal intime* [1839 - 1881], Tome Premier, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1921, 318 p.

BARBEY D'AUREVILLY Jules, *Le Dessous des cartes* dans *Les Diaboliques*, illustrations d'après les aquarelles de M. Marodon, Paris, Modern-Bibliothèque, Éditeur Arthème Fayard, 1905, 127 p.

*La BIBLE, L'Ancien Testament*, traduite par Société Biblique Française et Éditions du Cerf, Paris, 1972, 1022 p.

*La BIBLE, Nouveau Testament*, traduite par Société Biblique Française et Éditions du Cerf, Paris, 1972, 457 p.

BLAKE William, *Chants d'innocence et d'expérience (Songs of Innocence and Experience)* [1ère édition 1789], texte original présenté et traduit par Pierre Leyris, Paris, Aubier-Flammarion, 1974, 427 p.

CICERON, *De Officiis (Les devoirs)*, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris, Les Belles Lettres, 1965 – 1970, 204 p.

CORBIERE Tristan, *Les Amours jaunes*, Paris, Le Livre de Poche, 2003, 288 p.

DOOZ KAWA, « Pommes Pourries » dans *Messages aux anges noirs*, 2012

ESPRONCEDA José de, « Cancion del pirata » (« La chanson du pirate »), 1835

HUGO Victor, *Ruy Blas* [1ère édition 1838], Paris, Le Livre de Poche, 1992, 632 p.

LOCKHART John Gibson, *Life of Sir Walter Scott*, tome I, traduit par Taine, Edimbourg, 1838, 806 p.

LONDON Jack, *Le Loup des mers* [1ère édition 1904], traduit de Paul Vilain, Genève, Editions de Crémille, 1973, 314 p.

MUSSET Alfred de, *Lorenzaccio*, Paris, Garnier Flammarion, 2012, 289 p.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, traduction de Georges Lafaye, Paris, Gallimard, 1992, 620 p.

POREE Marc, *Don Juan*, Paris, Gallimard, 2006, 838 p.

REGNIER Henri de, *Figures et caractères*, Paris, Société du Mercure de France, 1901, 351 p.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social* [1ère édition 1762], Paris, Nathan, 1998, p. 216

SAND George, *Œuvres illustrées de George Sand*, Paris, J. Hetzel, 1852 – 1856, 9 vol.

STEVENSON Robert Louis, *The strange case of Dr Jekyll and Mr Hyde and other tales*. Oxford – New York, Oxford University Press, 1999, 205 p.

SUE Eugène, *Kernok le pirate*, Paris, Extrait de « La Revue pitt. », 1829, 104 p.

TRELAWNY Edward John, *Mémoires d'un cadet de famille*, traduit par Floran, Paris, Librairie de Dumont, 1833, 3 vol.

WORDSWORTH William, *Le Prélude* [1ère édition en 1805], traduction de Denis Bonnecase, Paris, Éditions du Sandre, 2013, 311 p.

## II - Bibliographie secondaire

### ✕ Sur et autour Walter Scott :

TADIE Jean-Yves, « De grands Européens (¼) : Walter Scott : Rouvrir la porte des fées », *La Compagnie des Auteurs*, entretien mené par Matthieu Garrigou-Lagrange, Paris, France Culture, 2017

### ✕ Sur et autour Lord Byron :

BROSSE Monique, « Byron et la mer » dans *Romantisme*, n°7, Byron « Here's a heart for every fate », Paris, Flammarion, 1974, p. 60 – 76, 127 p.

ESCARPIT Robert, *Lord Byron. Un tempérament littéraire*, Paris, « Le Cercle du Livre », 1957, 2 vol., 324 p.

### ✕ Sur et autour Honoré de Balzac :

BALZAC Honoré de, *Correspondance, Tome I, 1809-1835*, édition établie, présentée et annotée par Roger Pierrot et Hervé Yon, Paris, Gallimard, 2006, 1604 p.

BARBERIS Pierre, *Balzac et le mal du siècle, Tome I : 1799 – 1829*, Paris, Gallimard, 1970, 1991 p.

BARDECHE Maurice, *Balzac*, Collection « Les Vivants » dirigée par Camille Bourniquel, Paris, Biographie Julliard, 1980, 697 p.

ID, *Devenir Balzac : l'invention de l'écrivain par lui-même*, Saint-Cyr-sur-Loire, C. Pirot, 2007, 254 p.

### ✕ Autres ouvrages :

AUDRY Jean, *L'athétose double et les chorées chroniques de l'enfance : étude de pathologie nerveuse*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1892, 441 p.

BERNARD Claudie, *Le Passé recomposé. Le roman historique français du XIXe siècle*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, 320 p.

BOULOUMIE Arlette (sous la direction de), *Figures du marginal dans la littérature française et francophone : Cahier XXIX*, Angers, Presses universitaires de Rennes, 2003, 228 p.

CAMPBELL Joseph, *Le Héros aux mille et un visages (The Hero with a thousand faces)* [1ère édition 1949], traduit par H. Crès, Paris, Éditions Oxus, 2010, 634 p.

CARA (Centre axois de recherches anglaises), *La marginalité dans la littérature et la pensée anglaise*, Actes du Colloque de 1983, Aix-en-Provence - Marseille, Université de Provence, 1983, 196 p.

DIAZ José-Luis, *L'écrivain imaginaire, Scénographes auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2007, 695 p.

DUMESNIL René, *Histoire illustrée du théâtre lyrique*, Paris, Éditions d'Histoire et d'Art, Librairie PLGN, 1953, 241 p.

FLAUBERT Gustave, *Correspondance*, Tome II (Juillet 1851 – décembre 1858), Paris, Gallimard, 1980, 1542 p.

FRYE Northrop, *A study of english romanticism*, Brighton Sussex, The Harvester Press, 1968, 180 p.

GODEAU Florence et TROUBETZKOY Wladimir (sous la direction de), *Fratries, Frères et sœurs dans la littérature et les arts de l'antiquité à nos jours*, Paris, Éditions Kimé, 2003, 661 p.

JANIN Jules, *Almanach de la littérature, du théâtre et des beaux-arts*, Rubrique Nécrologie, Paris, Pagnerre, 1853, 17 vol.

LAPOUGE Gilles, *Les Pirates – Forbans, flibustiers, boucaniers et autres gueux de mer*, Paris, libretto, Libella, 2012, 196 p.

LANSON Gustave, *Histoire de la littérature française* [1ère édition 1894], Paris, Hachette, 1903, 1182 p.

LEONARD-ROQUES Véronique, *Cain et Abel - Rivalité et responsabilité*, Figures et mythes, Paris, éditions du Rocher, 2007, 284 p.

LUKACS George, *Le Roman historique*, traduit par Robert Saille, Paris, Payot et rivages, 2000, 410 p.

MAIGRON Louis, *Le Roman historique à l'époque romantique, Essai sur l'influence de Walter Scott* [1ère édition 1898], Paris, Honoré Champion, 1912, 247 p.

NELOD Gilles, *Panorama du roman historique*, Paris-Bruxelles, SODI, 1969, 497 p.

PIQUET François, *Le romantisme anglais : émergence d'une poétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 271 p.

RAIMOND Jean, *Visages du romantisme anglais*, Collection Études, section « Anglais », Paris, Bordas, 1977, 172 p.

RANK Otto, *Don Juan et Le Double. Études psychanalytiques* [1ère édition 1932], traduction par le Dr S. Lautman, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973, 187 p.

REDIKER Marcus, *Les Hors-la-loi de l'Atlantique – Pirates, mutins et flibustiers*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 287 p.

TADIE Jean-Yves, *Le Roman d'aventures*, Paris, puf Ecriture, 1982, 220 p.

### **III - Dictionnaires et encyclopédies :**

DIDEROT et D'ALEMBERT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772)

LAROUSSE Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique ...*, Paris, 1874

Émile LITTRÉ, Définition du dictionnaire *Littre*, version numérisée

TLFi : *Trésor de la langue Française informatisé*, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.

#### **IV - Ressources internet :**

P. LANDOW George, *The Victorian Web, literature, history and culture in the age of Victoria*. Politics and Society. 1987. Consulté en juin 2018.  
<<http://www.victorianweb.org/vn/victor10.html>>.

*The Walter Scott Digital Archive*. Edinburgh University Library. 2016. Consulté en mars 2018. <<http://www.walterscott.lib.ed.ac.uk/index.html>>.

## Annexes

### Sommaire

<i>Sommaire</i> .....	226
<i>Mentions du Pirate de Scott en France au XIXe siècle</i> .....	227
<i>Articles de l'Encyclopédie sur les mots Héros et Héroïsme</i> .....	230
<i>Ambitions et pensées du jeune Balzac</i> .....	232
<i>« La chanson du pirate »</i> .....	235
<i>« Pommes pourries » de Dooz Kawa</i> .....	238
<i>Définition de l'amour par le jeune Honoré de Balzac</i> .....	241
<i>Le pirate et le marin chez Tristan Corbière</i> .....	243
<i>Tableau de Delacroix</i> .....	244
<i>Tableau de confrontation des pirates</i> .....	245

## Mentions du *Pirate* de Walter Scott en France au XIXe siècle

Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*

BARBEY D'AUREVILLY Jules, *Le Dessous des cartes* dans *Les Diaboliques*, illustrations d'après les aquarelles de M. Marodon, Paris, Modern-Bibliothèque, Éditeur Arthème Fayard, 1905, p. 83

Il était né, racontait son cornac Hartford, dans les montagnes de brume des îles Shetland. Il était du pays où se passe la sublime histoire de Walter Scott, cette réalité du *Pirate* que Marmor allait reprendre en sous-œuvre, avec des variantes, dans une petite ville ignorée des côtes de la Manche. Il avait été élevé aux bords de cette mer sillonnée par le vaisseau de Cleveland. Tout jeune, il avait dansé les danses du jeune Mordaunt avec les filles du vieux Troil. Il les avait retenues, et plus d'une fois il les a dansées devant moi sur la feuille en chêne des parquets de cette petite ville prosaïque, mais digne, qui juraient avec la poésie sauvage et bizarre de ces danses hyperboréennes. A quinze ans, on lui avait acheté une lieutenance dans un régiment anglais qui allait aux Indes, et pendant douze ans il s'y était battu contre les Marattes. Voilà ce qu'on apprit bientôt de lui et de Hartford, et aussi qu'il était gentilhomme, parent des fameux Douglas d'Ecosse *au cœur sanglant*. Mais ce fut tout. Pour le reste, on l'ignorait, et on devait l'ignorer toujours. Ses aventures aux Indes, dans ce pays grandiose et terrible où les hommes dilatés apprennent des manières de respirer auxquelles l'air de l'Occident ne suffit plus, il ne les raconta jamais. Elles étaient tracées en caractères mystérieux sur le couvercle de ce front d'or bruni, qui ne s'ouvrait pas plus que ces boîtes à poison asiatique, gardées, pour le jour de la défaite et des désastres, dans l'écrin des sultans indiens. Elles se révélaient par un éclair aigu de ces yeux noirs, qu'il savait éteindre quand on le regardait, comme on souffle un flambeau quand on ne veut pas être vu, et par l'autre éclair de ce geste avec lequel il fouettait ses cheveux sur sa tempe, dix fois de suite, pendant un *robber* de whist ou une partie d'écarté. Mais hors ces hiéroglyphes de geste et de physionomie que savent lire les observateurs, et qui n'ont, comme la langue des hiéroglyphes, qu'un fort petit nombre de mots, Marmor de Karkoël était indéchiffrable, autant, à sa manière, que la comtesse du Tremblay l'était à la sienne. C'était un Cleveland silencieux. Tous les jeunes nobles de la ville qu'il habitait, et il y en avait plusieurs de fort spirituels, curieux comme des femmes et entortillants comme des couleuvres, étaient dérangés du désir de lui faire raconter les mémoires inédits de sa jeunesse, entre deux cigares de maryland. Mais ils avaient tou-

Gustave Flaubert, *Correspondance*

FLAUBERT Gustave, *Correspondance*, Lettre du 7 août 1854 à Louis Bouilhet, Paris, Club de l'honnête homme, 1974 - 1976, p. 491

## Correspondance — 1854

491

591. À LOUIS BOUILHET.

LOV

[Croisset], lundi matin [7 août 1854].

Mon bon vieux,

Tu aurais dû recevoir une lettre de moi, samedi matin, il faut qu'elle ait été perdue. J'ai été malade assez vertement pendant huit jours. Salivation mercurielle des plus corsées, mon cher monsieur; il m'était impossible de parler et de manger, fièvre atroce, etc. Enfin, à force de purgations, de sangsues, de lavements (!!!) et grâce aussi à *ma forte constitution*, m'en voilà quitte. Je ne serais même pas étonné quand mon tubercule foutrait le camp par suite de cette inflammation, car il a déjà diminué de moitié. Au reste, merde, mon parti en est pris. Je suis las de passer tant de temps à soigner mon individu ou à y penser. Nous partons vers le 20 septembre<sup>1</sup>. D'ici là, il faut que j'aie fini ma deuxième partie, je n'ai guère de temps. En conséquence je n'irai pas voir le grand homme Ricord<sup>2</sup> avant six belles semaines d'ici, et je vais continuer à me bourrer d'iodure.

Tu penses bien qu'au milieu de tous ces maux, je n'ai rien fait.

M. Cloquet est venu hier voir ma mère, il est fortement d'avis qu'elle passe l'hiver dans le Midi, nous ne savons encore où, au juste. Ce sera probablement Perpignan.

Puisque tu dois venir à Rouen, en propriétaire, et en gentleman<sup>3</sup>, je vous engage à prendre la route *d'en bas*, c'est-à-dire à venir par Saint-Germain, Mantes, Rolleboise, Vernon et Le Pont-de-l'Arche. La route *d'en haut*, plus courte, est stupide. Une fois à Gaillon, vous ferez même bien de prendre par Les Andelys, à cause du Château-Gaillard, que tu ne connais pas, et qui est une chose superbe. Quand vous serez à Saint-Germain, pour aller à Mantes, prenez par *la Route de Quarante Sols*<sup>4</sup>. Cela vous abrègera. J'ai fait autrefois ce voyage fort souvent et de cette manière, à petites journées.

J'ai lu dans mes sueurs et salives *Le Pirate* de Walter Scott. C'est fort joli, mais trop long. Cela néanmoins *m'a excité l'imagination*, et je pensais énormément au conte oriental<sup>5</sup> tout en bavachant.

Si tu n'as pas rendu à Gautier les *Poésies* de Piorry<sup>6</sup>, apporte-les-moi; mets-les de côté, *de suite*, pour y penser.

Le drame de la rue Montyon paraît se calmer<sup>7</sup>.

Enfin dans quinze jours, tu seras là. Cela me console de tout.

Adieu, pauvre vieux chéri, je t'embrasse. A toi.

Liline vient de prendre deux hérissons !

1. Projet de voyage avec sa mère dans le Midi qui ne fut pas réalisé cette année-là. — 2. Célèbre spécialiste de la syphilis. — 3. Louis Bouilhet faisait le voyage avec son ami, le financier Alfred Guérard. Cf. lettre suivante. — 4. C'était alors une route à péage. — 5. Cf. lettres 321, 394 et 523. — 6. Piorry (Pierre-Adolphe), né en 1794, était un professeur à la Faculté de Médecine, contemporain du père de Flaubert. Il venait de publier un poème *Dieu, l'âme, la nature*. — 7. Crise entre Flaubert et l'actrice Béatrix Person. Cf. lettre 590, note 1.

KARR Alphonse, *Les Guêpes* (1839). Paris, 1841/07, p. 8

Je lisais dernièrement un des romans de Walter Scott intitulé *le Pirate* : c'est l'histoire de Clément Vaughan, qui, après avoir été pendant plusieurs années le chef d'une troupe déterminée — et le maître d'une frégate au redoutable pavillon noir, — s'amende à la fin et devient officier sur un vaisseau de Sa Majesté, — où ses supérieurs sont fort contents de lui.

## Articles de *l'Encyclopédie* sur les mots Héroïsme et Héros

DIDEROT et D'ALEMBERT,

*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772)

Article de Jaucourt sur l'Héroïsme (vol. VIII, n° 940)

« HÉROÏSME, s. m. (Morale.) la grandeur d'ame est comprise dans l'héroïsme ; on n'est point un héros avec un cœur bas & rampant : mais l'héroïsme differe de la simple grandeur d'ame, en ce qu'il suppose des vertus d'éclat, qui excitent l'étonnement & l'admiration. Quoique pour vaincre ses penchans vicieux, il faille faire de généreux efforts, qui coûtent à la nature ; les faire avec succès est, si l'on veut, grandeur d'ame, mais ce n'est pas toujours ce qu'on appelle héroïsme. Le héros, dans le sens auquel ce terme est déterminé par l'usage, est un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans les périls, & vaillant dans les combats.

Jamais la Grece ne compta tant de héros, que dans le tems de son enfance, où elle n'étoit encore peuplée que de brigands & d'assassins. Dans un siecle plus éclairé, ils ne sont pas en si grand nombre ; les connoisseurs y regardent à deux fois avant que d'accorder ce titre ; on en dépouille Alexandre ; on le refuse au conquérant du nord, & nul prince n'y peut prétendre, s'il n'offre pour l'obtenir que des victoires & des trophées. Henri le grand en eût été lui-même indigne, si content d'avoir conquis ses états, il n'en eût pas été le défenseur & le pere.

La plûpart des héros, dit la Rochefoucaut, sont comme de certains tableaux ; pour les estimer il ne faut pas les regarder de trop près.

Mais le peuple est toujours peuple ; & comme il n'a point d'idée de la véritable grandeur, souvent tel lui paroît un héros, qui réduit à sa juste valeur, est la honte & le fleau du genre humain. »

Article de Jaucourt sur le Héros (vol. VIII, n° 947)

« HÉROS, s. m. (Gramm.) le terme de héros, dans son origine, étoit consacré à celui qui réunissoit les vertus guerrieres aux vertus morales & politiques ; qui soutenoit les revers avec constance, & qui affrontoit les périls avec fermeté. L'héroïsme supposoit le grand homme, digne de partager avec les dieux le culte des mortels. Tels furent Hercule, Thesée, Jason, & quelques autres. Dans la signification qu'on donne a ce mot aujourd'hui, il semble n'être uniquement consacré qu'aux guerriers, qui portent au plus haut degré les talens & les vertus militaires ; vertus qui souvent aux yeux de la sagesse, ne sont que des crimes heureux qui ont usurpé le nom de vertus, au lieu de celui de qualités, qu'elles doivent avoir.

On définit un héros, un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans le péril, & très-

vaillant dans les combats ; qualités qui tiennent plus du tempérament, & d'une certaine conformation des organes, que de la noblesse de l'ame. Le grand homme est bien autre chose ; il joint aux talens & au génie la plupart des vertus morales ; il n'a dans sa conduite que de beaux & de nobles motifs ; il n'écoute que le bien public, la gloire de son prince, la prospérité de l'état, & le bonheur des peuples. Le nom de César, donne l'idée d'un héros ; celui de Trajan, de Marc-Aurele ou d'Alfred, nous présente un grand homme. Titus réunissoit les qualités du héros, & celles du grand-homme ; cependant, pourquoi Titus est-il plus loué par ses bienfaits, que par ses victoires ? C'est que les qualités du cœur l'emportent toujours sur les présens de la fortune & de la nature ; c'est que la gloire qu'on acquiert par les armes est, si j'ose m'exprimer ainsi, une gloire attachée au hasard ; au lieu que celle qui est fondée sur la vertu, est une gloire qui nous appartient.

Le titre de héros dépend du succès, celui de grand-homme n'en dépend pas toujours. Son principe est la vertu, qui est inébranlable dans la prospérité, comme dans les malheurs : le titre de héros, ne peut convenir qu'aux guerriers, mais il n'est point d'état qui ne puisse prétendre au titre sublime de grand-homme ; le héros y a même plus de droits qu'un autre.

Enfin, l'humanité, la douceur, le patriotisme réunis aux talens, sont les vertus d'un grand-homme ; la bravoure, le courage, souvent la témérité, la connoissance de l'art de la guerre, & le génie militaire, caractérisent davantage le héros ; mais le parfait héros, est celui qui joint à toute la capacité, & à toute la valeur d'un grand capitaine, un amour & un desir sincere de la félicité publique. (D. J.) »

**Ambitions et pensées du jeune Honoré de Balzac**  
**Extraits de sa correspondance**

BALZAC Honoré de, *Correspondance, Tome I, 1809-1835*, édition établie, présentée et annotée par

Roger Pierrot et Hervé Yon, Paris, Gallimard, 2006

Lettre à Laure Surville, octobre 1821, p. 112 – 113

Petite scélérate, tu ne m'écris pas comme si dans Bayeux il n'y avait plus ni encre, ni papier; que les ports de lettres à me faire supporter ne t'effrayent pas. J'ai l'espoir de devenir riche à coups de romans. Quelle chute !... Pourquoi faut-il que je n'aie pas 1.500 livres de rente, pour pouvoir travailler d'une manière glorieuse, enfin il faut s'indépendantiser, et je n'ai que cet ignoble moyen-là : salir du papier et faire gémir la presse. 500 fr. par mois font 6.000 fr. par an et pour les gagner il ne s'agit que de faire un chapitre tous les matins. Si j'ai une place je suis perdu, et M<sup>r</sup> Nacquart en cherche une. Je deviendrai un commis, une machine, un cheval de manège qui fait ses trente ou 40 tours, boit, mange et dort à ses heures; je serai comme tout le monde. Et l'on appelle vivre, cette rotation de

113

meule de moulin, ce perpétuel retour des mêmes choses ? encore si quelqu'un jetait sur cette froide existence un charme quelconque. Je n'ai point encore eu les fleurs de la vie et je suis dans la seule saison où elles s'épanouissent. Qu'ai-je besoin de la fortune et de ses jouissances quand j'aurai 60 ans. Est-ce, quand on ne fait plus rien que d'assister à la vie des autres, et que l'on [n'] a plus que sa place à payer, qu'il est nécessaire d'avoir les habits des acteurs. Un vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde ceux qui arrivent en faire autant. Or mon assiette est vide, elle n'est pas dorée, la nappe est terne, les mets insipides. J'ai faim et rien ne s'offre à mon avidité ! Que me faut-il ?... des ortolans, car je n'ai que deux passions l'amour et la gloire et rien n'est encore satisfait, et rien ne le sera jamais<sup>1</sup>.  
Outre cela, je suis coudoyé, enchaîné, pas libre adieu, je devais te parler de la soirée, mais je ne t'aurais donné qu'une idée bien imparfaite de ce qui s'y est fait.  
Adieu donc !... Mille amitiés à Surville.

[Adresse :]  
à ma chère sœur  
Laure.

Lettre à Laure Balzac, septembre 1819, p. 41 - 42

13

A LAURE BALZAC

[Paris, septembre 1819.]

Pour toi seule.

J'ai, ma chère bonne, décidément pris un parti pour *Cromwell*. J'ai résolu, maintenant que tout est irrévocablement arrêté, [d']y travailler d'une autre manière. Il va être fini en cinq à six mois, mais grossièrement, et d'un seul jet, parce que je veux pouvoir, le tableau une fois dessiné, y mettre le coloris à mon aise; peut-être t'enverrais-je à la fin de novembre<sup>1</sup> ou au commencement d'octobre le *premier acte*; j'espère que tu pourras là-dedans rogner, trancher, coupiller à ton aise; je t'avoue que ce n'est pas un médiocre cadeau et une petite preuve d'amitié que je te donne en te faisant assister à l'accouchement et à toutes les opérations lentes et préparatoires du GÉNIE (moque-toi).

Comme ce n'est qu'un croquis (où il y aura cepend[an]t quelques morceaux perfectionnés çà et là) je te laisserai une grande marge où tu pourras graver tes sublimes observations.

Je commence à passer assez gentiment les nuits, mais le froid me *pipe* (c'est un mot de papa) et je ferai l'acquisition d'un vieux fauteuil de bureau qui me garantira au moins les côtés et le dos du froid et mon pauvre derrière des hémorroïdes.

Ne dis rien à ma chère bonne mère des travaux nocturnes et ne m'en parle pas non plus, je suis décidé, dussé-je crever, venir à bout de *Cromwell*, et de finir quelque chose avant que maman ne me vienne demander compte de mon temps.

Je suis plus que jamais engoué de ma carrière, par une foule de raisons, dont je te dirai quelques mots. Notre révolution n'est pas encore terminée et de la manière dont les choses s'agitent je prévois des orages. Le système représentatif exige de grands talents, et la multitude électorale, ne se laisse pas attraper. Je remarque que les littérateurs sont les

Aut., Lov., A. 276, fol. 14-15 v<sup>o</sup>. - Corr. C.-L., 9. - L. Fam., 5.

1. Probablement *lapsus calami* pour septembre.

gens que l'on recherche le plus volontiers dans les crises politiques, parce qu'on sait qu'ils réunissent à la science et aux connaissances l'esprit d'observation et qu'ils savent le cœur humain. Ainsi, *si* je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore), je puis avoir encore autre chose que la gloire littéraire, il est beau d'être un grand homme et un grand citoyen, tu sais si les richesses me tentent, je ne les aime que comme moyen de gloire de plus, celle qu'on a en faisant le bien, et rendant tout ce qui nous entoure heureux, rien, rien que l'amour et la gloire ne peut remplir la vaste place qu'offre mon cœur dans lequel tu es logée convenablement.

Ma sœur, ma bonne Laure, je voudrais vous voir tous richement placés afin qu'on ne me tourmentât pas de ma destinée, il y a dans cette affaire, un peu d'égoïsme peut-être, mais on me le pardonnera en faveur du bien qu'il produit.

Aussi je désire la réussite de mon dessein sur *Cromwell* avec un grain d'intérêt, et je traite ma pauvre tragédie comme du marc de café : je calcule ce que j'en tirerai pour m'indépendantiser, je suis une vraie Perrette au pot au lait, et dans tout cela la comparaison n'est peut-être que trop réelle.

Si par hasard on vendait du Génie à Villeparisis, achète-m'en le plus que tu pourras ; mais malheureusement cela ne se vend, ni ne se donne, ni ne s'achète, et j'en ai furieusement besoin.

A propos, il y a dans les avortons de vers que j'ai eu l'honneur de t'adresser il y a quelques temps, une faute assez grossière, c'est dans le premier, autant que je puis me le rappeler, j'ai fait *science* de deux syllabes ; il en a 3. Comme je veux te faire mordre tes jolis doigts, essaie de le corriger ; tu m'adresseras la correction.

J'avais fait un monologue en vers à la Chapelain<sup>1</sup>, lesquels vers je trouvais superbes ; à force de les voir, j'ai remarqué qu'ils étaient presque tous faux. Quel déchet !...

Chère sœur, pense à moi, voilà tout ce que je te demande. Sur ce, belle et tendre soupirante du languedocien Pétrarque, tâchez de le trouver modernisé, ayant cent mille livres de rente, et directeur g[énéral]. Adieu.

H. Bzc.

1. Cette référence à l'auteur de *la Pucelle* montre à quel point Balzac est peu libéré du goût classique de ses maîtres de Vendôme et de Paris. Ses références littéraires sont encore purement scolaires.

## « La chanson du pirate » de Espronceda

José de Espronceda, « Cancion del pirata » (« La chanson du pirate »), 1835

<p>« Cancion del pirata »</p> <p>Con diez cañones por banda, viento en popa a toda vela, no corta el mar, sino vuela, un velero bergantín; bajel pirata que llaman por su bravura el Temido en todo el mar conocido del uno al otro confín.</p> <p>La luna en el mar riel, en la lona gime el viento y alza en blando movimiento olas de plata y azul; y ve el capitán pirata, cantando alegre en la popa, Asia a un lado, al otro Europa, Y allá a su frente Estambul:</p> <p>« Navega, velero mío, sin temor que ni enemigo navío, ni tormenta, ni bonanza tu rumbo a torcer alcanza, ni a sujetar tu valor.</p> <p>Veinte presas hemos hecho a despecho del inglés y han rendido sus pendones cien naciones a mis pies.</p> <p><i>Que es mi barco mi tesoro, que es mi Dios la libertad; mi ley, la fuerza y el viento; mi única patria, la mar.</i></p>	<p>« La chanson du pirate »</p> <p>Avec dix canons par ligne, le vent en poupe à toute voile, ne fend pas la mer, sinon vole, un voilier de brigants ; un vaisseau pirate qu'ils nomment par sa bravoure le <i>Temido</i> (celui qui effraye) connu sur toute la mer jusqu'aux confins.</p> <p>La lune luit sur l'eau, le vent gémit dans la voile, et soulève en gestes tendres/faibles les vagues bleues argentées ; et l'on voit le capitaine pirate, chanter joyeusement sur la poupe, l'Asie d'un côté et de l'autre l'Europe, Et là-bas devant lui Istanbul :</p> <p>« Navigue, mon voilier, sans craindre ni navigateur ennemi, ni l'orage, ni le calme plat, ton cap tourné suffit, à soumettre ton courage.</p> <p>Vingt prises nous avons faits en dépit des Anglais et ils se sont rendus ces glandeurs cent nations à mes pieds.</p> <p><i>Quel est mon bateau, mon trésor, quel est mon Dieu la liberté, ma loi, la force et le vent, ma seule patrie, la mer.</i></p> <p>Là-bas s'avancent / se déplacent les rois</p>
---	--

Allá muevan feroz guerra  
ciegos reyes  
por un palmo más de tierra,  
que yo tengo aquí por mío  
cuanto abarca el mar bravío  
a quien nadie impuso leyes.

Y no hay playa  
sea cualquiera,  
ni bandera  
de esplendor,  
que no sienta  
mi derecho  
y dé pecho  
a mi valor

*Que es mi barco mi tesoro,  
que es mi Dios la libertad;  
mi ley, la fuerza y el viento;  
mi única patria, la mar.*

A la voz de ¡barco viene!,  
es de ver  
cómo vira y se previene  
a todo trapo a escapar:  
que yo soy el rey del mar  
y mi furia es de temer.

En las presas  
yo divido  
lo cogido  
por igual:  
sólo quiero por riqueza  
la belleza sin rival.

*Que es mi barco mi tesoro,  
que es mi Dios la libertad;  
mi ley, la fuerza y el viento;  
mi única patria, la mar.*

¡Sentenciado estoy a muerte!  
Yo me río:  
no me abandone la suerte,  
y al mismo que me condena  
colgaré de alguna antena  
quizá en su propio navío.

guerriers aveuglés  
par un bout de terre en plus,  
que, moi, j'ai ici pour moi  
à celui qui embarque sur la mer sauvage /  
indomptable,  
à qui personne n'impose de lois.

Et il n'y a pas de plage,  
quelle qu'elle soit,  
pas de drapeau/bannière splendide,  
que mon droit ne plaise pas,  
et que je donne du cœur  
à mon courage

*Quel est mon bateau, mon trésor,  
quel est mon Dieu la liberté,  
ma loi, la force et le vent,  
ma seule patrie, la mer.*

Au cri : bateau viens !  
C'est de voir  
comment il vire et se prépare  
à échapper à tout piège :  
moi je suis le roi de la mer  
et ma folie est d'effrayer.

Parmi les prises,  
je divise  
ce que j'attrape  
de la même façon :  
je veux seulement pour richesse,  
la beauté sans rival.

*Quel est mon bateau, mon trésor,  
quel est mon Dieu la liberté,  
ma loi, la force et le vent,  
ma seule patrie, la mer.*

Voué à mourir !  
Je m'en moque :  
La chance / Le sort ne m'abandonne pas,  
elle / il me condamne quand même  
je pendrai à quelques antennes  
peut-être sur leur propre navire

Et si je tombe,

Y si caigo,  
¿qué es la vida?  
Por perdida  
ya la di  
cuando el yugo  
del esclavo  
como un bravo sacudí.

*Que es mi barco mi tesoro,  
que es mi Dios la libertad;  
mi ley, la fuerza y el viento;  
mi única patria, la mar.*

Son mi música mejor  
aquilones,  
el estrépito y temblor  
de los cables sacudidos  
del negro mar los bramidos  
y el rugir de mis cañones.

Y del trueno  
al son violento,  
y del viento,  
al rebramar,  
yo me duermo sosegado, arrullado por el  
mar.

*Que es mi barco mi tesoro,  
que es mi Dios la libertad;  
mi ley, la fuerza y el viento;  
mi única patria, la mar. »*

José de Espronceda

Qu'est-ce que la vie ?  
Par perte,  
déjà je le dis,  
quand le joug de l'esclave,  
comme une brave secousse.

*Quel est mon bateau, mon trésor,  
quel est mon Dieu la liberté,  
ma loi, la force et le vent,  
ma seule patrie, la mer.*

Ma meilleure musique est,  
le vent du nord,  
le fracas et le tremblement  
des câbles secoués,  
les mugissements de la mer,  
et le rugissement des mes canons.

Et du coup de tonnerre  
au son violent  
et du vent au hurlement,  
moi je dors calme, bercé par la mer.

*Quel est mon bateau, mon trésor,  
quel est mon Dieu la liberté,  
ma loi, la force et le vent,  
ma seule patrie, la mer. »*

José de Espronceda

(essai de traduction par Alice Roudaut)

## La liberté de mœurs du pirate

### Illustrée dans la chanson « Pommes pourries » de Dooz Kawa

DOOZ KAWA, « Pommes Pourries » dans *Messages aux anges noirs*, 2012

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?  
Ils sont venus me tuer ! Ils vont nous prendre nos femmes !  
Des pommes pourries...

[Refrain]

Au nom des nôtres et que les autres goûtent à la poudre  
La main au coeur pour les pirates pendus aux poutres  
Des pommes pourries...  
Sur mon épaule : un primate  
En nous coule le sang des pirates  
Parole de ce jour, soit celui...

[Couplet 1]

Où Jack Sparrow quitta son île déserte au coeur d'un archipel inconnu  
Sans nourriture avec mon sabre, un pistolet et une seule balle  
Qu'ils espéraient se voir tourner contre moi-même, sur mon lobe temporal  
Formentée par Mendosa, ancien pirate et gouverneur de Port-Royal  
La mutinerie de l'équipage perdant le nord me fit perdre mon navire : la Perle Noire  
Et le peu d'espoir  
Pour m'échapper d'une mort certaine, stagnant trois jours dans les hauts-fonds  
Pour habituer à ma présence toute la faune sous-marine  
Attachant deux tortues marines puis emporté par les baïnes  
Rien n'est pire que les promesses de vengeance d'un pirate des Caraïbes  
Dérivant sur Sainte-Annesville  
Ce pirate que le rhum a rendu vil  
Méprisé par tous les hommes de la ville  
Reconstitue un équipage de flibustiers en mal de vivre  
Récupérant le Black Pearl au prix de quelques âmes maudites

[Refrain]

[Couplet 2]

Où Jack Sparrow joua sa peine en un concert  
Mais le côté pirate est si vrai, pourri jusqu'à sous mon ciré  
Né sous le signe du Cancer  
M'ouvrant ton corset quand serre ton coeur  
Tu croyais vraiment être aimée par un corsaire ?  
Histoires de voyages vers les azurs de Singapour

Les eaux turquoise de la Guadeloupe sont tous mes faux prétextes d'amour  
 Jusqu'à ce qu'on hisse derrière moi le pavillon noir à tête de mort  
 Sous ses sourcils des larmes se forment  
 T'étais juste un point local sur mon escale  
 Ou bien l'esclave qu'on porte à bord, pour que mes écumiers s'esclaffent  
 Qu'importe la tâche, t'es qu'une putain de port d'attache  
 Parce que la coque de mon vaisseau était prisonnière dans la vase  
 D'ou l'accostage intempestif  
 Si j'ai lâché l'ancre au large pour éviter les récifs  
 Si tu mouilles à marée basse, passionnée par mes récits  
 Ne sois pas triste et passe le rhum, le sabre et mon tricorne  
 Ma puce, tu fais partie de ces petites putes que j'affectionne  
 Le chant des pirates résonne  
 Provoque l'effroi et sonne l'heure de ma vengeance  
 Même si je dois manger froid  
 Vois comme mes voiles partent en haillons  
 C'est l'orage mon bataillon  
 Des pommes pourries...

[Refrain]

[Couplet 3]

Où Jack Sparrow terrorisa les océans  
 Ma horde sauvage : des boucs puants  
 Un équipage de boucaniers maudits servant un capitaine au coeur avide  
 Menace pirates des Caraïbes  
 Brûlant, saccageant chaque navire marchand  
 Dévalisant leur cale, violant leurs femmes  
 Avant d'accoster enfin la ville côtière de Port-Royal  
 Deux amoureux qui parlent en marchant  
 "La nuit est belle, ma chérie  
 Je prie pour l'enfant que nous éduquons  
 Tiens c'est bizarre  
 J'entends comme siffler un boulet de ca..."  
 Sans compassion...  
 J'observe brûler toutes les maisons  
 Indifférent aux cris des femmes et des déflagrations  
 La garde royale entre en action  
 Les canoniers à l'aveuglette tirent sans espoir  
 Le clair de lune camouflant la Perle Noire sous un costard de brume  
 J'avise la tour la plus haute où doit se trouver Mendosa  
 Plonge dans l'écume  
 Le crépuscule étreint la nuit  
 Éteint les poutres mises à feu  
 Tout n'est que cendres sur ce port militaire rocheux  
 Frappé en plein coeur par ma horde

Les citadins sont mis à mort  
Je défonce la porte du gouverneur  
Les domestiques se souillent de peur quand je plante mon sabre dans une gorge  
Et même mon regard les écorche  
Écoute sonner les cloches mais les renforts viendront trop tard  
En haut des marches, voici le tsar, Mendosa, qui trône, épée en main  
Dehors les miens chantonnent déjà leur victoire en ce refrain  
Des pommes pourries...

[Refrain]

[Couplet 4]

Où Jack Sparrow devait finir, dans un pur combat à l'épée, son épopée  
Les duellistes se mettent en garde, et Mendosa ricane  
Je déploie mon arme, lui tire mon unique balle dans le crâne  
Et l'homme s'écroule dans un vacarme  
Ouais...  
Je suis qu'un pirate, j'me fous du combat loyal  
Pour oit ça

## Définition de l'amour par le jeune Honoré de Balzac Extrait de sa correspondance

Lettre à Madame de Berny, 1822, p. 170 - 173

Vous avez trouvé une intention dans la figure bizarre que j'ai tracée pour indiquer la lettre qui vous était destinée, à mon tour je puis dire que vous n'avez pas sous les yeux le Sterne et son aventure avec Marie <sup>1</sup>[...] Vous ne m'aimez plus, tout me l'annonce. Je ne dois pas attendre de l'amour de vous.

X Aimer, c'est sentir autrement que tous les autres hommes, et sentir violemment; c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs; c'est ne connaître ni le temps ni ses divisions, ni le jour ni la nuit, ni l'hiver ni printemps; le jour et le printemps sont la présence de l'objet aimé; il n'y a dans la nature qu'un seul endroit, c'est le lieu où l'on se voit, un seul individu celui que l'on aime, le reste n'est rien !

Aimer, c'est quitter son existence passée et future et présente pour en adopter une nouvelle. C'est la sienne, penser comme il pense; avoir des milliers d'idées quand nous sommes loin d'elle, et, quand on la voit, n'en pouvoir exprimer une seule; mettre de l'éloquence dans tout, dans un geste, un regard, un mot. C'est être transporté de bonheur d'une niaiserie, accablé de chagrin d'un signe équivoque.

Aimer, c'est se confondre tellement qu'il n'y ait pas trace d'individualité, c'est vivre de la vie d'un autre, ne rien négliger pour embellir cette vie, trouver de la douceur dans les larmes, dans l'abaissement et abjurer même sa croyance, mourir même !

Il en est qui trouvent ces sacrifices trop faibles et qui vont jusqu'à croire que celui de l'honneur n'est pas assez [...] <sup>2</sup>

Aimer, c'est faire croire en soi, et se rendre digne l'un de l'autre par les plus nobles efforts; c'est quand on a tout fait, croire n'avoir encore rien fait; rendre sa bonté, sa foi, et les marques de son a[mour] aussi innombrables que les graviers de la mer, que chaque sentiment soit une goutte d'une mer inépuisable !

Aimer, c'est l'exaltation de tout notre être, l'inspiration constan[te] d'un poète, en la portant dans le cœur et dans la vie, c'est nager dans l'univers, voir la nature autre qu'elle est, être en contradiction perpétuelle avec toutes les idées reçues, et trouver un ciel affreux lorsque tout le monde le trouve sans nuages, se plaire dans une tempête quand chacun tremble, alors les sentiments de l'homme ont une espèce de majesté, et jettent sur lui quelque vestige de ce qu'on se figure de la création. Alors il se resserre, et se place en dehors de la création; il n'est plus un vil animal; alors on lui pardonne, alors on l'admire parce qu'il est perdu, loin de la terre, dans les cieux, et qu'il est rare d'y aller; un tel amour est une vie dans la vie. C'est le chant, le premier désir de toute créature. Cet accord de toutes les forces n'arrive qu'une fois, ainsi qu'une seule fois l'on aime à vingt ans, ainsi que l'on ne vit qu'une fois, que l'on ne meurt qu'une fois, que <sup>1</sup>...

Je crois être arrivé à cet a[mour] violent, idé[al] pour vous, mon imagination s'est élancée avec tout ce que le hasard lui a don[né] de force... En le meurtrissant [?] il a voulu que je sois malheureux; il le veut énergique[ment] comme si le destin des anciens régnait encore. Je me sen[tirai] heureux si je me suis trompé, heureux si je puis rencontrer tout ce que j'ai remplacé en vous, avec tout ce que vous disiez vous manquer.

Je ne le crois pas. Je ne cherche pas à savoir. Et puis, cela serait; je ne dois pas compter sur une telle faveur. Mon écorce est désagréable, et ce n'est pas sur le coup que l'on découvre que l'arbre de Java donnait du baume.

Laure, voilà les derniers mots que je me permets; ce dernier pas dans la vie de bonheur qui s'offrait à moi, se fait avec délire? Cette lettre est sortie de mon âme brûlante, et la première plume qui a rendu mes idées est brisée, le papier est percé.

Adieu, désormais je ne t'écrirai plus que comme à une amie. Encore, je te cacherais le tiers, la moitié de mes sentiments puisqu'il te faudrait ne plus être un ami; et alors j'en meurs.

Dès aujourd'hui je dis vous, je dis : madame, pour toujours, et jamais ma plume ni ma langue ne diront une idée qui ne soit de la plus sincère amitié. Seulement, je supplie que l'on respecte le malheur, et qu'on ne se permette jamais de soulever le masque qui me couvrira, puisque je le garderai toujours.

Ainsi, la cendre est jetée sur le feu; il se courrouce et lance ses dernières flammes; bientôt, il sera couvert, mais alors il ne faudra pas le plaindre de sa couleur terne et grise, et en voyant le lys coupé sur la tige, il ne faudra pas s'écrier : quel dommage !

## Le pirate et le marin chez Tristan Corbière Le marin comme un être marginal

Tristan CORBIÈRE, « Le renégat » dans *Les Amours jaunes*, Section « Gens de mer »,  
Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 210–211

« Le renégat »

Ça, c'est un renégat. Contumace partout :  
Pour ne rien faire, ça fait tout.  
Écumé de partout et d'ailleurs ; crâne et lâche,  
Ecumeur, amphibie, à la course, à la tâche ;  
Esclave, flibustier, nègre blanc, ou soldat,  
Bravo : fait tout ce qui concerne tout état ;  
Singe, limier de femme... ou même, au besoin, femme ;  
Prophète *in partibus*, à tant par kilo d'âme ;  
Pendu, bourreau, poison, flûtiste, médecin,  
Eunuque ; ou mendiant, un coutelas en main...

La mort le connaît bien, mais n'en a plus envie...  
Recraché par la mort, recraché par la vie,  
Ca mange de l'humain, de l'or, de l'excrément,  
Du plomb, de l'ambroisie... ou rien – Ce que ça sent. -

Son nom ? - Il a changé de peau, comme chemise...  
Dans toutes langues c'est : Ignace ou Cydalyse,  
*Todos los santos*... Mais il ne porte plus ça ;  
Il a bien effacé son T.F. de forçat !...  
- Qui l'a poussé... l'amour ? - Il a jeté sa gourme !  
Il a tout violé : potence et garde-chiourme.  
-La haine ? - Non. - Le vol ? - Il a refusé mieux.  
-Coup de barre du vice ? - Il n'est pas vicieux ;  
Non... dans le ventre il a de la fille-de-joie,  
C'est un tempérament... un artiste de proie...  
.....  
Au diable même il n'a pas fait miséricorde.  
-Hale encore ! - Il a tout pourri jusqu'à la corde.  
Il a tué toute *bête*, éreinté tous les coups...

Pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts.

(Baléares.)

**Tableau de Delacroix**

Eugène DELACROIX, *Le Corsaire en prison*, 1831

Exposé au J. Paul Getty Museum, à Los Angeles

## Tableau représentant la confrontation des pirates

<p>vertus même à servir de dupe, il maudit ces vertus comme la cause de son malheur ; au lieu d'accuser ceux qui le trahissaient, il ne pensa pas que le bien fait à des hommes meilleurs lui rendrait le bonheur et le moyen de faire de nouveaux heureux. » (traduction proposée par l'éditeur E. Dentu, 1892, p. 17 - 18)</p>	<p>quand notre habitation fut pillée par les Espagnols. Le besoin vint à l'aide du désespoir et d'une conscience bourrelée de remords. Je devins pirate, et j'élevai Clément dans ce détestable métier. Malgré sa grande jeunesse, sa bravoure et les connaissances qu'il ne tarda pas à acquérir lui valurent bientôt le commandement d'un navire. Deux ou trois se passèrent ; et tandis que mon fils et moi nous croisions de différents côtés, mon équipage se révolta contre moi et me laissa pour mort sur les côtes d'une des îles des Bermudes. Je revins pourtant à la vie, et après une longue maladie, mon premier soin fut de chercher des nouvelles de Clément. J'appris que son équipage s'était également révolté contre lui ; qu'on l'avait abandonné sur une petite île déserte et stérile, et j'en conclus qu'il y avait péri de faim et de misère. » (Cleveland en parle à Minna au chapitre XXII, page 276)</p>		<p>continuer son train de vie, il se mit pour la première fois à réfléchir sérieusement à sa position. Après s'être bien consulté, il ne vit pour lui que trois partis à prendre : le premier était de se casser la tête et de laisser ses créanciers se débrouiller comme ils pourraient au milieu des débris épars de sa fortune ; le second, de se faire moine ; le troisième, de mettre ordre à ses affaires, et d'aller ensuite guerroyer contre les Turcs. Ce fut ce dernier parti qu'il prit, se disant qu'il valait mieux casser la tête aux autres qu'à soi-même, et que d'ailleurs il était toujours temps d'en venir là. Il vendit donc tous ses biens, paya ses dettes, et, avec ses derniers deniers, qui ne l'auraient pas fait vivre deux mois, il équipa et arma une galère, et partit à la rencontre des infidèles.</p> <p>Il leur fit payer cher les folies de sa jeunesse. Tous ceux qui se trouvèrent sur sa route furent attaqués, pillés, massacrés. En peu de temps sa petite galère devint la terreur de l'Archipel. À la fin de la campagne, il revint à Venise avec une brillante réputation de capitaine. Le doge, voulant lui témoigner la satisfaction de la république pour tous les services qu'il avait rendus, lui confia, pour l'année suivante, un poste important dans la flotte commandée par le célèbre Francesco Morosini. Celui-ci, qui l'avait vu en maintes occasions accomplir les plus étranges prouesses, enchanté de ses talents et de son audace, l'avait pris en grande amitié. Orto sentit d'abord tout le parti qu'il pouvait tirer de cette liaison pour son avancement personnel. Il ne négligea donc aucun moyen de la resserrer davantage, et, grâce à son esprit, il réussit à devenir d'abord le favori du général, et bientôt après son parent. »</p>	<p>que e les es ent à ait ; et que s, e ire e à res. que se</p>
--	---	--	--	---

Nature	Mi-ange, mi-démon. Grâce à Medora, il est ange	Mi-ange, mi-démon. N'a pas choisi sa vie de pirate mais a un bon fond	Démon	Mi-ange, mi-démon grâce à l'amour de la religion et d'Annette	Démon jusqu'à la fin
<p><b>Description du pirate</b></p> <p>Chant I, IX : « Différent des héros des siècles fabuleux, / Démon en actions, mais dieux en apparence, / Conrad en son aspect n'a rien de merveilleux, / Bien que de son œil noir le feu dardé et s'élançait. / Fort, sans être un Hercule, il n'a pas d'un géant / La taille colossale et la stature altière. / Mais à bien l'observer, il semble cependant / Porter plus que les traits et le type vulgaire, / On regarde, on admire, on veut savoir pourquoi / C'est ainsi ; mais en vain, et l'on s'abîme en vain, / Son front haut et pâle qu'inonde / De ses cheveux de jais la tresse vagabonde, / Sa lèvre se crispant, tout révèle et trahit, / Même en la réprimant, sa hauteine pensée / Qu'elle déguise à peine et que l'œil y saisit. / Mais dans sa douce voix, sa mine composée / Est un je ne sais quoi qui veut n'être point vu. / Les lignes de son front et sa mobile teinte / Ont attiré parfois le regard confondu, / Comme si son</p>	<p>Chapitre VIII : « Laissez-nous un moment seuls, bonne Marguerite Bimbistier, dit Mordaunt ; je désire avoir une conversation en particulier avec ce gentleman. -Gentleman ! Dit Marguerite avec emphase ; ce n'est pas qu'il ne soit assez bien, ajouta-t-elle en le mesurant une seconde fois de l'œil, mais je doute que ce nom lui convienne parfaitement. Mordaunt regarda aussi l'étranger, et il fut d'une opinion différente. C'était un homme un peu au-dessus de la moyenne taille, et il était aussi bien fait qu'il paraissait vigoureux. Mordaunt n'avait pas encore beaucoup d'expérience du monde, mais il pensa que sa nouvelle connaissance joignait les manières franches et ouvertes d'un marin à un air de hardiesse, et à de beaux traits brunis par le soleil, qui semblaient prouver qu'il avait parcouru divers climats. » (page 118, traduction de Cérisy)</p>	<p>Tome Second, Chapitre X : « Ce matelot, nommé Argow », « une horrible expression de férocité », « il régnait, parmi tout cela, un air de majesté sauvage, qui révélait une énergie rare et l'intrépidité » « son coup d'œil annonçait que, dans le danger, il exécutait promptement ce qu'une sagacité naturelle lui dévoilait comme le meilleur parti » « du reste, ivrogne, sale, brutal et ambitieux. Lorsque, dans l'histoire, Grégorio Leti et autres, me montrèrent Cromwell, sur-le-champ, je me rappelai Argow, et je crus voir le célèbre protecteur de l'Angleterre, lorsque, pour la première fois, il parut au</p>	<p>Tome Premier, Chapitre IV : « Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les nouveaux venus, ainsi que cela se pratique, et cet examen se fit en silence. Celui qui paraissait le maître, pouvait avoir trente-cinq ans, mais il paraissait atteindre la quarantaine par la nature de ses traits : il était très basané, un peu gros, petit, l'œil plein d'une énergie étonnante et d'une assurance prodigieuse. Il était habillé tout en noir, malgré la saison : le luxe de son linge et le diamant énorme qui décorait sa chemise annonçaient un homme très opulent. Une chose qui saisissait tout d'abord, c'était un air</p>	<p>« C'était un homme encore jeune, d'une grande beauté, d'une rare vigueur, de passions fougueuses, d'un orgueil effréné, d'une énergie indomptable. Il était célèbre dans toute la république par ses duels, ses prodigalités et ses débauches. On eût dit qu'il cherchait à plaisir tous les moyens d'user sa vie, sans en venir à bout. Son corps semblait être à l'épreuve du fer, et sa santé à celle de tous les excès. »</p>	

<p>esprit, tortueux labyrinthe, / Agitait des pensées vagues et dangereux. / Cela pourrait bien être, et qui le saurait dire ? / Dans l'âme de Conrad quel lynx put jamais lire ? / Son air farouche et dur glace l'œil curieux. / D'hommes il est bien peu, si même il en existe, / Dont l'aspect soutiendrait ce coup d'œil scrutateur, / Car il possédait l'art, si la ruse à la piste / Voulait lire en ses traits et pénétrer son cœur, / D'acculer l'espion en son for, en lui-même, / De peur qu'il ne dévoile à Conrad ses secrets, / Pour lui ravir les siens ; qu'ainsi son stratagème / Ne le fasse tomber dans ses propres filets. / Un rire de démon se déchaîne en son rire, / Excitant crainte et rage. Où son sourcil haineux / Sillonne un arc de feu, au ténébreux empire / L'espoir fuit, la pitié soupire les adieux. »</p> <p>VI : « Près d'un antre, là- bas. / Quel rêveur isolé regarde au loin la plage ? / Dans sa pose pensive, il supporte son bras / Sur son arme qui sert à peine à cet usage. / C'est bien lui, c'est Conrad. »</p> <p>II : « Son nom sur maint</p>	<p>parlement. » (page 228)</p>	<p>de majesté répandu sur sa figure, dans ses traits, et qui indiquait un homme né pour le commandement, et qui a en effet commandé. Ses gestes, en harmonie avec la conscience qu'il avait de sa supériorité, ne détruisaient point l'illusion, et il régnait, dans sa pose et ses manières, dans ses traits et le contour de sa bouche, des indices d'une force qui sentait en quelque sorte la férocité : il aurait pu, comme l'aigle, déchirer sa proie ; mais, comme le lion, il aurait su pardonner. Cet homme offrait le singulier assemblage d'un front qui contenait [...] » description qui dure plusieurs paragraphe encore. (page 470)</p>
--	------------------------------------	--

	rivage / Est fameux, redouté, marqué comme un fanal. » « Mais tandis que des sens il fuit la jouissance, / Son esprit loin du corps au dehors semble errant, / On le dirait nourri d'une telle abstinence. » (traduction Amable Regnault)					
<b>Le personnage féminin</b>	Medora (Gulnare)	Minna (mise en parallèle avec Brenda sa sœur)	Mélanie (qu'il cherche à ravir)	Annette	Giovanna	
<b>L'adversaire, le rival du pirate et les autres</b>	Le pacha turc Seyd (antagoniste)	Mordaunt (protagoniste) Goffé (antagoniste) Norna (sa propre mère)	Joseph (protagoniste) M. de Saint- André	Charles (rival qui va finir adjuvant)  Mlle Sophy (sa propre mère) (« mademoiselle Sophy, y ayant jeté les yeux, s'écria d'une voix altérée : « Mon fils ! ... oh ! Je t'ai livré ! ... »)	Ezzelin (héros)	
<b>Les adjouvants ou les fidèles du pirate</b>	Gulnare (l'aide à s'échapper) L'équipage de Conrad (respect)	Jack Bunce L'équipage pirate	Vernyct (lieutenant) L'équipage	Vernyct (lieutenant) L'équipage Jeanneton (amante de Vernyct)	Naam (son bras-droit que l'on prend pour un page et un homme)	
<b>Rédemption ?</b>	On n'en parle pas	Mourir avec honneur,	/	Rédemption par	Pas de rédemption. Reste cruel,	

<b>Mort</b>	<p>Disparition suite à la mort de Medora</p> <p>« Et Conrad ne vient pas, absent depuis ce jour. / Ni trace, ni signal n'a marqué son séjour. / Et sa troupe a pleuré ce chef que nul ne bruit n'ont éclairci son sort, / Si son malheur survit, s'il finit par la mort. / On donne à son amante une riche demeure. / Une dernière, hélas ! <b>Pour lui nul monument</b> ! / Nulle pierre ne dit où gît le triste amant. / Si douteuse est sa fin, certaine est son histoire. »</p> <p>(traduction Amable Regnault)</p>	<p>réparer ses fautes pour Minna</p> <p><b>Mort avec honneur</b></p> <p>« [Minna] dut la force de pouvoir apprendre avec résignation, et même avec un sentiment dont le chagrin n'était pas sans douceur, qu'il avait enfin perdu la vie en conduisant avec bravoure une entreprise importante dont il avait été chargé, et qui réussit par l'intrépidité de ceux à qui son courage avait ouvert le chemin. Bunea [...] rendit compte à Minna de ce triste événement, dans des termes qui prouvaient que [...] son cœur n'avait pas été entièrement corrompu par la vie désordonnée qu'il avait menée pendant quelque temps, ou que du moins il s'était amendé. [...] le consoler que faiblement de la perte de son ancien capitaine. Minna lut cette nouvelle, et, levant vers le ciel des yeux baignés de larmes, elle lut rendit grâce de ce que Cleveland était mort au champ d'honneur. Elle eut même le courage de lui offrir un tribut de reconnaissance pour avoir soustrait son amant aux</p>	/	<p>la religion chrétienne et par Annette</p> <p><b>Mort pendu</b></p> <p>« Cependant le char était arrivé à l'échafaud ; Argow y monta, leva les yeux au ciel, dit à M. de Montivers : « Je vous recommande Annette ! ... ce fut ... oh ! C'est un ange ! ... Adieu. .... »</p> <p>.....  ..... La foule allait s'écrouler en silence, lorsqu'une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.  - En recevant le coup, il murmurait « Annette !... » dit un homme qui était le plus près de l'échafaud.</p> <p>Chapitre XXIX, Tome Quatrième</p>	<p>vicieux jusqu'à sa mort</p> <p><b>Probable exécution</b></p> <p>« Orto fut emmené par les sbires, la porte inférieure du palais ducal se referma sur lui. Il ne la repassa jamais, on n'entendit jamais parler de lui.</p> <p>On vit un moine sortir le lendemain matin des prisons. On présuma qu'une exécution avait eu lieu dans la nuit. »</p>
-------------	---	--	---	---	---

			tentations qui auraient pu être bien fortes pour un cœur encore si neuf dans la pratique de la vertu. »		
--	--	--	---	--	--



## Tables des matières

<b>Remerciements .....</b>	<b>2</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>3</b>
<b>Première partie : Une promesse d'aventures décevante.....</b>	<b>11</b>
<b>I - Le canevas narratif des romans et du chant poétique .....</b>	<b>14</b>
1) <i>The Corsair</i> .....	14
2) <i>The Pirate</i> .....	16
3) <i>Le Vicaire des Ardennes</i> .....	19
4) <i>Annette et le Criminel</i> .....	22
<b>II - La coloration des œuvres.....</b>	<b>29</b>
1) Des œuvres entre modernité et classicisme.....	29
a) Walter Scott : le conteur moderne de récits anciens.....	29
a.1. La genèse de <i>The Pirate</i> .....	29
a.2. <i>The Pirate</i> : un roman historique et un roman scottien.....	30
b) Lord Byron : le poète sulfureux et marginal.....	34
b.1. <i>The Corsair</i> : Conrad, reflet mythique de son auteur ?.....	34
b.2. Autres inspirations pour Conrad.....	35
b.3. Genèse et limites du romantisme de Byron.....	36
c) Le jeune Honoré de Balzac : un écrivain hésitant.....	38
c.1. Genèse du <i>Vicaire des Ardennes</i> .....	38
c.2. Genèse d' <i>Annette et le criminel</i> .....	39
c.3. Les deux romans, entre un romantisme inavoué et un réalisme en devenir.....	40
2) Une histoire de pirates sans aventures ?.....	43
a) Les romans de jeunesse de Balzac : des romans d'aventures ?.....	43
b) Traces du roman d'aventures dans <i>The Pirate</i> et les deux romans de Balzac.....	45
c) L'œuvre poétique serait-elle l'œuvre la plus romanesque ?.....	47
<b>Deuxième partie : Vers une aventure intérieure et psychologique.....</b>	<b>52</b>
<b>I - Portraits de pirates en marge .....</b>	<b>53</b>
1) Les pirates : des héros classiques ? .....	54
a) Le pirate : un gentilhomme marginal ?.....	54
b) Le pirate héroïque car guerrier ?.....	58
c) Supériorité du pirate marginal : fascination et ascendant innés.....	60
2) De simples criminels ? .....	65
a) Le pirate marginal : un anti-héros pré-moderne ?.....	66
b) Refus de l'héroïsme.....	67
3) Des personnages en marge, empreints d'un esprit romantique et moderne.....	72
a) Un pirate sublime et ambivalent atteint du mal du siècle.....	72
b) Le pirate marginal contraint à la comédie sociale.....	77

c) Des pirates proscrits et exilés.....	79
d) Le pirate en communion avec la nature et la mer.....	81
4) Le pirate contre la société : l'esprit de révolte.....	84
a) Argow porteur du lyrisme et des ambitions balzaciens.....	85
b) Conrad, le révolté épris de liberté ?.....	88
c) Argow, témoin des prémisses d'une critique sociale ?.....	89
5) L'itinéraire édifiant du pirate.....	92
a) La mutinerie d'Argow : porte-parole de la complexité du monde.....	92
b) Minna et Mordaunt : deux héros inconscients de la réalité du monde.....	94
<b>II - Le pirate en marge des autres personnages.....</b>	<b>98</b>
1) Rivalité fraternelle, rivalité sentimentale : le forban face à son pendant masculin.....	98
2) Le forban face à ses adversaires et son équipage.....	112
a) Le pirate Conrad contre le pacha Seyd.....	113
b) La confrontation du capitaine Cleveland et du capitaine Goffe.....	117
c) Le pirate en marge de son équipage.....	121
d) L'attachement de l'équipage au capitaine pirate.....	128
3) Autres figures marginales.....	132
a) La figure du lieutenant.....	132
b) Les figures féminines.....	138
c) Un autre marginal : Joseph, le vicaire des Ardennes.....	144
 <i>Troisième partie : Les voies de la rédemption .....</i>	<b>149</b>
<b>I - Une passion sincère mais menacée .....</b>	<b>151</b>
1) Intrigue sentimentale et modèle romantique.....	151
a) Déclarations d'amour.....	152
b) Le pouvoir despotique de l'amour : le pirate démuné.....	153
2) Une femme amoureuse d'un criminel.....	156
a) La femme du pirate : un amour fidèle mais douloureux.....	157
b) Devenir femme de Caïn : histoire d'une chute ?.....	160
3) Les entraves à l'amour : le pirate indigne d'être aimé ?.....	162
a) Le problème des origines du pirate.....	162
b) « L'union nécessaire du bien et du mal ».....	163
c) La menace de la religion.....	168
4) L'amour de la mer et de l'aventure : incompatible avec l'amour et la rédemption ?.....	169
a) Amour de la mer et de l'aventure.....	169
b) Le pirate tiraillé entre l'appel de l'amour et de la mer.....	170
c) L'appel de l'aventure.....	172
d) Entrave à l'union des amants : la femme comme héraut de l'aventure.....	173
e) Une entrave humaine : l'équipage du forban.....	174
<b>II - Un besoin de rédemption spirituelle ou passionnelle.....</b>	<b>177</b>

1) Le renoncement au métier de pirate.....	178
2) L'amour comme voie de rédemption.....	180
3) Le Salut par la religion.....	186
a) La présence de la religion dans les œuvres.....	186
b) La rédemption : un vrai chemin de croix.....	188
c) Conversion du marginal.....	189
d) Plus que des paroles, des actes pour se repentir.....	190
e) Signes du pardon céleste.....	191
<b>III. Bilan de cette aventure spirituelle et métaphysique.....</b>	<b>194</b>
1) Entre fatalité et entraves humaines.....	194
a) Le destin tragique du pirate.....	194
b) La figure de la mère infanticide.....	197
c) « Once a pirate, and an outcast for ever ».....	202
d) Le pirate pardonné par le Ciel ?.....	204
2) L'importance de la mort dans les œuvres : dernière entrave à l'amour et au bonheur.....	207
a) Présages et signes funestes.....	207
b) Autres manifestations de la mort.....	211
<b>Conclusion.....</b>	<b>215</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>219</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>226</b>
<i>Sommaire.....</i>	<i>226</i>
<i>Mentions du Pirate de Scott en France au XIXe siècle .....</i>	<i>227</i>
<i>Articles de l'Encyclopédie sur les mots Héros et Héroïsme.....</i>	<i>230</i>
<i>Ambitions et pensées du jeune Balzac.....</i>	<i>232</i>
<i>« La chanson du pirate » .....</i>	<i>235</i>
<i>« Pommes pourries » de Dooz Kawa.....</i>	<i>238</i>
<i>Définition de l'amour par le jeune Honoré de Balzac.....</i>	<i>241</i>
<i>Le pirate et le marin chez Tristan Corbière.....</i>	<i>243</i>
<i>Tableau de Delacroix.....</i>	<i>244</i>
<i>Tableau de confrontation des pirates.....</i>	<i>245</i>
<b>Table des matières.....</b>	<b>253</b>





